

Granger, Ann Un interet particulier pour les morts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



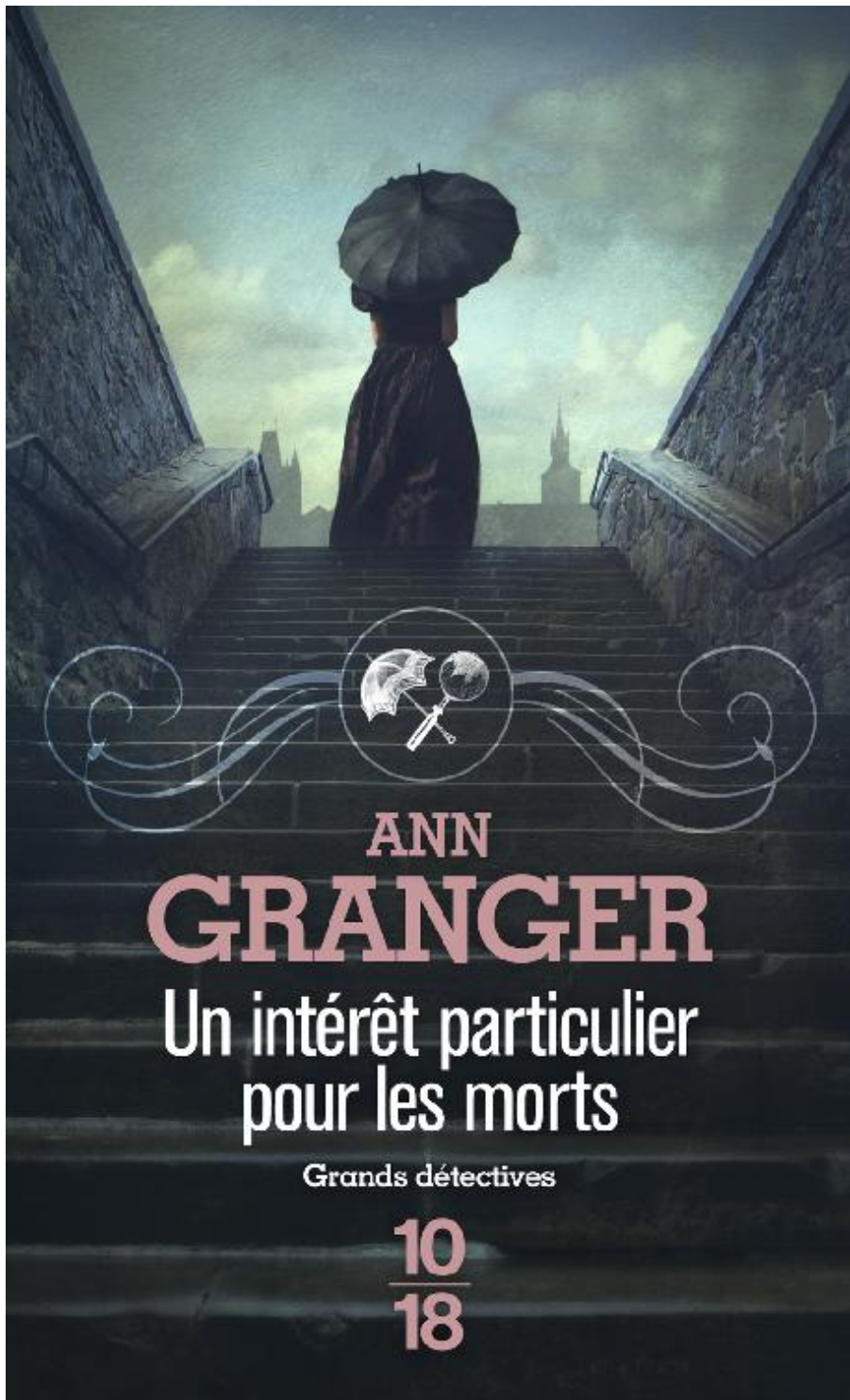
ANN
GRANGER

Un intérêt particulier
pour les morts

Grands détectives

10

18



ANN
GRANGER

Un intérêt particulier
pour les morts

Grands détectives

10

18

ANN GRANGER

UN INTÉRÊT PARTICULIER
POUR LES MORTS

Traduit de l'anglais
par Delphine Rivet

10
18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

CHAPITRE 1

Elizabeth Martin

Telle une vieille dame desserrant son corset, la locomotive émit un long soupir, puis elle enveloppa tout et tout le monde dans un linceul de vapeur et de fumée. La nuée tourbillonna autour du quai et monta jusqu'au plafond de la gare où elle resta piégée. L'odeur de soufre me ramena à mon enfance, dans la cuisine de Mary Newling un matin où j'étais chargée d'écaler des œufs durs.

De temps à autre, le voile de fumée s'entrouvrait et une silhouette émergeait brièvement, bientôt remplacée par une autre, dans un jeu d'ombres chinoises vacillantes. Une femme entra en scène, tenant d'une main un grand sac et de l'autre un petit garçon vêtu d'un costume marin. Lorsqu'ils s'évanouirent surgit un homme qui portait une veste et un pantalon à carreaux voyants, et un chapeau de travers. Je dus apparaître dans son champ de vision aussi subitement que lui dans le mien. Il me jeta un regard pénétrant et j'eus tout juste le temps, avant que le rideau de fumée se referme, de voir le regard de prédateur se muer en un air de dédain.

« Allons donc, Lizzie Martin, songeai-je sans complaisance, tu n'es ni assez jolie ni assez élégante pour risquer d'être importunée. »

Tout de même, ma vanité était quelque peu meurtrie.

La fumée se dissipait maintenant et la silhouette qui se matérialisa ensuite devant moi fut, à mon profond soulagement, celle d'un porteur en uniforme. Le petit homme sec et nerveux, sans âge, me sourit et tapota sa casquette en un semblant de salut respectueux, qui évoquait malencontreusement le signe entendu par lequel on indique qu'une personne n'a plus toute sa tête.

— Je prends votre sac, miss ?

— Je n'ai que celui-ci, m'excusai-je, ainsi qu'un carton à chapeaux.

Il les avait déjà attrapés et je me mis en route derrière lui d'un pas vif en direction de la barrière. Mon billet me fut arraché par un imposant garde en uniforme et mon compagnon et moi-même arrivâmes dans le hall principal.

— On vous attend, miss ? Ou bien est-ce qu'il vous faut un fiacre ? demanda le porteur en me dévisageant.

— Euh, oui, un fiacre, mais...

Trop tard.

— Suivez-moi, miss, je vous accompagne à la station.

Mrs Parry m'avait écrit une longue lettre, regrettant de ne pouvoir envoyer quelqu'un me chercher, mais me donnant des instructions détaillées au sujet de mon arrivée dans la capitale. Je devais confier mes bagages à un porteur qui devait être (les mots étaient lourdement soulignés) un employé des chemins de fer, et personne d'autre. Sinon, je pouvais m'attendre à ne plus jamais les revoir. J'avais au moins obéi à cette instruction.

Je m'apprêtai donc à me conformer à la seconde : choisir une voiture dont le cheval semblait en bonne santé, non sans m'être enquis au préalable du prix de la course auprès du cocher. Il fallait que celui-ci me conduise à destination par l'itinéraire le plus direct. Les cochers se montraient parfois impertinents avec les dames seules et je ne devais l'y encourager sous aucun prétexte.

Un petit groupe d'enfants en guenilles se mirent soudain à courir à mes côtés, me demandant des pennies.

— Allez, ouste ! rugit mon porteur avec une féroce inattendue.

Tandis que la bande se dispersait en lui adressant des grimaces, il ajouta à mon intention :

— Faites attention à ces galopins ! Ne sortez jamais votre porte-monnaie devant eux.

— Non, bien sûr, acquiesçai-je, un peu essoufflée.

J'étais une nouvelle venue, clairement provinciale, mais je n'étais pas stupide. Là d'où je viens, nous avons aussi des enfants voleurs.

Une odeur s'ajoutait dès lors à celles de la fumée, de la suie, de la graisse et de l'humanité non lavée : les chevaux. Nous étions arrivés à une rangée de voitures à quatre roues que l'on surnomme *growlers*, à cause du fracas fait par leurs roues.

— C'est le plus convenable pour une dame seule, me confia mon porteur. Vous ne voulez tout de même pas prendre un *hansom cab* ! Où souhaitez-vous aller, miss ?

Et avant que j'aie pu répondre :

— Hé, Wally ! Voilà une dame qui veut un fiacre !

Le cocher, appuyé contre le flanc de son cheval, dégustait tranquillement une tourte. Il avala en hâte la dernière bouchée et prit une posture plus alerte. Son apparence n'en demeurerait pas moins inquiétante. Il était trapu et musculeux et ses traits étaient si marqués qu'on aurait dit qu'il était un jour entré en collision avec un objet particulièrement dur. Seule, j'aurais hésité à l'approcher.

Il remarqua mon expression surprise.

— Vous vous inquiétez de ma trombine amochée, miss ?

Il indiqua son nez, particulièrement tordu.

— Ce sont des petits souvenirs de mon illustre carrière sur le ring. Illustre, mais brève, notez bien. J'y ai renoncé pour une femme. « Wally Slater, qu'elle m'a dit, c'est le ring ou moi. » Étant jeune et fou à l'époque, ajouta-t-il sur le

ton de la confiance, c'est elle que j'ai choisie et maintenant elle est mon épouse aimante et je gagne ma vie en conduisant ce fiacre.

Il s'esclaffa en se tapant les côtes. Le cheval poussa un petit hennissement sardonique.

— Ça suffit, Wally, l'avertit mon porteur.

Tout comme le cheval, il avait sans doute entendu l'histoire un nombre incalculable de fois.

— Où voulez-vous aller, miss ?

Je lui donnai l'adresse, Dorset Square, en précisant :

— C'est à Marylebone.

— Un joli quartier, fit remarquer le cocher en prenant mon sac.

— Combien ? demandai-je vivement, soucieuse de respecter mes instructions.

Il me regarda en plissant les yeux, ce qui lui donna l'air encore plus terrifiant, et énonça son prix. Le porteur m'adressa un regard encourageant, et je songeai que le tarif de la course devait être équitable. À moins bien sûr qu'il n'ait été de mèche avec le cocher. Je n'avais aucun moyen de le savoir. Ils étaient manifestement de vieilles connaissances.

Mes soupçons se ravivèrent quand le cocher poursuivit :

— Il y aura peut-être un supplément de six pence si nous devons faire un long détour pour éviter les charrettes.

— Je veux y aller par le chemin le plus direct ! lançai-je sévèrement.

— Non, vous ne comprenez pas, miss, rétorqua Mr Slater avec sérieux. On est en train de dégager l'emplacement de la future gare, vous voyez ? Ils démolissent les maisons et ils déblaient les gravats. Du coup, toutes les rues autour sont bloquées et cela nous complique bien la vie, à nous autres. C'est pas vrai ? demanda-t-il au porteur.

Celui-ci hocha la tête comme un automate.

— C'est exact, miss. La Midland Railway Company va avoir son propre terminus, au lieu d'en partager un avec les autres. St Pancras, elle va s'appeler, la gare. La compagnie de chemins de fer a acheté toutes les maisons et expulsé leurs occupants. Même l'église, elle va disparaître.

— Ils vont la reconstruire ailleurs, il paraît, fit le cocher.

— Et les maisons, est-ce qu'ils vont les reconstruire ailleurs pour reloger les habitants, c'est ce que j'aimerais savoir, grommela le porteur.

— C'est le cimetière qui va leur poser des difficultés, reprit le cocher avec un sourire en coin. Ils ont essayé de creuser un peu pour voir ce que ça donne, mais ils trouvent sans cesse des « vestiges humains », à ce qu'on m'a dit.

Ils braquèrent tous deux leur regard sur moi pour s'assurer que j'avais bien saisi l'horreur de la chose. C'était un moyen de mettre un terme à mes objections.

— Très bien, dis-je, tentant d'adopter un ton ferme et détaché.

Je mis une pièce dans la main du porteur qui m'adressa de nouveau son étrange salut et détala à toutes jambes.

Avant de monter dans le fiacre, ou plutôt d'y être poussée sans ménagement, je jetai à la hâte un coup d'œil au cheval. Il me parut plutôt sain, et, de toute façon, même si cela avait été la rosse la plus pitoyable, et la plus harassée de tout Londres, il aurait été trop tard pour me dédire. Nous étions partis.

Je dois admettre que j'étais curieuse d'avoir un premier aperçu de Londres. Je buvais du regard tout ce que je voyais tandis que nous avançons cahin-caha. J'espérais aussi respirer de l'air un peu plus frais car l'intérieur de la voiture, bien que propre en apparence, sentait le renfermé et la sueur. Bientôt, je dus pourtant renoncer à passer la tête par la fenêtre ouverte. Le bruit était assourdissant et une foule impressionnante de véhicules se pressaient autour de nous, dans tous les sens, les conducteurs essayant de se convaincre les uns les autres de faire place à grands cris. Apparemment, l'obligation de rouler à gauche n'était que très vaguement respectée, la plupart des cochers préférant passer au milieu de la chaussée s'ils le pouvaient, afin d'éviter les omnibus poussifs, tirés par des chevaux las et en sueur. Quant à la priorité des voitures privées sur les fiacres, elle semblait aussi plus souvent transgressée qu'observée.

Les piétons s'élançaient au péril de leur vie entre les roues impitoyables qui, dans le meilleur des cas, les éclaboussaient de boue, et, dans le pire, risquaient de les broyer. J'aurais moi aussi été crottée si j'avais persisté à sortir la tête. Ça et là, des balayeurs tentaient de dégager un chemin pour les passants les mieux habillés, mais la plupart faisaient contre mauvaise fortune bon cœur. Je me contentai donc d'observer de l'intérieur cet étonnant défilé d'images syncopées.

Aux piétons se mêlaient des vendeurs ambulants qui proposaient toutes sortes d'articles, depuis la feuille de chou à un penny jusqu'aux rubans et aux allumettes ; des marchands des quatre-saisons avaient installé des tréteaux ou de simples brouettes où étaient disposés fruits et légumes. Une forte senteur de poisson suggérait que la femme assise près d'un gros tonneau vendait du hareng. Une autre odeur, plus appétissante, provenait d'un étal sur lequel trônaient deux grands récipients en cuivre remplis de café chaud.

Nous passions devant le site de la future gare. Je n'en voyais pas grand-chose, mais son existence était signalée par les nombreuses charrettes pleines de gravats, qui se glissaient dans la circulation. Un tourbillon de poussière envahit la voiture et me fit tousser. Même si on ne m'avait pas avertie de la nuisance que causaient ces charrettes, je m'en serais rendu compte par moi-même. Les piétons exprimaient leur frustration avec véhémence et les cochers hurlaient des insultes aux véhicules poussifs qui passaient en grinçant, causant des ralentissements. Pour ma part, je trouvais leurs chargements bien pathétiques. Accrochés aux tas de briques et aux fragments de tuiles, on voyait des lambeaux de tissus qui avaient autrefois été un rideau ou un tapis bon marché ; parfois une chaise cassée ou un morceau déformé d'une tête de lit en fer forgé était perché sur le dessus en équilibre précaire. Les vestiges

d'un rosier chétif témoignaient du désir d'un des habitants de créer un semblant de jardin. Planches, portes et fenêtres brisées tendaient leurs doigts squelettiques comme si elles tentaient de sortir de leur tombeau de gravats. Nous nous arrê tâmes dans une secousse brutale et je me demandai si nous étions arrivés.

La télépathie était à l'œuvre, car une petite trappe s'ouvrit dans la cloison et les yeux de Wally Slater croisèrent les miens.

— C'est encore une charrette, miss. Il y a un *bobby* qui nous arrête pour la laisser passer.

— Un *bobby* ?

— Un coque, miss, un représentant de l'ordre, qui s'est mis en tête de faire la circulation. Ils sont très forts pour ça, les agents de police, pour prendre les choses en main et s'immiscer dans les affaires des honnêtes gens, conclut le cocher avec rancœur.

Cette fois, je me risquai à sortir la tête par la fenêtre pour voir ce que cette charrette avait de différent des autres et pourquoi un représentant de l'ordre l'aidait dans sa progression. Un nuage de poussière assaillit aussitôt mes narines et j'éternuai. Je m'apprêtais à retirer ma tête quand le véhicule apparut, débouchant de notre droite. C'était un tombereau, semblable à ceux chargés de décombres, mais celui-ci ne transportait qu'un mystérieux objet, recouvert d'une bâche. Alors que les autres chariots étaient hués et insultés, celui-ci passait dans un silence curieux et gêné. Près de moi, un homme d'un certain âge retira sa casquette. Le fiacre pencha et je vis que mon cocher était descendu de son perchoir pour s'approcher d'un homme corpulent en tenue d'ouvrier qu'il semblait connaître. Ils se mirent à chuchoter.

— Est-ce un accident ? appelai-je.

Ils se retournèrent vers moi.

L'ouvrier ouvrit la bouche, mais le cocher répondit vivement.

— Ne vous inquiétez pas, miss.

— C'est un cadavre qu'ils transportent, n'est-ce pas ? insistai-je. Y a-t-il eu un accident fatal sur le site de la nouvelle gare ?

Je me souvins qu'ils avaient parlé d'excavations dans un cimetière.

— Ou bien est-ce un cercueil du cimetière ?

Walter Slater, ex-boxeur, me jeta un regard choqué et désapprobateur. Me trouvait-il trop terre à terre, ou bien d'une curiosité morbide ? Dans un cas comme dans l'autre, ce n'était pas ainsi que les jeunes dames devaient réagir face à la mort, selon lui. Un peu plus d'émotion aurait sans doute été appréciée, mais les gémissements et les évanouissements n'étaient pas mon fort. Enfin, il méritait tout de même une explication.

— Je suis fille de médecin, lui appris-je. Et mon père était souvent appelé pour des accidents à la...

Je m'interrompis. J'allais dire à la mine, mais ici on était à Londres, pas dans le Derbyshire. Que savaient ces hommes des mines de charbon ?

— À la demande des autorités.

— Oui, miss, je vois, fit le cocher.

Je compris toutefois qu'on n'oublierait pas de sitôt mon manque de retenue.

« Allons, Lizzie ! me morigénai-je. Tiens ta langue ! On est à Londres et on n'y pratique assurément pas la même franchise qu'en province. Si même ce cocher est scandalisé, quelles terribles gaffes risques-tu de commettre en société face à des personnes plus délicates ? »

L'ouvrier, quant à lui, parut amusé par cet échange.

— Dieu vous bénisse, miss ! s'écria-t-il avec entrain. Ce n'est pas un vieux cadavre, c'est un neuf.

Slater lui grommela de se taire, mais puisque ma curiosité invouable pour cet événement lui avait déjà donné mauvaise opinion de moi, je pouvais tout aussi bien poursuivre.

— Que voulez-vous dire ? C'est un accident, alors ? demandai-je.

— On a découvert le cadavre d'une femme dans une des maisons démolies, repartit-il avec gourmandise. Un horrible assassinat. On l'avait dissimulé sous une vieille tête de lit. Elle y était depuis quelques semaines, paraît-il. Elle était verte comme un chou et les rats...

— Assez ! tonna le cocher alors que je me sentais pâlir, et coupant ainsi court aux détails déplaisants.

Il eut toutefois l'air satisfait de constater que ces quelques informations s'étaient révélées trop pénibles pour moi. Il me lança un regard qui signifiait : « Voilà qui vous servira de leçon, miss, à vous qui semblez instruite de sujets dont une dame devrait tout ignorer. »

L'agent de police qui réglait la circulation m'évita de perdre totalement la face.

— Avancez ! nous cria-t-il.

L'attente était terminée. Mr Slater regagna son poste, siffla son cheval et nous repartîmes.

Je me rassis et reposai sur la banquette mon carton à chapeaux tombé par terre en essayant de m'ôter de l'esprit la description macabre de l'ouvrier. À la place surgit l'image de cet autre corps que j'avais vu emmené sur une charrette, avec une égale brusquerie, tant d'années auparavant. Bien sûr, cette mort-là n'était pas un meurtre. Quoique... Aux yeux de mon père, c'en était bel et bien un.

Je me forçai à oublier ces deux souvenirs, tout en songeant que j'avais fait connaissance avec Londres de façon plutôt violente. Je repensai aux lambeaux de rideaux qui voletaient dans la brise sur les briques et les huisseries brisées. Où étaient passés tous ces gens ? me demandai-je. Ceux qui vivaient auparavant dans ces maisons démolies ? Avaient-ils eu leur mot à dire avant d'être expulsés ? Probablement pas. Ils avaient été chassés au nom du progrès implacable de l'âge du chemin de fer, non sans laisser quelque chose d'affreux derrière eux.

Le cheval avait adopté un trot rapide. La circulation devenait plus clairsemée et nous roulions dans un quartier beaucoup plus élégant, aux rues

bordées de demeures distinguées. Nous tournâmes sur une place rectangulaire où s'alignaient des maisons de maître donnant sur une grande pelouse centrale. C'était comme si nous avions quitté le tohu-bohu pour un monde au rythme plus supportable. Nous nous arrê tâmes devant l'une des maisons.

Mr Slater vint m'ouvrir la porte et m'aida à descendre.

— C'est cette maison ? s'enquit-il comme si j'avais pu lui donner une mauvaise indication. Très chic. Si jamais un jour je fais fortune, ce qui n'est guère probable, j'habiterai dans une baraque comme celle-ci. Mais bon, comme on dit, la probabilité est faible, ajouta-t-il avec philosophie.

Le cheval souffla bruyamment par les narines.

— Et qu'allez-vous donc faire ici ? demanda Mr Slater.

Mrs Parry avait vu juste en m'avertissant que les cochers pouvaient se montrer impertinents avec les dames seules. J'ouvris la bouche pour lui répondre que cela ne le regardait pas, mais son air dubitatif me fit éclater de rire.

— Je dois tenir compagnie à la maîtresse de maison, Mr Slater.

Il aspira l'air entre ses dents jaunes et le cheval frappa impatiemment du sabot sur les pavés, faisant jaillir une étincelle.

— J'espère que cela se passera bien, commenta-t-il d'un air grave.

— Merci, Mr Slater. À présent, pourriez-vous m'apporter mon bagage, s'il vous plaît ?

— Très joliment dit, rétorqua-t-il. Voilà une jeune dame qui prend la peine de parler poliment à un cocher. Cela révèle un très bon fond, à mon avis, même si vous témoignez un curieux intérêt aux défunts. Vous savez quoi ? conclut-il. Les comme vous, on n'en rencontre pas souvent. Non, pas souvent.

Il saisit mon sac, monta lourdement jusqu'à la porte d'entrée et frappa violemment avec le heurtoir.

Tandis que des pas se faisaient entendre sur le carrelage de l'autre côté de la porte, il ajouta soudain dans un chuchotement rauque :

— On dirait que vous ne connaissez personne à Londres, miss. Si jamais vous avez besoin d'aide, envoyez un message à Wally Slater à la station de fiacres de King's Cross. N'importe qui là-bas me le fera passer.

Je fus si surprise par sa proposition que j'en demeurai interdite.

CHAPITRE 2

La porte s'ouvrit et un majordome parfaitement impassible m'écouta me présenter sans faire de commentaires. Après avoir jeté un discret coup d'œil à ma robe de voyage et à mes solides bottines à lacets, il m'invita à attendre dans le vestibule tandis qu'il réglait la course.

De l'intérieur de la maison, je ne voyais pas les deux hommes, mais j'entendis le joyeux « Cela ira ! » de Wally Slater, puis tandis que la porte se refermait, le sifflement adressé au cheval et le fracas de la voiture qui s'ébranlait. J'avais l'impression de m'être déjà fait un ami dans ce court laps de temps, mais de l'avoir perdu aussitôt. J'avais profité de ces quelques instants de solitude pour observer les lieux avec une vive curiosité. La maison était meublée avec luxe et au goût du jour, si tant est que je pusse en juger. Mes connaissances en ce domaine étaient limitées. Les tapis turcs devaient coûter une fortune. Ce détail m'avait frappée car, dans le Derbyshire, j'avais eu du mal à réunir l'argent pour remplacer le tapis de notre salon. Finalement, j'avais dû me contenter de quelque chose de bien plus modeste. Une profusion de plantes poussaient dans des jardinières richement décorées. Les murs étaient couverts de tableaux de vaches des Highlands, côtoyant de façon incongrue des aquarelles de lacs italiens. Les effluves de cire et de pot-pourri se mêlaient à une odeur que j'identifiai une fois que j'eus aperçu le manchon à gaz au mur. Quelle modernité ! Chez nous, nous n'avions que des bougies et des lampes. Dans un coin, une horloge normande égrenait son lent tic-tac.

— Si vous voulez bien me suivre, miss ?

Le majordome était de retour et me devisageait sans la moindre trace de sentiment.

— Mrs Parry va vous recevoir dans son petit salon.

Voilà qui était bien pompeux. En plus de la fatigue du voyage, je risquais fort d'être intimidée.

Par la suite, j'aurais l'occasion d'emprunter bien souvent cet escalier, qui n'était pas si long, mais en suivant le majordome en ce jour de mon arrivée à Dorset Square, la montée me sembla interminable. Il prenait son temps et j'étais obligée d'adopter le même pas que lui. Je me demandai s'il avançait toujours comme un escargot et si cela était dû à l'ancienneté de sa position au sein du personnel, ou bien s'il m'accordait à dessein le temps d'admirer la maison. Mon sac et mon carton à chapeaux, abandonnés dans le vestibule,

paraissaient pathétiques et usés, vus de haut. Gênée, je détournai les yeux.

J'eus tout le loisir d'observer d'autres tableaux sur les murs. Un ou deux étaient d'assez beaux croquis de paysages italiens ; cependant, tout comme au rez-de-chaussée, ils étaient étrangement mélangés avec de mélancoliques vaches écossaises sur un fond de collines bleues enveloppées d'une brume violette. Il n'y avait pas de portraits de famille. Peut-être étaient-ils ailleurs. Le palier était décoré par d'autres jardinières aux feuillages luxuriants, ainsi que par une statue sur un piédestal, aussi haute que moi – d'un jeune homme coiffé d'un turban, qui tenait avec grâce une bougie devant lui. Ses yeux sans vie étaient fixés sur moi, ses lèvres s'incurvaient en croissant. Je reçus avec reconnaissance ce sourire de bronze.

La tactique du majordome avait fait effet, et, lorsque nous atteignîmes la porte du salon du premier étage, si je n'étais pas intimidée au point de fuir – après tout, je n'avais nulle part où aller –, j'éprouvais néanmoins une certaine appréhension. Dès que je fus entrée dans la pièce, il y eut un froufrou de soie et une petite femme, corpulente mais très vive, se précipita vers moi et me prit chaleureusement dans ses bras.

— Vous voilà, ma chère Elizabeth ! Avez-vous fait bon voyage ? La voiture du train était-elle propre ? On risque souvent d'être sali par la suie de la locomotive, sans parler des trous dans les vêtements que peuvent causer les escarilles.

Elle m'étudia avidement de la tête aux pieds, à la recherche d'indices d'une catastrophe.

Elle était bien plus jeune que je ne l'avais imaginé, à peine quarante-trois ou quarante-quatre ans. Sachant que son mari avait été un contemporain de mon père, je m'étais attendue à ce qu'elle soit du même âge que lui. Elle avait la peau très lisse, sans ride, et ce teint laiteux que l'on voit parfois chez les filles de la campagne. Ses cheveux, partagés par une raie au milieu, étaient presque entièrement dissimulés sous un bonnet en dentelle, d'où s'échappaient quelques boucles châtaines. Bien qu'elle n'eût plus une silhouette de jeune fille, ses vêtements venaient de chez un excellent tailleur et, dans l'ensemble, elle était séduisante pour son âge.

— Je vais très bien, madame, merci de votre sollicitude.

L'appréhension que j'avais ressentie en montant l'escalier s'était évanouie. J'étais toutefois étourdie par la quantité de bibelots et de tableaux qui encombraient le salon, tout comme les murs du vestibule et de l'escalier. La journée était belle et quoiqu'un peu fraîche pour le mois de mai, loin d'être froide. Pourtant un feu de charbon crépitait dans la cheminée, et la pièce me parut surchauffée. Pour moi qui venais d'une maison où la décision d'allumer ou non le feu se prenait chaque jour, seulement après qu'on eut évalué la température extérieure et le risque d'être glacé jusqu'aux os, cela s'apparentait à du gaspillage. Cependant, la vue de ces boulets était réconfortante. Je me mis à me demander d'où ils avaient été extraits et si, par hasard, ils venaient tout comme moi du Derbyshire.

— Prenons d’abord le thé, fit Mrs Parry en m’invitant à m’asseoir. J’ai dit à Simms de le servir dès votre arrivée. Vous devez être affamée. Nous dînons à huit heures. Pourrez-vous attendre jusque-là ?

Elle me scruta.

— Dois-je demander à Simms d’apporter une collation en plus des gâteaux ? Par exemple, des œufs pochés ?

Je lui assurai que je pourrais tenir jusqu’à huit heures et qu’une part de gâteau me suffirait amplement.

Elle sembla en douter, mais son visage s’éclaira au retour du majordome, accueillant l’apparition du plateau de thé avec des cris de joie et des applaudissements de ses mains potelées. En effet, sans bouger un seul muscle du visage, Simms portait avec dextérité un plateau monstrueux chargé de deux gros gâteaux différents, un *Victoria sponge* et un autre aux graines de cumin, ainsi qu’un plat recouvert d’une cloche en argent. Lorsqu’il l’eut posé, il souleva celle-ci et révéla une pile de muffins chauds, ruisselant de beurre.

— Ce n’est qu’un thé tout simple, déclara Mrs Parry, mais après votre voyage, je suppose que vous ne ferez pas la fine bouche.

Je compris vite que, sous ce toit, j’allais devoir faire preuve d’appétit et que la nourriture et les repas jouaient un rôle essentiel dans la journée de Mrs Parry. Elle mangea plus de gâteaux et de muffins que moi, m’enjoignant sans cesse de ne pas être timide, tout en essuyant délicatement avec sa serviette son menton dégoulinant de beurre. Enfin, elle se rassit avec un soupir d’aise et je vis qu’elle allait en venir à nos affaires.

— Elizabeth, en tant que filleule de feu mon époux, vous êtes déjà presque un membre de la famille, et non pas une simple dame de compagnie comme... (elle s’interrompit une seconde) certaines jeunes femmes.

J’eus l’impression qu’elle allait dire quelque chose d’autre et qu’elle s’était ravisée par prudence, au moins pour l’instant. C’était l’occasion d’exprimer ma profonde gratitude à son égard, pour m’avoir offert un foyer alors que ma situation était devenue désespérée.

— Allons, allons, ma chère, poursuivit-elle en me tapotant la main, c’était le moins que je puisse faire. Mr Parry disait toujours le plus grand bien de votre cher papa, même s’il se lamentait de son peu de bon sens financier. Il regrettait, je le sais, que votre père se soit établi comme médecin dans une région si reculée et que cela l’ait empêché de lui rendre visite.

Je me demandais si elle parlait de mon père ou de Mr Parry, n’ayant pas compris lequel, selon elle, aurait dû rendre visite à l’autre. Pour ma part, je ne trouvais pas que le Derbyshire fût une région si reculée, mais les affaires de Mr Parry l’accaparaient et la vocation de mon père ne lui laissait aucun loisir. Mr Parry, je le savais par mon père, avait fait fortune en important des tissus exotiques des quatre coins du monde, ainsi qu’en réalisant quelques investissements fructueux dont je ne savais rien. Il laissait sa veuve dans une situation des plus confortables.

— J’ai réfléchi, déclara Mrs Parry, à la manière dont vous devriez

m'appeler. Au vu des circonstances, j'ai opté pour Tante Parry.

Elle rayonnait.

J'acquiesçai, malgré mon embarras.

— Naturellement, reprit-elle, vous vivrez ici comme un membre de la famille. Mais comme il faudra sauvegarder les apparences, vous aurez besoin d'argent de poche pour vos vêtements, sans compter que vous occuperez la place de dame de compagnie. Vous n'avez pas de revenus personnels, n'est-ce pas, ma chère enfant ? ajouta-t-elle avec compassion.

Je ne pus que hocher la tête.

— Eh bien, disons...

Elle me scruta d'un regard expert.

— Quarante livres par an ?

Ce n'était pas une fortune, néanmoins je serais nourrie et logée et je devrais pouvoir me débrouiller en me montrant économe. Cependant, si elle souhaitait que je « sauvegarde les apparences », j'allais devoir faire preuve non seulement de parcimonie mais aussi de génie.

Je la remerciai et demandai avec un peu de nervosité en quoi consisteraient mes obligations.

— Eh bien, ma chère, fit Tante Parry sur un ton évasif, me faire la lecture et servir de quatrième pour le whist. Vous jouez au whist ? demanda-t-elle en se penchant en avant, avide de ma réponse.

— Je sais jouer, répondis-je avec prudence.

— Parfait, parfait ! Je vois d'après vos lettres que vous avez une belle écriture. J'ai besoin de quelqu'un pour écrire mon courrier, une secrétaire. Je trouve la correspondance bien ennuyeuse. Vous m'accompagnerez quand ce sera nécessaire et serez ici à mes côtés quand j'aurai de la visite, vous ferez peut-être quelques courses, ce genre de choses.

Mrs Parry s'interrompit, observa les restes du *Victoria sponge* et sembla en proie à un combat intérieur.

Il m'apparut que j'allais devoir mériter mes quarante livres par an. J'aurais peu de temps à moi.

— Et puis me faire la conversation, dit soudain Mrs Parry. J'espère que vous êtes douée pour cela, Elizabeth.

Immédiatement frappée de mutisme, je hochai la tête d'une manière que j'escomptais convaincante.

— Maintenant, je suppose que vous souhaitez vous reposer. Vos robes se sont-elles terriblement froissées dans vos coffres ? Nugent pourrait-elle en repasser une avant le dîner ? Je vais l'envoyer directement à votre chambre.

— Aurons-nous de la compagnie pour le dîner, Mrs... Tante Parry ? demandai-je avec une certaine inquiétude en songeant au maigre contenu de mon unique sac de voyage.

— Nous sommes mardi. Donc nous recevrons le Dr Tibbett. Le cher homme dîne ici tous les mardis et les jeudis. Le docteur n'est pas médecin comme votre père, c'est un homme d'Église, et très distingué. Frank est

encore en ville, mais il sera là, lui aussi. Il sait que je n'aime pas qu'il choisisse les mardis et jeudis pour dîner avec ses amis. Pauvre garçon, il est au Foreign Office, vous savez.

— Je ne... enfin je veux dire, Frank est-il votre fils, Tante Parry ? Pardonnez mon ignorance.

— Non, très chère, Frank est mon neveu, le fils de mon infortunée sœur Lucy. Elle a épousé un certain major Carterton qui souffrait d'une dépendance au jeu. Frank, comme vous, s'est retrouvé sans un sou vaillant, mais, comme je le disais, il fait son chemin au Foreign Office et il sera, paraît-il, bientôt nommé à un poste de diplomate en ambassade. Si c'est le cas, j'espère qu'il sera envoyé dans un pays ni trop chaud ni trop froid, et pas trop dangereux. De plus, la nourriture, comme vous le savez, est très étrange dans certains pays éloignés. On y mange des choses tout à fait dégoûtantes, assaisonnées de condiments bizarres. Lorsqu'il est à Londres, il réside généralement ici, où il peut au moins profiter de la bonne chère anglaise.

Tante Parry poussa un soupir et, cédant à la tentation, se resservit une part de gâteau.

Simms, le majordome, était réapparu silencieusement pendant la dernière partie de la conversation.

— Si vous voulez bien me suivre, miss ? me dit-il.

Il me guida jusqu'à l'étage supérieur, au bout d'un couloir, et m'indiqua une porte :

— Votre chambre, miss.

Ce fut tout. Il me laissa là et j'ouvris la porte. Quelqu'un s'y trouvait déjà, une femme au visage en lame de couteau, vêtue d'une robe anthracite, d'une respectabilité intimidante. Elle avait pris mes affaires dans le sac et les avait dépliées sur le lit. Elle se redressa à mon entrée et me fit face.

— Je suis Nugent, miss, la femme de chambre personnelle de Mrs Parry.

— Merci, Nugent, d'avoir déballé mes affaires. C'est très gentil à vous.

C'était aussi extrêmement embarrassant. Elle avait forcément vu mes bas reprisés, la brûlure sur l'une de mes robes, causée par un instant d'inattention, lorsqu'un mouvement rapide avait amené la crinoline trop près du feu, ou bien encore une robe à carreaux qui avait été laborieusement décousue, puis retournée afin de servir plus longtemps. Mais si Nugent trouvait ma garde-robe maigre et usée, elle n'en montra rien.

— Souhaitez-vous que je repasse celle-ci, miss ? demanda-t-elle en indiquant ma plus belle toilette, que je pensais garder pour les grandes occasions.

— Oui, s'il vous plaît, dis-je docilement.

Nugent s'éclipsa avec ma robe sur le bras. Elle avait laissé au fond de mon sac mes quelques possessions personnelles. Je sortis ma brosse à cheveux, mon peigne et le petit miroir de poche en ivoire et les posai sur la coiffeuse. Le meuble, très beau mais démodé, datait du milieu du siècle précédent. La marqueterie d'origine avait souffert et plusieurs morceaux manquaient au

motif de fleurs s'échappant d'une corne. Je supposai que son aspect vieillot et son délabrement avaient causé sa relégation dans cette chambre destinée à la demoiselle de compagnie. Je pris ensuite la petite boîte japonaise qui contenait mes babioles ; elles méritaient à peine le nom de bijoux : un collier d'ambre et une bague en rubis, qui avaient appartenu à ma mère.

Le portrait de celle-ci fut la dernière chose que je sortis du sac. Je le tins dans ma main pour l'observer. C'était une aquarelle, de forme ovale, de quinze centimètres de haut sur dix de large. L'encadrement en velours noir avait dû être ajouté après sa mort. Aussi loin que je me souviens, elle avait été accrochée près du lit de mon père. Pour ma part, j'avais très peu de souvenirs d'elle. Je me demandais souvent si je lui ressemblais. Le peintre avait donné à ses yeux une teinte qui pouvait être aussi bien grise que bleue. Les miens étaient gris. Ses cheveux étaient châtain clair, les miens plus foncés. Mary Newling, notre gouvernante, m'avait dit que mon père « ne s'était jamais remis d'avoir perdu cette chère madame ». Je la croyais aisément. Bien qu'il eût été d'un caractère égal et bienveillant, j'avais toujours senti la tristesse poindre derrière chacun de ses sourires. Je plaçai le médaillon sur la coiffeuse en attendant de pouvoir l'accrocher au mur.

Il y avait déjà de nombreux tableaux, comme partout dans la maison. Au moins n'avais-je pas à subir les vaches à longs poils des Highlands dans leur brume violette. On m'avait gratifiée, encore, de paysages italiens, et d'une huile particulièrement détestable représentant une silhouette éplorée, drapée de voiles noirs, au milieu d'arbres sombres et de pierres tombales. Je me promis de l'enlever à la première occasion.

J'ouvris la boîte japonaise et aperçus un petit morceau d'argile grise parmi mes bijoux. Ce talisman m'avait été donné il y a bien longtemps en guise de porte-bonheur. Il constituait à lui seul une curiosité. À la surface était gravé le contour délicat d'un minuscule rameau de fougère. Je le tournai et le retournai entre mes doigts pour lui faire prendre la lumière, puis je le reposai doucement. Désormais, j'allais devoir provoquer la chance moi-même pour surmonter les obstacles à venir. Le premier se dressait ce soir même, puisque j'allais devoir affronter le reste de la maisonnée.

Je soupirai. J'étais si rassasiée par le gâteau et les muffins que je ne pouvais m'imaginer absorber quoi que ce soit ce jour-là. À la maison, nous mangions notre repas principal à midi, comme les gens d'autrefois. Cela convenait à mon père, qui recevait ses patients au cabinet le matin et partait en visite l'après-midi chez ceux qui ne pouvaient se déplacer. Il revenait fort tard et nous prenions alors un souper frugal au coin du feu, généralement du pain grillé, et parfois, en hiver, une de ces roboratives soupes de légumes dont Mary Newling avait le secret, agrémentées de bouillon de bœuf. La pensée de la « bonne chère anglaise » qui m'attendait me remplissait d'appréhension.

Je craignais aussi de sembler fruste, même avec ma plus jolie robe. Cependant, comme je portais encore le demi-deuil de mon père, personne ne devait s'attendre à ce que je ressemble à une gravure de mode.

Je descendis peu après sept heures. J'avais relevé mes cheveux en un simple chignon torsadé et drapé un châle de dentelle de Nottingham sur la robe que Nugent avait soigneusement repassée. Il faudrait bien que cela convienne.

Quoique je fusse en avance, les autres convives étaient déjà rassemblés dans le grand salon, plus spacieux que celui que j'avais vu dans l'après-midi, et fastueusement meublé. Un feu superbe rugissait dans la cheminée en marbre. Tante Parry m'accueillit avec effusion. Mary Newling l'aurait décrite comme « un régal pour les yeux ». Sa robe en soie était magenta, une couleur qui venait d'être inventée. Elle avait abandonné son bonnet de dentelle et arborait une coiffure extraordinaire, qui témoignait du talent de sa femme de chambre. Ses cheveux étaient roulés comme une grosse saucisse sur chacune de ses tempes tandis qu'une cascade de fausses bouclettes dégringolaient à l'arrière. À ses oreilles pendaient des boucles incrustées de grosses pierres vertes. Un collier assorti et plusieurs bracelets complétaient l'ensemble. Peut-être s'agissait-il de pâte de verre... Même un rajah aurait eu du mal à trouver une telle quantité d'émeraudes !

Deux messieurs, devant la cheminée, discutaient avec animation. À mon arrivée, ils se tournèrent immédiatement vers moi. Le plus âgé avait le pied sur un pare-feu en cuivre et le bras droit appuyé sur le manteau de la cheminée couvert de velours et de dentelle. Le plus jeune avait une posture parfaitement symétrique. Il était impossible en les voyant de ne pas les comparer aux deux épagneuls king-charles en porcelaine posés sur la cheminée derrière eux. L'homme âgé semblait lancé dans un discours que l'autre écoutait attentivement. Là, ils étaient tous deux silencieux, tandis que Tante Parry me présentait.

— Voici Miss Elizabeth Martin, qui est venue me tenir compagnie. Elle était la filleule de Mr Parry et son défunt père et Josiah étaient des amis d'enfance.

Maintenant que les deux hommes avaient abandonné leur pose, il n'y avait plus aucune similitude entre eux. Le plus vieux, sans doute le Dr Tibbett, devait avoir une soixantaine d'années. Ses épais cheveux argentés tombaient en boucles jusqu'à son col et avec ses luxuriants favoris, il évoquait une impressionnante figure léonine. Il était tout de noir vêtu et je me souvins qu'il s'agissait d'un ecclésiastique.

L'autre était donc Frank Carterton, l'étoile montante de la diplomatie anglaise. Mrs Parry avait dit que Frank, comme moi, n'avait rien hérité de ses parents, cependant, nos situations avaient évolué bien différemment. Je dépendais de la charité de Mrs Parry qui avait bien voulu m'employer, tandis que Frank avait la possibilité de faire carrière. Je soupçonnais que sa tante lui accordait également une rente généreuse. Il portait une queue-de-pie bien coupée et un gilet en brocart d'aspect exotique. Sa cravate en soie noire était nouée en un large nœud à la façon bohème. Il avait les cheveux frisés, sans doute avec l'aide de fers, et c'était indéniablement un beau jeune homme. Le

regard qu'il posa sur moi me rappela désagréablement celui de l'homme entraperçu à la gare, qui m'avait si vite dédaignée, et cela me braqua contre lui. De plus, je n'avais jamais pu supporter les dandys.

Le Dr Tibbett m'étudia lui aussi de la tête aux pieds, puis déclara :

— J'espère que vous êtes une jeune dame chrétienne, Miss Martin ?

— Oui, monsieur, je m'y efforce de mon mieux.

Frank Carterton passa la main devant sa bouche et détourna la tête.

— Des principes forts, Miss Martin, des principes intangibles, voilà ce qui nous soutient aux heures de détresse. Vous avez perdu votre père, me semble-t-il. J'espère que vous êtes reconnaissante à Mrs Parry de vous offrir un toit confortable.

Ayant déjà exprimé ma reconnaissance à Mrs Parry, je fus un brin agacée et me contentai de répondre :

— Oui, bien sûr !

Ma voix fut un peu plus mordante que je ne l'aurais souhaité.

Frank Carterton leva les sourcils et me fit l'honneur d'un second regard plus appuyé.

— Sans oublier l'humilité ! fit le Dr Tibbett avec sévérité.

— Frank, s'interposa soudain Mrs Parry avec une certaine nervosité, raconte-nous ta journée.

— J'ai œuvré à mon bureau, Tante Julia. Je suis responsable du massacre d'une grande quantité de papier et d'encre.

— Je suis certaine que tu n'épargnes pas ta peine, Frank. Ne les laisse pas profiter de ta bonne volonté.

— Mon travail n'a rien d'épuisant, ma tante. J'écris un mémo et je l'envoie au département voisin, qui y répond. Et ainsi de suite, nous nous renvoyons la balle pendant une bonne partie de la journée, comme dans un jeu de salon. Le plus amusant, c'est que les différents services sont adjacents et que l'un des employés n'aurait qu'à se lever de son bureau et faire trois pas pour venir poser sa question. Toutefois, ce n'est pas ainsi que le gouvernement procède. Tenez, d'ailleurs, j'ai des nouvelles, ajouta Frank avec une nonchalance étudiée.

« Aha, pensai-je. Sa tante ne va pas apprécier. »

— Comme je l'expliquais au Dr Tibbett, j'ai appris aujourd'hui que j'allais être envoyé à Saint-Pétersbourg pour y rejoindre le personnel de notre ambassade.

— En Russie ! s'exclama Mrs Parry.

La soie magenta bruissa et les boucles d'oreilles tressautèrent, lançant des éclats émeraude ; comme elle agitait ses bras blancs et replets, les bracelets se mirent eux aussi à scintiller. Ses gesticulations auraient pu sembler théâtrales si elle n'avait pas eu l'air aussi atterrée.

— C'est impossible ! Le climat y est tout à fait terrible, il neige pendant des mois et la campagne est pleine de loups et d'ours et de Cosaques désespérés comme ceux qui ont assassiné nos soldats en Crimée. Les paysans sont des

barbares et des ivrognes, les maladies sont légion, et puis que ferais-tu donc pour te distraire ?

Carterton se pencha vers elle pour la rassurer.

— Je ferai de mon mieux pour me tenir à l'écart de tout cela. Ne vous inquiétez pas, ma tante, je ne manquerai pas d'occupations là-bas. Saint-Pétersbourg est une belle ville avec une multitude de théâtres et de bals. Je ne devrais pas y croiser de paysans. L'aristocratie russe est très cultivée, les hommes et les femmes parlent un français excellent, à ce que l'on m'a dit.

Rien ne pourrait persuader Mrs Parry, et bien que le Dr Tibbett vînt prêter main-forte à Frank, elle gémissait toujours sur son sort lorsque Simms entra pour annoncer que le dîner était servi. Le Dr Tibbett offrit son bras à Mrs Parry, ce qui signifiait que j'étais forcée d'accepter celui de Frank.

— C'est un drôle de vieux barbon, hein ? chuchota Frank en désignant le dos de Tibbett d'un signe de tête alors que l'ecclésiastique et Mrs Parry nous précédaient. Il dîne ici deux fois par semaine, il joue au whist deux autres soirs et il trouve bien souvent une excuse pour rendre une visite les jours restants. Vous savez ce que ça veut dire, n'est-ce pas ?

— C'est un ami de Mrs Parry, marmonnai-je, regrettant qu'il tienne de tels propos, alors même qu'on risquait de l'entendre.

— N'ayez crainte, répliqua-t-il, devinant ce que je pensais. Le vieux Tibbett n'entend jamais d'autre voix que la sienne. Je suis persuadé qu'il fait la cour à Tante Julia. Je lui souhaite bonne chance !

Et Frank de s'esclaffer pour une raison que j'ignorais.

— Quand partez-vous pour la Russie, Mr Carterton ?

— Aïe ! Pas dans l'immédiat. Je regrette. Vous ai-je offensée ? J'espérais que vous seriez plus amusante que Maddie. Quand vous avez quasiment arraché la tête de Tibbett, j'ai placé beaucoup d'espoir en vous. Ne me laissez pas tomber, Miss Martin, je vous en prie !

Il m'adressa un regard suppliant des plus comiques.

Je ne fus guère amusée mais intriguée. Qui était Maddie ? Malheureusement, nous étions déjà arrivés à la salle à manger et ma question devrait attendre.

Je me rendis vite compte que la voix tonitruante du Dr Tibbett allait dominer tout le dîner lorsqu'il commença à nous livrer ses opinions sur chaque sujet de la journée. Frank avait le don d'en dire juste assez pour le relancer et Mrs Parry buvait chacune de ses paroles avec un respect extatique. À l'idée que ce monsieur dînait là deux fois par semaine et rendait de fréquentes visites, je ressentis un certain découragement. Comme Mrs Parry m'avait parlé de faire la conversation, je saisis la première occasion pour demander au Dr Tibbett s'il dirigeait une paroisse des environs.

J'appris ainsi que le Dr Tibbett, excepté un bref vicariat après son ordination, n'avait jamais officié dans une paroisse. Il avait passé presque toute sa vie comme directeur d'école. S'il n'avait pas de mécène influent pour faire progresser sa carrière ecclésiastique, il avait sans doute eu raison de se

tourner vers une autre activité. Un révérend mal payé sans espoir d'être titularisé à la tête d'une paroisse ne valait guère mieux qu'une parente pauvre dans mon genre. En revanche, le directeur d'une école renommée est un notable respecté. Cela expliquait aussi d'où il tenait ses manières autoritaires et condescendantes. Il s'adressait à nous comme à une assemblée d'écoliers captifs.

Il crut ensuite avisé de me remettre à ma place pour avoir eu l'audace d'interrompre son monologue.

— J'ose espérer, Miss Martin, que vous vous plierez aux coutumes de cette maison et que vous accomplirez de bonne grâce tout ce que Mrs Parry exigera de vous.

— Je ferai de mon mieux, promis-je.

— Vous êtes consciente, poursuivit-il en posant sur moi un regard féroce, que la chère dame a déjà eu à souffrir une grosse déception.

Je fus prise de court, car je ne comprenais pas ce que j'avais pu faire en un laps de temps si bref pour offenser ma bienfaitrice.

Frank prit la parole.

— Le Dr Tibbett ne parle pas de vous, Miss Martin.

Mrs Parry semblait ennuyée. Elle lâcha la fourchette avec laquelle elle disséquait un morceau de turbot et s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Je n'ai pas encore mentionné cette malheureuse affaire à Miss Martin. Je pensais que demain...

— Ah, fit le Dr Tibbett, pas décontenancé le moins du monde d'avoir mis les pieds dans le plat. Remettre à plus tard une explication embarrassante ne la rend pas plus facile.

— Non, en effet, balbutia la pauvre Mrs Parry.

Frank tenta de reprendre en main la conversation. Je devinai à son regard qu'il ne goûtait guère le ton réprobateur dont le Dr Tibbett usait envers sa tante.

— Allons, dit-il, ce n'est pas un secret, et puis, l'affaire n'est pas si scandaleuse. Miss Martin, voici ce qui s'est passé : il y avait quelqu'un avant vous qui occupait la place de demoiselle de compagnie auprès de Tante Julia. Elle s'appelait Maddie Hexham.

— Miss Madeleine Hexham, le reprit le Dr Tibbett avec une certaine irritation.

Il n'appréciait pas qu'on lui vole la vedette.

— Une jeune provinciale originaire du Nord, tout comme vous, Miss Martin.

— Elle avait d'excellentes recommandations, dit Mrs Parry d'une voix tremblotante. Elle venait de la part d'une amie de Mrs Belling.

— La vie à Londres, poursuivit le Dr Tibbett sans me quitter des yeux, ne lui a pas réussi. À son inexpérience face aux tentations d'une grande ville s'est ajoutée sa lamentable faiblesse de caractère et, dois-je dire, un certain talent pour la dissimulation. Pas de doute que c'est ainsi qu'elle a gagné ses

excellentes références. Par la dissimulation, Miss Martin, la dissimulation !

— Bref, il se trouve, dit Frank d'une voix forte, que Miss Hexham a disparu de cette maison sans un mot ni un avertissement et que plus personne ne l'a revue. Elle n'a rien emporté, ce qui nous a d'abord fait craindre un accident. Nous en avons informé la police, qui n'a pas fait grand-chose. Finalement, nous n'aurions même pas dû nous donner cette peine.

— Elle m'a écrit, expliqua Mrs Parry, une dizaine de jours plus tard. Une lettre pas très longue, suffisante toutefois pour – je ne dirais pas nous rassurer – du moins pour expliquer ce qui s'était passé. J'ai été très surprise. Enfin je suppose qu'elle s'est sentie obligée de nous informer de ses actes.

— Et quels étaient-ils, madame ? gronda le Dr Tibbett, les yeux brillants. Elle était tombée dans le péché et la débauche, voilà ce que ces lignes nous apprenaient !

— Elle s'est enfuie avec un homme, traduisit Frank.

— Elle disait qu'elle regrettait de nous avoir causé des désagréments, ajouta Mrs Parry tristement. Elle n'avait pas emporté d'affaires ni de vêtements, car sortir de la maison avec un sac aurait suscité des questions. Elle me priait d'en disposer comme je le jugerais bon.

— Aucun sens des responsabilités, martela le Dr Tibbett. De la faiblesse morale, madame, une grande faiblesse morale, comme on en voit malheureusement si souvent chez les jeunes personnes de nos jours !

— Quand était-ce ? m'aventurai-je à demander.

— Oh, voyons, il y a six ou huit semaines, répliqua Frank. Sans doute près de deux mois. Je dois avouer que j'ai été surpris aussi. Elle m'a toujours fait l'effet d'une petite souris. Qui se serait douté ?

— Une dissimulatrice ! tonna le Dr Tibbett.

La conversation fut interrompue par l'arrivée du majordome venu débarrasser les vestiges du turbot et apporter un rôti de veau. Lorsqu'elle reprit, le sujet de la demoiselle de compagnie fut abandonné.

Après le dîner, le Dr Tibbett et Frank Carterton se retirèrent dans la bibliothèque pour fumer un cigare tandis que Mrs Parry et moi retournions dans le grand salon. Après cette journée épuisante, me tenir éveillée exigeait déjà de gros efforts, et il ne fallait pas compter sur moi pour faire la conversation.

Mrs Parry en profita pour évoquer le futur départ de Frank pour la Russie.

— Je savais, bien sûr, que Frank allait être envoyé quelque part. Mais j'espérais que ce serait dans un endroit agréable, par exemple en Italie. Mr Parry et moi y avons passé notre lune de miel. Le climat était doux et les paysages si magnifiques. Je suis tombée amoureuse de ce pays. Nous avons séjourné dans une ravissante villa sur la rive d'un lac grandiose entouré de montagnes. De temps à autre, il y avait des orages et les éclairs rebondissaient d'un sommet à l'autre. Mais en Russie, que va-t-il bien pouvoir faire ? Dire qu'il y a seulement dix ans, nous les avons combattus dans cette terrible guerre autour de la mer Noire ! De plus, le père de Frank était officier de

cavalerie et il aurait bien pu se trouver dans l'une de ces batailles s'il ne s'était pas fait sauter la cervelle quelques années plus tôt.

J'étais bien en peine de la réconforter, mais les messieurs furent bientôt de retour et je fus soulagée de ne pas avoir à le faire. Je notai que Frank semblait un peu rouge et peu maître de lui. Je me demandai s'ils s'étaient querellés. Si c'était le cas, cela n'avait pas affecté le Dr Tibbett qui s'assit avec aisance en relevant les pans de son habit et reprit tout naturellement la direction de la conversation.

Cette fois, il nous gratifia de ses opinions concernant la situation de l'Église anglicane. Celle-ci, à l'en croire, était assiégée d'ennemis de toutes parts. Les armées d'opposants à l'ordre établi rassemblaient leurs troupes et infiltraient le Parlement. De plus, nous informa-t-il, l'Église était minée de l'extérieur par l'influence grandissante des méthodistes et, de l'intérieur, par les sinistres intentions des tractariens¹, sans parler des assauts du darwinisme et de ses théories pernicieuses.

— J'ai lu le livre de Mr Darwin au sujet de l'origine des espèces, lançai-je vivement, voyant là l'occasion de prouver mes talents pour la conversation et de couper court quelques instants à la diatribe incessante du Dr Tibbett.

Sa voix tonitruante me donnait la migraine. Mrs Parry hochait mécaniquement la tête comme un automate et Frank, les yeux rivés au plafond, acquiesçait distraitemment ça et là.

Un brusque silence suivit mes paroles. Mrs Parry semblait intriguée. Frank quitta le plafond des yeux, haussa les sourcils et sourit. Le Dr Tibbett joignit les mains, ses doigts formant une petite tente.

— Ce n'est pas un ouvrage à placer entre les mains d'une dame, fit-il observer.

— Mon père l'a acheté peu avant sa mort. Il le lisait, d'ailleurs, lors de sa dernière soirée.

— Ah ! s'exclama le Dr Tibbett, comme si cela expliquait tout.

— Oh, très bien, fit Frank avec une lueur de malice dans le regard. Contrairement à Miss Martin, je ne l'ai pas lu, mais j'ai cru comprendre que Darwin et ses confrères naturalistes ont déterminé que la Création telle que la raconte la Bible est un tissu d'inepties. Le monde n'a pas été créé en six jours et il y avait toutes sortes d'animaux étranges et merveilleux avant que des créatures semblables à vous et moi n'arrivent sur la terre, n'est-ce pas, Miss Martin ?

Le Dr Tibbett s'éclaircit la gorge.

— Je suis moi-même d'avis que nous devons savoir interpréter ce que nous dit l'Ancien Testament. Il parle de six jours quand peut-être il faut comprendre six époques. Mais des monstres à la surface de la terre ? Allons donc... Nous ne devons pas leur accorder plus de crédit qu'aux sirènes et autres reptiles géants des contes et légendes destinés aux marins ignorants.

— Toutefois, le monde a sans doute été très différent, dis-je. On dit que là où il y a aujourd'hui des gisements de charbon s'élevaient autrefois de

grandes forêts et je possède un morceau d'argile grise qui...

Je n'eus pas le loisir de terminer.

— Ma chère, fit le Dr Tibbett, de telles choses peuvent s'expliquer par le déluge lors duquel le monde fut détruit et recréé. Vous êtes troublée, ce qui n'a rien d'étonnant. Voilà ce que l'on obtient en mettant un ouvrage tel que celui de Mr Darwin entre les mains de jeunes personnes. Je vous conseille, Miss Martin, après votre lecture quotidienne des Écritures, de vous plonger dans des ouvrages de fiction bienséants et édifiants. Il en existe, j'en suis sûr.

— James Belling possède une collection de fossiles, déclara Frank. Il part en expédition dans le Dorset ou ailleurs et il creuse. Il y a des créatures assez étranges parmi ces fossiles, qui ne ressemblent à rien de ce que l'on connaît aujourd'hui. Darwin a sans doute fait des trouvailles.

— Je ne nie pas l'existence de ces ossements, concéda le Dr Tibbett. J'en ai vu quelques-uns moi-même. Ils sont très curieux. Mais je doute qu'ils soient aussi vieux que ce que l'on prétend. Même en faisant des calculs extravagants, le monde ne peut pas avoir plus de quelques milliers d'années. Je ne peux pas non plus être d'accord sur le fait que tant de créatures différentes puissent avoir si peu d'ancêtres communs. Le jeune Belling a peut-être trouvé quelques spécimens intéressants et j'accepte que certaines espèces aient disparu avant que survienne le Déluge.

— On se demande à quoi nos propres ancêtres... commença Frank.

Il ne fut pas autorisé à finir. Le Dr Tibbett, qui s'exprimait jusqu'alors sur un ton raisonnable, devint rouge cramoisi et se lança dans une tirade véhémence.

— Je ne permettrai pas que l'on dise ce genre de choses ! L'homme doit être supérieur au reste de la Création. Il est inconcevable qu'il soit un animal comme... comme un singe ! Si c'était le cas, l'homme n'aurait rien créé lui-même. Que faites-vous de la musique, de l'art, de la littérature, de la philosophie ? Pensez-vous que chaque étape de la civilisation soit le fruit du hasard ? Est-ce qu'un singe a construit les pyramides ? Est-ce qu'un singe a créé la grandeur de Rome ? Les paroles immortelles d'Homère sont-elles l'œuvre d'un chimpanzé ? Différentes espèces d'animaux et de poissons se sont peut-être succédé mais l'homme a toujours eu des facultés intellectuelles et physiques supérieures. Seul l'homme a le sens du spirituel. Seul l'homme peut concevoir des choses qui dépassent le champ de sa propre expérience, ce qu'aucun animal ne sera jamais capable de faire.

— Certes, monsieur, j'avoue que je ne comprends pas moi-même, admit Frank, battant en retraite sous le regard brûlant du Dr Tibbett. L'idée que nos ancêtres marchaient voutés, couverts de poils, privés de la faculté de parole et — pardonnez-moi, mesdames — dépourvus de tout habillement me semble en effet quelque peu difficile à croire.

— Difficile à croire ? tonna le Dr Tibbett. C'est bien pis encore ! Si vous voulez mon avis, monsieur, ce sont de pures balivernes !

— Aurions-nous le temps, intervint notre hôtesse, pour une partie de whist

avant que vous ne partiez, cher docteur ?

À mesure que nous discussions, l'impatience de Mrs Parry allait croissant. Le darwinisme n'était d'aucun intérêt à ses yeux et l'on gaspillait un temps précieux alors que l'on aurait pu l'employer à son occupation préférée.

Apparemment, le docteur n'était pas pressé de partir. Frank prépara la table de jeu et bien que je ne sois pas une experte aux cartes, ma fatigue s'était dissipée et j'avais trouvé un second souffle. Je parvins à me débrouiller correctement. Le reste de la soirée s'écoula dans la bonne humeur. Même le Dr Tibbett se détendit un peu. Je le surpris une ou deux fois à me scruter quand il me croyait concentrée sur mes cartes. Son regard n'était ni hostile ni amical, mais à peu près neutre, quoique pesant. On aurait dit que Tibbett cherchait à m'attribuer une case dans sa propre classification de l'humanité. Tibbett n'approuvait peut-être pas les théories du darwinisme mais il avait des idées bien arrêtées sur la gent masculine et la gent féminine.

Le visiteur prit congé autour de onze heures. Frank descendit avec lui et revint immédiatement. Il se laissa tomber avec humeur sur l'une des chaises disposées autour de la table de jeu, puis se mit à ramasser les cartes au hasard et à les disposer méticuleusement en rangées, sans que je puisse y discerner une logique. Mrs Parry était montée dans sa chambre où Nugent l'attendait patiemment pour la déshabiller et défaire l'édifice extraordinaire qui couronnait sa tête. Je pouvais donc me retirer aussi. J'ouvris la bouche pour souhaiter bonne nuit à Frank mais il ne leva pas la tête et ne sembla pas avoir conscience de ma présence. Je m'apprêtais à m'éclipser quand il prit brusquement la parole.

— Attendez, dit-il. Il va vous falloir une bougie.

Il se leva, prit une bougie sur un guéridon tout proche, l'alluma au manchon à gaz et me la tendit.

Je le remerciai. Il ne me répondit que par un hochement de tête.

— Bonne nuit, ajoutai-je, ce qui me valut un « Bonne nuit » marmonné en retour.

Alors que j'arrivais sur le palier, un courant d'air glacé fit vaciller la flamme de ma bougie et je me rendis compte que la porte d'entrée était toujours ouverte. Je me penchai par-dessus la balustrade. Le Dr Tibbett était encore là, en pleine conversation avec Simms. Leur échange se termina très vite. Simms lui tendit son chapeau et sa canne. Je croyais que Tibbett ne se rendait pas compte que je l'observais. Pourtant, il dut sentir ma présence, car soudain, il releva la tête et la puissance de son regard m'atteignit en plein visage. Je battis en retraite dans l'ombre du jeune homme au turban, embarrassée qu'il ait pu croire que je l'épiais. Je montai dans ma chambre, contrariée par cet incident insignifiant. Je me demandai toutefois de quoi il pouvait bien discuter ainsi avec Simms.

Je tombais de fatigue, et pourtant certaines pensées me hantaient tandis que je me débarrassais – sans aide – de mes vêtements pour mettre ma chemise de nuit et dénouais mon chignon.

Il n'y avait pas de manchons à gaz à cet étage. Cette commodité luxueuse était réservée aux pièces de réception. Assise devant la table rococo, je me mis à brosser mes cheveux à longs coups réguliers ainsi que me l'avait appris ma gouvernante, Mme Leblanc. Les reflets ambrés de ma bougie étaient réconfortants et bien plus agréables, selon moi, que le sifflement du gaz et son éclat trop vif.

Les ombres jetaient des voiles veloutés dans les recoins de la pièce. Il n'aurait pas été difficile d'imaginer que quelqu'un m'observait, tapi dans l'obscurité. Je songeai à Madeleine Hexham, dont le nom avait surgi au dîner, ce qui n'avait pas été du goût de tout le monde. Je regardai autour de moi. Il était probable que l'on m'avait donné la chambre de la demoiselle de compagnie précédente et c'était donc là qu'elle avait projeté sa fuite dans les bras de son mystérieux amant. Qui était-il et où l'avait-elle rencontré ? Depuis combien de temps était-elle dans la maison lorsqu'elle l'avait brusquement quittée ?

Tibbett et Frank Carterton avaient-ils reparlé d'elle dans la bibliothèque après le dîner ? Frank avait-il été sermonné, ce qui aurait pu expliquer sa mauvaise humeur ? Il était troublant de découvrir que le souvenir de Miss Hexham suscitait des sentiments si forts. Elle avait dû être aussi soulagée que moi d'avoir trouvé ce poste. Comme moi, elle avait posé ses modestes bagages dans l'entrée et suivi Simms en s'interrogeant sur son avenir. N'avait-elle pas été heureuse ici ? Mon employeuse avait l'air très gentille, mais Madeleine ne lui avait pas fait de confidences. Je résolus d'interroger Frank, qui semblait adorer les ragots quand il ne boudait pas.

Cet événement avait au moins eu une issue heureuse. Le départ soudain de Madeleine avait privé Mrs Parry de dame de compagnie et mon besoin de trouver une situation avait dû lui paraître providentiel. Cela ne diminuait en rien la générosité de sa proposition, cependant j'étais quelque peu soulagée de ne plus avoir à porter ce fardeau de gratitude. Un échange favorable aux deux parties me convenait mieux.

Mes pensées revinrent enfin à Frank Carterton, qui m'avait laissé une impression mitigée. Il était capable de se montrer tout à fait charmant et distrayant, il ne dédaignait pas non plus de jouer les fauteurs de troubles.

Frank avait-il raison de suggérer que le Dr Tibbett faisait la cour à la maîtresse de maison ? Je le croyais fort possible. Mrs Parry était une veuve riche et séduisante. Elle tenait visiblement l'ecclésiastique en haute estime. Était-ce la raison de son empressement à quitter l'Angleterre pour la Russie ? Peut-être n'éprouvait-il aucun désir d'appeler un jour le Dr Tibbett « mon oncle » ?

Je posai la brosse à cheveux avec soulagement et me levai pour gagner mon lit. J'éteignis la bougie et l'obscurité m'enveloppa, bien différente toutefois de la nuit noire à laquelle j'étais habituée dans le Derbyshire. Mes yeux s'accoutumèrent à la pénombre et je m'aperçus que je pouvais distinguer clairement les contours, sinon les détails, du mobilier. La chambre était

faiblement éclairée par la lueur des becs de gaz placés à intervalles réguliers dans Dorset Square. Celle de Mrs Parry, située de l'autre côté de la maison, profitait de la quiétude et de la verdure d'un petit jardin. Pour moi, la dame de compagnie, ce serait le bruit de Londres en mouvement dès l'aube et une vue sur les arbres au centre de la place, occultée par les allées et venues de piétons et de véhicules. Je tirai un peu le rideau pour observer la place en contrebas. En cet instant, elle était déserte et le jaune couleur de soufre des becs de gaz se reflétait sur les pavés luisants. Soudain, la porte d'entrée claqua et une silhouette sortit de la maison, jeta un manteau sur ses épaules d'un geste joyeux et se mit vivement en marche, balançant sa robuste canne au bout de son bras.

Frank Carterton, ayant rempli ses devoirs auprès de sa tante, avait surmonté sa mauvaise humeur et se dirigeait avec allégresse vers la ville et ses plaisirs.

1. Mouvement également appelé anglo-catholique, qui, au sein de l'Église anglicane, se rapprochait du catholicisme, sans reconnaître l'autorité papale. Il fut fondé par un groupe d'intellectuels d'Oxford à la suite de la publication du pamphlet *Tracts for the Time*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

CHAPITRE 3

Inspecteur Benjamin Ross

— Nous y sommes, monsieur, fit le sergent Morris d'une voix rauque.

Nous nous étions frayé un chemin parmi les gravats qui formaient par endroits des piles aussi hautes que des corons. Les rues n'avaient jamais été pavées et, avec le temps, ornières et nids-de-poule s'étaient profondément creusés et durcis, bien avant le massacre actuel qui laissait Agar Town rasée et déserte à l'image d'une ville frappée par la fureur divine.

Des briques cassées recouvraient le sol, rendant la marche difficile. Entre les pans de maçonnerie et les poutres tombées qui saillaient comme les vergues fracassées d'un navire naufragé, le sol était labouré par les roues des charrettes et criblé de trous aux odeurs abominables marquant les emplacements des fosses d'aisances démolies et des égouts à ciel ouvert. Je donnai un coup de pied au cadavre momifié d'un rat. Non loin de là, un autre, encore en décomposition, disparaissait sous une masse grouillante de vers.

Bien que le temps fût frais, il n'avait pas plu depuis plusieurs jours et le vent soufflait en rafales. L'air chargé de poussière s'infiltrait dans les narines et la gorge, ce qui nous faisait tousser et nous forçait à nous couvrir le visage de nos mouchoirs. Même les flancs osseux des vieilles haridelles qui patientaient pendant le chargement des charrettes étaient recouverts d'une poudre gris-rose. Dans ce décor, les pauvres bêtes évoquaient des spectres de chevaux surgis d'un cauchemar apocalyptique.

Je constatai qu'une activité sporadique avait repris, à l'extrémité opposée à l'endroit où nous nous trouvions. Des hommes s'acharnaient sur la coquille vide d'une maison, dont le toit, les fenêtres et les portes avaient déjà disparu, ainsi que la partie supérieure de la maçonnerie. Mon regard fut attiré par deux ou trois terrassiers perchés de manière précaire au niveau du premier étage. Ils démolissaient la façade à grands coups de masse réguliers, qui faisaient tomber de gros pans de murs de brique. Lorsqu'ils s'écrasaient au sol, un nuage de poudre de mortier et de brique s'élevait dans les airs, recouvrant les terrassiers d'une épaisse couche de poussière. Ils me rappelaient les mineurs de mon enfance, avec leur manteau de poussier. Je me demandais si ces hommes souffriraient eux aussi, comme beaucoup de mineurs y compris mon

pauvre père, de difficultés respiratoires dans les dernières années de leur vie.

Dès que les ouvriers nous eurent repérés de leur perchoir, ils lancèrent un cri d'avertissement et tout travail cessa. Les hommes sur la façade à demi démolie laissèrent pendre leurs outils au bout de leurs bras noueux et se tinrent immobiles, telles des statues grises. Ceux d'en dessous, occupés à évacuer les gravats, s'appuyèrent sur leurs pelles et leurs pioches pour nous regarder passer, le visage fermé. Un homme entièrement couvert de poussière grise de la tête aux pieds se détourna et cracha sur le côté. Je fus surpris qu'il lui reste de la salive.

— On n'aurait pas dû la déplacer, murmurai-je, plus pour moi-même qu'à l'intention de ce pauvre Morris.

Celui-ci avait déjà eu à supporter ma colère en plus de la rancœur maussade des terrassiers et de la vive hostilité de ceux qui dirigeaient le chantier.

— Oui, monsieur, en effet. Mais le contremaître, un type louche comme j'en ai rarement vu, et le gars de la compagnie de chemin de fer, ils ont fait un foin de tous les diables, si vous me passez l'expression. Les ouvriers eux-mêmes devenaient belliqueux. Je ne pense pas que deux agents auraient suffi à calmer la situation.

La silhouette d'un constable apparut à ce moment. Il était assez jeune, l'air apeuré ; il sembla soulagé en reconnaissant Morris, puis de nouveau craintif en me voyant.

— Biddle, m'informa Morris. C'est un bon gars, mais il manque encore un peu d'expérience.

Je me dis en moi-même que Biddle semblait à peine avoir dix-huit ans, l'âge minimal pour s'enrôler. De plus, il portait un de ces casques allongés qui avaient récemment remplacé les hauts-de-forme renforcés que je portais à mes débuts. Ces nouveaux couvre-chefs attiraient encore beaucoup de moqueries ; à dire vrai, le casque perché sur le crâne rond de Biddle aurait fait une cible idéale pour des garnements munis de lance-pierres.

Morris aussi sembla frappé par cette vision.

— Je ne sais que penser de ces casques, monsieur, murmura-t-il. Je reconnais que les anciens chapeaux avaient tendance à tomber au moindre mouvement et qu'ils vous faisaient bouillir le crâne dès qu'il faisait chaud. Il n'empêche qu'ils vous donnaient tout de même une allure plus digne, non ?

Il s'enquit, d'une voix plus forte :

— Où se trouve Jenkins, Biddle ?

— Là-bas, sergent, il discute avec le contremaître. Je crois que le gentleman de la compagnie de chemin de fer est lui aussi revenu à la charge. Ils ne sont pas contents que le travail n'ait pas repris, maintenant que le cadavre de la femme a été enlevé.

— Ah bon, ils ne sont pas contents ? m'autorisai-je à lancer sur un ton sarcastique, puis j'ajoutai, pour sembler plus nonchalant : Donc, c'est ici la scène de crime ?

Ce n'était pas davantage la faute du pauvre Biddle que celle de Morris.

Biddle, tout rose et suant dans son uniforme bien boutonné, avec son casque en équilibre de plus en plus précaire, répliqua gravement :

— Personne n'est entré, monsieur. Jenkins ou moi sommes restés tout le temps sur place.

Les autres maisons de la rangée avaient été abattues, mais ces trois dernières restaient debout, appuyées l'une contre l'autre comme un trio d'ivrognes ; si l'une bougeait, toutes trois s'écroulèrent. Le corps avait été découvert par des ouvriers alors qu'ils jetaient un coup d'œil dans la maison juste avant de la démolir.

Ces maisons étaient étroites, construites à la hâte avec des matériaux bon marché, que l'on jugeait bien suffisants pour des pauvres et conçues principalement pour faire gagner une fortune au constructeur. Je venais de voir comment elles s'écroulaient facilement sous les coups de masse, tels ces châteaux que les enfants construisent en briques de bois. C'était, ou plutôt cela avait été Agar Town, un quartier de sinistre réputation dans cette ville qui ne manquait pourtant pas de taudis. Là, une famille entière avait vécu dans une seule pièce, quand il n'y avait pas en plus d'autres locataires. Tous les résidents se partageaient les fosses d'aisances dans les cours où certains élevaient aussi des cochons. Les eaux usées débordaient des latrines et les cochons se nourrissaient des déchets. Ces animaux, capables de manger n'importe quoi, sont fort utiles. Non loin de la maison où nous nous trouvions, la pompe à laquelle tous puisaient de l'eau était toujours debout. J'espérais que les ouvriers n'étaient pas tentés d'y boire. Le choléra avait rendu de fréquentes visites à Agar Town. Selon les journaux, le système d'égouts ingénieux inventé par Mr Bazalgette allait délivrer Londres de cette plaie, mais les mêmes journaux rapportaient de nombreux nouveaux cas dans l'East End en ce moment même.

De toute façon, il y avait d'autres fléaux : la typhoïde, la diphtérie, la consommation et ces maladies qui affectent seulement les pauvres et naissent de la détresse. Personne ne survit longtemps dans de telles conditions. Les hommes ont de la chance s'ils vivent jusqu'à quarante ans, les femmes souvent moins. Les enfants tombent comme des mouches et ceux qui survivent émergent de leur misérable logis malingres et pâles comme des spectres, adultes en miniature dès l'âge de dix ans. Je connais ce genre d'endroit et je connaissais Agar Town. Quand un homme ou une femme meurt de faim et n'a rien à perdre, qu'est-ce qui va l'empêcher de se tourner vers le crime ?

Peut-être pouvait-on considérer comme un bien la démolition d'Agar Town pour faire place à la nouvelle gare et aux entrepôts. Sauf que, soupçonnais-je, cela n'avait sans doute servi qu'à déplacer un peu plus loin les problèmes de ce quartier.

— Attention où vous mettez les pieds, inspecteur, me conseilla Morris en m'ouvrant la voie. Le mur extérieur est prêt à tomber. Ne vous appuyez nulle part ! Tout pourrait s'écrouler sur nous. D'ailleurs, c'est une des raisons que le

contremaître a avancées pour faire sortir le corps. Ne venez pas vous plaindre, il a dit, si le temps que votre inspecteur arrive, tout s'est effondré et que votre morte est enterrée pour de bon ! Sauf qu'il s'exprimait moins correctement que ça. Mais il n'avait pas tort, comme vous voyez. Mieux vaut faire vite.

— Très bien, très bien ! concédai-je avec irritation.

Je voyais bien moi-même à quel point la structure était fragile.

— Vous avez parlé aux hommes qui l'ont trouvée ?

— Oui, monsieur, j'ai pris leurs dépositions. Ce sont des Irlandais, et ils n'arrêtaient pas de se signer en priant pour que la pauvre femme repose en paix.

Nous empruntions un étroit couloir qui sentait la moisissure et les générations de corps non lavés. Il y avait un autre relent insidieux qui suintait des murs : la pauvreté. Elle avait sa propre odeur, tout comme le désespoir. Je la sentais s'infiltrer dans mes narines et sortis mon mouchoir pour le presser contre mon nez.

— Ça pue un peu, n'est-ce pas, observa gentiment Morris qui avait remarqué mon malaise.

Honteux de ma faiblesse, je rangeai mon mouchoir.

Nous avions atteint la pièce du fond, où régnait une autre odeur, la puanteur pourrie et douceâtre de la mort. « Elle » avait été enlevée, mais rien ne supprimerait les exhalations pestilentielles tant que le bâtiment n'aurait pas été démoli. Je regardai autour de moi, essayant d'imaginer à cet endroit le foyer d'une famille. Quelqu'un, dans l'espoir de se protéger des courants d'air, avait tapissé les murs de vieux journaux. Annonces d'une exposition d'aquarelles par « une dame », réclames pour un savon de bonne qualité importé de France et des livres anciens formaient la toile de fond incongrue d'une vie où ces choses n'avaient aucun sens. Le plancher était nu, pourri par endroits, et tout le mobilier avait été enlevé, à l'exception d'un cadre de lit brisé contre un mur.

— Elle était là-dessous, dit Morris avec un geste de la main. À moitié poussée dessous mais pas complètement cachée, simplement recouverte par un vieux morceau de tapis. Ses pieds dépassaient. À peine entré, on comprenait ce que c'était, sans même parler de l'odeur. Les hommes qui l'ont trouvée ont vu tout de suite qu'il s'agissait d'un cadavre et ont appelé le contremaître. Là, selon lui, ils ont tous abandonné leurs outils. Personne ne voulait toucher une brique, dans tout le chantier, tant qu'elle restait là. Il a été pris de panique à l'idée que la compagnie allait lui reprocher le retard. Il a insisté pour qu'elle soit déplacée. Je lui ai dit que, selon le règlement, l'inspecteur devait la voir de ses yeux, mais il a envoyé quelqu'un chercher le monsieur de la compagnie de chemin de fer et le contremaître est parti de son côté. Finalement, le superintendant a donné l'autorisation de la déplacer jusqu'à la morgue la plus proche. Avant ça, j'ai tracé le contour à la craie, vous voyez ?

Morris montrait fièrement une silhouette grossièrement dessinée sur le

plancher, à demi sous le châlit.

— J'ai bien regardé partout. Biddle et Jenkins aussi. Je suis allé à l'étage et tout. Nous n'avons rien trouvé d'intéressant.

Morris avait fait de son mieux pour empêcher le déplacement du corps, mais au bout du compte la compagnie avait fait appel à des amis en haut lieu. Puisque les hommes ne voulaient plus travailler tant que le corps restait *in situ*, ergo le corps avait été enlevé. Celui-ci se trouvait dès lors à la morgue, où nous nous rendrions dès que j'aurais vu ce qui restait ici. Vous voyez que je connais des expressions latines. Je suis ambitieux et je travaille dur. J'ai passé de longues heures à la lueur de la bougie à essayer de rattraper les lacunes de mon éducation et désormais je suis inspecteur de la Police métropolitaine basée à Scotland Yard. Mais lorsque je me regarde dans le miroir le matin en me rasant, je me fais souvent cette remarque à haute voix : « Tu ne trompes personne, Ben Ross. Fils de mineur tu es, fils de mineur tu resteras. »

Je regardai le sol en terre battue qui portait la trace des efforts de Morris pour conserver quelques preuves et poussai un soupir. Les ouvriers avaient piétiné tout l'espace, ainsi que le premier constable appelé sur les lieux, et enfin Morris lui-même ainsi que ses assistants. Si jamais il y avait eu le moindre indice utile, il avait été anéanti depuis longtemps.

Un cri retentit à l'extérieur. Un pas lourd se fit entendre et le visage rose et brillant de Biddle, surmonté de son casque branlant, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Le gentleman de la compagnie de chemin de fer est là, et le contremaître aussi, inspecteur.

Je n'étais pas fâché d'avoir un prétexte pour sortir de cet endroit confiné qui empestait la mort. Je pensai tout de même à féliciter Morris pour son travail, car il avait fait de son mieux dans des circonstances difficiles.

Il sembla soulagé. Alors que nous reprenions le couloir, il murmura de sa voix cassée :

— Ses vêtements étaient de très bonne qualité, monsieur, il ne s'agissait pas de vieilles nippes. Ce n'était sûrement pas quelqu'un qui vivait ici.

Sortir au soleil était comme surgir d'un tombeau. Deux hommes m'attendaient. L'un d'eux était sûrement le contremaître, un type corpulent avec un nez d'ivrogne et une expression résolument butée que je connaissais bien. Il ne comptait pas apporter une aide quelconque à la police. Non parce qu'il avait quelque chose à cacher, mais tout simplement parce que, comme tous les hommes qui travaillaient là, il nous détestait, et ce avant même que nous ayons prétendument retardé leur travail. Je suis parfois intrigué, quand je me donne la peine d'y réfléchir, que la population dans son ensemble nous soit si hostile. Les pauvres prétendent que nous les harcelons. Les riches déclarent que nous n'en faisons pas assez. Entre les deux, la grande majorité nous voit comme une dépense publique qui constitue un fardeau pour l'honnête citoyen.

À propos d'honnêtes citoyens, je tournai mon attention vers l'homme de la compagnie de chemin de fer qui se réclamait sans doute de cette catégorie. Il s'agissait d'un jeune homme pâle vêtu d'une redingote, et portant des lunettes aux verres ovales. Il arborait un air important et irrité. D'une main, il tenait son chapeau en soie et, de l'autre, il s'épongeait le front avec un grand mouchoir à pois, qu'il rangea dès qu'il me vit.

— Fletcher, se présenta-t-il brièvement. Je m'occupe de l'administration du chantier et, en tant que tel, je représente la compagnie.

— Je suis l'inspecteur Ross, répliquai-je. Je représente Scotland Yard.

Le soleil brilla sur ses lunettes alors qu'il me scrutait pour deviner si je plaisantais. Il dut voir sur mon visage que je souhaitais qu'il comprenne que ses références ne surpassaient pas les miennes.

— Tout à fait, dit-il. J'espère, inspecteur, maintenant que vous avez visité l'endroit où cette malheureuse a été découverte, que nous allons être autorisés à reprendre le travail. Le temps, c'est de l'argent.

— Et la mort est un dérangement, dis-je.

Cette fois, il ne se donna pas la peine de me fusiller du regard. Il esquissa une légère moue avant de répliquer :

— Vous constatez vous-même l'instabilité des constructions derrière vous. Nous devons achever leur démolition d'une manière appropriée. Sinon, elles s'écrouleront d'elles-mêmes, avec le risque d'avoir des blessés, voire un autre mort.

C'était vrai, cependant je décidai d'ignorer Fletcher et me tournai vers le contremaître.

— Comment vous appelez-vous ?

— Adams, monsieur.

Il mâchonnait quelque chose en parlant, sans doute un morceau de tabac à chiquer. Il le passa de l'autre côté de sa bouche et continua à me dévisager de son air bovin.

— Avant que les ouvriers aient découvert le corps ce matin, qui était entré le dernier dans cette maison et pourquoi ?

— Comment le saurais-je ? Personne n'est venu ici avant le début des démolitions. Et pourquoi quelqu'un serait-il venu, d'ailleurs ? Les maisons ont été vidées voilà des semaines.

— Et quand avez-vous commencé la démolition de cette rangée ?

— Il y a deux jours. Elles tombent facilement. Nous n'avons eu aucun ennui jusque-là.

— Les hommes sont superstitieux, intervint Fletcher, l'air tracassé. Quand la nouvelle s'est répandue qu'on avait trouvé un cadavre, ils ont arrêté le travail sur tout le chantier.

Je fus surpris de constater qu'Adams avait un autre point de vue sur la question.

— Ils ont montré du respect, c'est tout. Du respect pour les morts. Il n'aurait pas été correct de continuer à travailler alors qu'elle gisait là.

D'autre part, songeai-je, ils devaient craindre que l'un d'eux soit accusé du meurtre et, face à cette menace, ils resserraient les rangs.

— Donc les ouvriers l'ont découverte. Ils vous ont fait chercher, ainsi que la police. C'est tout ?

Je gardais un ton détaché, soucieux de ne pas laisser Adams voir que j'étais affecté par l'atmosphère.

— C'est ça, répondit Adams. Et l'un de vos hommes a monté la garde depuis sans arrêt, celui-là avec le saladier sur la tête, dit-il avec un hochement de menton en direction du pauvre Biddle.

Malgré le mépris contenu dans ses propos, une certaine appréhension s'était peinte sur son visage jusque-là flegmatique. Nous livrions un duel silencieux, comme des joueurs d'échecs.

— Et quand on m'a prévenu, intervint Fletcher, déterminé à ce qu'on entende sa version des événements, je suis arrivé ici en toute hâte. Plus une brique ne bougeait. Plus une charrette. J'ai vu tout de suite qu'il fallait qu'on la déplace, donc j'ai fait prévenir mes supérieurs. De plus, ajouta-t-il, (sentant que je me souciais fort peu des délais dans les travaux) pour préserver le cadavre en vue d'une enquête, il était nécessaire de le sortir. L'instabilité du bâtiment...

— Je sais tout cela ! l'interrompis-je, las d'entendre le même récit rabâché par Morris, Adams, Fletcher et je ne sais qui encore.

Le fait est que le corps avait été déplacé. Je n'y pouvais rien et ils le savaient.

— Eh bien, en ce qui me concerne, vous pouvez reprendre le travail, dis-je.

L'air soulagé, Fletcher consulta sa montre pour calculer combien de temps ils avaient perdu. Adams tourna les talons et s'éloigna à pas lourds, sans doute pour rassembler ses ouvriers. Je le sentais ravi d'être débarrassé de moi.

— Et Biddle et Jenkins, monsieur ? demanda Morris.

— Ils peuvent déjà interroger tous ceux qui travaillent ici, en commençant par Mr Fletcher et Adams. Je veux savoir comment est organisé le travail.

— Mais ils sont des centaines, monsieur ! explosa Biddle, désignant les terrassiers autour de nous.

— Je vais m'assurer que tous les constables disponibles soient envoyés ici en renfort.

Biddle et Jenkins prirent un air lugubre et résigné.

— Vous et moi, sergent, nous avons rendez-vous à la morgue. Le coroner a donné l'ordre que le corps soit autopsié.

Biddle et Jenkins, manifestement ragaillardis, échangèrent un regard satisfait. Mieux valait leur tâche fastidieuse que la nôtre.

J'ai croisé la mort bien des fois, mais elle m'a rarement ému à ce point, hormis en une autre occasion, il y a longtemps, quand j'étais enfant. Désormais, j'étais policier et nous aimons tous nous croire endurcis face aux vilenies que peuvent commettre les hommes. Pourtant, Morris, malgré son expérience, semblait lui aussi remué et secouait la tête avec tristesse.

Le Dr Carmichael se tenait debout sur le côté. Il nous avait patiemment attendus avant de commencer sa sinistre besogne. Lui au moins affichait un certain détachement propre à sa profession. C'était un homme grand et anguleux, aux cheveux roux grisonnants, avec de petits yeux bleus et vifs. Comme n'importe quel chirurgien travaillant sur les vivants, il portait une blouse sale souillée par le sang séché et les viscères. Il l'ôterait ensuite avant de repartir et quitterait les lieux propre comme un sou neuf, si bien qu'aucun passant ne pourrait deviner ce qu'il venait de faire.

J'ai lu un article expliquant qu'un médecin de Glasgow prétend qu'il obtient de meilleurs résultats dans sa salle d'opération en aspergeant tous les objets et toutes les personnes présentes, y compris l'infortuné sur la table d'opération, d'acide phénique. Ceci parce qu'il croit que les infections sont propagées par un petit organisme invisible à l'œil nu. L'idée de l'existence de ces organismes vient du travail de je ne sais plus quel Français. Mais le vaillant Carmichael était de la vieille génération et je ne le voyais pas s'amuser avec des vaporisateurs d'acide phénique. De toute façon, tous ses patients étaient déjà morts.

La morgue se trouvait dans une annexe exiguë à l'arrière de la boutique d'un croque-mort. Les dépouilles mortelles des clients respectables de ce dernier reposaient dans l'environnement plus agréable de la pièce voisine.

Notre inconnue était étendue sur un plateau en porcelaine ébréchée, bien à l'abri des éventuels regards d'une famille en deuil venue rendre visite à un autre défunt. Elle avait été déshabillée et se révélait petite pour une adulte. Elle devait mesurer moins d'un mètre cinquante et elle était toute menue. Sa chair ressemblait à du marbre veiné dans lequel se mêlent les pourpres et les roses, sauf au-dessus de son estomac, où elle était d'un gris-vert uniforme. Il y avait une entaille profonde à sa tempe gauche et elle était si défigurée qu'il était impossible de dire si elle avait été jolie. Mais ses longs cheveux de lin étaient étalés autour d'elle comme une glorieuse auréole, intacts de toute décomposition. Ses petites dents régulières, que l'on apercevait à travers ses lèvres entrouvertes, semblaient parfaites. Je regardai ses mains. Elle ne portait ni bague ni alliance, mais on avait pu les voler ou les lui ôter pour empêcher toute identification. Certaines avaient parfois des inscriptions gravées. Les doigts eux-mêmes étaient déjà marqués par le début de la décomposition mais les ongles étaient propres. Ce n'était pas une travailleuse, sans quoi elle aurait déjà eu les mains rougies et les dents pourries, même à cet âge.

— Quel âge ? demandais-je à Carmichael.

— Je dirais une bonne vingtaine d'années, répondit-il.

Nous nous exprimions à voix basse comme si nous étions à l'église.

— Depuis combien de temps est-elle morte ?

Ses épaules s'affaissèrent.

— C'est difficile à dire dans ces circonstances. Plus d'une semaine mais moins de deux ? Disons deux semaines au maximum.

— Est-ce selon vous la cause de la mort ? demandai-je en désignant la

blessure à la tête, par laquelle on apercevait des esquilles d'os craniens qui transperçaient la peau déchiquetée.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour vous l'apprendre, fit Carmichael de sa voix nette et précise. Je doute que les organes internes soient encore en assez bon état pour nous apprendre quoi que ce soit. Je vais procéder à une autopsie complète, bien entendu. Mais cette blessure à la tête est une cause de décès tout à fait suffisante. Elle a été frappée violemment avec un instrument très lourd.

— Nous n'avons trouvé aucune arme sur place, monsieur, intervint Morris. J'ai fait faire des recherches approfondies.

Il avait réussi à se cacher dans un recoin de la pièce, mais il se trouvait encore trop proche de la défunte à son goût. Morris affichait parfois une pruderie étonnante pour un policier aussi expérimenté. Je l'avais déjà remarqué. Il était extrêmement gêné non seulement par la vue de ce corps de jeune femme, mais aussi par la profanation qu'allaient lui faire subir des mains masculines. Tout dans son attitude et dans ses traits exprimait l'embarras.

— Le chantier est rempli d'armes potentielles, dis-je. Tous les hommes qui y travaillent ont une pelle ou une pioche.

Carmichael s'éclaircit la gorge.

— À mon avis, il ne s'agit pas d'une arme de ce genre. Après examen de la blessure à la loupe, elle a été causée par quelque chose de long et d'assez étroit.

Il sortit la loupe de sa poche et me la tendit.

— Voyez vous-mêmes.

Morris se reprit et me rejoignit. Si on lui assignait une tâche spécifique, il était capable de regarder le cadavre simplement comme une énigme.

— Un tisonnier ? suggéra-t-il avec vivacité après que nous eûmes tous deux observé la blessure à la loupe.

— Trop étroit, je dirais plutôt une canne ou un bâton de marche avec un embout en fer, avançai-je.

Derrière nous, Carmichael poursuivit :

— Le coup a été porté avec une force considérable. Son assaillant avait bien l'intention de la tuer. Il y a des marques d'au moins cinq coups distincts.

— Il était en colère, murmurai-je. Jaloux, peut-être ?

— Pour ce qui est de ses motivations je ne peux pas vous aider, déclara Carmichael. Je ne peux parler que des conséquences.

— Bien sûr, docteur. Qu'en dites-vous, Morris ? Il s'est tenu au-dessus d'elle comme ça... (je levai le bras) et il l'a frappée ainsi...

Je descendis le bras, mais m'arrêtai avant de toucher le corps.

— Il est droitier, comme la vaste majorité de la population. Où sont les vêtements de la victime ?

Carmichael, qui avait observé mon jeu d'acteur avec son impassibilité habituelle, fit un signe de tête vers l'autre côté de la pièce.

— Sur la table là-bas.

Les vêtements avaient été retirés et pliés avec soin. Morris n'avait pas eu tort en les décrivant. Une robe en belle popeline lavande à rayures. Le jupon, le corset, la chemise et des dessous en coton, des bas, des bottines en chevreau ; tout cela était de bonne qualité et m'intriguait. Leur saleté était superficielle. Rien à voir avec des habits rarement, voire jamais, lavés, dans lesquels la crasse est incrustée. La robe en popeline était souillée de boue et de quelque chose de verdâtre. Je l'observai de plus près. Il devait s'agir d'une sorte de moisissure qui s'était retrouvée là quand la robe avait frotté sur une surface moisie. Le tissu lui-même n'était pas moisi. Les sous-vêtements étaient plus propres, seule la chemise était auréolée de sueur. Je supposai que la souillure infortunée de la culotte s'était produite au moment du décès.

Je ramassai les bottines et les retournai. Les semelles n'avaient pas été rapiécées, mais la partie supérieure avait bien pris la forme du pied, elles n'étaient donc pas neuves. Une paire de bonnes bottines qui lui avait fait de l'usage. Cela, ajouté à la sobriété de la robe, suggérait qu'elle n'appartenait pas à cette classe de jeunes femmes qui arpentaient les rues à la recherche de clients. Elle devait seulement sortir de façon occasionnelle pour aller à l'église ou dans une boutique, pour rendre quelques visites dans le voisinage.

— Ni bonnet ni chapeau, fis-je remarquer à Morris. Pas de châle non plus. Mais ce ne sont pas les vêtements d'une femme pauvre. Pas ceux d'une femme riche non plus, bien que respectable. Ce n'est pas une fille de joie.

— Qui l'a trouvée ? demanda Carmichael.

Il suggéra que les ouvriers avaient pu voler un éventuel bonnet, sac à main ou châle, tout ce qui aurait pu être vendu, avant de donner l'alerte.

Morris se risqua à contredire la piètre opinion qu'avait Carmichael des ouvriers.

— Ils m'ont tous les deux paru bouleversés, monsieur.

— Quoi qu'il en soit, dis-je, nous n'avons que cela et nous pouvons déduire de ces vêtements que cette jeune femme prenait soin de son apparence. Les bas sont soigneusement reprisés, bien qu'il y ait un petit trou à un orteil. Je crois, sergent, qu'elle n'est pas morte dans cette pièce. Elle est morte ailleurs, peut-être pas très loin, après quoi le corps a été transporté à Agar Town. Elle n'est pas grande et il y a des charrettes à bras et des brouettes partout sur le chantier. La mettre dans l'une d'elles pour la jeter ensuite ici n'aurait pas été difficile.

— Quelqu'un s'en serait aperçu !

— La nuit ? Je doute que le site soit gardé. Il n'y a rien à voler à part quelques cadres de portes et de fenêtres, et je ne crois pas que cela puisse inquiéter la société de chemin de fer. Imaginons que vous vous trouviez par ici le soir et que vous aperceviez quelqu'un qui pousse une brouette, est-ce que vous ne penseriez pas justement qu'il est en train de dérober des serrures ou des manteaux de cheminée afin de les revendre ?

— Certes, mais alors qui est-elle ? Sa disparition aurait pourtant dû être

remarquée, si c'est une jeune femme respectable.

— Exactement, et quelqu'un l'a remarquée, j'en suis sûr. Nous devons vérifier toutes les déclarations concernant des disparitions de femmes au cours des six derniers mois. Nous commencerons par le centre de Londres, puis nous élargirons notre recherche si nécessaire.

— Elle n'est pas morte depuis si longtemps ! nous rappela Carmichael, de l'autre bout de la pièce.

— Bien sûr, docteur. Mais elle n'a peut-être pas été tuée tout de suite. L'état des vêtements me trouble. Pourquoi aurait-elle porté la camisole si longtemps au point qu'elle soit toute tachée de sueur ? Et regardez, les pieds des bas sont aussi raides de sueur et d'usure. Pourquoi n'a-t-elle pas repris le trou à l'orteil ? C'était, j'en jurerais, une personne habituellement soignée et ordonnée, qui avait l'habitude de reprendre ses bas et qui aurait certainement changé de linge de corps. Je me demande si elle a pu être retenue prisonnière quelque part.

— Pauvre petite dame, soupira Morris, l'air choqué.

— Commençons par le commencement, lui dis-je vivement. (Ce n'était pas le moment de s'apitoyer.) Peut-être sa robe a-t-elle des poches. Essayez ce côté-là et moi celui-ci.

Je tâtonnai le long de la couture et j'en découvris une. Je crus d'abord qu'elle était vide, mais en y faufilant les doigts, je découvris un petit mouchoir blanc, qui n'avait pas été utilisé, bien repassé et plié.

— Et voilà, sergent ! Voyons cela. Je crois que nous avons un coup de chance.

J'étais le petit carré de batiste sur lequel étaient brodées les initiales M.H. au fil de soie bleue.

— Eh bien, Miss M.H., dis-je, vous nous avez parlé depuis l'au-delà !

Carmichael toussota pour marquer sa désapprobation. De confession presbytérienne, il n'aimait guère que l'on traite la religion à la légère.

Morris regardait le mouchoir en fronçant les sourcils.

— Tout de même, inspecteur... Pourquoi le meurtrier ne l'a-t-il pas attirée dans un endroit proche de la Tamise et n'a-t-il pas jeté le corps dans le fleuve ? Cela aurait eu de grandes chances de passer pour un suicide. Dans cette maison, il devait bien se douter qu'on la retrouverait.

— C'est une bonne question, sergent ; j'imagine que le chantier de démolition d'Agar Town était tout simplement plus pratique pour lui. Il n'a peut-être pas pensé que des terrassiers pénétreraient dans la maison avant qu'elle soit démolie. Elles avaient toutes déjà été vidées. Peut-être croyait-il qu'elle serait détruite par un boulet et une chaîne, comme Samson renversant le temple des Philistins.

J'avais ajouté ce détail pour taquiner Carmichael. C'était indigne de ma part, je l'avoue !

— Il pensait que le corps serait complètement écrasé et que, lorsque les décombres seraient évacués, on la retrouverait peut-être, mais dans un état tel

qu'il ne serait pas possible de déterminer la cause du décès.

Je reculai, et Morris, apparemment soulagé, se dirigea vers la porte.

— Docteur, nous allons vous laisser, dis-je à Carmichael.

Il y eut un mouvement derrière moi et un jeune homme au teint cireux et aux cheveux bruns raides, vêtu d'un tablier de boucher, nous rejoignit. J'avais déjà vu l'assistant de Carmichael et il me déplaisait. Ses yeux, tandis qu'il observait la morte, contenaient une lueur qui me faisait frissonner. Hélas, les volontaires ne se bouscullaient sans doute pas pour ce métier.

Une heure et demie plus tard, dans mon bureau, ayant ôté mon manteau et retroussé mes manches, j'étais en train de m'asperger le visage, pour me débarrasser de la poussière et des odeurs de la matinée, quand je reçus le rapport préliminaire de Carmichael. Je levai mon visage dégoulinant et l'essuyai avec une serviette avant d'attraper la feuille que me tendait le constable.

L'opinion de Carmichael quant à la cause du décès n'avait pas changé. Il s'étonnait que, bien que le corps soit celui d'une femme bien nourrie, l'estomac et le système digestif soient vides de toute trace de nourriture. Elle n'avait pas mangé depuis environ quarante-huit heures au moment de sa mort. Il avait cependant gardé pour la fin du rapport une autre découverte bien plus significative, qui aurait pu constituer un mobile pour son assassinat.

CHAPITRE 4

Elizabeth Martin

Comme on pouvait s'y attendre, après cette journée bien remplie, je dormis profondément et n'entendis pas Frank rentrer. Toutefois, j'avais toujours été matinale et me réveillai à six heures comme d'habitude.

Mon premier réflexe fut de me lever d'un bond, après quoi je me rendis compte que je n'avais pas à me préoccuper des corvées domestiques, dont quelqu'un d'autre allait se charger. C'était une étrange sensation. Je me retournai et essayai de me rendormir, mais en vain. Non seulement la force de l'habitude me commandait de me lever, mais par la fenêtre, que j'avais laissée entrouverte, j'entendais les bruits de la grande ville qui se réveillait. Des charrettes roulaient avec fracas sur les pavés et les ouvriers en chemin pour leur travail échangeaient de bruyantes salutations. Personne, apparemment, ne parlait doucement. Puis j'entendis un garçon crier : « Qui veut du bon lait ? Du bon lait tout frais ! La traite devant vous ! » À mon grand étonnement, cela fut suivi d'un meuglement plaintif. Une vache, ici, au cœur des quartiers chics de Londres ? Je me dépêtrai de mes draps, courus à la fenêtre et, soulevant le plus possible la guillotine, je me penchai au-dehors.

Et comme de bien entendu, j'aperçus une vache et un garçon qui la tenait par un licol. C'était une bête efflanquée, au pelage terne et aux côtes saillantes. Une jeune fille vêtue d'un bonnet à volant trop grand et d'un tablier gravit rapidement les marches du sous-sol, munie d'une cruche ventrue. Elle parla à une femme qui se tenait près de la vache et tenait un trépied. La femme posa le tabouret, s'assit et se mit à traire la vache dans un pot en métal qui semblait faire office de mesure. Quand il fut plein, elle se releva et versa le contenu dans la cruche tendue par la fille de cuisine. Une pièce changea de main. La fille redescendit au sous-sol en portant le pichet avec précaution, tandis que la vache et ses compagnons poursuivaient leur chemin. Pendant quelques minutes, le cri « Lait frais ! » fut encore audible, suivi du meuglement de la pauvre bête obligée de se déplacer avec les pis gonflés.

Je quittai la fenêtre et observai la pièce. Il y avait un meuble de toilette avec une cuvette et j'imaginai que l'on allait m'apporter de l'eau, mais j'ignorais quand. Retourner me coucher était désormais hors de question. Je décidai de

descendre explorer la maison. Je m'habillai en hâte et sortis dans le couloir.

Il n'y avait personne à mon étage, ni même au rez-de-chaussée. Les domestiques devaient tous être au sous-sol, sans doute en train de prendre leur petit déjeuner. Le salon et la salle à manger étaient vides. Une autre petite pièce à l'arrière de la maison servait apparemment pour le petit déjeuner. Plateaux, chauffe-plats et bain-marie attendaient sur un long buffet en chêne. Il restait une seule pièce du rez-de-chaussée où je n'étais jamais allée, et qui se trouvait tout de suite sur la droite en entrant dans la maison. Je tournai le bouton et poussai la porte. Je fus instantanément assaillie par deux odeurs reconnaissables. Le cuir des livres et le tabac froid. Ce devait être la bibliothèque où s'étaient retirés Frank et le Dr Tibbett après le dîner. Il y faisait sombre, aussi m'autorisai-je à ouvrir les lourds rideaux pour faire pénétrer la lumière matinale. La pièce était de petite dimension, meublée de rayonnages sur les murs, avec, en son centre, un grand bureau recouvert de cuir et une chaise. Deux bergères à oreilles confortables flanquaient la cheminée. Je mourais d'envie de jeter un coup d'œil aux livres, et m'imaginais agréablement installée dans l'un de ces fauteuils au cas où Mrs Parry pourrait se passer de mes services assez longtemps.

Au-dessus de la cheminée était accroché le portrait d'un bel homme brun aux cheveux épais, et qui arborait un air satisfait. Son visage avait quelque chose de familier et je me remémorai la visite d'un inconnu chez nous quand j'avais environ six ans.

Ce jour-là, j'avais compris que nous attendions un visiteur, à cause de la quantité de choses que cuisinait Mary Newling. La soupe avait été remise à bouillir pour lui éviter de « tourner ». Il y avait un merveilleux gâteau, d'une taille monstrueuse, plein de fruits secs et décoré de noix grillées auxquelles je n'avais pas le droit de toucher sous peine de ne pas en recevoir une seule tranche quand il serait servi. Les mouches bourdonnaient devant le garde-manger où un gros jambonneau de porc rose attendait dans une mare de sang plus foncée le grand jour de l'arrivée du visiteur, où il serait envoyé chez le boulanger pour y être cuit dans le four après le pain. On se serait cru à Noël.

J'avais été consignée dans ma chambre lors de son arrivée, et tout ce que j'avais aperçu était le haut de son chapeau lorsqu'il était sorti de la carriole l'amenant de la gare. Molly Darby, ma bonne, penchée à la fenêtre à côté de moi, n'en vit pas davantage, à sa vive déception. Un peu plus tard, je fus appelée dans notre minuscule salon pour faire la connaissance du visiteur. Molly lissa mes jupes, aplatit mes cheveux et m'enjoignit : « Conduisez-vous comme une lady, miss. »

C'était un bon conseil, mais impossible à suivre étant donné que je n'avais pas la moindre idée du comportement d'une lady, personne ne me l'ayant jamais appris.

Je dévalai bruyamment l'escalier en bois et j'entrai en courant dans la pièce, dévorée de curiosité. Je m'arrêtai net face un homme de haute taille, au visage triste et aux vêtements noirs. Pendant un moment, je restai pétrifiée.

Puis ses yeux pétillèrent avec bienveillance et je perdis ma timidité temporaire.

— Eh bien, dit-il, voici donc Miss Martin. Je suis honoré de faire votre connaissance.

— Je suis Miss Martin, l'informai-je en lui serrant fermement la main. Mais la plupart du temps, on m'appelle Lizzie, vous savez. Quand je serai plus grande, je serai Miss Martin et je porterai une coiffe avec des cerises pour aller à l'église.

Mon père, assis près du feu, étouffa un gémissement. Le visiteur, lui, s'esclaffa.

— Vous devez nous excuser, Josh, dit mon père. Ma fille est une sauvageonne sans éducation, ce qui est entièrement ma faute.

Je vis qu'il y avait une carafe en cristal, avec des verres, sur une petite table. Elle devait contenir un vin spécial, qu'on ne sortait qu'en de rares occasions. Je trouvais le teint de mon père un peu plus rose qu'à l'ordinaire, mais c'était peut-être parce qu'il était assis près du feu.

— Qu'y a-t-il à excuser ? Elle m'a l'air d'une enfant intelligente et elle ressemble beaucoup à Charlotte.

— Oui, dit mon père presque sèchement.

Je songeai que même s'il était d'accord avec le visiteur, il aurait préféré qu'il s'abstienne de cette remarque. Je vis une expression douloureuse passer sur son visage et je compris que ma défunte mère lui manquait encore cruellement. Je m'approchai pour lui prendre la main et il m'embrassa sur la tête.

Des années plus tard, ces paroles me semblaient encore surprenantes car si je me fiais au portrait de ma mère, je ne lui ressemblais pas. Certes, je ne l'avais pas connue, contrairement au visiteur.

J'étais presque certaine que celui-ci était bien mon parrain, Josiah Parry, immortalisé dans cette peinture à l'huile. Je suppose que l'on m'avait dit son nom à l'époque, mais je ne m'en étais pas souvenue. Je me souvenais en revanche qu'au moment de son départ il m'avait tendu un shilling en chuchotant : « Garde-le précieusement, Lizzie, économise pour ta coiffe à cerises. »

Pour moi, ce shilling représentait une petite fortune. Malheureusement, je l'avais dépensé et je n'avais jamais acheté de bonnet avec des cerises dessus. Je fronçai maintenant les sourcils devant ce portrait. Mrs Parry avait déclaré que son mari n'était jamais venu nous rendre visite dans le Derbyshire. Or il était venu au moins une fois. L'avait-elle oublié ou n'en avait-elle rien su ?

Sur le manteau de la cheminée se trouvaient une petite pendule en ébène et chrysocale ainsi qu'une boîte d'allumettes. Chez moi, Mary Newling achetait toujours les allume-feu à l'ancienne et j'avais continué à faire de même lorsque la tâche de gérer la maison m'était échue. Ils étaient un peu moins chers.

Soudain, j'entendis le déclic de la porte derrière moi, suivi d'une

exclamation étouffée. Je pivotai et découvris une femme de chambre surprise, une pelle et une balayette à la main.

— Je vous demande pardon, miss, dit-elle. Je ne pensais pas trouver quelqu'un ici à cette heure-ci.

— Je m'apprêtais à partir, rétorquai-je, un peu gênée. Je suis seulement descendue pour voir si on pouvait me monter de l'eau chaude dans ma chambre.

— Oui, miss. Je vais vous en faire porter tout de suite.

Elle me regardait toujours avec une certaine perplexité.

— Je suis Miss Martin, la nouvelle dame de compagnie de Mrs Parry, dis-je.

— Oui, miss, je l'avais deviné.

Mue par une impulsion soudaine, je lui demandai :

— Étiez-vous employée ici quand Miss Hexham était la demoiselle de compagnie de Mrs Parry ?

— Oui, miss.

— Vous avez dû être très surprise lorsqu'elle est partie de façon précipitée.

— Oui, miss. Mais Mrs Parry nous a donné les vêtements qu'elle avait laissés.

Par « nous », je supposai qu'elle parlait des domestiques. Le tableau de ces filles se partageant les affaires de Miss Hexham ne me plaisait guère.

— Puis-je entrer ? reprit la bonne en désignant sa pelle et sa balayette.

Je n'aurais pas dû lui poser de questions. Elle ferait certainement part de ma curiosité au sous-sol. De plus, je la retardais dans son travail. Je lui demandai donc simplement son nom. Elle s'appelait Wilkins. Je la remerciai, puis remontai dans ma chambre. Les gens qui se promènent dès le matin dans les jambes des domestiques sont à l'évidence une gêne. J'allais devoir apprendre à me lever plus tard.

Toutefois, Wilkins n'avait pas oublié ma requête. Je n'étais pas dans ma chambre depuis dix minutes qu'un coup à la porte annonça l'arrivée de la fille de cuisine coiffée de la charlotte trop grande que j'avais vue un peu plus tôt, et qui titubait cette fois sous le poids d'un broc d'eau chaude. De près, elle ne semblait guère avoir plus de douze ans, peut-être treize. Elle était fluette, et possédait cet air malingre des enfants qui ont souffert de malnutrition et sans doute nés de mères à moitié mortes de faim elles-mêmes. Il est difficile de déterminer leur âge.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

— Bessie, miss, répondit-elle en repoussant la charlotte qui lui était tombée sur les yeux.

— Oh, fis-je en lui prenant le broc des mains avant qu'elle ne le renverse.

Il était très lourd et j'avais peine à imaginer comment ces petits bras menus l'avaient porté du sous-sol sur trois étages.

— Alors tu t'appelles Elizabeth, comme moi.

J'obtins un autre regard perplexe, comme celui dont m'avait gratifiée

Wilkins. Bessie fronça les sourcils et déclara qu'elle ne pensait pas avoir déjà été appelée Elizabeth. À sa connaissance, son nom avait toujours été Bessie. On l'appelait ainsi à l'orphelinat.

Une enfant trouvée. Au moins cette institution lui avait-elle évité la rue et l'avait préparée au métier de domestique.

— Je t'ai vue tout à l'heure, dis-je, de ma fenêtre. Tu achetais du lait.

Bessie renifla.

— Je me méfie de ce lait. Mrs Simms, elle l'achète, parce que comme il vient de la vache, on est sûr qu'il n'a pas été coupé avec de l'eau. Il y a un gars qui passe avec une charrette et des bidons de lait, mais Mrs Simms, elle n'a pas confiance en lui.

— Pourquoi est-ce que euh... tu te méfies du lait de cette vache, Bessie ?

— Il pue, dit-elle. C'est à cause de ce qu'ils donnent à manger aux animaux, des trognons de chou et des ordures du marché. Je n'en bois jamais.

Je parvins à ne pas rire pour ne pas l'offenser. Elle semblait posséder une vigoureuse indépendance d'esprit, malgré son apparence chétive.

— Est-ce que tu te souviens de tes parents, Bessie ? Avant d'avoir été à l'orphelinat ?

— Non, dit brièvement Bessie.

— Je suis désolée.

Son visage s'anima.

— On m'a laissée dans une église, dans une boîte où il était écrit « Tourtes au porc Newman ». Donc on m'a donné le nom de Newman, puisque je n'en avais pas d'autre. Quant à Bessie, je ne sais pas pourquoi on m'a appelée ainsi. Cela aurait pu être pire, non ?

Sur cette note pleine de philosophie, elle disparut.

Quand je descendis pour la seconde fois, il était huit heures passées. Le petit déjeuner était servi dans la petite salle à manger comme je l'avais deviné. Frank Carterton était déjà là. Il mangeait de bon cœur, apparemment pas affecté par son équipée nocturne. D'ailleurs son humeur s'était nettement améliorée depuis que nous nous étions quittés la veille au soir.

— Bonjour ! lança-t-il avec gaieté à mon arrivée. Vous êtes bien matinale. Vous ne verrez pas Tante Julia en bas avant midi, croyez-moi.

Il fit un signe en direction des plateaux en argent qui contenaient deux rôtis froids.

— Je crains d'avoir terminé la meilleure partie du bœuf, mais il y a encore un très bon jambon à l'os. Je peux aussi vous recommander l'excellente omelette de Mrs Simms.

— Le jambon me suffira, dis-je.

— Je vais vous en couper, proposa-t-il en se levant d'un bond.

Il attrapa le couteau et se mit à découper de copieuses tranches sur l'os, jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter.

— Je commence à comprendre le fonctionnement de la maisonnée, dis-je une fois qu'il eut recommencé à manger. Donc, les Simms, mari et femme,

sont respectivement majordome et cuisinière...

— Mrs Simms est à la fois cuisinière et intendante, marmonna Frank. Elle ne veut pas qu'on l'oublie. Elle mène tout à la baguette, y compris ce pauvre vieux Simms. Un vrai dragon, notre Mrs Simms.

La pensée de ce majordome digne et impassible commandé par une virago m'amusa. J'étais curieuse de faire la connaissance de Mrs Simms et me demandai si elle quittait parfois sa cuisine.

— Il y a aussi deux femmes de chambre, dit Frank d'un ton vague. Je ne saurais vous dire leurs noms.

— J'en ai rencontré une qui s'appelle Wilkins.

— Alors vous en savez déjà plus que moi. Wilkins, c'est ça ? Je vous parie à dix contre un que l'autre s'appelle Perkins. Selon mon expérience, les femmes de chambre s'appellent toujours Wilkins ou Perkins.

— Et une petite fille de cuisine qui s'appelle Bessie.

— Le champignon ! s'exclama Frank en posant sa fourchette et son couteau. Vous voulez parler de la gamine maigrichonne que je vois passer dans tous les sens ? Elle porte un bonnet trois fois trop grand et un tablier blanc. Cela la fait ressembler à un champignon à deux pieds, une créature à laquelle Mr Darwin lui-même n'aurait pas pensé. Donc il s'appelle Bessie, ce champignon, c'est ça ?

— Elle s'appelle Bessie, oui. Est-ce tout ?

— Oui, à part Nugent, une femme impressionnante. Pas une mauvaise fille, cela dit.

J'étais un peu contrariée par la manière cavalière dont Frank parlait des domestiques qui s'occupaient de sa tante et lui. Je lui accordai le bénéfice du doute en supposant qu'il avait été élevé ainsi et qu'il n'y avait aucune méchanceté dans son propos.

La porte s'ouvrit et l'arôme alléchant du café précéda Simms qui posa la cafetière, puis me demanda si je souhaitais un plat chaud.

— Merci, dis-je. Le jambon me suffira pour ce matin.

Il était bien plus que suffisant. J'avais du mal à le terminer. Frank m'avait servi une portion généreuse et je n'étais pas encore remise du dîner de la veille. À voir Frank manger, on aurait pu croire qu'il n'avait rien avalé depuis une semaine.

— Il n'y aurait pas des rognons, Simms ? demanda-t-il avidement.

— Je vais poser la question à Mrs Simms, monsieur.

Quand le majordome nous eut quittés, je jetai un coup d'œil à la grande horloge dans le coin de la pièce.

— À quelle heure devez-vous être au Foreign Office, Mr Carterton ?

— Oh, voyons, dit-il. Vous voulez bien m'appeler Frank, n'est-ce pas ? Vous êtes la filleule de mon oncle Josiah, donc nous sommes presque cousins, en quelque sorte.

— Entendu.

— Et au sujet de mon travail, on m'a donné la matinée pour que je puisse

me rendre chez mon tailleur.

— Chez votre tailleur ? répétais-je, un peu surprise malgré moi.

— Oui, afin de commander des vêtements pour la Russie. Ensuite j'irai chez le cordonnier. On m'a conseillé d'attendre d'être sur place pour me faire faire des bottes d'hiver. Si on veut aller chasser, il semble qu'on ait besoin de bottes en feutre. Cela paraît étrange, n'est-ce pas ? Mais les semelles en cuir collent sur la glace. C'est ce que l'on m'a dit, en tout cas.

— Je vais regretter de ne pas vous voir en Russie dans la neige avec vos bottes en feutre, Mr... je veux dire Frank.

Je n'avais pas pu m'empêcher d'adopter un ton moqueur ; cette image ne correspondait pas du tout à celle du jeune dandy assis en face de moi.

— On peut chasser l'ours, m'informa Frank. J'ai hâte d'essayer.

— Des ours ? Mais que fait-on d'un ours quand on l'a tué ?

— Eh bien, on le mange. Les steaks d'ours sont très appréciés. Tout comme la soupe d'ours, mais ça ne me dit rien. Les steaks doivent être énormes.

Je reposai mes couverts, en partie parce que je ne pouvais plus rien avaler et en partie parce que je ne supportais plus ces sottises.

— Frank, dis-je. Vous me permettrez une requête, j'espère ?

— Certainement, je suis à vos ordres.

Il me sembla un peu méfiant, malgré son air affable.

— Merci. Voilà. Je comprends que cela vous amuse de taquiner le Dr Tibbett et parfois votre Tante Julia, mais avec moi, vous pouvez vous abstenir de dire des sornettes. Je suis sûre que vous êtes quelqu'un de très sensé.

Il se cala contre son dossier en me scrutant.

— Vous êtes futée, Miss Martin.

— Je dis ce que je pense, c'est tout.

Je décidai de poursuivre dans la même veine.

— Je me suis demandé, par exemple, depuis combien de temps vous saviez que vous deviez partir pour Saint-Petersbourg. J'ai trouvé curieux que vous choisissiez d'annoncer la nouvelle à votre tante devant deux autres personnes, dont une étrangère. J'aurais pensé qu'une telle nouvelle s'annonçait en privé. À moins que vous n'ayez espéré, ce faisant, vous épargner sa première réaction, disons, un peu émotive ?

Étais-je allée trop loin ? Il aurait eu le droit d'être vexé, mais au lieu de cela, il sourit.

— Ah, vous avez la tête sur les épaules ! Une tête fort bien faite, d'ailleurs.

— Cessez cela ! lui ordonnai-je immédiatement. Je ne suis pas jolie. Je suis capable de le voir dans un miroir.

— Je n'ai pas dit que vous étiez jolie, rétorqua-t-il. Non, rien d'aussi insipide. Vous êtes belle. Je crois que c'est le mot. Vous avez un visage intelligent et très expressif. À ce propos, puis-je vous faire une suggestion ? Gardez vos sentiments pour vous. Je fais peut-être l'idiot à l'occasion, mais c'est un très bon masque, vous savez.

Avant que j'aie pu répondre, Simms revint avec un plat de rognons grillés.

Frank les attaqua sur-le-champ, comme s'il avait l'estomac vide.

Quand nous fumes de nouveau seuls, je repris :

— Pourquoi devrais-je veiller à ne pas montrer ce que je ressens ? Est-ce pour ne pas avoir l'air trop provinciale ?

Sans lui laisser le temps de réagir, j'ajoutai, mue par une impulsion :

— Ou bien cela a-t-il quelque chose à voir avec Madeleine Hexham ?

Frank cessa de manger pour se laisser aller contre son dossier. Il prit une expression songeuse.

— Entre nous, il était impossible de savoir à quoi pensait Madeleine Hexham. Elle n'émettait jamais aucune opinion sur rien. Aux cartes, son jeu était tout à fait prévisible. Je ne l'ai jamais vue lire un livre, à part des idioties de la bibliothèque. Je suppose que Tante Julia la trouvait assez terne.

— Alors avez-vous été surpris quand elle a disparu ?

— J'ai été contrarié parce que Tante Julia m'a fait courir au poste de police pour informer le vaillant représentant de l'ordre qui y était de garde de l'absence inexpliquée de Maddie. Je n'ai pas été particulièrement étonné quand Tante Julia a reçu la lettre expliquant qu'elle s'était enfuie avec un homme. Pour moi, c'étaient ses lectures qui étaient à blâmer. Toutes parlaient de ce genre d'aventures. Elle était assez jolie, ou, du moins, elle l'aurait été si son visage avait été un peu plus animé, mais comme je l'ai dit, si elle avait un cerveau, on n'avait pas l'impression qu'elle s'en servait beaucoup. Même sa lettre ne nous disait quasiment rien. Ni où elle était allée ni avec qui. Peut-être craignait-elle que nous ne nous lancions à sa recherche pour la ramener de force, ce que jamais nous n'aurions fait. Tante Julia s'est sentie trahie et le Dr Tibbett, comme on pouvait s'y attendre, lui a prédit la damnation éternelle.

Frank promena un morceau de rognon dans son assiette. Peut-être avait-il atteint ses limites.

— Écoutez, dit-il. On ne peut pas s'empêcher de taquiner le vieux Tibbett par-ci, par-là. Cependant, ce n'est pas un imbécile et il ne faut pas exagérer. Quant à Tante Julia, qui s'est montrée très bonne pour moi, je ne fais pas exprès de la taquiner.

— Et vous pensez réellement que le Dr Tibbett fait la cour à votre tante, comme vous l'avez laissé entendre ? Ou était-ce encore une plaisanterie ? Cela avait l'air de beaucoup vous amuser.

Frank éclata de rire.

— Permettez-moi de vous servir une tasse de café. Il y a du lait dans cette cruche.

Je me souvins de ce que Bessie avait dit au sujet du lait et je regardai la cruche avec un peu d'appréhension. Le contenu avait certes une étrange couleur gris-bleu, mais je ne discernais aucune odeur, à moins peut-être de mettre le nez dessus, ce que je pouvais difficilement faire en présence de Frank. Je décidai de boire mon café noir.

Frank mit les coudes sur la table, appuya le menton sur ses mains et posa sur moi un regard très sérieux, pour une fois.

— Vous savez sans doute que Tante Julia était la seconde femme d'Oncle Josiah.

— Je m'étais posé la question, sans en avoir la certitude, dis-je. Il y a bien sûr la différence d'âge. Et puis, elle m'a dit que Josiah Parry n'avait jamais rendu visite à mon père. Pourtant, je pense qu'il est venu quand j'étais enfant. Donc je crois que Tante Parry n'était pas au courant ou qu'elle a peut-être oublié. En tout cas, mon parrain était seul. Je me souviens qu'il était très triste et ne souriait jamais, même s'il parlait très gentiment. Peut-être était-il en deuil de sa première femme ?

— Vraiment, dit Frank avec admiration, vous êtes futée. J'avais raison. Je vais devoir surveiller mes paroles. Vous vous souvenez de tout et ensuite vous assemblez les pièces du puzzle.

— Je découvre tout juste cette maison. Il est bien naturel que j'écoute attentivement et que j'essaie d'assembler les pièces du puzzle si je peux, me défendis-je.

— Eh bien dans ce cas, laissez-moi vous parler de ma Tante Julia. Vous verrez ainsi que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. Ma mère et sa sœur étaient les filles d'un pasteur de campagne. À mon avis, c'est pour cette raison que Tante Julia apprécie la présence de Tibbett ; cela lui rappelle des souvenirs de son enfance dans cette atmosphère cléricale. Mon grand-père n'avait rien d'autre que son salaire pour vivre et ils étaient pauvres comme Job. Ma mère s'est enfuie avec mon père pour se marier sans la permission de ses parents et j'ai le regret de dire que leur situation financière est toujours restée déplorable. Tante Julia n'avait pas l'intention de tomber dans le même piège. Je ne sais trop comment elle a fait la connaissance d'Oncle Josiah, mais c'était un riche veuf qu'elle ne comptait pas laisser échapper. Ne vous méprenez pas. Elle a été pour lui une excellente épouse. Elle s'est intéressée à ses affaires, peut-être d'ailleurs parce qu'elle avait pris en compte qu'elle pourrait lui survivre. Tante Julia porte elle aussi un masque, Elizabeth. Elle feint de ne s'intéresser à rien d'autre qu'au whist et à son confort. Toutefois, ce qui la préoccupe le plus, c'est de conserver le bien-être auquel elle est habituée. C'est pourquoi l'idée qu'elle puisse épouser Tibbett est si amusante. Il en est persuadé. Je sais que ce ne sera pas le cas. Jamais elle ne donnera le contrôle de son argent à quelqu'un d'autre, voyez-vous. Tibbett devra se contenter de dîner ici régulièrement, de jouer une partie de whist et d'être traité comme le Dispensateur de Toute Sagesse. Quand il l'aura compris, il acceptera ce rôle. Comme je l'ai dit, Tibbett n'est pas un imbécile.

— Les affaires de mon parrain concernent-elles toujours l'importation de tissu d'Extrême-Orient ?

Frank secoua la tête.

— Cela s'est arrêté à sa mort. Cependant, il avait fait d'autres investissements avisés. Il a acheté de nombreux biens immobiliers avant de mourir. Les loyers lui rapportaient un revenu régulier. Ma tante a acquis d'autres biens. D'ailleurs, son patrimoine aujourd'hui est surtout constitué de

maisons. Récemment, elle a fait de très bonnes affaires. On doit construire une nouvelle gare, voyez-vous.

— Je sais, admis-je. Je... nous, c'est-à-dire le fiacre est passé à côté du chantier de démolition quand je suis arrivée hier.

— Elle possédait des propriétés sur l'emplacement de la future gare. La compagnie de chemin de fer voulait acheter tous les bâtiments pour les démolir. Ils ont proposé un bon prix et je crois que Tante Julia a été plus que satisfaite de ce qu'elle a obtenu.

Je fus surprise d'apprendre cela et je me souvins du grincement du chariot transportant son chargement macabre. Devais-je en parler ? Peut-être Frank me trouverait-il morbide, comme le cocher du fiacre. Je tins ma langue.

Frank se leva et jeta sa serviette froissée sur la table.

— Je dois partir. J'ai une journée chargée.

Il me laissa seule, plongée dans mes réflexions.

CHAPITRE 5

Ainsi que Frank m'en avait avertie, Mrs Parry, ou Tante Parry, comme je devais apprendre à l'appeler, apparut peu avant midi, juste à temps pour un léger déjeuner, auquel je ne fis guère honneur. Si cela était son habitude, cela voulait dire que j'aurais mes matinées libres, ce qui me réjouissait.

J'étais restée à la maison après le petit déjeuner au cas où elle serait toutefois descendue plus tôt. J'avais passé le plus clair de mon temps dans la bibliothèque. Ayant trouvé de l'encre et du papier, j'avais écrit à Mrs Neale, l'aimable voisine qui m'avait hébergée après la vente de ma maison du Derbyshire. Elle avait exprimé ses craintes au sujet de mon départ pour Londres, une ville étrangère, où j'allais me retrouver parmi des étrangers. Mrs Neale, qui n'avait jamais mis le pied hors de sa ville natale, considérait tout ce qui était étranger comme suspect. Dans ma lettre, je lui dis que je n'avais rencontré aucune difficulté lors de mon voyage et que l'avenir s'annonçait bien. J'étais sûre que ces nouvelles seraient rapidement transmises à tout le village et alimenteraient les conversations du jour. Je me servis pour coller l'enveloppe d'un morceau de cire posé sur un plateau du bureau, puis je me rendis dans le vestibule, où j'avais remarqué une petite boîte en bois destinée au courrier. J'y déposai ma lettre, résolue, une fois que j'aurais trouvé la poste, à y porter mes lettres moi-même ; si, bien sûr, j'écrivais d'autres lettres personnelles.

Plus tard, dans l'après-midi, une certaine Mrs Belling vint nous rendre visite. Je me souvenais que c'était elle qui avait « trouvé » Madeleine Hexham et l'avait présentée à Mrs Parry. J'étais curieuse de la voir. Ma première impression ne fut pas favorable. Elle était élégamment vêtue d'une crinoline à la dernière mode, bien moins démesurée que celles des années précédentes. Sur sa tête, au-dessus d'un chignon très certainement postiche (les cheveux étaient plus foncés que les siens), elle portait un de ces petits chapeaux à visière très à la mode. Ses traits étaient taillés à la serpe, en particulier son nez, long et pointu. Elle me faisait penser à une sorte d'oiseau, peut-être un choucas, curieux et habile. Elle me posa un grand nombre de questions, sur moi-même, mon père, le village où j'étais née, tout ce sur quoi elle pouvait m'interroger, et ce de manière très directe. Je trouvai cela grossier de sa part. Je n'étais pas venue à Londres pour travailler pour elle, après tout ! Même Tante Parry sembla trouver que l'interrogatoire de son amie allait un peu loin

et elle l'interrompit au bout de quelques minutes par une question au sujet de son fils, James.

Ce nom-là, je l'avais entendu aussi. Frank avait mentionné que le jeune homme était collectionneur de fossiles. Mrs Belling se désintéressa de moi et se mit à disserter sur les vertus et l'intelligence stupéfiante de James et du reste de sa progéniture. Il y avait, compris-je peu à peu, en plus de James, une fille déjà mariée et qui attendait un heureux événement, une autre fille plus jeune qui allait certainement se marier bientôt et un fils cadet encore pensionnaire. Je ne savais trop quelle était la place de James dans la famille. Je supposais qu'il devait avoir le même âge que Frank Carterton et devait donc être l'aîné des Belling ou bien le second, après la fille mariée. Je fus soulagée de voir Mrs Belling partir et j'eus l'impression que Mrs Parry n'en était pas fâchée non plus.

Toutefois, nous ne devions pas rester longtemps sans visite. Quelques minutes plus tard, Simms apparut sur le seuil, son visage habituellement impassible pour une fois assez animé, et il annonça :

— Madame, je vous demande pardon, mais il y a un officier de police qui est là et il désire vous parler.

— Pourquoi diantre ? demanda Tante Parry. Dites-lui que je suis occupée, Simms.

— Je suis désolé, madame, il veut vous parler en personne, absolument. Voici sa carte...

J'aimerais être capable de décrire la manière dont Simms fit cette déclaration et dont il traversa la pièce en tenant un plateau en argent sur lequel reposait un modeste rectangle où était imprimé : *Inspecteur Benjamin Ross. Police métropolitaine. Scotland Yard.* Il était évident que le majordome considérait qu'un policier n'avait aucune légitimité à posséder une carte de visite et encore moins à la présenter chez des gens convenables, l'obligeant ainsi à l'apporter à l'étage.

— Comme c'est étrange, fit Tante Parry en prenant la carte avec prudence et en la retournant. Où est-il, Simms ? Que veut-il ?

— Je l'ai fait entrer dans la bibliothèque, madame. Il est arrivé juste avant le départ de Mrs Belling et j'ai pensé que vous ne souhaiteriez peut-être pas qu'elle le croise. Quant à ce qu'il veut, madame, je suis incapable de vous l'apprendre. Il refuse de le dire.

La voix de l'impassible majordome vibra brièvement sous le coup de l'émotion.

— Oui, bien sûr, c'était sage de votre part, Simms. Oh ! là, là ! comme c'est étrange. Et ses bottes ?

— Ses bottes sont tout à fait propres, madame. Il n'est pas en uniforme.

— Bon, eh bien, dans ce cas, je suppose qu'il peut monter. Non, attendez. Elizabeth, descendez voir ce qu'il veut. Voyez s'il se contente de vous parler. Sinon, vous devrez le faire monter, j'en ai peur. Seulement, examinez bien ses bottes.

Je descendis à la suite de Simms. Le majordome ouvrit la porte de la bibliothèque et s'effaça pour me laisser entrer. Puis il referma la porte sur moi, craignant sans doute qu'une autre personne ne passe et ne nous voie.

L'inspecteur Benjamin Ross, debout à l'autre bout de la pièce devant la cheminée, contemplait le portrait de Josiah Parry. Je vis seulement qu'il avait d'épais cheveux noirs, qu'il portait des vêtements de ville sobres et tenait son chapeau à la main. Puis il se retourna et je me rendis compte qu'il s'agissait d'un homme étonnamment jeune pour son grade. Il était rasé de près et ses yeux sombres pétillaient d'une vive intelligence.

Toutefois, la surprise que je pouvais éprouver n'était rien par rapport à la sienne. Peut-être s'était-il attendu à voir Mrs Parry elle-même, ou bien un homme. En tout cas, en me voyant, il eut l'air comme frappé par la foudre. Il ouvrit la bouche, la referma, puis esquissa un faible :

— Ah !

— Inspecteur Ross ? demandai-je en montrant la petite carte de visite que j'avais apportée.

— Oui, répondit-il en me dévisageant toujours.

— Je suis Elizabeth Martin, dame de compagnie de Mrs Parry, dis-je sévèrement, afin qu'il sache qu'il ne devait pas essayer de me bernier.

— Oui, répéta-t-il, ce qui était étrange. Bien sûr.

Puis il retomba dans le silence et continua à me dévisager avec le même air abasourdi.

Je sentis que je perdais patience, sachant que je ne possède cette qualité qu'en petite quantité, même dans mes meilleurs jours. Y avait-il quelque incongruité dans mon apparence ? Un bouton sur mon nez ?

— Qu'y a-t-il ? demandai-je vivement.

Ses manières singulières commençaient à me troubler. Je me demandai soudain s'il n'aurait pas mieux valu m'armer de quelque chose de plus impressionnant qu'un petit rectangle de papier épais, ou, du moins, de demander à Simms de m'accompagner dans la bibliothèque. N'importe qui pouvait faire imprimer une carte de visite et nous n'avions aucune preuve qu'il était bien de la police.

Il sembla se reprendre et se mit à parler vivement.

— Pardonnez-moi. J'espérais parler à Mrs Parry, qui, si j'ai bien compris, est la propriétaire de la maison. Est-elle là ?

— Elle est là, avouai-je. Mais, pour parler franchement, elle se demande quelle peut bien être la raison de votre visite. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

J'essayais encore de me montrer sévère mais j'avais perçu dans sa voix une intonation familière. Il n'était pas de Londres, songeai-je. On aurait cru même qu'il était de ma région. Cette idée était désarmante. Je baissai ma garde.

Il fit un geste d'excuse, son chapeau à la main.

— Je regrette, Miss Martin. Je ne peux discuter des détails qu'avec Mrs Parry.

Je fronçai les sourcils.

— Mais vous pouvez certainement me donner quelque indication quant à la nature de votre visite ?

Il hésita.

— Il est possible que j'aie de mauvaises nouvelles pour elle.

— Frank ! m'exclamai-je. Êtes-vous venu nous annoncer qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Frank ? répéta-t-il, l'air étonné. Vous voulez parler de Mr Francis Carterton ?

— Oui, le neveu de Mrs Parry. Il habite ici en ce moment. A-t-il eu un accident ?

L'inspecteur posa de nouveau sur moi un regard étrange.

— Non, à ma connaissance, Mr Carterton est sain et sauf. Il n'est donc pas à la maison ?

— Il travaille au Foreign Office, dis-je. Ce matin, j'ai cru comprendre qu'il...

Je n'avais aucune raison de vouloir protéger Frank Carterton. Je jugeai cependant préférable de ne pas révéler au visiteur que Frank avait passé toute la matinée chez son tailleur.

— Je crois que ce matin il avait d'autres obligations. Mais il devrait se trouver au Foreign Office à présent.

— Dans ce cas, je pourrai lui rendre visite là-bas un peu plus tard, dit vivement Ross.

Le mystère s'épaississait. J'étais maintenant curieuse de tout savoir et il semblait qu'il n'y eut qu'un seul moyen de satisfaire ma curiosité. Je jetai un coup d'œil, que j'espérai discret, à ses bottes. Elles ne semblaient pas présenter de danger pour les tapis.

— Si vous voulez bien me suivre, dis-je, je vais vous conduire à Mrs Parry. Elle est dans son petit salon. Vous pouvez laisser votre chapeau sur la table du vestibule, si vous le souhaitez.

Je tournai les talons pour montrer le chemin. J'étais consciente en marchant du regard de l'inspecteur sur moi. Peut-être que les policiers étudiaient tout le monde ainsi, songeai-je. Je priai pour qu'il en ait bientôt terminé et se désintéresse de moi !

Je le présentai à Tante Parry qui sembla agréablement surprise par son apparence et radoucie au point de l'inviter à s'asseoir, ce qui n'était sans doute pas prévu.

— Je suis désolé de vous déranger, madame... commença-t-il.

— Ce n'est pas mon neveu ? l'interrompit-elle avec anxiété.

— Non, madame ; il ne s'agit pas de Mr Carterton. C'est au sujet d'une jeune femme du nom de Madeleine Hexham. À ce qu'on m'a dit, elle a travaillé ici en tant que dame de compagnie.

L'inquiétude de Tante Parry s'accrut.

— Oh ! là, là ! s'exclama-t-elle en tordant ses mains potelées. Ne me dites

pas qu'elle est revenue ! Je ne veux pas la voir.

— Vous ne la verrez pas, madame, et j'ai bien peur qu'elle ne revienne jamais.

Il prononça ses mots avec sobriété et je sentis mes cheveux se hérissier sur ma nuque.

— Il lui est arrivé malheur ! m'écriai-je malgré moi.

Il hocha la tête.

— On a retrouvé un corps et nous pensons qu'il s'agit du sien.

— Un corps ? s'écria Tante Parry, qui tenta de se lever et retomba dans son fauteuil.

Je m'élançai pour lui prêter assistance et l'inspecteur fit mine de se lever. Mais elle nous fit signe à tous deux de rester à nos places.

— Vous voulez dire un cadavre ? Je suppose que oui. Comme c'est... Mon brave, vous avez une manière bien brusque d'annoncer des nouvelles aussi choquantes.

Son visage s'était empourpré de façon inquiétante et ses doigts replets agrippaient les accoudoirs de son fauteuil avec une telle force que ses articulations blanchirent.

— Je vous présente mes excuses, madame, répliqua notre visiteur, je crains que la nature de mon travail ne m'impose souvent d'être le porteur de mauvaises nouvelles et il n'y a pas vraiment d'autre façon de procéder que de dire les choses comme elles sont.

Tante Parry sortit son mouchoir et se mit à agiter le petit carré bordé de dentelle devant son visage, en guise d'éventail. J'eus la nette impression que ses manières révélaient bien plus d'irritation que de chagrin et que le mouchoir lui servait à masquer ses traits le temps de se composer un air de circonstance.

Elle laissa retomber sa main sur ses genoux. Elle semblait avoir repris un peu d'empire sur elle-même.

— Quand... où... comment ? demanda-t-elle, ajoutant, maussade : Oh ! là, là ! Si seulement Frank était là, ou le Dr Tibbett ! Tout de même, inspecteur, vous auriez pu attendre jusqu'à ce soir afin qu'il y ait un homme dans la maison.

— Si je pouvais dès à présent vous poser quelques questions sur les événements qui entourent sa disparition... fit Ross avec fermeté.

Il n'avait manifestement plus de temps à perdre avec ses protestations et considérait qu'elle était tout à fait en état d'être interrogée. Je pense qu'elle s'en rendit compte parce qu'elle cilla une fois, puis posa sur lui un regard très direct.

— Il a été déclaré au poste de police de Marylebone, le 8 mars dernier, qu'elle avait quitté la maison la veille et n'était pas rentrée de la nuit. Elle a été décrite à ce moment comme de petite taille, menue, les cheveux clairs et portant une robe en popeline rayée couleur lavande. On a aussi déclaré qu'elle portait probablement un châle à motifs cachemire et un petit bonnet, mais ces

deux derniers articles sont manquants. C'est-à-dire que nous ne les avons pas retrouvés.

Tante Parry interrompit son discours d'un geste. Son double menton tremblait et j'eus l'impression que la colère s'emparait d'elle de nouveau.

— C'est tout à fait impossible. Certes, elle est partie d'ici de manière très étrange, elle est simplement sortie un matin sans rien dire à personne, ni rien emporter avec elle. Mais nous avons, enfin j'ai reçu une lettre d'elle environ une semaine plus tard. Je suis sûre qu'il y a erreur, inspecteur, et que la malheureuse dont vous parlez n'est pas Madeleine.

— Une lettre ? fit Ross, fébrile. L'avez-vous encore ? Puis-je la voir ?

Tante Parry fit non de la tête.

— Non, je ne l'ai plus. J'étais tellement fâchée contre elle ! Elle écrivait qu'elle s'était enfuie avec un homme ! Nous n'avions eu aucun soupçon. Je l'ai déchirée.

Ross parut déçu, puis il se résigna.

— Et vous n'avez eu aucun doute, il s'agissait bien de son écriture ?

— Aurait-il dû en être autrement ?

Elle le regarda, stupéfaite.

— Cela ressemblait à son écriture. J'ai montré la lettre à Mrs Belling, l'amie qui m'avait recommandé Madeleine. Elle avait correspondu avec elle. Madeleine venait du Nord. Elle ne connaissait pas personnellement Mrs Belling, mais une de ses amies à Durham, si vous me suivez. Mais Mrs Belling n'a pas semblé douter qu'il s'agisse de son écriture !

Tante Parry secoua la tête.

— Je n'arrive vraiment pas à me faire à cette idée.

— Je suis sincèrement désolé, dit Ross. Alors, pourriez-vous me dire, le plus exactement possible, ce qu'elle avait écrit ? Mot pour mot, si vous le pouvez.

Avec une dextérité digne d'un magicien, tout en parlant, il sortit de sa poche un carnet et un crayon et s'apprêta à noter la réponse. J'étais stupéfaite, ainsi que Tante Parry, je pense.

J'ouvris la bouche pour lui dire combien j'étais impressionnée par son efficacité, mais je parvins à la refermer avant de proférer une bourde.

Tante Parry regarda le policier et le carnet avec désespoir.

— Mais je ne me souviens pas exactement ! Elle écrivait seulement qu'elle regrettait de nous avoir causé quelques désagréments que ce soit. Oui ! C'étaient ses mots. Je me souviens m'être dit qu'il s'agissait d'une remarquable litote. Nous étions tout bonnement fous d'inquiétude à son sujet et elle nous écrivait pour nous annoncer qu'elle était partie avec un homme ! « Le gentleman qui doit devenir mon époux », écrivait-elle, alors que nous n'avions jamais entendu parler de lui. Le Dr Tibbett a dit qu'il ne croyait pas qu'ils soient réellement fiancés. Oh, Seigneur, êtes-vous en train d'écrire tout cela, inspecteur ?

Le crayon de Ross volait sur la page, mais il s'arrêta un instant pour

demander :

— Le Dr Tibbett ?

— Un ami que j'ai l'habitude de consulter, expliqua Tante Parry. Le Dr Tibbett est un homme d'Église. Il a eu des mots très durs pour Madeleine. Il est persuadé qu'elle s'est comportée de manière totalement dépravée. Et voilà qu'à présent vous nous dites qu'elle est peut-être morte ? Comment est-elle morte ?

Ross rangea son carnet, ce qui sembla soulager Tante Parry. Cependant, son répit fut de courte durée. Il scruta brièvement la maîtresse de maison, puis déclara :

— Je crains qu'elle ne soit morte de manière violente.

Mrs Parry leva les mains, puis les laissa retomber mollement sur ses genoux, sans un mot.

— Pouvez-vous nous dire, inspecteur, demandai-je, où le corps de Miss Hexham a été retrouvé ? Était-ce loin d'ici ?

Il tourna vers moi son regard perçant.

— C'était à Agar Town, dit-il enfin. Dans une maison sur le point d'être démolie. On est en train de construire une nouvelle gare, comme vous le savez sans doute. Toutes les maisons ont été abattues et celle dans laquelle elle a été découverte est parmi les dernières encore intactes.

— À Agar Town, oh non ! s'exclama Tante Parry. C'est impossible !

— Ce n'est pas le genre d'endroit où vous auriez pensé la retrouver, commenta Ross. Je comprends.

Mon employeuse et moi gardâmes le silence, pour des raisons différentes. Mrs Parry, supposais-je, était horrifiée de penser qu'elle possédait encore récemment des propriétés dans cette zone. Pour ma part j'étais figée d'horreur. Était-ce le corps de Madeleine Hexham que j'avais croisé la veille ? Que lui était-il arrivé ? Qui avait bien pu faire cela ? Par quel caprice malicieux du destin avais-je pu passer en fiacre à cet instant-là ? Je n'étais pas superstitieuse, mais cela ne pouvait être qu'un mauvais présage.

Ross prit manifestement notre long silence pour une manière de le congédier. Il se leva.

— Je suis profondément désolé, mesdames, d'avoir été cause d'un tel désarroi. Je vais vous laisser vous remettre. J'aurai peut-être besoin de revenir vous parler, Mrs Parry. Si vous vous souvenez de quoi que ce soit... ou si un membre de votre personnel a la moindre idée de l'identité de l'homme avec qui Miss Hexham s'est enfuie, veuillez, s'il vous plaît, m'en avertir sur-le-champ.

Tante Parry murmura :

— Bien sûr.

— Et un agent viendra vous rendre visite pour interroger les domestiques, avec votre permission.

Les derniers mots n'étaient qu'une formalité. Un agent viendrait interroger le personnel, que Tante Parry ait donné sa permission ou non. Elle le savait et

de nouveau je remarquai cette expression de contrariété sur son visage. Elle me fit un signe discret et je compris qu'elle souhaitait que je raccompagne l'inspecteur.

Au rez-de-chaussée, Ross s'arrêta près de la table, mais il ne prit pas son chapeau. Au lieu de cela, il fit un geste en direction de la bibliothèque.

— Pourrais-je vous parler encore quelques instants, Miss Martin ? Je comprends que vous soyez sous le choc.

— Je ne l'ai pas connue, dis-je. Je suis arrivée seulement hier pour la remplacer.

Je le menai néanmoins dans la bibliothèque et fermai la porte. Je ne voulais pas que les domestiques puissent nous entendre. Ross m'avait avertie qu'ils seraient interrogés et ils auraient de toute façon vent de la nouvelle bien avant, mais des bribes de conversation surprises par hasard n'étaient pas la meilleure manière d'apprendre de telles nouvelles.

— Je suis désolé de vous demander cela, dit Ross, mais si je pouvais voir les effets personnels de Miss Hexham ? Mrs Parry a dit qu'elle n'avait rien emporté avec elle quand elle est partie. Je suppose qu'ils sont encore là, peut-être rangés quelque part ? Le majordome saura peut-être où.

— Je regrette. On m'a dit qu'il n'y avait rien d'autre que ses vêtements, qui ont été donnés aux domestiques. Je crois qu'il y avait quelque chose à ce sujet dans la lettre.

Il sembla exaspéré, puis il s'apaisa.

— Eh bien, c'était un vain espoir, j'imagine. Après si longtemps, il n'est pas surprenant que l'on s'en soit débarrassé. N'a-t-elle rien laissé d'autre ? Des lettres ? Un journal ?

— À ma connaissance, non. Mais je n'étais pas là sur le moment, comme je vous l'ai dit.

— Ne rien laisser, écrire que l'on doit se débarrasser de ses vêtements, est-ce que cela ne vous semble pas étrange, Miss Martin ? demanda-t-il abruptement.

— Je suppose qu'elle n'avait pas l'intention de revenir.

— Ou bien quelqu'un a imité son écriture pour faire croire cela, dit-il doucement en me dévisageant pour observer ma réaction.

Je répondis aussi calmement que je le pouvais.

— Cette pensée m'est venue quand vous parliez à Mrs Parry. Si elle a été assassinée, puisque je suppose que c'est ce que vous voulez dire par « mort violente », eh bien, son assassin devait souhaiter que l'on cesse de la rechercher.

— Sauf que les recherches n'ont pas cessé. Personne n'est retourné au poste de Marylebone pour déclarer que l'on avait reçu des nouvelles d'elle. Elle est demeurée pour la police sur la liste des personnes disparues.

Eh bien, ce devait être la faute de Frank, songeai-je, agacée. Il avait dû oublier d'y retourner ou ne pas vouloir s'embêter avec cette formalité.

— Je regrette de ne pouvoir vous aider, dis-je à haute voix. Je ne la

connaissais pas, mais c'est terrible.

— Un grand choc pour Mrs Parry, dit Ross, qui fixa son regard intelligent sur moi. Et bien que vous ne l'ayez pas connue, je vois bien que cela vous a bouleversée.

— Il faut que je vous explique, dis-je, mal à l'aise. Hier, en venant ici de la gare, nous avons été arrêtés par le passage d'une charrette transportant un cadavre. C'était dans le quartier où l'on démolit les maisons. Ce cadavre était le sien, n'est-ce pas ?

Ross marmonna quelque chose. Il avait l'air en colère.

— Très probablement ! riposta-t-il sèchement. Je regrette que vous l'ayez vue. Je regrette que vous vous soyez trouvée là-bas et je regrette que vous soyez ici !

— Que voulez-vous dire ?

Je trouvais ces paroles étranges, tout comme son comportement envers moi. J'avais dû parler avec une certaine brusquerie.

Il soupira.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, dit-il. Il n'y a pas de raison. Pourtant, nous nous sommes déjà rencontrés, il y a près de vingt ans.

— Oh non, fis-je en secouant la tête. C'est impossible. Je viens tout juste d'arriver à Londres, du Derbyshire, comme je vous l'ai dit. Josiah Parry, expliquai-je en désignant le portrait au-dessus de la cheminée, était mon parrain. Sa veuve, Mrs Parry, m'a proposé la place de dame de compagnie quand je lui ai écrit pour lui demander son aide, après la mort de mon père.

— Ainsi le Dr Martin est mort. Je suis désolé de l'apprendre. C'était un homme bien et je lui dois tout.

— Vous connaissiez mon père ! m'exclamai-je.

— Et vous aussi. Vous êtes Lizzie Martin. Vous êtes venue avec votre père un jour où il a été appelé pour un accident dans la mine. Un enfant était mort...

Je le considérai, bouche bée.

— Oui, je me souviens m'être cachée dans la carriole ce matin-là. Je n'avais que huit ans. Mais comment pouvez-vous le savoir ?

— J'étais là, mais vous ne vous souviendrez pas de moi. Je vous ai donné mon schiste porte-bonheur, avec l'image d'une fougère incrustée dessus. Je suppose que vous l'avez jeté.

J'eus soudain un souvenir fugace, une image, révélée comme par un éclair dans un ciel nocturne, d'un petit garçon aux cheveux noirs, avec un visage et des vêtements maculés de charbon.

— Je me souviens de vous, dis-je lentement. Quant au morceau de schiste, je l'ai toujours. Mais comment... ?

Je m'interrompis, gênée, parce que la question que j'étais sur le point de prononcer était impolie. Cependant, il m'avait comprise.

— Comment m'en suis-je sorti ? Eh bien, à l'époque du drame, le gouvernement avait déjà promulgué une loi interdisant d'employer les enfants

de moins de dix ans. Le petit garçon qui est mort, Davy Price, avait moins de dix ans. Votre père a fait toute une histoire auprès des autorités. Au bout du compte, la compagnie a renvoyé tous ceux d'entre nous qui avaient moins de dix ans. Joe Lee et moi en avions neuf alors. Nous n'étions pas mécontents de ne pas avoir à retourner à la mine, mais nos familles souffraient beaucoup du manque à gagner. Votre père le savait.

Le regard de l'inspecteur se posa sur les rayonnages de livres.

— La plupart des mineurs ne savent rien écrire d'autre que leur marque. Vous devez le savoir.

— Euh, oui, dis-je, gênée. Mais ce n'est pas leur faute s'il n'y a pas d'école pour eux.

Il me fixa soudain du regard avec une franchise déconcertante.

— Pourquoi les enfants de mineurs auraient-ils besoin d'aller à l'école ? Voilà ce que diraient la plupart des gens. Cela ne servirait qu'à leur remplir la tête d'idées qui ne conviennent pas à leur rang.

— Voilà un argument qui me semble bien sot, rétorquai-je, et mon père ne l'aurait pas toléré une seconde ! Je sais qu'il a beaucoup bataillé pour persuader les hommes les plus riches de la ville de donner des fonds afin de créer une école gratuite, ouverte aux plus défavorisés, comme il en existait dans d'autres villes. Il a toujours regretté d'avoir échoué.

J'eus la surprise d'entendre Ross étouffer un rire, tout en gardant un air sérieux.

— Je ne suis pas surpris qu'il ait échoué. Mon propre père ne savait rien écrire d'autre que sa marque, malgré les efforts de ma mère pour lui apprendre. Oh oui, ma mère connaissait l'alphabet !

Je rougis à l'idée que j'avais laissé voir ma stupéfaction.

— Quand elle était petite, poursuivit-il, le pasteur de sa paroisse avait monté une école du dimanche pour les enfants pauvres. Ma mère avait appris à lire et à écrire et elle est même devenue répétitrice pour les plus jeunes. C'est ainsi qu'elle m'a appris à lire et, après la mort de mon père, elle a pu gagner quelques pennies en enseignant aux enfants du village de la mine dont les parents pouvaient se permettre la dépense ou qui pensaient que cela en valait la peine. Quand il a appris que nous étions sans travail, le Dr Martin a d'abord voulu chercher à nous placer comme ouvriers de ferme. Puis, quand il a su que Joe et moi savions lire et écrire, il a déclaré que notre éducation ne devait pas être gâchée.

Ross fit la grimace.

— Je me souviens très bien du jour où il est venu chez nous, et qu'il nous a écoutés lire, et nous a fait écrire sous sa dictée. Ensuite il nous a longuement interrogés, puis nous a dit d'aller jouer dehors. Nous nous demandions ce qui pouvait bien se passer ! Plus tard, nous avons appris qu'il avait proposé à nos parents de payer nos frais de scolarité dans une véritable école. Les parents de Joe ont d'abord hésité, mais quand ma mère leur a dit qu'elle comptait accepter l'offre pour moi, ils ont accepté eux aussi. C'est ainsi que Joe et moi,

chaussés de bottes payées par votre père (un sourire éclaira brièvement son visage), avons commencé nos études à l'école primaire de la ville, où nous avons vite découvert l'étendue de notre ignorance ! Il nous a fallu travailler dur afin de ne pas rester indéfiniment assis dans la rangée des petits, ce qui était une motivation puissante. Je dois dire que les premières semaines nous sont apparues plus pénibles que n'importe quelle journée à la mine. Mais grâce à cela, j'ai été capable de trouver du travail dans un bureau pendant quelques années à la sortie de l'école. Puis, à dix-huit ans, je suis venu tenter ma chance à Londres.

Il sourit largement, ce qui transforma sa physionomie, comme s'il était heureux d'échapper à ses devoirs officiels, ne serait-ce qu'un instant. Pour la seconde fois, j'eus l'impression d'avoir déjà vu ce sourire auparavant.

— Comme Dick Whittington¹, reprit-il, j'étais persuadé que les rues de la capitale étaient pavées d'or. Ce n'était pas le cas, elles étaient pleines de boue, et la vie était chère. Je me suis enrôlé dans la police, qui recrutait activement à ce moment-là. Grâce à votre père, j'avais même une meilleure éducation que la plupart des jeunes recrues. J'ai encore travaillé tous les soirs avec mes livres pour l'améliorer. J'ai rapidement atteint le grade de sergent, et l'an dernier, celui d'inspecteur, dont je suis aujourd'hui l'un des plus jeunes représentants.

Il y avait dans sa voix un orgueil discret qui n'avait rien de déplacé.

Cette action de mon père, qui avait tant bénéficié à Ben Ross, était caractéristique de sa personnalité. Sa charité m'avait laissée sans le sou, mais je ne le lui reprochais pas.

— Mon père aurait été à la fois heureux et fier de voir que vous avez si bien réussi, dis-je.

— C'est ce qui m'a poussé à bien faire, répondit-il avec sérieux, puisque la bonté du Dr Martin m'avait ouvert des portes.

Je ne doutais pas de sa sincérité ni de sa détermination. Je me demandai si mon père avait sans le savoir déchaîné le monstre de l'ambition chez ce fils de mineur qu'il avait pris sous son aile. Cependant, je ne devais pas critiquer l'inspecteur Ross. J'avais vu le lieu affreux où, enfant, il avait commencé à travailler. Qui n'aurait pas souhaité y échapper à tout jamais ?

— Je suis heureuse de vous avoir revu, déclarai-je, même si les circonstances ne sont pas des plus agréables.

Il soupira, l'air contrarié.

— C'est une satanée affaire, si vous me pardonnez l'expression, Miss Martin, et je regrette bien que vous y soyez mêlée !

— Reviendrez-vous bientôt pour parler avec Mrs Parry et nous tenir au courant des progrès de votre enquête ? Elle voudra en être informée. Je ferais mieux de monter maintenant pour la réconforter.

— Oui, bien sûr, allez-y. Elle était en colère contre Miss Hexham à cause de son comportement, mais tout de même, apprendre qu'elle est morte, eh bien, cela fait un choc, surtout étant donné la manière dont elle est morte.

— Ce n'est pas seulement cela, dis-je sans réfléchir. Elle possédait des propriétés à Agar Town, qu'elle a vendues à la compagnie de chemin de fer. Mon défunt parrain avait investi dans l'immobilier et je crois que Tante Parry détient des biens un peu partout dans Londres.

Ce fut seulement quand j'eus fini de parler que je me rendis compte de la portée de mes propos. Cela ne pouvait être une coïncidence que Madeleine Hexham ait été retrouvée à Agar Town. D'une manière ou d'une autre, sa mort était liée à cette maison. Ce constat soudain dut se lire sur mon visage.

— Tiens, tiens... commenta Ross, pensif.

Et je sus qu'il pensait la même chose que moi. Il demanda abruptement :

— Saviez-vous quel genre de maisons on trouvait à Agar Town ?

J'exprimai mon ignorance d'un signe de tête.

— Elles étaient parmi les pires taudis de Londres, ce qui n'est pas peu dire.

— Josiah était... et Mrs Parry est toujours... propriétaire de taudis ? m'exclamai-je.

Cette maison confortable avec son mobilier luxueux, sa « bonne chère anglaise » et mes quarante livres par an, tout cela était-il financé par de pauvres gens vivant dans des conditions innommables ? La nourriture que j'avais mangée ce jour-là se mit à peser brusquement bien lourd sur mon estomac. Tout autour de moi me semblait souillé. Je fus prise de nausée.

— Je vous en prie, asseyez-vous ! s'exclama Ross en me conduisant vers une bergère à oreilles.

Je fus soulagée de m'y laisser tomber.

— Je suis désolé, dit-il, l'air malheureux, je n'aurais pas dû vous dire cela en plus de tout le reste.

— Non, il est bon que je le sache, murmurai-je.

Je parvins à me lever.

— Vous devriez partir maintenant, inspecteur.

— Oui, oui, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Simms se tenait dans l'entrée, le chapeau du visiteur à la main. Je ne fus pas surprise. Avait-il entendu quelque chose à travers la porte ? J'en doutais, vu l'épaisseur du bois.

— Je vais reconduire l'inspecteur, Miss Martin !

Je craignis que Ross ne soit agacé par les paroles du majordome, proférées dans le but de nous remettre tous deux à notre place, mais il eut seulement l'air amusé.

— Au revoir, Miss Martin, dit-il en s'inclinant.

— Au revoir, inspecteur Ross.

Je parvins à prendre congé avec un calme relatif et marchai jusqu'au bout du couloir, où j'attendis le retour de Simms.

— Ah, Simms, dis-je. L'inspecteur a apporté à Mrs Parry des nouvelles bien tristes et choquantes. Il semble que la pauvre Miss Hexham ait été assassinée.

J'eus la satisfaction de voir Mr Simms perdre contenance. Il me regarda, la

bouche ouverte.

— Assassinée, miss ?

— Oui. Un policier va venir interroger les membres du personnel. Voulez-vous les y préparer ? Il voudra sans doute savoir où Miss Hexham est allée après avoir quitté cette maison et si quelqu'un en a la plus petite idée, il faudra le dire.

Simms hocha la tête et émit un petit gargouillis que j'interprétai comme un acquiescement.

Je le remerciai et le priai d'apporter du vin de Madère au salon, Mrs Parry ayant sans doute besoin d'un remontant. Cet ordre sembla lui faire recouvrer ses esprits.

— Immédiatement, Miss Martin.

Je remontai pour accomplir mon devoir envers ma patronne. J'étais toute chamboulée, et pas seulement à cause de Madeleine Hexham.

1. Célèbre personnage de pantomime du XIX^e siècle, inspiré d'un personnage réel. Le jeune Richard Whittington, issu d'une famille pauvre du Gloucestershire, monte à la capitale avec son chat. Après bien des tribulations, il deviendra maire de Londres.

CHAPITRE 6

Très peu de temps après le départ de l'inspecteur Ross, Tante Parry, ayant bu deux verres de madère, se retira dans sa chambre pour s'allonger et permettre à Nugent de lui appliquer une compresse d'eau de Cologne. Auparavant, elle s'était exprimée longuement avec véhémence au sujet de Madeleine Hexham.

Elle regrettait, bien sûr, d'apprendre que celle-ci avait péri d'une manière si horrible, mais ne pouvait-on s'y attendre ? Le Dr Tibbett avait eu raison. Cette fille était tombée en mauvaise compagnie, avec les affreuses conséquences que l'on savait. Qu'allait dire Mrs Belling ? Elle serait terriblement embarrassée et blâmerait bien sûr son amie de Durham, qui avait trouvé Madeleine à sa demande, pour Mrs Parry. La correspondante de Mrs Belling avait fait preuve de bien peu de jugeote en recommandant cette fille. Penser qu'elle, Tante Parry, avait pris cette fille sous son toit et lui avait témoigné tant de gentillesse ! Maintenant, la dame de Durham, pour couvrir ses propres faiblesses, allait sans doute reprocher à Mrs Parry de ne pas avoir veillé plus strictement sur Madeleine.

Ce discours me fit penser au jeu de chaises musicales qui réjouit les enfants lors des fêtes. Chacun cherche un refuge et personne ne veut être attrapé quand le pianiste cesse de jouer. La musique s'était arrêtée pour la pauvre Madeleine et tous ceux qui la connaissaient cherchaient à trouver un refuge.

Enfin, Tante Parry se leva et déclara :

— J'espère que je n'aurai jamais un tel souci à votre propos, Elizabeth !

— Non, Tante Parry, bien sûr que non ! protestai-je en rougissant.

Je n'aimais pas que l'on me mette en garde contre une action que je n'avais aucunement l'intention d'entreprendre. Comme si j'étais assez sotte pour m'enfuir avec un admirateur si soucieux de discrétion que personne ne connaissait son visage ! Je me reprochai aussitôt d'être tombée dans le même piège que les autres et de me mettre moi aussi à blâmer Madeleine pour ses propres malheurs. Qui que fût cet homme, il devait avoir le don de persuasion. Madeleine lui avait fait confiance. Qui sait si, dans la même situation, je ne l'aurais pas cru, moi aussi ? Toutefois, j'aimais à penser que j'étais assez lucide et observatrice pour subodorer des intentions malhonnêtes.

L'expression de Tante Parry s'adoucit et elle me tapota le bras.

— Mais vous êtes la filleule de Josiah et votre papa était un homme

respecté, un médecin. Les circonstances sont fort différentes. Eh bien, c'est une leçon pour nous tous.

Quand elle fut partie, je me réfugiai dans ma chambre et m'assis pour tenter de démêler l'écheveau de mes pensées. La mort de Madeleine avait été pour moi l'occasion d'étranges retrouvailles. Je ne l'avais pas reconnu, bien sûr. Comment l'aurais-je pu ? Cela s'était passé il y a plus de vingt ans, alors que nous étions tous deux enfants. Cependant, je me souvenais des événements et des circonstances de notre rencontre comme si elle avait eu lieu à peine une semaine plus tôt.

Cette année-là, le début du printemps avait été humide et glacial. Il avait plu abondamment pendant la nuit. Le bruit de la pluie tambourinant sur les carreaux m'empêchait de dormir alors que j'avais bien enroulé la couverture autour de mes oreilles. Enfin j'avais sombré dans un sommeil agité, mais j'avais été réveillée par le martèlement de notre heurtoir en cuivre à tête de renard, suivi de quelques coups de poing pressants sur la porte d'entrée.

Je m'assis, pensant d'abord qu'il s'agissait du tonnerre. Puis j'entendis une voix.

— Docteur ! Dr Martin ! On a besoin de vous, monsieur !

Je me précipitai à la fenêtre. La chambre d'enfant se trouvait tout en haut de notre maison, une vieille bâtisse faite de pièces empilées les unes sur les autres comme des cubes d'enfant. C'était juste avant l'aube et je vis tout en bas la lumière vacillante d'une lanterne dans l'obscurité, qui diffusait un faible halo jaune. Une silhouette indistincte la tenait. Ce genre de visite se produisant fréquemment, je ne fus pas effrayée. Mon père était le médecin le plus réputé de la ville. L'autre, le Dr Fray, ne se déplaçait jamais avant le petit déjeuner, pas même pour une urgence, sauf s'il s'agissait de soigner un aristocrate. De plus, mon père était le médecin légiste officiel, et en tant que tel, la police le convoquait pour toutes sortes d'affaires. Un message aux petites heures du jour était tout aussi susceptible de concerner la mort d'un homme après une rixe dans une taverne ou celle d'un vagabond retrouvé sur le bord de la route que la convocation au chevet d'une femme en train d'accoucher. À huit ans à peine, je savais déjà tout cela.

En effet, j'étais une enfant assez précoce. Ma mère était morte quand j'avais trois ans et j'avais été laissée aux soins de mon père, de notre intendante, Mary Newling, et de ma bonne, Molly Darby, une fille indolente et rondelette. J'avais tout loisir de vagabonder dans la maison, de monter et descendre les escaliers étroits, de me cacher dans toutes sortes de recoins et de trous, car la plupart du temps personne ne s'occupait de moi ni ne m'observait. C'est ainsi que j'eus l'occasion de surprendre des conversations dont je n'aurais pas dû être témoin et d'acquérir des informations peu adaptées à mon jeune âge.

Ce matin-là, je n'avais donc pas à craindre que quelqu'un n'entre ni ne m'ordonne de me recoucher. J'entendais Molly ronfler paisiblement dans son lit de l'autre côté du palier. La porte d'entrée aurait pu être défoncée par le

visiteur qu'elle n'aurait pas remué.

Je tentai de remonter la guillotine mais j'avais les bras trop courts et ne pus la soulever que de quelques centimètres. Déjà la froide lumière grise de l'aube recouvrait les collines à l'horizon et, à travers l'interstice de la fenêtre, j'entendais des voix s'élever clairement dans l'air frais. Mon père était descendu ouvrir et il parlait à quelqu'un. Je l'entendis déclarer :

— J'arrive tout de suite. Courez à l'écurie, si vous voulez bien, et dites au garçon d'atteler le poney à la carriole.

À ce moment-là, un petit diable prit possession de moi. Non pas un grand méchant diable, juste un petit diabolin qui devait s'ennuyer à cette heure matinale. Je décidai que j'aimerais accompagner mon père. Ce serait une aventure. Bien sûr, si je demandais la permission, il me la refuserait, donc je ne la demanderais pas. Je savais qu'il faudrait quelques minutes au garçon d'écurie pour harnacher le poney que nous avions acheté récemment en remplacement de notre ancienne ponette. Celle-ci, de caractère placide, laissait les petites filles monter sur son dos et entraînait d'elle-même entre les deux brancards. Cependant, une fois vieille, elle avait été envoyée finir ses jours dans une agréable ferme, selon ce que m'avait dit mon père. Je savais que ce n'était pas vrai et que la jument avait été expédiée chez l'équarrisseur, mais je ne voulais pas peiner mon père en lui laissant voir mon chagrin, aussi avais-je feint de croire à ce mensonge qui partait d'une bonne intention.

De même, je me demandais parfois de manière fugace s'il était vrai que nous allions au ciel après notre mort ou bien si nous étions emmenés dans un endroit semblable à un abattoir. Je me reprochais aussitôt cette pensée parce que le ciel était dans la Bible. J'avais assisté à des enterrements et je savais que c'était des événements tristes et dignes, où l'on faisait grand cas d'une « espérance sûre et certaine de la résurrection ». Malheureusement, il n'y avait rien dans l'Écriture au sujet des poneys.

J'avais hoché la tête en disant que j'espérais que le fermier lui donnait parfois des carottes, qu'elle aimait tant. Mon père, soulagé que je ne fonde pas en larmes, avait répondu qu'il en était certain. Pour la première fois de ma vie, je constatais la manière dont les gens s'accordent tacitement pour accepter ce qu'ils savent être un mensonge, lorsque la vérité est trop détestable. En vieillissant, je me rendis compte à travers ma propre expérience que c'était souvent le cas. Avec l'exemple des carottes, on voit aussi comment, à peine un mensonge est prononcé, on éprouve le besoin d'y ajouter des fioritures. Cela peut vite devenir très gênant.

À ce moment-là, j'étais uniquement préoccupée par le fait de me vêtir en hâte. Pour cette tâche compliquée, je bénéficiais habituellement de l'aide de Molly. Je parvins tout de même à passer mes sous-vêtements ainsi qu'un jupon et une robe, mais mes bottes avaient été emportées par Molly afin d'être nettoyées, donc j'enfilai pieds nus une paire d'escarpins de soirée en satin complètement inadaptés, m'enroulai dans un châle en laine et dévalai l'escalier de derrière.

Je devais ensuite trouver le moyen de sortir de la maison. La porte d'entrée avait été déverrouillée, certes, mais il y avait des risques à sortir par là. Je pouvais trop facilement être vue. La porte de derrière devait être encore fermée et je savais que je n'aurais pas assez de force dans les doigts pour ouvrir le verrou. Soudain, alors que j'atteignais le bas de l'escalier, j'entendis un son métallique qui venait de la cuisine à l'arrière de la maison. Quelqu'un me facilitait la tâche. Je passai la tête dans la pièce et vis que Mary Newling, sans doute réveillée par le tumulte, était en train d'ouvrir la porte de la cuisine. Elle était imposante avec sa chemise de nuit ample et son châle en laine à rayures ; sa tête était une forêt de papillotes. Je fus momentanément distraite par les papillotes, me demandant pourquoi elle avait essayé de se friser les cheveux, puisqu'elle les portait toujours dissimulés sous un bonnet en coton.

Elle cria en direction des gens qui se trouvaient dans le jardin :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Une voix lança :

— On a besoin du docteur à la mine !

— Miséricorde ! s'exclama Mary. Est-ce qu'il y a eu une explosion ou un éboulement ?

— Ni l'un ni l'autre, madame, ils ont trouvé un seul corps.

Un seul corps ? Même moi, je comprenais que c'était inhabituel. Quand une galerie s'effondrait ou qu'il y avait un coup de grisou, les cadavres se comptaient par dizaines, si on les retrouvait. La plupart des hommes travaillaient encore à la lumière de lampes traditionnelles, dont la flamme était directement en contact avec l'air. Molly Darby m'avait raconté des histoires glaçantes d'hommes ensevelis au milieu des veines de charbon qu'ils exploitaient, des femmes et des enfants aussi. Le père de Molly et ses trois frères travaillaient à la mine, et sa propre mère, dans sa jeunesse, avait parcouru en rampant des conduits étroits en portant de lourds paniers de charbon sur son dos, avant qu'un accident la laisse infirme. C'est Molly qui m'avait expliqué cette ironie du sort : dans les mines où l'on disposait d'un grand nombre de lampes de sûreté, invention récente de Sir Humphry Davy, on exigeait des hommes qu'ils travaillent dans des tunnels encore plus profonds et plus dangereux.

Bien que notre ville soit une petite cité minière du Derbyshire, nous y croisions rarement les mineurs. Ils vivaient avec leurs familles dans des corons, dans des habitations tellement petites, m'avait expliqué Molly avec gaieté, que si quelqu'un se retourne dans son lit, dans la maison d'à côté, le voisin tombe du sien ! Derrière chaque maison se trouvait une porcherie, dont on abattait l'occupant au début de l'hiver après l'avoir engraisé avec soin. La viande de porc salée constituerait l'essentiel des repas de la famille jusqu'au printemps. Les mineurs avaient obligation d'acheter leurs provisions au magasin de la mine, en payant avec des jetons qui n'étaient pas acceptés dans les autres boutiques. Ces jetons étaient connus sous le nom de « *truck* »,

m'avait expliqué Molly, en ajoutant : « Cela les empêche de dépenser tout leur salaire au pub. » Cela accroissait aussi leur isolement par rapport aux autres habitants de la ville, qui pour leur part n'avaient aucune raison de se rendre dans les corons.

En conséquence, une sorte de frayeur superstitieuse était née à leur sujet. On reconnaissait qu'ils travaillaient dur et se suffisaient à eux-mêmes, mais on les considérait comme une race à part, d'une force et d'une résistance mythiques, parce qu'ils s'aventuraient dans des profondeurs sombres où la plupart des gens redoutaient de se rendre. De temps à autre, quand la conversation roulait sur la mine, Mary Newling soupirait et déclarait qu'il s'agissait d'une existence dangereuse et que personne n'aurait dû être obligé de gagner sa vie en creusant dans le noir comme une taupe.

Cette remarque était en général suivie d'un marmonnement indistinct au sujet du prix du charbon ou d'un sous-entendu acerbe contre l'un des directeurs de la mine qui venait de se faire construire un manoir grâce aux bénéfices engrangés.

Mary n'avait pas approuvé que l'on embauche Molly Darby pour s'occuper de moi. Mon père l'avait fait afin d'aider la famille Darby. « Le docteur laisse son bon cœur l'emporter sur son bon sens ! disait-elle en reniflant. Ce n'est pas la première fois. Et ce ne sera pas la dernière, c'est moi qui te le dis. »

Avec tout cela, je languissais de visiter une mine, comme tout autre endroit interdit. Pas de descendre dans le noir, bien sûr, juste de la voir d'en haut. Je n'aimais pas beaucoup le noir et la nuit, j'étais toujours rassurée d'entendre les ronflements de Molly Darby de l'autre côté du palier. Cependant, j'étais plus que jamais décidée à monter en cachette dans la carriole. Mary tournait le dos à la porte de la cuisine, qu'elle avait refermée sans la verrouiller. Je me cachai sous l'escalier tandis qu'elle passait lourdement en maugréant, puis remontait. Elle croisa mon père qui descendait et ils entamèrent une brève conversation. C'était le moment de tenter ma chance.

Je traversai la cuisine en courant, entrouvris la porte et me glissai dehors. Nous n'avions pas de jardin, mais une cour pavée. De l'autre côté se trouvait une écurie toute simple surmontée d'un grenier, où dormait le palefrenier. On s'affairait beaucoup dans la cour. Le jour commençait à se lever. Je vis le garçon d'écurie et un autre homme, sans doute le messenger, faire entrer avec difficulté le nouveau poney dans le brancard. C'était un bel animal doté de balzanes blanches et d'un tempérament inégal. Il n'appréciait pas d'être arraché à sa stalle douillette aux petites heures du jour et il le faisait savoir. Sous mes yeux, il rua et donna un coup de sabot au visiteur. Celui-ci laissa échapper une flopée de jurons, dont une bonne partie que j'entendais pour la première fois. Je les gardai en mémoire, même si je me rendais compte que je ne pouvais pas les utiliser. J'avais l'ouïe fine.

Le moment était venu. Tout en restant dans l'ombre, je fis le tour de la cour, en passant devant l'écurie et réussis à monter dans la carriole sans être vue. Une fois à l'intérieur, je rabattis sur moi la couverture qui s'y trouvait toujours

et je m'aplatiss sous le banc en bois.

La carriole fit une brusque embardée au moment où le poney entra enfin dans le brancard, persuadé à moitié par la douceur, à moitié par la force. Mon père arriva dans la cour et la carriole se balança de nouveau quand il grimpa sur le siège et prit les rênes. Je me demandai si le messenger allait l'accompagner, risquant ainsi de me découvrir. Ce ne fut pas le cas et mon père appela le poney par son nom, fit claquer les rênes et nous partîmes.

Il faisait très froid, ce que je n'avais pas prévu. En traversant la cour en courant, j'avais marché dans des flaques d'eau et mes escarpins en satin étaient trempés. Je ressentis vite l'absence de bas. Mon châle en crochet était de peu d'utilité : trop de trous. Prise de frissons, je me pelotonnai sous la couverture en la tirant plus près de moi. Mon père poussa un cri :

— Mais qu'est-ce que... ?

Il tira violemment sur la couverture et je fus découverte. Nous avançons toujours à vive allure sur la route cahoteuse, la carriole oscillait et rebondissait. Mon père s'exclama d'une voix sèche :

— Que fais-tu là, Lizzie ?

— Je voulais venir avec toi...

— Peuh !

J'eus l'impression qu'il se retenait d'utiliser l'un des jurons que j'avais entendus un peu plus tôt dans la cour.

— Eh bien, il va falloir que tu restes là maintenant. Je ne peux pas faire demi-tour.

— J'ai froid, dis-je sottement.

— Eh bien, tu auras froid, que veux-tu ? Enveloppe-toi dans la couverture et prends ton mal en patience.

Je savais qu'il était très fâché. Je n'avais pas vraiment peur mais j'étais désolée et je le lui dis.

— Désolée ? fit-il. Qu'est-ce que ça me fait que tu sois désolée ?

Je ne sus répondre à sa question. Mais je fus troublée de penser que j'avais fait quelque chose de si grave qu'il refusait d'accepter mes excuses. Y avait-il des péchés si graves que l'on ne pouvait jamais être pardonné, quels que soient vos remords et votre désir de vous racheter ?

Maintenant que je pouvais m'envelopper complètement dans la couverture, c'était moins terrible. Le vent ébouriffait mes cheveux et me piquait les oreilles, mais je n'avais plus si froid. Je m'habituais.

Nous étions déjà sortis de la ville et empruntons une route de campagne. C'était pour moi un territoire inconnu. Au loin se dressaient d'étranges collines de forme pyramidale. Je me frottai le bout du nez avec le dos de la main pour recouvrer des sensations, et quand je retirai ma main, je vis qu'elle était tachée de noir. Cela ne pouvait venir que de quelque chose dans l'air. J'avais envie de poser des questions : où nous rendions-nous exactement, que s'était-il passé et si quelqu'un était mort, qui était-ce et comment était-il mort ?

Je décidai cependant qu'il valait mieux me faire oublier et de toute façon, une fois arrivée, j'allais découvrir tout cela par moi-même.

Nous nous arrêtâmes devant un grand bâtiment en pierre entouré de cabanes en bois, derrière lequel se dressait une cheminée en brique. Je regardai autour de moi avec curiosité. Je n'avais jamais rien vu de semblable. La mine était bien plus grande que ce que j'avais imaginé : presque une ville à part entière, grouillante, désordonnée, avec son enchevêtrement de bâtiments de formes étranges et aux usages mystérieux, tout noircis par la poussière du charbon. En toile de fond s'élevait un teruil. Des femmes et des enfants le gravissaient comme d'innombrables fourmis, cherchant tant bien que mal de petits morceaux de charbon pour remplir les seaux et les sacs qu'ils portaient. Les gens allaient et venaient dans une confusion totale, certains se dépêchaient, d'autres marchaient avec lenteur et lassitude. Il y avait des charrettes tirées par des poneys décharnés que l'on ne soignait jamais et, non loin de nous, un groupe d'hommes qui conversaient à voix basse. Ils avaient le visage noirci par le charbon, tout comme leurs vêtements. Je sentais qu'ils étaient bouleversés, en colère aussi, mais malgré cela, ils semblaient désespérés. Quoi qu'il se passât, ils n'y pouvaient plus rien.

Mon père descendit d'un bond de la carriole, avec un simple :

— Attends-moi ici, Lizzie. Ne bouge pas, tu m'entends !

Je n'eus pas le temps de lui promettre quoi que ce soit avant qu'il ait disparu dans le bâtiment en pierre.

Je me rendais compte que j'étais la cible de nombreux regards. Tout près, j'aperçus un garçon mince, dégingandé, aux vêtements rapiécés. Il tenait la bride du poney, sans doute à la demande de mon père. Il paraissait un peu plus vieux que moi, et m'observait attentivement, prenant son temps, sans aucune gêne. Il avait une tignasse de cheveux noirs (ou peut-être seulement sales) mais son visage était à peu près propre. Ses yeux étaient noirs, eux aussi, ce qui lui donnait un petit air de Gitan. S'il m'avait simplement scrutée bêtement, j'aurais pu le supporter avec flegme, mais son lent examen était déroutant.

Il dut sentir mon trouble car il demanda, sans s'embarrasser de politesses :

— Qui t'es, toi ?

La désinvolture avec laquelle cette phrase était prononcée me contraria encore plus. Je devais être un peu étrange, assise dans la carriole avec la couverture autour de moi et mes cheveux détachés, mais je me repris et annonçai d'une voix altière :

— Je suis Miss Martin. Le Dr Martin est mon père.

— Oh, je vois, fit mon interlocuteur avec la même voix traînante. Et que fait donc Miss Martin ici avec son père ?

— Cela ne vous regarde pas ! aboyai-je. Vous êtes un petit impertinent. Allez-vous-en !

À cela, il répondit par un sourire jusqu'aux oreilles, révélant des dents très blanches et régulières. Rien que cela était inhabituel. Les seuls garçons de ce

genre que j'avais vus, des gamins des rues, avaient généralement perdu une ou deux dents dans des bagarres. Comme il ne faisait pas mine de partir, je décidai de profiter de sa présence pour acquérir des informations. De plus, je souhaitais asseoir mon autorité.

— Quel est ce bâtiment ? demandai-je en montrant la grosse bâtisse en pierre où était entré mon père.

Le garçon eut l'air surpris par mon ignorance.

— Eh bien, les bureaux.

— Qui travaille là ?

S'il me trouvait ignorante, tant pis. J'ignorais tout en effet de ce qui se passait dans cet endroit.

— Des types aux mains bien propres, dit le garçon sèchement. Ils sont jamais descendus dans la mine, mais ça les empêche pas d'y envoyer les autres.

Il sembla soudain prendre une décision, fourragea dans sa poche et en sortit un petit objet gris terne qu'il me tendit.

— Tiens, tu peux prendre ça si tu veux. Peut-être que ça te portera chance.

— C'est un morceau de schiste argileux, énonçai-je, soucieuse de lui montrer que je savais certaines choses.

Je me rendis vite compte que ce n'était pas tout. À la surface de la pierre était gravée l'image d'une petite fougère, d'une si parfaite exactitude jusque dans le moindre détail que je poussai une exclamation ravie, faisant de nouveau sourire le garçon.

— Ce n'est pas du schiste, alors ? demandai-je, pensive, et un peu embarrassée après avoir été si fière de l'avoir identifié.

Il haussa les épaules.

— C'est bien du schiste. On en trouve des tas comme ça par ici ; on les fend en deux et avec un peu de chance, on trouve quelque chose comme ça à l'intérieur.

À ce moment, mon père sortit du bâtiment en pierre, accompagné par un homme trapu qui semblait presque aussi large que haut. L'inconnu portait une redingote froissée et, peut-être pour allonger sa silhouette, un grand haut-de-forme en soie qui paraissait singulièrement déplacé. Il avait aussi une pipe en terre éteinte à la bouche, qu'il mâchonnait comme si c'était là son utilité, ce qui ajoutait une férocité supplémentaire à ses traits belliqueux. Je ne savais pas qui était cet homme, mais je n'aimais guère sa figure. Je sentais toutefois que c'était quelqu'un qui comptait. Les mineurs noircis de charbon cessèrent leur discussion pour le regarder, puis ils s'éloignèrent lentement, tournant le dos à la scène.

— Je file ! lança mon compagnon qui disparut d'un coup, m'abandonnant avec le poney.

J'espérai que l'inspecteur Ross se révélerait plus tenace maintenant dans sa recherche du meurtrier de Madeleine Hexham que l'enfant des rues qui avait détalé si vite.

Ils ont tous peur de cet homme, avais-je pensé à l'époque. Il doit être très important. Et aussi très puissant. Je ne sais pourquoi, je l'en aimais encore moins.

Mon père, remarquai-je avec fierté, n'avait pas peur de lui. Il marchait à grandes enjambées à côté de lui et tous deux entrèrent dans une cabane. Au bout d'un moment, ils ressortirent. Là, c'était mon père qui était en colère.

Sa voix s'élevait clairement dans l'air du matin.

— Cet enfant est loin d'avoir dix ans ! Vous savez aussi bien que moi qu'il est illégal depuis près de deux ans d'employer un garçon de moins de dix ans pour travailler sous terre !

Il y avait tant de rage dans sa voix que je crus que cela affecterait Haut-de-Forme, mais il se contenta de dévisager mon père insolemment et de hausser les épaules. Puis il ôta sa pipe de sa bouche et répondit sur un ton plein d'agressivité :

— Les parents du gamin m'ont dit qu'il avait dix ans, mais qu'il était petit pour son âge. Je les ai crus. Vous savez bien que ce sont tous des avortons, les morveux des mineurs.

J'étais stupéfaite. D'habitude, tout le monde s'adressait à mon père avec respect. Comment osait-il ? songeai-je, furieuse. Comment osait-il s'adresser sur ce ton à mon père ?

J'attendis, persuadée que mon père allait le remettre à sa place. Toutefois, bien qu'il eût l'air furieux, il répondit d'une voix calme et froide. C'était peut-être plus impressionnant que s'il avait crié.

— Oui, dit-il. Je sais que ces enfants naissent de mères mal nourries, qu'ils souffrent eux-mêmes de malnutrition et qu'ils sont habitués à accomplir de lourdes tâches dès leur plus jeune âge. Pas étonnant qu'ils souffrent de rachitisme et d'autres maladies et que leur squelette soit rabougri. Mais cet enfant là-bas (mon père fit un grand geste en direction du cabanon), il est impossible que quiconque lui donne plus de six ou sept ans.

Avant que Haut-de-Forme ait pu répondre, il y eut un grand bruit... et deux hommes sortirent à reculons par la porte de la cabane, chargés d'un brancard. Sur celui-ci reposait une petite forme sous une couverture. Comme l'un des hommes trébuchait sur le sol irrégulier, la civière pencha et la couverture se déplaça. Une toute petite main se balançait doucement dans le vide.

Mon père ôta son chapeau, mais Haut-de-Forme ne fit que renifler et garda son ridicule couvre-chef.

On avait amené une charrette près de la porte et les hommes y installèrent le brancard. Soudain, un cri atroce déchira l'air. Je n'avais jamais rien entendu de tel et cela me fit sursauter. Le poney, effrayé lui aussi, commença à avancer, n'ayant plus personne pour lui tenir la tête et l'immobiliser. La carriole fit une embardée et je crus qu'il allait s'emballer et m'emporter. J'attrapai les rênes et les tirai de toutes mes forces. À mon grand soulagement, le poney s'arrêta.

Une femme était apparue, qui courait vers mon père, Haut-de-Forme et la

charrette où était placé le brancard. Elle agitait les bras et prononçait des propos incohérents, criant comme une folle, avec une bouche déformée de gargouille. Le châle qu'elle portait à la manière des ouvrières, sur la tête et fermé sous le menton par une épingle, se détacha, glissa et tomba dans la boue. Elle ne s'en rendit même pas compte, bien qu'elle fût peu vêtue. Elle avait le visage ridé d'une vieille femme, mais d'après la manière dont elle courait, elle devait être très jeune. Elle monta tant bien que mal dans la charrette, se jeta sur le petit corps et, pleurant, repoussa la couverture. Je compris que c'était la mère du petit garçon et regardai, horrifiée.

— Davy, Davy ! sanglotait-elle. C'est maman ! Réveille-toi et parle-moi !

Haut-de-Forme se détourna avec une expression de dégoût. Les hommes qui avaient porté le brancard s'écartèrent, peïnés et mal à l'aise. Mon père s'avança et tenta de lui parler avec douceur ; elle ne fit que hurler de plus belle. Trois autres femmes coiffées de châles, qui lui ressemblaient, apparurent et parvinrent à l'arracher à la charrette. Les hommes soulevèrent la charrette à bras et se mirent à avancer, suivis par le groupe de femmes qui soutenaient la mère en deuil.

Quand ils eurent disparu, mon père remit son chapeau et se tourna vers Haut-de-Forme.

— Il y aura une enquête, dit-il sèchement. Vous avez ma parole. J'y veillerai. Cette affaire ne sera pas étouffée.

Haut-de-Forme ne sembla guère impressionné par les paroles et l'attitude de mon père.

— Faites comme bon vous semble, dit-il. La propre mère du gamin, celle qui vagissait et s'égosillait, m'a dit elle-même que le gamin avait dix ans. Je l'ai crue. Aucun coroner ne pourra prouver le contraire.

Sur ce, il tourna les talons et regagna les bureaux de la mine. Mon père se dirigea vers la carriole. Il grimpa, prit les rênes et siffla pour faire avancer le poney. Je savais qu'il était toujours en colère, mais que sa colère n'était pas dirigée contre moi. Je sentis qu'il se rendait à peine compte de ma présence sur le siège à côté de lui. Lorsque nous passâmes les grilles, j'eus l'impression de voir le garçon qui m'avait donné le porte-bonheur, mais je n'en étais pas sûre, même en me dévissant le cou pour tenter de l'apercevoir. Si c'était bien lui, il avait déjà disparu.

Nous étions à mi-chemin de chez nous lorsque je me risquai à parler.

— C'est un petit garçon qui est mort, dis-je. Un tout petit garçon, n'est-ce pas, papa ?

Mon père se tourna vers moi et je crois que c'est seulement à cet instant qu'il s'aperçut de ma présence.

— Oh, Lizzie...

Puis, secouant la tête :

— Oui, un tout petit enfant. Plus jeune que toi, je pense.

— Que faisait-il à la mine ? demandai-je. Il n'était tout de même pas assez grand pour extraire le charbon !

Mon père tira sur les rênes et nous nous arrê tâmes.

Le soleil était haut dans le ciel et répandait sur mes épaules une chaleur bienvenue. Nous avions laissé derrière nous les environs de la mine et n'avions pas encore atteint les faubourgs de la ville. Nous nous trouvions dans un paysage agréablement vallonné, où les terrils n'étaient que de petites formes à l'horizon. Tout paraissait si propre et si calme ; la saleté de l'endroit que nous venions de quitter et l'affreuse scène à laquelle je venais d'assister semblaient à peine réelles dès lors, comme si tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve.

— Il travaillait aux trappes, dit mon père. Tu sais ce que c'est, Lizzie ?

Je fis signe que non.

— Voyons, dit mon père, comment t'expliquer ? Voilà. L'air sous terre est très mauvais. Il faut apporter de l'air frais dans les tunnels. Donc on a construit deux grands conduits de ventilation.

Mon père fit des gestes pour me représenter les longs tubes étroits.

— L'air frais est aspiré par un tube, jusqu'aux tunnels de la mine, et l'air vicié est refoulé dans l'autre. Pour contrôler tout cela, il y a un système de trappes en bois. Ce sont des enfants, des petits garçons, qui restent assis là toute la journée pour faire ça.

— Dans le noir ? demandai-je, horrifiée.

— Oui, Lizzie, dans le noir.

— Tout seuls ?

— La plupart du temps.

Je pensai au petit garçon, plus jeune que moi, qui avait été forcé de rester assis de longues heures seul dans l'obscurité souterraine. J'essayai d'imaginer combien il avait dû être effrayé, et se sentir seul. Je me demandai s'il y avait des rats dans les galeries.

— Pourquoi est-il mort ? murmurai-je.

Mon père soupira.

— Sur le certificat de décès, j'ai écrit : « épuisement ». Cela n'a pas plu à Harrison.

— Harrison, c'est l'homme au haut-de-forme et à la pipe ?

— Oui. C'est lui le responsable de la mine. Il s'est efforcé de me démontrer que le travail qu'effectuait l'enfant n'avait rien de pénible et qu'à son avis « épuisement » n'était pas le mot approprié. Je lui ai expliqué que l'épuisement peut avoir plusieurs origines, parmi lesquelles la faim et la peur. Plus difficile à prouver, mais tout aussi réelle, la perte de tout espoir. Je crois que cet enfant est mort parce qu'il n'avait plus aucune raison de vivre. Toutefois, c'est mon opinion personnelle et non pas un avis médical. Devant le coroner, je parlerai de mauvaise alimentation et de faiblesse générale.

Soudain, il frappa du poing la barre métallique à laquelle étaient attachées les rênes.

— Cela n'aurait pas dû se produire ! Depuis deux ans maintenant, il est illégal d'employer un garçon de moins de dix ans, ou une femme ou une fille

de n'importe quel âge, pour travailler sous terre. Harrison le sait parfaitement.

— Alors, demandai-je, est-ce que Mr Harrison sera puni ?

Mon père laissa échapper un petit rire sans joie.

— Non, ma chérie, personne ne sera puni. Harrison dira qu'il ignorait que l'enfant était si jeune. Il poussera les parents de l'enfant, en les intimidant ou en les payant, à confirmer qu'ils ont menti sur l'âge de leur fils. Je doute que quiconque écope ne serait-ce que d'une amende. Et même si les propriétaires de la mine ont une amende, elle sera dérisoire. Mais cela ne se reproduira pas. J'y veillerai. Je vais faire un tel remue-ménage que Harrison, malgré son obstination et son manque total de sens moral, n'osera plus jamais faire descendre un enfant si jeune dans la mine !

Il démêla les rênes, les fit claquer et nous repartîmes. Le porte-bonheur était dans ma poche. Je prévoyais de le montrer à mon père quand l'occasion s'y prêterait. Ce qui ne serait pas tout de suite. Le poney, sentant la proximité d'une écurie confortable, trotta allégrement, les oreilles dressées, et nous fûmes bientôt chez nous.

Alors que mon père me raccompagnait à l'intérieur, nous entendîmes de nouveau le bruit d'une femme en pleurs. Molly Darby était assise sur une marche de l'escalier, son tablier pressé contre son visage, et elle se lamentait parce que j'avais échappé à sa surveillance et qu'on le lui reprochait. Elle était énergiquement sermonnée par Mary Newling qui se dressait au-dessus d'elle et l'accusait d'être une fainéante qui n'allait pas tarder à être renvoyée par le docteur, et certainement sans aucune référence. Se rendait-elle compte, Miss Elizabeth pouvait être n'importe où, et peut-être qu'on ne la reverrait jamais ! La pauvre innocente avait peut-être été enlevée par des bohémiens, elle pouvait être tombée dans un fossé ou avoir été écrasée par le charretier qui était presque toujours saoul.

— Voilà, voilà, elle est là, dit mon père en me poussant devant lui pour prouver qu'aucune de ces calamités n'était survenue.

Molly poussa un hurlement de joie et bondit vers moi, me serrant contre sa poitrine volumineuse.

— Oh, monsieur ! Oh, Miss Elizabeth ! Où étiez-vous passée ? Je vous jure, monsieur, je suis allée dans sa chambre à sept heures pile pour la réveiller et elle était partie ! Je n'ai pas entendu un bruit !

— Emmenez-la pour la nettoyer, dit mon père d'un ton las. Mary, préparez-nous du thé, voulez-vous.

Je m'aperçus que mes mains et mes vêtements étaient couverts d'une fine couche de poussier qui était toujours en suspension au-dessus de la mine. Mon visage était sans doute noirci, lui aussi.

Alors que Molly me faisait monter, mon père lança :

— Attendez.

Nous nous arrê tâmes. Molly s'enquit craintivement :

— Oui, monsieur ?

— Lizzie...

— Oui, papa ?

Je devais sembler aussi inquiète que Molly, effrayée que j'étais de recevoir une punition pour mon escapade.

— N'oublie jamais ce que tu as vu aujourd'hui. Souviens-toi que cela représente le vrai prix du charbon.

Dès que j'en eus la possibilité, je mis mon fossile de fougère avec mes autres « trésors » d'enfant dans une boîte japonaise cabossée. Je savais que ce que j'avais vu ce matin-là resterait à jamais gravé dans mon esprit. Je ne comprenais pas pleinement la dernière remarque de mon père. Mais après ce jour, je n'entendis plus jamais Mary Newling se plaindre du prix du charbon.

Mon père était un homme bon et affectueux. Cependant, il était très occupé et, tant que je semblais heureuse et en bonne santé, il ne s'inquiétait pas de moi.

Toutefois, mon escapade avait dû le faire réfléchir. Il se rendait compte que j'étais bien partie pour devenir une parfaite petite sauvage. Peu de temps après l'épisode de la mine, Molly Darby quitta notre maison pour épouser un fermier et elle fut remplacée par une gouvernante, Mme Leblanc. Mon père, bien sûr, avait engagé cette personne surtout parce qu'elle avait désespérément besoin d'une situation. De nouveau, sa bonté l'emportait sur son bon sens.

Je compris bientôt qu'il n'y avait jamais eu de M. Leblanc et que madame était un titre de courtoisie. Cependant, elle était vraiment française et prétendait être venue en Angleterre bien des années auparavant en tant que gouvernante dans une très bonne famille. Malheureusement, cette famille était maintenant partie pour l'Inde et ne pouvait donc lui fournir de références.

J'avais surpris Mary Newling disant à un visiteur à la cuisine : « Gouvernante, mon œil ! Celle-là, c'est en chambre qu'elle gagnait des sous, pas dans une salle de classe ! Elle a peut-être perdu ses charmes, mais elle a toujours la langue déliée. Le pauvre docteur est bien trop bon et prêt à écouter n'importe quelle fable. »

Je retins ces paroles sans les comprendre. La pauvre Mme Leblanc avait sans doute vécu des heures difficiles et elle était éperdument reconnaissante à mon père de l'avoir sauvée. Elle avait environ quarante-cinq ans, et c'était un petit bout de femme gracie, avec des cheveux roux foncé (j'entendis Mary Newling déclarer qu'elle obtenait ce résultat grâce au henné). Elle avait des yeux profondément enfoncés, de toutes petites mains et de tout petits pieds et elle se déplaçait avec adresse et rapidité. Malheureusement, son éducation avait des lacunes. Elle fut capable de m'apprendre à lire et à écrire en français et en anglais, et à parler couramment la langue, mais c'était à peu près tout, à part un peu d'arithmétique simple. Elle n'avait qu'une vague idée de la géographie et quant à l'histoire, elle ne connaissait que celle de France, sous forme de contes follement romantiques de rois et de chevaliers que j'adorais écouter. En bonne royaliste fidèle à l'*Ancien Régime*^{*1}, elle parlait avec mépris de cet arriviste d'ancien empereur Bonaparte et avec encore plus de

furieux des maudits *orléanistes**. Quand la révolution de 1848 fit tomber Louis-Philippe du trône qu'il avait usurpé dix-huit ans auparavant, sa satisfaction fut immense. « Mieux vaut une république que ce traître Orléans, *chère** Elizabeth ! »

Malheureusement, lorsque nous apprîmes que, par un nouveau bouleversement de la politique française, Louis Napoléon Bonaparte, neveu du vieux monstre, s'était proclamé empereur des Français, ce fut plus que Mme Leblanc ne pouvait en supporter. Elle se consola généreusement avec une bouteille de brandy et s'écroula, inconsciente, sur le canapé du salon. Lorsqu'elle entra au petit matin pour nettoyer le foyer et refaire le feu, Mary Newling la découvrit là, la bouteille vide à côté d'elle. Cette faute ne pouvait être tolérée et elle nous quitta. Je regrettai de la voir partir car je m'étais attachée à elle. Je manquais d'amis de mon âge et Mme Leblanc avait été plus qu'une gouvernante : une compagne qui avait toujours le temps de m'écouter.

Comme j'avais quatorze ans, mon père décida qu'il allait se charger lui-même de mon éducation. Sauf que, pris par ses autres engagements, il ne put jamais s'en occuper pleinement. Je fis mon éducation moi-même, en dévorant tous les livres qui me tombaient sous la main.

Pauvre Mme Leblanc ! Je songeais à elle maintenant. Que lui était-il arrivé après qu'elle nous eut quittés ? Et comme ma situation était devenue semblable à la sienne, lorsque je n'avais ni logement ni emploi ! Il était peu probable qu'elle ait retrouvé une place honorable. Peut-être avait-elle fini par faire du porte-à-porte pour vendre des babioles et des articles de papeterie ?

Cependant, la vie avait continué. Mary Newling resta avec nous jusqu'à ce que son âge avancé la contraigne à prendre sa retraite et à aller vivre chez une de ses sœurs, veuve. Ce fut donc moi qui me mis à tenir la maison de mon père, avec l'aide d'une bonne. La mort de mon père, quand elle survint, fut soudaine, mais paisible. Il dit qu'il était fatigué et qu'il irait se coucher tôt. Il ne se réveilla pas. Presque toute la ville assista à son enterrement, après quoi j'eus la tâche de régler ses affaires.

Elles étaient dans un état lamentable. Je compris rapidement que je devais m'attendre à la ruine presque complète. Beaucoup des patients pauvres de mon père ne l'avaient jamais payé et il ne les avait jamais relancés. Il avait aussi aidé bon nombre d'entre eux en leur donnant de l'argent pour joindre les deux bouts pendant qu'ils étaient malades et ne pouvaient pas travailler. Il ne restait plus un sou vaillant pour régler ses dettes. Dans le registre où il consignait les sommes versées, deux noms revenaient chaque semaine, ceux de Mrs Ross et de Mrs Lee, mais ces femmes ne semblaient pas avoir été ses patientes. Pourquoi leur avait-il versé de l'argent si longtemps ? C'était un mystère. Si Mary Newling avait été encore en vie, j'aurais pu lui poser la question, mais elle était décédée deux ans avant mon père. Cette énigme-là venait d'être résolue par l'inspecteur Ross.

À l'époque, je n'avais pas eu le temps de m'en préoccuper, car je devais vendre la maison, payer les dettes et me trouver une chambre. Quand tout fut

terminé, je donnai une petite somme à la bonne, avec une excellente lettre de recommandation. Je lui dis que je regrettais de ne pas pouvoir faire plus pour elle.

— Ça ne fait rien, miss ! se récria-t-elle.

Je voyais bien cependant qu'elle me trouvait très avare. Elle ignorait que j'avais besoin du moindre penny en attendant de trouver le moyen de gagner ma vie. Je pris une chambre dans la maison d'une voisine veuve, Mrs Neale, pour un petit loyer hebdomadaire qui incluait ma nourriture. Elle me connaissait depuis toujours. Je savais qu'elle m'avait offert son aide par sollicitude mais aussi par fidélité à la mémoire de mon père.

J'imaginai les ragots que ma condition d'alors devait susciter dans la ville, les reproches accumulés sur la tête de mon pauvre père. J'étais sûre qu'il ne m'avait pas laissée dans une situation si désespérée par simple étourderie. Il était relativement jeune – il avait cinquante-sept ans – et il se croyait en bonne santé. Il ne s'attendait pas à ce que la mort vienne frapper si tôt à sa porte, avec une telle autorité. Il avait supposé qu'il aurait le temps de mettre un peu d'argent de côté pour moi, ou peut-être avait-il songé que je me marierais.

Les regards de pitié et d'inquiétude sur mon passage n'existaient pas uniquement dans mon imagination. Personne ne se donnait la peine de les dissimuler. Je ne pensais pas non plus que Mrs Neale, malgré sa gentillesse, me garderait sous son toit indéfiniment. Elle faisait déjà des sous-entendus. Je devais partir, mais où aller ? À cause de l'enseignement erratique de Mme Leblanc, je ne possédais aucune des compétences nécessaires pour éduquer de jeunes ladies. La place de gouvernante, éternel refuge des jeunes femmes dans ma position, m'était fermée. J'aurais pu donner des leçons de langue française, si seulement il y avait eu des gens dans notre ville qui souhaitent l'apprendre. Or une rapide enquête m'apprit qu'il n'y en avait point.

En désespoir de cause, je ravalai ma fierté et écrivis aux quelques connaissances de mon père qui pouvaient être en mesure de me trouver un emploi. À ma grande surprise et à ma grande joie, je reçus une réponse positive de la veuve de mon parrain, Mrs Josiah Parry. Mrs Parry écrivait qu'elle était désolée d'apprendre la mort de mon père et supposait que j'étais dans la gêne, mon père n'ayant jamais eu de flair pour les affaires. Si je souhaitais venir vivre à Londres avec elle, j'étais la bienvenue. Elle avait besoin d'une dame de compagnie. Elle était en mesure de m'offrir le gîte et le couvert, et nous pourrions discuter d'un salaire acceptable à mon arrivée. Elle souhaitait que je commence tout de suite.

J'acceptai sans hésitation, même si je n'avais jamais rencontré la dame en question et que je ne me rappelais que très vaguement un monsieur triste qui m'avait donné un shilling.

C'était un saut dans l'inconnu, mais je n'avais pas le choix.

C'est ainsi qu'un jour ou deux après mon vingt-neuvième anniversaire, je me mis en route pour Londres, après avoir acheté un billet de train avec mes maigres ressources. Et là, j'avais rencontré de façon inattendue une figure de

ma région et de mon passé.

Je pris la fougère fossilisée dans ma boîte laquée et me demandai si, par magie, elle était responsable de cette improbable réunion et si quoi que ce soit, de bon ou de mauvais, allait en sortir.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

CHAPITRE 7

Ben Ross

Je l'avais reconnue au premier regard. En revanche, j'avais dû lui expliquer qui j'étais, et alors seulement, elle s'était souvenue du petit garçon de la mine. Dans cette ville grouillante, j'avais vu des choses effroyables et j'avais souvent eu le cœur lourd à la pensée de la misère qui était le lot de tant de gens. Là, alors que j'étais préoccupé par la violence faite à une personne en particulier, et par la difficulté de la tâche qui m'attendait, le fait de retrouver Lizzie Martin et de savoir qu'elle se rappelait cette rencontre qui remontait à vingt ans avait allégé mon âme comme rien d'autre n'aurait pu le faire.

Cependant, je n'aimais pas la savoir dans cette maison. C'était de là que Madeleine Hexham avait marché à sa perte. Lizzie avait glissé ses pas dans ceux de Miss Hexham. Je me souvenais des petites bottines en chevreau dont le dessus était patiné et les semelles peu usées. J'espérais ne jamais tenir dans les mains les bottines de Lizzie Martin en me posant des questions sur ce qui était arrivé à leur propriétaire.

L'identification définitive de la victime promettait d'être prompte, ce qui était encourageant pour nous. Ainsi que Morris l'avait fait remarquer dès le début de l'enquête, quelqu'un avait bien dû remarquer sa disparition. En effet, en nous renseignant auprès des postes de police du centre de Londres, nous apprîmes rapidement que la disparition d'une jeune femme correspondant à cette description avait été déclarée au poste de police de Marylebone par Mr Francis Carterton (dont je sais maintenant que ses intimes l'appellent Frank !). C'était ce Mr Carterton que j'attendais dans mon bureau en début de soirée, ce mercredi. J'espérais qu'il confirmerait une fois pour toutes l'identité de notre inconnue.

L'équipe de jour était partie et l'équipe de nuit arrivait. Le bâtiment était calme. Assis à ma table, je taillais des crayons pour aiguïser ma concentration. J'en eus bientôt tout un régiment, aligné devant moi en ordre de bataille, mais je n'étais guère plus avancé dans ma réflexion. Même si Carterton était en mesure de confirmer l'identité de la défunte, le mystère restait entier. On avait signalé sa disparition deux mois plus tôt, or elle était morte depuis deux semaines au plus. La division de Marylebone n'avait pas remué ciel et terre

pour la retrouver. Elle avait mené une enquête de voisinage, mais personne ne semblait se souvenir du moindre détail à son sujet, et encore moins détenir une quelconque information. Le superintendant avait noté dans le dossier qu'elle réapparaîtrait bien tôt ou tard, vivante ou morte.

J'étais irrité par l'apparente désinvolture des policiers en question, mais je n'étais pas sûr que j'aurais pu faire mieux. Dans les grandes villes, il est très fréquent que des gens choisissent de disparaître. Ce ne sont pas toujours des hommes. Il était, en un sens, plus difficile pour une jeune femme de disparaître, en particulier une jeune femme comme Miss Hexham, mais cela arrivait de temps à autre. Le seul détail significatif du rapport de police était qu'elle n'avait emporté aucun vêtement ni effet personnel. Le dossier de Marylebone s'achevait sur cette note résignée : « Alerter la police fluviale. »

Suicide. C'est ce qu'ils avaient soupçonné. Toutefois, en l'absence de corps, on ne pouvait pas en être sûr.

Nous avions maintenant un corps, et ce n'était pas celui d'une suicidée. Elle ne s'était pas fracassé elle-même le crâne, pas plus qu'elle ne s'était cachée sous un tapis pourri dans une maison sur le point d'être démolie. Mais était-il possible que nous soyons sur une fausse piste ? La morte était-elle bien Madeleine ou une femme qui lui ressemblait ? Les vêtements étaient similaires à ceux que Madeleine Hexham portait lors de sa disparition. Depuis ma visite à Dorset Square, j'avais obtenu de nouvelles informations, mais au lieu de dissiper le brouillard d'incompréhension qui m'entourait, celles-ci n'avaient fait que l'épaissir. Il y avait la lettre dont Mrs Parry avait parlé. Madeleine Hexham l'avait-elle écrite elle-même ou bien sous la contrainte ? Si seulement on l'avait conservée ! Elle aurait pu nous en apprendre beaucoup. Je commençais à croire que mon intuition était la bonne et que la malheureuse avait été retenue quelque part contre son gré pendant plusieurs semaines. Carterton allait-il pouvoir m'apporter quelque éclaircissement ? Je n'y croyais guère.

J'avais envoyé un billet au Foreign Office lui demandant de me rendre visite à Scotland Yard. Je pensais qu'il préférerait cela plutôt que de me voir me présenter à son bureau, ce qui n'aurait pas manqué d'éveiller la curiosité. Même sans uniforme, j'aurais été immédiatement reconnu comme policier, tout comme lorsque nous avions visité Agar Town avec Morris. Riches et pauvres, gens respectables ou criminels, employés du Foreign Office, hauts fonctionnaires et ouvriers, tous reconnaissent les représentants de la loi lorsqu'ils se pointaient à l'horizon et personne n'appréciait leur présence.

J'étais curieux de faire la connaissance de Frank Carterton. Lorsqu'il entra enfin dans mon bureau avec assurance, je me dis qu'il correspondait à l'image que je m'étais faite de lui : un jeune Londonien élégant. Les femmes devaient le trouver beau et même séduisant. Il semblait cultiver son côté gamin qui devait attendrir ces dames, mais suscita chez moi une hostilité immédiate. Ses habits venaient de chez le meilleur tailleur et devaient coûter une somme coquette. Il ne me semblait pas que le Foreign Office payât ses jeunes

employés si généreusement ; peut-être disposait-il d'une fortune personnelle. Sa tante, chez qui il résidait, n'avait manifestement pas de souci d'argent. À long terme, il pourrait hériter d'elle. Plus d'un meurtre avait été commis pour préserver de telles espérances.

— Ma foi, commença-t-il en posant sa canne et son chapeau et en s'asseyant sans y être invité, c'est une sale affaire, inspecteur. Il n'y a pas le moindre doute, je suppose, que la morte est bien Maddie Hexham ?

Lui et moi étions assaillis du même doute, mais nous y arrivions, si l'on veut, par deux chemins opposés. Je craignais que le corps ne soit pas celui de la demoiselle de compagnie disparue. Lui craignait que ce soit le cas.

Il est aussi naturel d'espérer que de souhaiter éviter les désagréments. Lorsque j'annonce ce genre de mauvaise nouvelle aux gens, il est étrange de constater combien leur réaction peut être partagée entre le désespoir et l'appréhension. Ils savent désormais qu'ils ne reverront plus l'être cher, pas ici-bas, en tout cas, mais ils redoutent la notoriété qui va inévitablement suivre la sinistre découverte.

— C'est en effet une sale affaire, acquiesçai-je. Nous sommes raisonnablement certains qu'il s'agit de Miss Hexham.

— Raisonnablement certains ? Vous autres, vous êtes bien comme les avocats. Vous ne voulez jamais apposer votre nom sur une déclaration sans avoir le moyen de vous dédouaner par la suite.

Cela m'intéressait de savoir que Carterton avait fréquenté des avocats. Je n'étais pas en désaccord avec son opinion, mais je me demandais où il l'avait acquise.

— Je ne vous cache pas, dit Carterton, que mes supérieurs du Foreign Office ne sont pas ravis.

Il repoussa ses cheveux noirs et considéra mon bureau en fronçant les sourcils.

— J'ai préféré les prévenir. Ce sera dans tous les journaux, jusqu'à la moindre feuille de chou.

Je me demandai s'il était vraiment affecté par le meurtre de Miss Hexham ou s'il se préoccupait surtout des spéculations et de la curiosité inévitable de la presse qui pourraient affecter sa carrière. Je penchais pour la seconde hypothèse. Cela me facilitait la tâche. Je n'avais plus à me soucier de ses sentiments. Je pris même une satisfaction perverse à imaginer sa réaction à la requête que je m'apprêtais à lui faire.

— Les vêtements concordent et il y avait un mouchoir avec ses initiales. La description générale correspond. Nous apprécierions toutefois que vous acceptiez de la voir afin de confirmer l'identification.

Il fut, comme je m'y attendais, horrifié. Il me regarda, bouche bée.

— La voir ? balbutia-t-il. Voir les... les restes ?

Oui, mon cher freluquet, songeai-je. À voix haute, j'exprimai mes regrets d'avoir à lui demander quelque chose de si désagréable.

— Je ne peux pas vous y obliger, monsieur. Mais dans des cas tels que

celui-ci, eh bien, mieux vaut être certain. N'importe quelle femme de même stature aurait pu trouver cette robe et se l'approprier. Je peux difficilement demander à Mrs Parry de venir. La jeune femme ne semble pas avoir de parents, ou bien si elle en avait, ils sont loin d'ici. J'ai cru comprendre qu'elle vient de la région de Durham, et le temps de trouver quelqu'un, puis de l'amener jusqu'ici...

— Oui, oui, c'est bon ! aboya-t-il. Je comprends vos difficultés. Vous ne pouvez pas exiger une chose pareille de ma tante. Je suis le... le seul homme de la maison. C'est à moi que cette tâche incombe. Est-ce que... (il bredouilla) est-ce que le corps est très endommagé ?

— Quelque peu, monsieur, je le crains. Elle est morte depuis environ deux semaines.

— Deux semaines ? Mais elle a disparu depuis bien plus longtemps que cela ! Allons, êtes-vous vraiment sûr que cette pauvre femme puisse être Maddie Hexham ? Cela n'a pas de sens.

Il avait rougi sous l'effet de la colère. Je comprenais. Il était tout aussi dérouté que moi. Il réagissait donc naturellement en songeant que nous avions fait une erreur et que nous l'avions dérangé pour rien. Il avait aussi été embarrassé pour rien au Foreign Office. Même si nous faisions fausse route, on n'oublierait pas de sitôt cette histoire en haut lieu. « Ah oui, le jeune Carterton, entendrait-on pendant des années, est-ce qu'il n'y a pas eu une histoire à propos d'un cadavre que la police n'a pas réussi à identifier ? »

Peut-être, songeai-je désabusé, était-ce logique que personne n'aime voir la police faire intrusion dans sa vie. Nous troublions des eaux qui ne redeviendraient plus jamais limpides.

— Le médecin légiste estime que le décès remonte à deux semaines au plus, dis-je en me réfugiant derrière un fait qu'il ne pouvait réfuter. Nous n'avons pas encore d'explication au sujet de ce décalage, mais notre objectif est d'y parvenir. Toutefois, nous devons d'abord être absolument sûrs de l'identité de la victime.

Carterton passa nerveusement la main sur sa bouche.

— Je comprends. Bien sûr, si elle était morte depuis huit semaines ou plus, la voir serait inutile et répugnant. Cela dit, dois-je vraiment le faire ? Si elle n'est pas reconnaissable...

J'ignorai sa voix et son ton suppliants.

— Oh non, je ne crois pas qu'elle ne soit pas reconnaissable. Je n'en dirai pas plus, monsieur, afin de ne pas vous influencer.

— Est-ce qu'elle... est-ce que le médecin légiste... ?

— Oui, monsieur, mais vous ne verrez rien de son travail, juste le visage. Le reste sera couvert.

Carterton détourna le regard, déglutit bruyamment et se frotta de nouveau la main sur la bouche.

— Très bien, murmura-t-il. Où et quand ?

— À la morgue, monsieur. Nous pouvons nous y rendre immédiatement. Je

ne doutais pas qu'un gentleman tel que vous souhaiterait nous aider et j'ai demandé au personnel de se préparer à notre visite.

— Évidemment, que je veux vous aider ! grogna-t-il. Mais... oh et puis zut ! Allons-y !

Il se leva et attrapa sa canne et son chapeau, qu'il coiffa avec détermination, l'aplatissant avec la paume de la main.

— C'est une belle canne, monsieur, fis-je observer.

Elle était en effet fort belle, avec son pommeau en argent agrémenté d'un écusson.

Il me regarda sans comprendre, puis baissa les yeux vers la canne.

— Oh, oui, elle appartenait à mon père, c'est la seule chose qu'il m'a laissée. Ceci... dit-il en indiquant l'écusson, ce sont les armes de son régiment.

Sans s'en rendre compte, il venait de me donner une information précieuse sur lui-même. S'il n'avait pas un sou en propre, à part son maigre salaire, il dépendait du bon vouloir de sa tante. C'est sans doute à elle qu'il devait la qualité de ses bottes et des étoffes qu'il portait. Dans une telle situation, il était vulnérable non seulement à l'opinion de ses supérieurs du Foreign Office, mais aussi à celle de l'aimable parente qui payait ses factures.

Il se rembrunit à mesure que nous nous rapprochions de notre destination. Une fois à l'intérieur, son humeur vira moitié à l'agressivité, dont je soupçonnais qu'elle lui servait à cacher sa peur, et moitié à la fanfaronnade.

— Allons-y, où est-elle ? fit-il en regardant autour de lui, la bouche plissée de dégoût. Cet endroit empest !

— Ce doit être le gaz, monsieur, murmurai-je.

Il sembla d'abord surpris et inquiet, jusqu'à ce que je lui montre un bec de gaz derrière nous, d'où s'exhalait une odeur insidieuse.

— Ah oui, dit-il. Bien sûr, je vois...

Le jour avait décliné rapidement et, en cours de route, nous avions croisé l'allumeur de réverbères qui faisait sa tournée. L'éclairage au gaz à l'extérieur est très utile. À l'intérieur, cela me paraît plus discutable. La maison Parry, je l'avais remarqué, était équipée de manchons à gaz. C'était un luxe que ma logeuse, par exemple, ne pouvait se permettre et elle se débrouillait avec lampes et bougies, ce qui me convenait bien. Je considère que les manchons à gaz à l'intérieur d'une maison sont mauvais pour la santé et dangereux. C'est certainement mon expérience de la mine qui m'a amené à me méfier d'une flamme nue.

Carmichael n'était pas présent, mais son sinistre assistant nous attendait. Il portait toujours son tablier de boucher et se penchait au-dessus du corps voilé, jetant des regards malveillants à Carterton. Il évitait mon regard, sachant que je ne l'appréciais guère. J'observai mon compagnon. Devenu aussi blanc que l'évier en porcelaine, il épongeait la sueur de son front et de sa lèvre supérieure.

J'eus pitié de lui.

— Allons, monsieur, vous nous direz quand vous serez prêt. Puis regardez bien, et si vous n'êtes pas sûr, dites-le. Nous préférons que vous exprimiez un doute plutôt que d'émettre une opinion incertaine.

Il acquiesça et fit signe à l'assistant de soulever le drap. Lorsque l'homme s'exécuta de ses longs doigts habiles, l'odeur de la mort fut libérée, ces relents de pourriture douceâtre que même le gaz ne pouvait masquer. Seul le visage était révélé, comme je l'avais promis à Carterton. Le drap couvrait son corps jusqu'au cou et un tissu blanc entourait le sommet de son crâne pour masquer la partie la plus terrible de la blessure. Quelques cheveux couleur de lin s'en échappaient. Au milieu de ce cadre, ce visage, meurtri et marbré, qui avait pris la teinte gris-violet de la décomposition avancée, les joues creusées, les yeux et les lèvres mi-clos ne semblaient plus tout à fait réels. C'était un masque grotesque. Il n'y avait plus ici aucune vie d'aucune sorte ; l'esprit s'était envolé. Ce n'était plus qu'une enveloppe de chair qui se corrompait rapidement, mais qui n'en restait pas moins pathétique. Je me demandai si j'avais eu raison d'amener Carterton et d'espérer de lui une identification catégorique. Je lui jetai un regard plein d'appréhension.

Carterton vacilla. Alors que je m'apprêtais à le rattraper, il se reprit et je dois reconnaître qu'il assumait plutôt bien sa macabre tâche. Il contempla les traits ravagés, détourna brièvement le regard, puis recommença à l'observer attentivement.

— C'est Madeleine Hexham, dit-il enfin. Au début, je n'en étais pas sûr. Elle n'est pas... comme elle était avant. Maintenant, je suis certain que c'est... j'en suis certain.

Il fouilla dans la poche de son manteau à la recherche de son mouchoir.

Je fis signe à l'assistant de remettre le drap en place. Carterton se détourna, s'essuyant la bouche, et soudain il eut un haut-le-cœur. L'assistant poussa sous son menton un bol en métal prévu à cet effet. Carterton vomit longuement dedans.

L'assistant prit la parole, ce qui me fit sursauter car il était généralement silencieux. Peut-être en tant que représentant du Dr Carmichael se sentait-il obligé de commenter.

— Très triste, messieurs, dit-il, d'une voix aussi onctueuse que ses mains et aussi huileuse que ses cheveux raides. La jeunesse et la beauté ainsi frappées. Très triste, messieurs.

Il aimait tout cela. Il jouissait du malaise de Carterton, de mon ressentiment impuissant contre lui, et de l'autorité que lui conféraient cet environnement macabre et l'absence temporaire de Carmichael.

— Amènerez-vous d'autres personnes ? poursuivit-il en indiquant la morte avec un geste que je trouvais possessif, comme s'il était un homme de foire et Madeleine son plus beau spécimen.

— Non ! fis-je sèchement. Le coroner va autoriser l'enlèvement du corps et son enterrement.

— Très bien, monsieur, dit-il doucement.

Nous le laissâmes debout près d'elle, et il nous regarda partir.

Carterton garda le silence jusqu'à notre retour à Scotland Yard où il signa une déclaration selon laquelle il avait bien identifié Madeleine Hexham. Poser la plume sur le papier sembla le revigorer. Peut-être était-ce dû à la familiarité du geste.

Il reposa la plume et renifla la manche de sa veste.

— L'odeur de la morgue colle à mes vêtements, dit-il sur un ton boudeur.

— Oui, monsieur. C'est souvent le cas. Mais elle se sera dissipée le temps que vous rentriez chez vous. Sinon, demandez à un domestique de suspendre votre costume dehors.

Il se leva.

— Pardonnez-moi de m'être ridiculisé, dit-il avec gêne. D'avoir vomi ainsi.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, c'est tout à fait naturel. Merci de votre aide. Nous vous sommes très reconnaissants.

— Il n'y a rien d'autre ? demanda-t-il, plein d'espoir.

— Juste deux questions rapides. Sauriez-vous pourquoi Miss Hexham a quitté la maison ce jour-là sans prévenir personne et sans bagages ?

— Eh bien, fit-il surpris, sur le moment, non, je n'en avais pas la moindre idée, pas plus que les autres. Par la suite, elle a écrit une lettre à ma tante, comme vous le savez, qui lui expliquait tout.

— Avez-vous vu cette lettre ?

— Je l'ai vue, mais si voulez savoir si elle était bien de sa main, je pourrais seulement vous répondre que cela y ressemblait. Je ne connaissais pas assez son écriture.

— Avez-vous été surpris qu'elle se soit enfuie avec un homme ?

— Alors ça, vous pouvez le dire ! s'exclama-t-il.

— Elle ne vous avait pas paru distraite, comme si elle mijotait quelque chose, ou plus pensive que d'habitude ?

— Non. Pas plus qu'elle ne semblait amoureuse, si c'est ce que vous voulez savoir. À ma connaissance, c'était une femme qui éprouvait peu d'émotions, sauf par procuration.

— Par procuration ? relevai-je, intrigué.

— Elle lisait des romans, qu'elle empruntait à la bibliothèque. Des fadaises sentimentales.

Ainsi, pensai-je tristement, c'était une fille sans aucune expérience personnelle de la vie et de ses passions, qui avait tiré toutes ses idées de pages imprimées de romans à l'eau de rose. Puis la réalité avait fait son entrée et, dans son sillage, une mort bien trop cruelle.

CHAPITRE 8

Elizabeth Martin

Un coup à la porte de ma chambre m'arracha à ma rêverie. En ouvrant, je découvris Nugent qui m'informa que Mrs Parry avait besoin de moi. Je la trouvai allongée sur son lit, tout habillée, adossée à une montagne d'oreillers. La pièce empestait l'eau de Cologne et les sels et je vis que la bouteille de Madère avait de nouveau été appelée à la rescousse car elle était posée, presque vide, à côté d'un verre utilisé.

Quelle que soit la combinaison des traitements employés, Tante Parry semblait bien mieux. Le ton de sa voix était plus vif et elle avait repris des forces. Elle m'adressa un signe de sa petite main blanche et potelée.

— Elizabeth, écrivez donc un mot de ma part au cher Dr Tibbett. Dites-lui que je lui serais obligée s'il pouvait me rendre visite, non, s'il pouvait venir dîner ce soir. Ne lui dites pas ce qui est arrivé à Madeleine, mieux vaut qu'il ne l'apprenne pas comme cela. Dites-lui seulement qu'il y a une affaire urgente dont j'aimerais discuter avec lui, et envoyez l'un des domestiques lui porter le message. Simms connaît l'adresse.

Elle s'interrompit.

— Je vais lui demander s'il pense que nous devons porter le deuil. Dans ces circonstances, je ne crois pas. Cela ne ferait qu'attirer une curiosité déplacée et susciter des questions. Il y aura assez de ragots, j'imagine. Vous êtes habillée sobrement, Elizabeth, de toute façon. Qu'en pensez-vous ?

— Peut-être, suggèrai-je, quelque signe pour marquer la gravité des événements... ?

— Mais pas le deuil, oui, en effet, c'est très sensé de votre part, ma chère. Le noir est hors de question. Nugent ! Sortez ma robe gris tourterelle. Cela devrait convenir.

Je descendis à la bibliothèque et rédigeai avec soin un billet à l'intention du Dr Tibbett comme on me l'avait demandé, le scellai et le donnai à Simms. Un peu plus tard, je vis Wilkins, coiffée de son bonnet et de son châle, passer devant la fenêtre à petits pas hâtifs pour aller le livrer.

J'étais sûre que cette tâche ne déplaisait pas à Wilkins. Cela lui donnait non seulement l'occasion de s'arracher aux griffes de Mrs Simms, mais cela lui

conférait aussi un peu d'importance. Sa petite silhouette vibrail d'excitation. Simms avail dû leur parler à tous du destin de Miss Hexham. Wilkins annoncerail la nouvelle à chaque connaissance qu'elle rencontrerail, et au retour, elle prendrail le temps de s'arrêter dans chaque sous-sol de la rue pour informer le personnel. En une heure, tous les domestiques de Marylebone sauraient qu'il y avail eu un crime horrible, et sans aucun doute, les maîtresses de maison ne tarderaient pas à le savoir à leur tour. Ce terrible drame serait bientôt connu de tous : le meurtre avail frappé dans l'une des maisons les plus riches et les plus respectables du quartier. Du salon aux cuisines, on ne parlerail que de cela.

Le Dr Tibbett ne vint pas dîner. Wilkins nous informa qu'elle avail remis le billet à un valet qui lui avail annoncé que son maître était sorti et qu'il ignorait quand il rentrerail. Il n'était pas attendu chez lui pour le dîner.

Frank ne rentra pas non plus. Un message de sa part nous apprit qu'il avail été obligé de se rendre à Scotland Yard et dînerail en ville. Le temps que ce billet arrive, même le gamin des rues qui l'apporta avail eu vent de la nouvelle et demanda, les yeux brillants, alors qu'il attendait les six pence promis par Frank : « Est-ce que c'est la maison du meurtre ? »

Tante Parry et moi dînâmes donc en tête à tête. Elle était mécontente et se plaignait sans cesse de l'absence conjointe de Tibbett et de Frank. Quant à moi, je m'en félicitais. J'étais particulièrement soulagée de ne pas avoir à subir les opinions du Dr Tibbett sur l'affaire, même si je pouvais être sûre que nous y aurions droit tôt ou tard. Elles seraient à la fois prévisibles et mal informées. Nous ne connaissions pas les circonstances de la mort de Madeleine. Tout ce que Tibbett aurait à déclarer sur le sujet, c'était sans aucun doute que tout était la faute de la jeune fille. Je ne pensais pas que Tante Parry avail besoin des conseils des deux hommes. Ce qui lui manquait, c'était un auditoire, or elle devait se contenter de moi.

— Qu'en pensez-vous, Elizabeth ? lançait-elle fréquemment, sans pour autant s'interrompre pour écouter ce que j'avais à dire.

Au fond, c'est pour cela qu'une demoiselle de compagnie est payée. Que j'aie « de la conversation » n'était en réalité qu'une formalité.

Lorsque nous nous retirâmes dans nos chambres, Frank n'était pas encore de retour. Je dormis mal. Contrairement à la nuit précédente, j'entendis Frank rentrer et trébucher dans l'escalier, ce qui me fit supposer qu'il était saoul. Simms, qui avail attendu son retour, le guida jusqu'à sa chambre.

Je finis par m'endormir et fut réveillée le lendemain par un bruit métallique. Je me redressai en sursaut et découvris Bessie qui entrait dans la chambre avec un broc d'eau chaude. Sa charlotte recouvrait le haut de son visage, tombant presque sur son nez retroussé.

— Merci ! lançai-je.

Elle posa le broc, remonta son bonnet à deux mains et se tourna vers moi. Son petit visage était pâle et effrayé.

— C'est vrai, miss ? C'est vrai ce que Mr Simms nous a dit, comme quoi

Miss Hexham avait été assassinée ?

Je sortis de mon lit, m'enveloppai dans un châle et vins passer un bras autour de ses frêles épaules.

— Oui, Bessie, c'est malheureusement vrai. Mais tu ne dois pas avoir peur.

— Est-ce qu'il l'a saignée, le meurtrier ? demanda-t-elle en me regardant fixement.

— Saignée ? demandai-je, surprise.

— Oui, vous savez, égorgée. Ou étranglée. Ou qu'il lui a fracassé le crâne ?

— Je ne sais pas, murmurai-je en ôtant mon bras de ses épaules.

— Est-ce que ça s'est passé quand elle est partie d'ici ? Est-ce qu'elle allait le retrouver ?

L'agitation de Bessie allait croissant.

— Nous finirons par le découvrir. Un policier va peut-être venir aujourd'hui demander au personnel si quelqu'un a vu quelque chose ce jour-là ou sait quoi que ce soit.

— Je ne sais rien du tout ! s'exclama Bessie avec une véhémence inattendue. Je n'ai rien fait !

Elle reprit le broc et détaleta comme une souris, me laissant pensive.

Je fus surprise de trouver Frank déjà debout, à moins qu'il ne se fût pas couché du tout. Il semblait un peu hirsute et s'était coupé en se rasant, mais il était à sa place à la table du petit déjeuner quand je descendis. Au lieu de dévorer allégrement comme la veille, il tripotait une tasse de café en train de refroidir et scrutait l'assiette de toasts d'un air morose.

Il me salua d'un signe de tête quand je m'assis. Simms entra et posa silencieusement un verre sur une soucoupe près du coude de Frank. Il contenait un étrange breuvage brun-jaune.

Les manières imperturbables de Simms ne trahissaient aucune nervosité. Il me demanda si je souhaitais un plat chaud et lorsque je l'informai que non, il se retira.

— Avez-vous remarqué ? demanda Frank d'une voix un peu rauque. On dirait que le vieux Simms se déplace en flottant au-dessus du sol. Ses pas ne font aucun bruit.

Il prit son verre et y jeta un coup d'œil méfiant avant de le boire cul sec.

— Oh, Seigneur ! marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Un œuf cru battu avec du sherry. C'est le remède de Simms pour... le mal de tête.

— Vous avez bu. Je vous ai entendu rentrer.

— N'est-il pas normal d'avoir besoin d'un verre après ce que j'ai dû faire ? rétorqua-t-il, boudeur.

Je n'avais pas faim non plus. J'avais étalé une fine couche de beurre sur un toast, mais cela me faisait autant envie qu'un morceau de carton.

— Qu'avez-vous dû faire, Frank ? demandai-je d'une voix calme, bien que j'eusse ma petite idée.

Si je ne me trompais pas, le pauvre Frank avait en effet vécu un moment pénible.

— Ce type exécrable, l'inspecteur Ross, m'a traîné à la... Il a insisté pour que je l'accompagne la voir. Il voulait avoir confirmation de son identité.

— Je suis désolée. Cela a dû être très déplaisant.

— Oh, eh bien, fit Frank en reprenant un peu le dessus, c'est terminé maintenant et nous savons ce qui lui est arrivé. Enfin, pas vraiment. Nous savons seulement qu'un sale type l'a tuée en la frappant avec je ne sais quel ustensile.

— Est-ce ainsi qu'elle est morte ?

— D'après ce que j'ai compris. Ils avaient couvert la blessure. On m'a épargné cela.

— Elle a été retrouvée à Agar Town, dis-je. Était-ce dans l'une des maisons ayant appartenu à Tante Parry ?

— Aucune idée, répondit-il avec humeur.

— Vous ne m'aviez pas dit, lorsque vous m'avez parlé de ces propriétés, qu'il s'agissait de taudis.

Frank tourna pour la première fois vers moi ses yeux injectés de sang.

— Eh bien, en effet, ce n'étaient pas des palaces. Mais les pauvres doivent bien vivre quelque part et il faut bien que quelqu'un possède les maisons. Ils payaient un loyer ridicule et ne pouvaient pas s'attendre au grand luxe. Je suis sûr qu'ils se débrouillaient. Les gens comme ça ont l'habitude.

J'ouvris la bouche pour le contredire vigoureusement, puis la refermai. Frank n'était pas assez en forme pour un débat et je décidai de laisser passer sa manière méprisante de parler des habitants d'Agar Town. Il venait de vivre une expérience traumatisante et s'attendre à ce qu'il fasse preuve de compassion à l'égard des locataires hypothétiques des anciennes propriétés de Tante Parry était trop lui demander.

— Tibbett était-il là hier soir ? demanda Frank. Je suppose que oui. Il doit être dans son élément.

— Il n'est pas venu. Tante Parry lui a fait parvenir un message mais il était sorti.

Frank poussa un grognement.

— Il va débarquer dès le début de l'après-midi, vous allez voir. Nous sommes jeudi, c'est le jour où il dîne ici, quelle barbe ! Sur ce, je pars travailler en espérant que mes supérieurs ne seront pas offensés par toute cette histoire, même si j'en doute. Le gouvernement de Sa Majesté n'apprécie pas que ses humbles serviteurs soient mêlés à des scandales, n'est-ce pas ?

Simms entra de nouveau sans bruit et s'arrêta près de Frank.

— Je dois vous informer, monsieur, que deux policiers viennent d'arriver, un sergent et un constable. Ils sont dans la cuisine et souhaitent prendre les dépositions du personnel. Cela va désorganiser le déroulement de la matinée.

— Eh bien, je ne serai pas là pour le voir, fit Frank avec impatience. Et Mrs Parry ne descendra sans doute pas avant midi, comme d'habitude. Ils ne

souhaitent pas la voir, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, ils veulent uniquement parler au personnel.

— Comment Mrs Simms réagit-elle ? demandai-je. Et Wilkins et... l'autre fille ?

J'avais failli l'appeler Perkins à cause de la blague de Frank.

— Ellis, miss. Mrs Simms se montre à la hauteur de la situation, merci. Tout comme Hester Nugent. Wilkins et Ellis... (à ce moment, l'émotion sembla tout près de percer sa réserve glaciale) ... j'ai le regret de vous dire que ces deux jeunes personnes semblent trouver la situation fort divertissante.

— Et voilà, me dit Frank. Le malheur des uns... n'est-ce pas ce qu'on dit ? Le malheur des uns fait le bonheur des autres ?

Il partit soudain d'un petit rire amer, puis il repoussa sa chaise et se leva.

— Je dois partir. Je dois persuader tous ces vieux barbons du Foreign Office que je ne suis pas un type louche vivant dans une maison où les femmes sont toutes susceptibles d'être retrouvées mortes dans des lieux douteux. Si la panique et le désordre éclatent dans la cuisine, vous devrez vous en occuper, Lizzie. À ce soir.

Je ne me souvenais pas l'avoir autorisé à m'appeler Lizzie avec cette familiarité. Cela ne m'avait pas dérangée que l'inspecteur Ross utilise mon diminutif ; il se souvenait de moi enfant. Dans le cas de Frank, cela procédait plutôt de sa désinvolture générale à l'égard des autres : Bessie était simplement « le champignon », toutes les bonnes s'appelaient Wilkins et Perkins et toutes les demoiselles de compagnie, bien qu'elles ne fussent pas exactement des domestiques, et dans mon cas, presque une parente, étaient appelées par leur diminutif. Maddie Hexham. Lizzie Martin. Je le foudroyai du regard, mais ne pus rien dire devant Simms.

Celui-ci avait d'ailleurs son mot à dire.

— S'il y a des difficultés en bas, monsieur, c'est moi qui m'en occuperai.

Ainsi que Frank l'avait prévu, le Dr Tibbett se présenta dans l'après-midi. Il avait appris la nouvelle. Je pense qu'il restait fort peu de Londoniens à l'ignorer. D'ailleurs, le nombre de gens qui passaient devant la maison avec plus ou moins de discrétion, jetant des regards furtifs et chuchotant, avait augmenté. Tante Parry finit par ordonner que l'on ferme les rideaux.

— Après tout, dit-elle alors que nous nous installions dans la pénombre, nous sommes presque en deuil. Malgré ses défauts, Madeleine mérite que nous respections sa mémoire.

Une fois que le Dr Tibbett fut arrivé, je découvris que le respect dû à la mémoire de la défunte n'incluait pas le fait de parler d'elle avec égard.

— Ma chère amie ! s'exclama-t-il en entrant, avançant à grands pas vers le tapis au centre de la pièce pour lui prendre les deux mains. Vous devez être anéantie. Mais supportez, très chère, supportez avec courage ! Ah, bonjour, Miss Martin, ajouta-t-il peu après.

— Bonjour, Dr Tibbett, répliquai-je. Nous tenons le coup, vous serez heureux de l'apprendre. Mrs Parry en particulier est un splendide exemple

pour nous tous.

Il me jeta un regard rapide et Tante Parry sembla déconcertée par mes paroles. D'un côté, elle appréciait le compliment. De l'autre, cela l'empêchait de laisser libre cours à des lamentations inconvenantes.

— Je n'en attendais pas moins de vous, fit Tibbett avec gravité. Vous avez un cœur de lion, ma chère amie. Je craignais quelque chose de ce genre, vous savez. Cette fille m'a toujours semblé fausse. Mon expérience de maître d'école m'a appris à repérer la faiblesse de caractère, une tendance à éviter ses responsabilités et une propension au mensonge. Cette jeune personne ne me regardait jamais dans les yeux. Aha, ai-je pensé la première fois que je l'ai vue. En voilà une à surveiller !

Sur ce, il me scruta intensément.

— Eh bien, balbutia Tante Parry, Madeleine m'a toujours paru une jeune femme bien sous tous rapports, c'est pourquoi j'ai été aussi surprise en recevant cette lettre. À ce sujet, l'inspecteur de police était déçu que je ne l'aie pas gardée.

— Pourquoi l'auriez-vous fait ? rétorqua Tibbett. Il s'agissait d'un document sordide, qui révélait qu'elle était tombée dans le péché, sans la moindre ombre de remords. Quand une jeune personne s'arrache à la protection de ses aînés et de ceux qui lui sont moralement supérieurs pour emprunter le chemin de la perdition, il n'est pas de profondeurs où elle ne risque de plonger, ni de destin si affreux qu'il ne puisse lui arriver.

Wilkins et Ellis, les femmes de chambre, n'étaient pas les seules à se réjouir de ce bouleversement et de ce malheur, songeai-je.

— Ce fut un tel choc quand l'inspecteur de police est arrivé hier, de façon tout à fait impromptue. Hier soir le pauvre Frank a dû se rendre à Scotland Yard et de là... je ne peux pas le mentionner, c'est trop épouvantable.

Tante Parry porta à son nez son mouchoir imprégné d'eau de Cologne.

— Il a été obligé de se rendre à la morgue afin d'identifier Miss Hexham, complétai-je.

Le Dr Tibbett émit un claquement de langue désapprouvateur et déclara que c'était affreux en effet et que Frank devait lui aussi tenir le coup. Une expression légèrement embarrassée passa ensuite sur son visage.

— Je suis désolé d'avoir été absent de chez moi quand votre billet est arrivé hier. Je... euh... j'avais été appelé au chevet d'un ancien collègue qui est très malade, très très malade. À la requête de sa femme, je suis resté à ses côtés un long moment. Je pense que ma visite lui a apporté un peu de réconfort.

Tante Parry déclara qu'elle en était sûre et que le Dr Tibbett ne devait pas s'en vouloir. Elle comprenait très bien. Cependant, elle semblait un peu contrariée. Je me demandai si elle soupçonnait, tout comme moi, que le collègue enseignant était aussi imaginaire que les grands-mères constamment souffrantes dont semblaient affligés tous les jeunes employés.

— La, euh, la police, déclara le Dr Tibbett avec une délicatesse de ton inhabituelle, n'est pas euh... revenue ?

— La maison en est pleine ! déclara vigoureusement Tante Parry, secouant son mouchoir et remplissant l'air du parfum d'eau de Cologne. Mais ils ne m'ont pas dérangée, ni Elizabeth. Évidemment, Elizabeth n'aurait rien pu leur apprendre. Je ne peux rien leur apprendre non plus d'ailleurs, et je suppose qu'il en va de même pour les domestiques. Madeleine n'a dit à personne ce qu'elle s'appêtait à faire.

— Un sergent et un constable sont venus ce matin pour interroger les domestiques, expliquai-je.

— Ah, les domestiques... fit Tibbett, songeur. Ils sont parfois tentés, en de telles circonstances, de laisser s'enflammer leur imagination. Il faudra prendre leurs récits avec un brin de circonspection.

— J'imagine que les policiers ont l'habitude, dis-je vivement, et qu'ils sauront tirer cela au clair.

La désapprobation que Tibbett me réservait d'ordinaire se mua en franche hostilité.

— Sans aucun doute, dit-il. Vous semblez accoutumée à ce genre de situation, Miss Martin.

— Oui et non, dis-je. Il se trouve que mon père, en plus de ses activités à son cabinet, remplissait la fonction de médecin légiste dans notre ville.

— Ah, vraiment ? répondit-il sur un ton sévère.

À ce moment-là, on annonça Mrs Belling.

Elle entra précipitamment et prit Tante Parry dans ses bras avant que celle-ci ait eu le temps de se lever de son fauteuil.

— Ma chère amie ! Tout ceci est tellement épouvantable ! Comment allez-vous, Dr Tibbett ? Je suis heureuse de vous voir. Julia, que pourrais-je te dire ? Je me sens tellement responsable de ce qui s'est passé !

Tante Parry et le Dr Tibbett se mirent tous deux en même temps à lui assurer qu'elle ne portait aucune responsabilité. Comme elle m'avait ignorée depuis son entrée, je ne me sentis pas obligée de dire quoi que ce soit.

— J'ai écrit à mon amie de Durham, poursuivit Mrs Belling après avoir été suffisamment rassurée. Je lui ai fait comprendre très clairement qu'elle aurait dû enquêter de manière bien plus rigoureuse sur cette fille avant de l'envoyer à Londres et donc chez nous, ou plutôt chez vous. Je suis très contrariée.

Je ne pus m'empêcher de déclarer le plus calmement possible :

— Il est terrible d'imaginer à quel point Miss Hexham a dû se sentir effrayée et impuissante à la fin, quand elle s'est trouvée à la merci de son meurtrier.

Il y eut un silence. Trois paires d'yeux se tournèrent vers moi.

— J'y ai pensé, dit Tante Parry en faisant mine de porter son mouchoir à ses yeux.

— Oui, bien sûr, fit Mrs Belling, agacée. Tout à fait. Mais elle s'est mise elle-même dans cette affreuse situation, non ?

— On peut espérer, dit Tibbett, qu'elle a trouvé le temps, avant sa mort, de demander pardon à son Créateur.

— Elizabeth, sonnez pour qu'on apporte le thé ! ordonna vivement Tante Parry.

Je tirai sur la cloche avec autant de violence que si elle avait été accrochée au cou du Dr Tibbett.

Après le départ de nos deux visiteurs, mon employeuse et moi restâmes quelques minutes dans un silence inconfortable.

— Ma chère Elizabeth, fit enfin Tante Parry, vous avez un cœur d'or mais une langue bien impétueuse.

— Je ne voulais pas contrarier le Dr Tibbett, dis-je. Je suis désolée si je vous ai embarrassée.

— Je ne parle pas de cela, répondit-elle, ce qui me surprit. À Londres, ma chère, les choses ne se passent pas comme dans votre ville natale. Là-bas tout le monde vous connaissait et connaissait votre cher papa. Ici à Londres, on juge souvent les gens sur les apparences. Un mot, un regard, un sourire ou un froncement de sourcils au mauvais moment suffisent parfois à ternir une réputation. Je ne voudrais pas que vous soyez cataloguée comme impertinente.

— Je ne le suis pas, Tante Parry ! m'exclamai-je. Je suis spontanée, c'est vrai. Et bien que je n'aie pas connu Miss Hexham, j'ai beaucoup de peine pour elle.

J'ajoutai, avec une grimace :

— Après tout, je dors dans son lit, n'est-ce pas ? Il est naturel que je pense à elle.

— Mon Dieu ! fit Tante Parry en sursautant. C'est exact. Préféreriez-vous changer de chambre ? Est-ce que cela vous trouble ?

Je secouai la tête.

— Non, madame, je suis très bien dans ma chambre. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je garderai à l'esprit ce que vous m'avez dit.

Elle me tapota la main.

— Allons, allons, vous êtes une bonne fille. Nous allons très bien nous entendre, vous et moi.

Elle soupira.

— Mais ces deux jours ont été très éprouvants. Je vais me retirer dans ma chambre pour le reste de la journée et je demanderai que l'on me monte un plateau pour le souper. Écrivez un mot de ma part au Dr Tibbett pour lui dire que je regrette de ne pouvoir recevoir de compagnie ce soir au dîner.

En écrivant le billet, je me demandai si j'allais devoir dîner en tête à tête avec Frank. Je ne pourrais pas supporter sa conversation pendant toute une soirée. Cependant, cela ne fut pas le cas. En même temps que la réponse de Tibbett qui espérait que sa chère amie se remettrait bien vite et l'exhortait à supporter tout cela de bonne grâce, arrivait un billet de Frank qui disait qu'il dînerait de nouveau en ville. Dans ces circonstances, suggéra Simms, impassible, Miss Martin souhaiterait peut-être elle aussi prendre son dîner sur un plateau dans sa chambre ?

J'acquiesçai, ne souhaitant pas particulièrement m'asseoir seule dans la grande salle à manger et imaginer Simms et sa femme murmurer que je me donnais des grands airs. Le souper arriva, apporté par une Wilkins à l'air boudeur. Il était constitué d'une tourte au poisson et de gâteau de riz. À l'évidence, des restes réchauffés du dîner que les domestiques avaient pris un peu plus tôt. Je doutais qu'on ait servi de la tourte de poisson à la maîtresse de maison. Même si Tante Parry me traitait bien, en bas, on connaissait mon vrai statut.

Après avoir mangé, je posai le plateau à l'extérieur de ma chambre, supposant que Wilkins reviendrait le chercher quand elle le jugerait bon. La maison était étrangement calme. On n'entendait aucun bruit en provenance de la chambre de Tante Parry. Je descendis et trouvai les pièces du bas désertes. Je décidai d'aller chercher un livre dans la bibliothèque.

L'odeur de cigare s'y attardait encore. Je fouillai parmi les rangées de livres serrés, dont la plupart n'étaient pas à mon goût, et finis par trouver un recueil de poésie. Je le pris et m'assis dans l'une des larges bergères à oreilles. La lumière déclinait, mais Simms n'avait pas encore allumé les manchons à gaz dans la pièce. Étant donné qu'il n'y avait pas de messieurs à dîner, la bibliothèque ne serait pas utilisée comme fumoir. Je n'avais pas besoin de lumière. Un reste de bougie sur un bougeoir en cuivre se trouvait sur le manteau de la cheminée ; je l'allumai et m'installai pour lire.

En ouvrant le recueil, je découvris un poème de Coleridge, *Kubla Khan*. Je murmurai quelques-uns des vers à haute voix :

*En Xanadou donc Kubla Khan
Se fit édifier un fastueux palais :
Là où le fleuve Alphée, aux eaux sacrées, allait
Par de sombres abîmes à l'homme insondables,
Se précipiter dans une mer sans soleil ¹.*

Eh bien, songeai-je, Coleridge aurait pu décrire ainsi la grande ville de Londres. Elle est semblable à un fastueux palais, mais elle est construite sur des choses invisibles et effrayantes, presque au-delà de l'imagination.

Je refermai le livre et le posai sur mes genoux. Autour de moi, l'ossature de la maison trop chauffée craquait à mesure que l'air de la nuit la refroidissait. De temps à autre, on percevait le bruit d'un pas vif devant la fenêtre. À un moment, j'entendis quelqu'un siffler un air triste, qui s'estompa bientôt dans le lointain. Les mots de Coleridge tourbillonnaient encore dans mon esprit ; ils ne s'appliquaient plus à Londres, mais aux mines de charbon de ma région natale. Je les imaginai aussi comme des abîmes insondables dans un monde sans soleil où des hommes, et aussi des enfants, travaillaient dans l'obscurité tandis que, loin au-dessus de leur tête, des gens plus chanceux allaient et venaient dans une bienheureuse insouciance. Très vite, toutes ces pensées se mêlèrent dans ma tête et je tombai dans un sommeil agité. Je rêvai que je

marchais seule dans une longue rue sombre et que j'atteignais un carrefour où je m'arrêtais, ne sachant quel embranchement emprunter. Alors que j'hésitais, quelqu'un ou quelque chose s'approcha et un souffle tiède m'effleura la joue.

Je poussai un cri et me réveillai avec un douloureux coup au cœur. Ma tête était inclinée selon un angle non naturel contre l'oreille du fauteuil et j'avais le cou endolori. Je levai la main pour me frotter la nuque et me rendis compte que le souffle que j'avais senti ne venait pas de mon rêve mais d'une personne bien présente. Une bougie neuve avait remplacé ma bougie consumée. Je me redressai et, à la lueur de la flamme vacillante, je vis que je n'étais plus seule.

Frank Carterton était assis dans la deuxième bergère, face à moi, et me regardait d'un air sombre, les jambes allongées devant lui, tout en se caressant le menton de la main droite. Son ombre dupliquait sa silhouette sur le mur et on aurait dit qu'il y avait deux personnes au lieu d'une pour m'affronter ; dans l'état de confusion où je me trouvais, je n'arrivais pas à déterminer laquelle des deux était réelle.

— Quelle heure est-il ? m'exclamai-je, agrippant les accoudoirs du fauteuil.

Le recueil de poésie glissa de mes genoux sur le sol.

— Un peu plus de minuit, répondit-il en laissant retomber sa main droite contre lui.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Oh...

Il haussa les épaules, tout comme l'ombre.

— Peut-être une demi-heure ?

— Vous m'avez fait peur, dis-je. Je ne vous ai pas entendu entrer.

Un côté de sa bouche s'étira comme s'il voulait sourire mais se retenait par politesse.

— Pardonnez-moi. J'ai dit à Simms que j'avais ma clé et que s'il laissait la porte non verrouillée, il n'avait pas besoin de m'attendre. Je ne comptais pas rentrer tard ni euh... dans le même état qu'hier soir. Et comme vous le voyez, je ne suis pas ivre.

— Que faites-vous dans cette pièce ?

Je n'arrivais toujours pas à reprendre mes esprits.

— J'avais envie de fumer un cigare avant de me coucher. Cependant, quand je suis arrivé, vous étiez là. Je n'ai pas voulu vous réveiller. Mais je ne voulais pas non plus vous abandonner.

— Dans ce cas, je vous laisse à votre cigare, dis-je en m'apprêtant à me lever.

Il se pencha en avant et me fit signe d'un geste de rester assise.

— Ne partez pas, Lizzie. Je veux vous parler.

— Vous pourrez me parler au petit déjeuner, rétorquai-je.

Mon esprit fonctionnait de nouveau et je me sentais contrariée par ses manières.

— Mais Simms sera constamment en train d'aller et venir à pas feutrés et il a une ouïe de chauve-souris !

— Ce que vous avez à me dire est-il d'ordre privé ?

— Oui. Je veux vous parler de Madeleine. Je suis sûr qu'en bas ils en parlent tout leur saoul, mais ils ont cet avantage sur nous que nous ne les entendons pas.

— La police est venue aujourd'hui pour interroger le personnel, dis-je.

Franck s'esclaffa.

— Je parie qu'ils n'ont rien pu en tirer. Simms s'en sera assuré. Si tant est que l'un d'eux eût pu apprendre quoi que ce soit à nos braves gardiens de la loi. Simms a l'honneur de cette maison à cœur. Ainsi que sa propre réputation.

— Sa réputation ? demandai-je.

— Eh bien, oui. Avoir été majordome dans une maison éclaboussée par un scandale serait une mauvaise recommandation pour lui s'il cherchait une place ailleurs. Non pas qu'il cherche à partir, à ma connaissance. Mrs Simms et lui mènent une vie confortable.

Frank s'interrompt et ramassa le livre tombé sur le tapis. Il lit le titre et dit :

— Je ne suis pas un grand lecteur de poésie.

Il posa soigneusement le recueil sur une petite table près de son fauteuil.

— L'inspecteur Ross m'a demandé si j'avais remarqué quelque chose dans le comportement de Miss Hexham avant qu'elle nous quitte, qui puisse indiquer qu'elle était préoccupée ou transie d'amour ou quelque chose de ce genre. Je lui ai répondu que non. Ce qui est vrai. Je faisais très peu attention à elle. C'était une pâlotte provinciale sans intérêt.

— Comme moi ! m'écriai-je.

— Oh, non, non, Lizzie. Vous êtes d'un tout autre calibre. Comme je vous l'ai déjà dit, vous êtes intelligente, indépendante d'esprit, futée et belle.

— Vous me flattez, dis-je sèchement.

— Non, pas du tout, dit-il sobrement. Tout ce que j'ai dit est vrai. Je parierais cinq guinées sur les trois premiers ; quant au quatrième, je le vois bien.

— Seulement cinq guinées ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Frank pointa vers moi un doigt triomphant.

— Vous voyez ! Vous êtes vive et vous avez le sens de l'humour. Madeleine n'avait aucune répartie et elle était totalement dépourvue d'humour. Elle ne comprenait jamais la plaisanterie. Du coup, cela n'avait rien d'amusant de la taquiner et, dès que je l'ai compris, j'ai abandonné et je me suis désintéressé d'elle. En revanche, il faut bien supposer que quelqu'un s'intéressait à elle, n'est-ce pas ?

Je voyais où il voulait en venir mais je préférerai ne pas répondre. C'est lui qui avait choisi ce sujet.

— Il nous reste deux possibilités, n'est-ce pas ? Qu'en dites-vous, Lizzie ? Soit elle a rencontré cet inconnu dans notre cercle, c'est-à-dire, parce qu'elle habitait dans cette maison, soit elle a croisé sa route ailleurs. Et dans ce cas, où ? Vous qui êtes nouvelle venue à Londres, tout comme elle, qu'auriez-vous

fait de vos matinées libres à sa place et où seriez-vous allée ?

— Jusqu'ici, je ne suis allée nulle part. N'avez-vous pas dit que Madeleine lisait des livres d'une bibliothèque de prêt ? Eh bien, elle a pu rencontrer quelqu'un à la bibliothèque.

— Vous voyez ? Vous êtes très intelligente, je le savais. L'inspecteur Ross aussi est un type très intelligent. Je me demande s'il y a pensé. Je lui ai parlé des goûts littéraires de Madeleine. Il a probablement envoyé un enquêteur incognito dans chaque bibliothèque publique de la capitale, pour observer et prendre note de chaque personne ayant emprunté *L'Idylle de la frontière* ou *La Fiancée du corsaire* et autres niaiseries du même acabit.

Je ne répondis toujours rien car une idée venait de me traverser l'esprit. J'avais été stupide de ne pas y penser avant. Il fallait que je dise au plus vite à Tante Parry que j'avais déjà rencontré l'inspecteur Ross et que mon père avait financé ses études. Garder le secret là-dessus serait non seulement incorrect mais également peu sage si jamais cela finissait par se savoir. Toutefois, cela ne voulait pas dire que j'étais obligée d'en parler à Frank, en tout cas pas avant de l'avoir dit à sa tante.

— Vous comprenez, fit Frank qui avait mal interprété mon silence, que je dois être numéro un sur la liste des suspects de ce brave inspecteur ? De plus, il ne m'aime pas.

— Peut-être êtes-vous un peu injuste envers l'inspecteur ?

— Seigneur, Lizzie ! Je sais quand un type éprouve de l'aversion pour moi, même si c'est seulement un impudent policier !

Au bout d'un moment, il ajouta :

— J'espère que vous ne me détestez pas, Lizzie ? Je sais que vous n'approuvez pas mon comportement, mais ce n'est pas la même chose.

Il ne me laissa pas le temps de répondre, ce qui tombait bien puisque je n'avais pas de réponse à cela. Il ajouta vivement :

— Mais je vous empêche d'aller vous coucher. Bonne nuit, Lizzie.

Il se leva et s'inclina poliment.

Je me levai et répliquai : « Bonne nuit » tout aussi poliment.

En refermant la porte, j'aperçus par l'entrebâillement qu'il avait ouvert le recueil de poésie et le feuilletait. Il affirmait n'avoir éprouvé aucun intérêt pour Madeleine, songeai-je, pourtant il savait ce qu'elle lisait. Et maintenant, il s'intéressait à mes lectures...

Cette pensée me mit mal à l'aise. Si, comme Frank l'avait galamment déclaré, j'étais assez intelligente pour assembler les pièces du puzzle, je savais aussi que ce talent pouvait être destabilisant. Il aurait mieux valu se contenter du « fastueux palais », en oubliant complètement les « abîmes à l'homme insondables ». Hélas, j'en étais incapable.

CHAPITRE 9

Ben Ross

J'ai pour habitude, à la fin de chaque journée, de consigner par écrit mes observations concernant l'enquête en cours. Une sorte de journal intime, si l'on veut. Ceux de mes collègues qui ont découvert cette habitude se sont moqués de moi et m'ont traité de pédant. « Eh bien quoi, Ben, tu te crois encore clerc ? » Cependant, je trouve fort utile de pouvoir me référer à mes notes et retrouver non seulement où et quand j'ai parlé à tel ou tel individu, mais aussi un détail que j'avais remarqué sur le moment et qui a pu m'échapper ensuite dans le tohu-bohu des événements. Cela s'est révélé utile en plus d'une occasion.

Je suppose que ceci n'a d'intérêt pour personne d'autre que moi et j'imagine très bien l'hilarité dans n'importe quel tribunal si je venais à sortir mon petit carnet. Cependant, je suis persuadé que, dans un avenir proche, tous les officiers de police enquêtant sur un crime feront de même. Si nous ne procédons pas de manière scientifique et organisée, la détection du crime ne progressera pas et nous serons à jamais associés à cette image de constable de village un peu balourd. De plus, n'importe quel avocat intelligent saura nous faire perdre pied à la barre et nous ridiculiser.

L'été, j'emporte généralement mes notes chez moi où je peux écrire en paix. Lors des soirées d'hiver où la nuit tombe tôt, je reste un peu plus longtemps à Scotland Yard pour profiter de l'éclairage au gaz, essayant d'ignorer la puanteur, le risque d'être interrompu et les quolibets de mes camarades.

En relisant mon compte rendu du jeudi, lendemain du jour où j'avais annoncé la nouvelle de la mort de Madeleine dans la demeure de Mrs Parry, je constatai que j'avais passé mon temps à poser des questions tandis que mes interlocuteurs les éludaient. Entre-temps, je pensai beaucoup à Lizzie Martin et en particulier à notre conversation au cours de laquelle je lui avais révélé mon lien avec son père. Je voulais exprimer ma profonde reconnaissance envers lui, et lui dire combien j'étais heureux de la voir. Cependant je craignais de m'être comporté comme un idiot ; elle avait dû me prendre pour un brave lourdaud, surtout comparé à un type brillant comme Carterton.

Je risquais fort de détester Carterton pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec mon enquête. Je me mis en garde moi-même (sans l'écrire dans mes notes !) contre cette tentation. C'était sans doute un excellent garçon, dévoué à sa tante ainsi qu'à son travail au service de Sa Majesté et de ses affaires sous d'autres latitudes. J'espérais de tout cœur qu'on l'envoie bientôt veiller aux intérêts britanniques dans quelque endroit comme l'Amérique du Sud ou le Japon ou bien une île isolée au milieu de l'océan Pacifique, où il ne risquerait plus de croiser le chemin de Lizzie.

Mais revenons à mes notes. J'avais donné l'ordre que l'on envoie des hommes à Agar Town pour finir d'interroger tous les ouvriers du chantier, tâche qui se révélait lente et ingrate. Un certain nombre de terrassiers avaient déjà quitté les lieux. Ils ne souhaitent pas être questionnés de trop près par la police ni que leur noms apparaissent sur un quelconque rapport officiel. Quelques-uns avaient peut-être déjà une ou deux infractions mineures à leur actif. D'autres appartenaient peut-être à cette obscure confrérie d'hommes ayant glissé en marge de la société et habitant les faubourgs de Londres ou bien son ventre grouillant. Ils survivaient en travaillant ici et là au jour le jour, gagnant tout juste de quoi se payer un lit et un repas dans une pension bon marché. Un chantier de construction offre de nombreuses possibilités de ce genre. Tous n'étaient pas des gredins ni des vagabonds n'ayant jamais rien connu d'autre. Il s'agissait souvent d'hommes autrefois respectables, tombés dans la déchéance. Certains parmi eux avaient peut-être abandonné femme et enfants. Il y avait peut-être des employés de banque ruinés par la boisson et le jeu. Ou bien encore de pathétiques hommes d'affaires ayant tout risqué sur un coup, et qui cherchaient à échapper à leurs créanciers. Londres était une ville dans laquelle un homme pouvait se perdre complètement s'il le désirait. Notre meurtrier comptait là-dessus. Mais il était bien quelque part et je le retrouverais un jour ou l'autre.

La tâche devait être effectuée, bien que j'en devinasse d'avance les résultats. Personne à Agar Town n'admettrait avoir vu quoi que ce soit et je pouvais m'attendre à une visite de Mr Fletcher, le représentant de la compagnie de chemin de fer, pour se plaindre avec virulence de l'enquête qui ralentissait le travail.

Il entra dans mon bureau le vendredi matin à neuf heures et demie. Nous étions en train d'organiser la journée et je n'étais pas encore prêt à l'accueillir. Je le reçus néanmoins, de mauvaise grâce. Il transpirait abondamment. Le printemps maussade venait de s'améliorer de façon impromptue et, comme par caprice, nous taquinait avec un avant-goût de l'été. Je supposai que le front de Fletcher était emperlé de sueur parce qu'il s'était dépêché pour venir d'Agar Town au Yard, mais il semblait surtout en proie à une grande colère.

— C'est un scandale ! tonna-t-il.

Il ôta ses lunettes ovales et me regarda en clignant des yeux avant de prendre son mouchoir à pois pour s'éponger le front.

— Nous perdons du temps ! Si le terrassement n'est pas terminé à la date

prévue, alors l'étape suivante de la construction ne pourra pas commencer. Tout le monde attend que les travaux de démolition s'achèvent. Tout est suspendu à cela ! Avez-vous la moindre idée de ce que cela implique ? Je vois bien que non. Pouvez-vous vous mettre à la place des actionnaires qui s'agitent de plus en plus à l'idée que le versement de leurs intérêts puisse être retardé ? Ils harcèlent les directeurs de la compagnie qui à leur tour s'en prennent à moi !

Sa voix devint un gémissement plaintif.

— Est-ce que vous imaginez le coût de l'entreprise ? Savez-vous à combien s'élève le salaire de toute cette main-d'œuvre ?

— Mr Fletcher ! l'interrompis-je aussi poliment que possible. Je vous ai dit que je ne voyais pas d'inconvénient à ce que le travail reprenne sur le chantier.

— Il est impossible d'avancer autrement qu'à une allure d'escargot, rétorqua-t-il, et ceci à cause de la présence de la police. À peine une tâche commence-t-elle qu'un type en uniforme apparaît et ordonne aux hommes de poser leurs outils afin qu'il puisse les interroger. Chaque jour un homme, ou deux, décide qu'il ne veut plus travailler sous le regard inquisiteur d'un constable qui scrute tout ce qu'il fait avec suspicion et l'ennuie avec des questions impertinentes. Il est déjà assez pénible que la plupart d'entre eux soient superstitieux, et que plus aucun ne veuille travailler dans la zone où le corps a été découvert. Ceux qui craignent Dieu ne veulent pas être associés à une scène de crime. Donc chaque matin, un certain nombre ne se présentent pas et nous sommes obligés de recruter de nouveaux terrassiers.

— Les terrassiers ne manquent pas à Londres, fis-je remarquer sèchement.

— Et l'ouvrage ne manque pas non plus ! répliqua Fletcher. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, inspecteur, mais, depuis quelques années, Londres est en pleine transformation, tant en surface que sous terre. Sous nos pieds, des ouvriers construisent les nouveaux égouts de Mr Bazalgette. Ils sont en train de percer un tunnel pour un train souterrain ; au-dessus et autour, les compagnies de chemin de fer construisent ; les promoteurs immobiliers bâtissent ; le gouvernement de Sa Majesté construit ! Si un ouvrier n'est pas content de sa situation, eh bien, il n'a qu'à faire son baluchon et se rendre sur un autre chantier, où l'on sera ravi de l'embaucher. Les seuls qui sont toujours disponibles, ce sont les paresseux, les ivrognes ou les infirmes. Vous comprenez maintenant la difficulté à trouver des hommes courageux et sobres pour travailler à la nouvelle gare ? Vous comprenez maintenant que de tels hommes ne vont pas rester si le chantier grouille de policiers ?

Je haussai les sourcils et il sembla comprendre que ses derniers mots étaient, pour le moins, peu délicats. Il se hâta de reformuler.

— Si leur travail est gêné par l'enquête, je veux dire. Écoutez, inspecteur, euh... Ross, je vous en supplie, rappelez vos hommes. Ils perdent leur temps et je suppose que, dans une enquête de ce genre, le temps perdu ne peut se rattraper. Il en va de même dans le monde de la construction.

Il y avait des hommes de son acabit dans l'industrie minière, mais je m'abstins de le lui dire. Ces gens-là ne s'attachaient qu'aux pertes et aux profits. Leur but était de pressurer au maximum chaque individu et ils ne se souciaient guère des accidents et des décès. Au souvenir des hommes que j'avais vus, perchés en équilibre précaire, démolir le haut des murs avec des masses, je me demandai combien d'accidents avaient eu lieu depuis l'ouverture du chantier.

Néanmoins, les policiers sont au service de la population et notre politique est de ne pas offenser les éminents citoyens.

Ils font trop de foin.

— Je suis désolé d'apprendre que cela contrarie vos projets, dis-je, mais plus vite mes agents auront bouclé leur enquête, plus tôt ils débarrasseront le plancher et vous pourrez recommencer à démolir des bâtiments et à évacuer les gravats.

J'avais parlé en plissant le front et il dut croire que mon air réprobateur s'adressait à lui car il sembla un peu inquiet. En fait, j'étais en train de songer que tant de choses avaient été remuées sur ce site que tout indice potentiel avait sans doute été emporté depuis longtemps parmi les décombres.

— J'aimerais que vos hommes en aient terminé à la mi-journée, dit-il en rempochant son mouchoir.

— Cela ne nous laisse guère de temps.

— Ils sont là depuis que le corps a été retrouvé ! explosa-t-il. Et l'un d'eux est tombé dans une cave. Ses collègues ont dû le hisser avec une corde ! Il aurait pu se casser une jambe.

Je fus contrarié que cet incident ne m'ait pas été signalé. Est-ce que Fletcher se serait fait autant de souci si l'un de ses hommes s'était cassé une jambe ?

— Donc vous voyez, poursuivit-il, un chantier est un endroit dangereux !

— Il l'a été en effet pour la morte, Madeleine Hexham.

— Mon brave, vous ne pensez tout de même pas que c'est quelqu'un de là-bas qui l'a tuée ! s'écria-t-il.

Je lui répondis que je gardais l'esprit ouvert et que je n'avais arrêté aucune théorie. Je crus qu'il allait s'étrangler.

— Je vais porter cette affaire en haut lieu, promit-il en reprenant son chapeau.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Il me faisait perdre mon temps et j'étais ravi de le voir partir. Je me moquais bien du lieu où il irait se plaindre.

Une fois qu'il fut parti, je passai dans le bureau voisin où se trouvait Morris.

— Qui est tombé dans une cave ? demandai-je sèchement.

— Biddle, monsieur. Un trou dans le sol exerce une certaine fascination pour les jeunes et Biddle, qui n'est encore guère qu'un gamin et curieux comme tel, s'est approché pour regarder. Le terrain n'était pas stable,

monsieur, et il est tombé. Le constable Jenkins et Adams, le contremaître, l'ont sorti à eux deux avec une corde. Je ne vous ai pas ennuyé avec cela parce qu'il ne s'est pas grièvement blessé. Il s'est fait une entorse à la cheville et une foulure au poignet, mais on se remet vite à cet âge-là. Nous lui avons mis des attelles et il se débrouille très bien. C'est un gars courageux.

— C'est peut-être un excellent agent et tout ce que vous dites, mais s'il se promène avec une cheville bandée, il ne sera qu'un objet d'hilarité et de dérision. S'il s'est luxé le poignet, comment donc pourra-t-il prendre des notes ? J'espère qu'il prend bien des notes !

— Il s'agit de son poignet gauche et il est droitier, répondit vivement Morris. Un coup de chance. Je lui ai dit, comme aux autres, de tout écrire, monsieur. Comme vous l'avez demandé.

— Ramenez-le ici, ordonnai-je. Confiez-lui du travail de bureau jusqu'à ce qu'il soit rétabli. C'est un membre de la Police métropolitaine, pas un invalide de guerre.

Je quittai le bâtiment avant qu'un autre représentant de la compagnie de chemin de fer me tombe dessus et me fasse perdre mon temps en lamentations. Ils ne m'auraient pas cru, mais en un sens je n'étais pas totalement insensible à leurs difficultés. Je comprenais bien leur souci. C'était une vaste entreprise : une toute nouvelle gare de chemin de fer, complétée par un magnifique hôtel juste devant. Il y avait une compétition en cours pour savoir qui concevrait l'hôtel, ainsi que je l'avais lu dans les journaux.

Je songeais également que notre meurtrier devait avoir prévu tout cela. Si tout s'était déroulé selon ses plans, cette maison aurait dû s'écrouler sur le corps de Madeleine. Il aurait été impossible d'identifier les restes écrasés sortis des gravats et de déterminer la cause du décès. Nous aurions pu penser que le cadavre était celui d'une clocharde ivre qui s'était installée là pour dormir. La nécessité de poursuivre les travaux de terrassement nous aurait obligés à hâter une enquête de pure forme. On découvrait bien souvent des vagabonds morts à Londres, hommes ou femmes, parfois des enfants. Je comprenais comment l'esprit du meurtrier avait fonctionné.

Mais le destin avait joué son rôle. Les deux ouvriers irlandais étaient entrés dans la maison avant la démolition, peut-être à la recherche d'un petit objet oublié lors du nettoyage des lieux et qu'ils pourraient revendre, peut-être dans l'espoir de boire un coup à l'insu du contremaître. Madeleine avait été retrouvée, identifiée, et la cause du décès déterminée. Et aussi le moment du décès. Elle était morte depuis deux semaines au plus, alors qu'elle avait disparu depuis deux mois. Où avait-elle été dans l'intervalle ? Dix jours après avoir quitté le domicile de Mrs Parry, elle avait écrit la lettre, de son plein gré ou non. Il me paraissait plus vraisemblable qu'elle l'ait écrite elle-même. S'il s'agissait d'un faux, il était l'œuvre de quelqu'un qui connaissait très bien son écriture. Or, certaines personnes connaissaient bien son écriture et j'étais sur le point de rencontrer l'une d'elles : Mrs Sinclair Belling, de Dorset Square.

Je l'avais prévenue de ma visite, sachant qu'elle ne voudrait pas

m'accueillir en présence de ses relations mondaines. Elle me reçut dans son salon, en compagnie de son fils, qu'elle me présenta.

— Voici mon fils, James. Mon mari, Sinclair Belling, se trouve en Amérique du Sud pour affaires et il ne rentrera pas avant le mois prochain. Son domaine principal est la banque, mais il a des intérêts dans les chemins de fer qui se développent très rapidement là-bas. En son absence, c'est James l'homme de la maison.

L'homme de la maison en question ressemblait à un gamin renfrogné. Il avait sans doute une vingtaine d'années, mais en paraissait moins à cause de sa silhouette dégingandée et de ses cheveux blonds et raides. Il me dévisageait d'un air maussade derrière ses lunettes en se mordillant nerveusement la lèvre inférieure.

— Qu'est-ce que vous souhaitez savoir ? demanda brusquement sa mère. Vous êtes venu au sujet de cette malheureuse fille, Hexham, mais je ne la connaissais pas personnellement. Elle m'a été recommandée par une amie et, à mon tour, je l'ai recommandée à mon amie Mrs Parry. Mais ni l'une ni l'autre ne pouvions nous douter...

— Bien sûr, madame. Après avoir été mise en relation avec Miss Hexham par votre amie dans le Nord, j'ai cru comprendre que vous aviez correspondu avec elle ?

— Avec Hexham ? Oui, j'ai reçu une ou deux lettres. Je lui avais demandé de me donner quelques détails sur elle-même, et de m'envoyer toutes les lettres de recommandation qu'elle pourrait avoir. Elle m'a transmis celle de la veuve d'un évêque, dont elle avait été demoiselle de compagnie. La lettre ne tarissait pas d'éloges. On aurait pu croire que la veuve d'un évêque posséderait du bon sens et un jugement infaillible. J'ai pris ses propos pour argent comptant. Quant à Madeleine elle-même, elle m'a écrit de façon très raisonnable. Elle me donnait toutes les informations nécessaires. Il n'y avait aucune raison, absolument aucune, inspecteur, de croire qu'elle n'était pas parfaitement responsable et digne de confiance.

— Avez-vous encore ces documents, madame ?

— Bien sûr que non ! fit-elle, irritée. Je les ai probablement transmis à ma chère amie, Mrs Parry. Je ne me souviens vraiment pas. Je les ai peut-être détruits.

Mrs Parry avait mentionné cette correspondance entre Mrs Belling et la dame de Durham, sans laisser entendre que les lettres étaient en sa possession.

— Avez-vous eu sous les yeux la lettre que Mrs Parry a reçue d'elle après son départ mystérieux ? demandai-je.

Mrs Belling rougit.

— Oui, je l'ai vue. Julia Parry me l'a montrée. Elle était bouleversée et avec raison ! La fille écrivait qu'elle s'était enfuie avec un homme ! Elle ne donnait aucune précision sur l'identité de ce dernier. À l'évidence, elle avait bien caché son jeu, vis-à-vis de son employeuse comme de moi-même. S'enfuir avec un homme, quel genre de fille fait cela ? S'il avait été

respectable, pourquoi ne pas l'avoir présenté à Mrs Parry afin d'avoir son opinion ? Pourquoi l'homme lui-même n'est-il pas venu demander à celle-ci l'autorisation de courtiser sa dame de compagnie ? Toute l'affaire était parfaitement douteuse. Le Dr Tibbett a paraît-il déclaré que les intentions de l'homme ne pouvaient pas être honorables et j'aurais tendance à le croire. Quant à Hexham, cette stupide petite oie, elle a peut-être cru de bonne foi qu'il avait l'intention de l'épouser, mais tout de même, cela n'explique pas qu'elle se soit enfuie avec lui. Ce n'est pas le genre de comportement que l'on peut attendre de la part de quelqu'un qui a été demoiselle de compagnie de la veuve d'un évêque !

À la fin de cette tirade, Mrs Belling se mura dans un silence indigné, dont je tentai de la sortir.

— Et l'écriture de la lettre que Mrs Parry vous a montrée, celle dans laquelle Miss Hexham parlait de sa fugue, vous a-t-elle paru similaire à celle des lettres que vous aviez reçues ?

— Oui, répondit-elle avec assurance. Sinon, je m'en serais rendu compte.

Sur ce point, je la croyais.

— Dites-moi, poursuivis-je, est-ce que vous vous souvenez de sa situation avant qu'elle vienne ici ? Que vous a-t-elle raconté sur elle-même et sa famille ?

Mrs Belling agita sa main qu'ornait une émeraude de toute beauté et sans nul doute de grande valeur. Je me demandai si la pierre avait été achetée en Amérique du Sud et songeai méchamment qu'un tel bijou était gâché sur elle. Elle me faisait l'effet d'une femme acariâtre, qui n'avait sans doute jamais été belle. Elle était toutefois vêtue à la dernière mode et portait des flots de dentelle.

— C'était la fille d'un pasteur. Je suppose que c'est pour cette raison que la veuve de l'évêque l'a engagée. On pourrait attendre d'une fille de pasteur qu'elle ait des principes moraux, ajouta Mrs Belling avec une agitation grandissante. Si l'on ne peut plus compter sur les membres de notre clergé pour élever leurs enfants de façon exemplaire, alors la décadence morale ne peut que s'étendre aux couches inférieures à un degré pire encore que ce qui existe déjà.

— Et ses parents ? demandai-je.

— Oh, morts tous les deux, comme ses frères et sœurs. Elle était la seule des cinq enfants à avoir atteint l'âge adulte. C'est très triste, mais ces choses-là arrivent. Ils ne lui ont pas laissé d'argent du tout. Elle s'est retrouvée livrée à elle-même et nous savons maintenant ce qu'elle manigançait.

— C'est-à-dire ? m'enquis-je.

— Elle se cherchait un mari, dit Mrs Belling d'une voix tranchante. Même si elle n'avait rien pour elle.

— Je trouve qu'elle avait l'air très gentille, intervint soudain James.

Il avait été tellement silencieux jusque-là que j'avais presque oublié sa présence, tout comme sa mère, me sembla-t-il. Elle lui jeta un regard rapide et

demanda :

— Qu'est-ce que tu en sais, James ? Tu ne la connaissais pas.

Il rougit.

— Eh bien, non, pas vraiment, mais je l'ai rencontrée plusieurs fois, maman.

— Où et quand ?

J'avais été sur le point de lui poser la même question mais son dragon de mère m'avait devancé, ce qui n'était pas plus mal. Il était préférable que cela vienne d'elle.

— On m'a demandé une ou deux fois de faire le quatrième quand vous et Mrs Parry jouiez au whist, avec Madeleine. Elle est aussi venue à plusieurs reprises en visite ici avec Mrs Parry. Et j'ai dû vous accompagner une ou deux fois chez Mrs Parry alors que Madeleine se trouvait là.

— Pffff ! fit sa mère. Voilà qui est bien mince pour porter un jugement !

Elle se tourna vers moi.

— L'opinion de mon fils sur le sujet n'a aucune importance.

— Cela m'intéresse tout de même de l'entendre, dis-je.

— Merci, fit James brièvement, non sans une trace d'ironie.

Peut-être sa mère l'avait-elle perçue, car elle répondit d'une voix égale :

— Tu ne connais rien à rien, à part tes fichus fossiles, James. Tu ferais mieux de ne pas donner ton opinion sur autre chose.

— Des fossiles, monsieur ?

Son visage blême s'anima quelque peu et il se pencha en avant.

— Oui, je fais collection de fossiles et je travaille actuellement sur un livre qui, je pense, apportera une contribution essentielle aux débats actuels. J'ai participé à quelques expéditions très fructueuses et ma collection est sans doute parmi les plus belles et les plus complètes du pays. Est-ce que vous vous intéressez aux fossiles, inspecteur ?

— J'ai vu quelques gravures intéressantes sur des morceaux de schiste argileux, trouvés dans les environs d'un gisement de charbon, dis-je.

— Alors peut-être...

James n'eut pas la possibilité de finir.

— L'inspecteur n'est pas venu pour discuter fossiles, s'écria Mrs Belling en se tournant vers moi. En avez-vous terminé, inspecteur ? Je ne peux rien vous dire de plus et James ne pourra rien vous dire du tout !

— Oui, madame, je vous remercie de m'avoir accordé de votre temps.

Un majordome surgit sans que sa maîtresse ait sonné. Il devait rôder derrière la porte. Il était en tout point semblable à Simms, et il me reconduisit avec le même empressement.

Je ne fus pas surpris, en regagnant le Yard, de trouver un message du superintendant Dunn, indiquant qu'il aimerait me voir dans son bureau.

Comme je l'avais deviné, il avait reçu la visite de Mr Fletcher.

— Combien de temps allez-vous laisser des hommes sur le chantier ? me demanda Dunn dès que j'eus passé la porte. Je me suis fait rebattre les oreilles

par ce Fletcher qui semble croire que notre enquête fait partie d'une grande conspiration pour bouleverser la progression de ses travaux de terrassement et saboter les projets de la Midland Railway Company.

— J'espère en avoir terminé aujourd'hui. J'ai besoin des hommes pour autre chose. Nous en manquons. Cependant, si les responsables du chantier nous mettent des bâtons dans les roues, cela ne fait que tout ralentir. Je ne parviens pas à faire comprendre cela à Fletcher.

Dunn soupira et se gratta la tête. Le matin lorsqu'il arrivait, sa tignasse gris acier, encore bien lisse et humide, était à peu près domptée, mais au cours de la journée elle prenait peu à peu de l'indépendance et son crâne ressemblait à une botte de paille.

— Eh bien, Mr Fletcher est harcelé par ses supérieurs et du coup il s'en prend à nous. Qu'est-ce qu'on dit, déjà ? Les grosses puces se font mordre par de plus petites puces...

— Et les petites puces ont de plus petites puces encore, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini ! terminai-je à sa place.

— Cela n'est jamais si vrai que pour un policier ! grogna Dunn. Allons-y, dans ce cas. Qui voyez-vous dans le rôle du meurtrier ?

— Je ne peux pas dire que j'aie des suspects, monsieur. Il y a bien un ou deux messieurs sur lesquels je suis tenté d'enquêter, si en effet la fille s'est bien enfuie avec son amant. Il y en a un dans la maison, Francis Carterton. Il a une carrière qui l'attend au Foreign Office et je pense qu'il est l'héritier désigné de sa riche tante, Mrs Julia Parry, qui employait Madeleine. Je n' imagine pas une seconde que Mrs Parry aurait pu approuver un mariage entre son neveu et sa demoiselle de compagnie. Cela n'aurait pas été le genre de parti avantageux susceptible de faire avancer sa carrière. S'il avait sottement donné des espérances à la fille, il aurait été dans le pétrin.

— Carterton, hum, marmonna Dunn. Qui d'autre ?

— Il y a Mr James Belling dont la mère a mis en contact Madeleine Hexham et Mrs Parry. Elle ne la connaissait pas personnellement, la jeune fille lui avait été recommandée par une tierce personne, de la ville de Durham. Mr Belling a fait la connaissance de Miss Hexham. Il semble être complètement sous la coupe de sa mère. Il s'intéresse aux fossiles et aime voyager pour les collectionner. J'ai l'intention de vérifier si ses voyages l'ont déjà conduit dans le Nord. Il écrit un livre sur le sujet. Je suppose qu'il n'a pas d'autre occupation. Ses revenus dépendent sans doute du bon vouloir de sa mère. Cette femme est un dragon. Elle n'aurait pas approuvé une relation avec Madeleine Hexham et aurait fait de la vie de son fils un enfer si elle avait ne serait-ce que soupçonné un vague intérêt de sa part pour la jeune fille.

— Ha ! fit Dunn d'un air sombre, passant les doigts dans ses cheveux qui étaient maintenant dressés comme les poils d'un pinceau.

— Ensuite, il y a la question des lettres écrites par Miss Hexham à Mrs Belling de Durham, avant qu'elle arrive à Londres. J'aimerais bien savoir où elles se trouvent. Peut-être ont-elles été détruites. La dame a suggéré qu'elles

avaient pu être données à Mrs Parry, mais celle-ci n'a pas mentionné qu'elle les détenait, alors même qu'elle connaissait leur existence. Je pense que cette suggestion a été faite pour me décourager de fouiner. Peut-être ont-elles été oubliées quelque part au fond d'un tiroir chez les Belling. Ou bien si vraiment on les a données à Mrs Parry, elles peuvent être n'importe où chez elle.

Dunn se cala contre son dossier et fixa ses petits yeux rusés sur moi.

— Donc si quelqu'un avait eu l'envie d'imiter l'écriture de la fille, il peut très bien avoir eu à sa disposition des lettres qui traînaient dans la maison ?

— Oui, monsieur. Malheureusement, Mrs Parry n'a pas conservé la lettre dans laquelle Miss Hexham explique sa fugue. À la suite de cela, les vêtements ont été distribués aux domestiques. Toute trace de Miss Hexham a été effacée. C'est fort dommage, de notre point de vue.

— Autre chose ?

J'hésitai.

— Oui, monsieur, mais il s'agit d'un détail personnel dont je me dois de vous informer. La nouvelle demoiselle de compagnie de Mrs Parry s'appelle Miss Elizabeth Martin. Il se trouve que son père, feu le Dr Martin, a été mon généreux bienfaiteur. Il a payé ma scolarité et donnait à ma mère une petite somme chaque mois en attendant que je puisse gagner de l'argent.

Les sourcils broussailleux de Dunn tressautèrent.

— Miss Martin est-elle impliquée d'une quelconque manière dans cette affaire ?

— Je ne vois pas comment ce serait possible. Elle n'est arrivée à Londres que mardi, le jour où on a découvert le corps. Elle ne connaissait ni Mrs Parry ni son neveu. On lui a offert cette place parce que feu Mr Parry était son parrain.

— Cela va-t-il vous gêner dans votre enquête ?

— Non, monsieur, même si j'avoue que je n'aime pas la savoir dans cette maison.

— Que cela ne vous influence pas, même si je vous sais trop raisonnable pour ça. Très bien, continuez. Tâchez de trouver le coupable et je m'occuperai de tenir ces messieurs des chemins de fer à l'écart. Qu'ils essaient de me mordre moi plutôt que vous.

Il fourragea une dernière fois dans la forêt de ses cheveux gris.

— Mais s'ils n'obtiennent pas satisfaction par moi, ils iront plus haut. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour résoudre cette affaire.

— Il y a autre chose, monsieur, au sujet de la compagnie de chemin de fer. Il semble que Mr Sinclair Belling, le père de James Belling, soit un banquier d'affaires ayant investi dans les chemins de fer. Il se trouve en ce moment en Amérique du Sud pour le développement d'un chemin de fer. Je me demandais si, par hasard, Mr Sinclair Belling pourrait être actionnaire de la Midland Railway Company. Il n'y a peut-être aucun lien mais j'aimerais connaître les intérêts de chacun dans tout cela.

Dunn me regarda, puis griffonna le nom de Sinclair Belling sur un bout de

papier.

— Je vais me renseigner.

Il tapota le bureau avec son crayon.

— C'est en train de devenir une affaire bien compliquée, dit-il, avec une ribambelle de mobiles possibles.

Ses petits yeux me scrutèrent.

— Et tout cela en supposant que le meurtrier est un homme, bien sûr. Vous avez dit que la victime était assez frêle ?

— Oui, monsieur, et Carmichael pense aussi qu'elle présentait des signes de malnutrition dans la période précédant sa mort, mais pas en général. Si elle a été affamée, c'est au cours des deux derniers mois de sa vie.

— Donc une femme aurait facilement pu la dominer ?

— Sans difficulté. Cependant, elle aurait eu besoin d'un complice pour déplacer le corps.

— Diantre, fit doucement Dunn. Miss Hexham ne semblait guère appréciée de tous ces gens. Ils prêtent tous le flanc au soupçon !

Sur l'auteur

Ann Granger est un auteur de romans policiers et historiques très prolifique, avec plus de trente romans parus en Angleterre. Elle rencontre un franc succès international avec sa série « Lizzie Martin », qui comporte déjà quatre volumes. *Un intérêt particulier pour les morts* est le premier opus de cette série à paraître en France. Ann Granger a travaillé dans les ambassades britanniques de nombreux pays, dont la République tchèque, la Zambie et l'Allemagne. Elle vit désormais dans l'Oxfordshire.

CHAPITRE 10

Elizabeth Martin

Vendredi, un peu avant huit heures du matin, un coup péremptoire retentit, suivi d'une vigoureuse poussée, et la porte de ma chambre s'ouvrit brutalement. Bessie apparut, chargée du lourd récipient d'eau. Elle haletait bruyamment, peut-être à cause de l'effort, sans doute aussi d'une contrariété. Elle me donnait l'impression d'être de mauvaise humeur. Elle me retourna mon bonjour sans croiser mon regard.

Alors que je me levais et me drapais d'un châle, elle prit la cruche de la table de toilette et la posa par terre. Je la regardai incliner son broc pour y verser l'eau. Son petit visage était tout froncé comme si elle se concentrait pour ne pas en renverser une goutte.

— Laisse-la là, Bessie, dis-je alors qu'elle s'apprêtait à remettre la cruche sur la table de toilette. Je vais le faire.

— D'accord, miss.

Elle attrapa son récipient vide et se dirigea en hâte vers la porte comme un insecte que l'on a dérangé en retournant une pierre, et qui se précipite vers une autre cachette.

— Bessie, appelle-je.

Elle était déjà dans le couloir mais elle ne pouvait feindre de ne pas m'avoir entendue. Elle revint sur ses pas à contrecœur et resta sur le seuil.

— Oui, miss ?

— Comment cela s'est-il passé hier en bas quand le sergent et le constable sont venus interroger le personnel ? Savez-vous s'ils ont appris quelque chose d'intéressant ?

— Non, répondit Bessie. Personne ne me dit jamais rien. De toute façon, Mr Simms nous a demandé de ne pas faire courir de ragots.

La remarque fut prononcée sur un ton hautement vertueux, accompagné d'un regard éloquent.

— Mr Simms ne t'a pas demandé de ne pas me parler, Bessie. Il ne voulait pas dire non plus que vous ne deviez pas donner à la police des informations utiles.

Bessie me jeta un autre regard, suggérant qu'elle connaissait Simms mieux

que moi. Je souhaitais toutefois lui faire entendre que le majordome, quelle que soit son autorité sur elle, n'en avait aucune sur moi.

— Est-ce que l'un des policiers t'a parlé, Bessie ? demandai-je gentiment.

Bessie passa le broc d'eau vide d'une main à l'autre, hésitante. Comme je l'avais deviné, son cœur était gonflé par la contrariété. Soudain, il déborda et un flot de paroles se déversa.

— Ils sont venus me voir en dernier. C'est vrai, je ne suis personne, ou en tout cas, c'est ce qu'ils pensent tous. Ils ont interrogé tout le monde correctement, en prenant des notes et tout. Et à la fin le constable, un grand et gros bonhomme qui transpirait dans son uniforme bleu, s'est approché de moi avec un grand sourire : « Bon, et toi la demi-portion, est-ce que tu as quelque chose à nous dire ? »

Bessie fronça les sourcils d'un air furieux et la charlotte lui glissa sur le front.

— « Non, que je lui réponds. Et vous avez pas le droit d'être si familier avec moi. Je fais partie de la population britannique comme les autres, et vous devez être poli avec moi. » Il s'est mis à rire comme un bossu. Alors le sergent est venu voir ce qui se passait et il lui a ordonné de partir. Après ça, Mr Simms m'a réprimandée pour avoir été impertinente avec un représentant de la loi. Mais c'est pas moi qui ai pris des libertés, c'est lui !

— Peut-être qu'il voulait simplement te mettre à l'aise, Bessie, au cas où tu aurais été effrayée, suggérai-je.

— Non, fit Bessie en reniflant. Il était prétentieux. Il essayait de faire de l'œil à Wilkins discrètement, pendant que le sergent ne regardait pas, mais ça ne lui a servi à rien. Wilkins fréquente le valet de pied du numéro 16. Il aurait peut-être eu plus de chances avec Ellis, mais elle n'est pas aussi jolie que Wilkins. Si je ne redescends pas tout de suite, miss, je vais encore avoir des ennuis avec Mrs Simms.

Sur ce, elle s'éclipsa. Je songeai qu'en bas il existait tout un monde, qui, de façon darwinienne, avait évolué assez différemment de la société à l'étage au-dessus ; si le célèbre naturaliste l'avait étudié, il aurait pu trouver cela tout aussi passionnant qu'une expédition en Terre de Feu. Bessie, malgré son jeune âge, comprenait très bien le monde qui l'entourait. Elle était observatrice et saisissait les motivations des adultes. Peut-être les policiers auraient-ils mieux fait de s'adresser à elle en premier. Quand l'un d'eux l'avait interrogée enfin, il avait commis l'erreur de blesser sa fierté. Quoi que Bessie sût, et j'étais certaine qu'elle savait quelque chose, elle le garderait pour elle, par principe.

Ou bien, murmurai-je pour moi-même, par peur des représailles.

Je descendis un peu plus tard que les jours précédents. Frank avait déjà quitté la maison. J'en fus ravie. Le souvenir de notre rencontre dans la bibliothèque me laissait des sentiments mitigés. Il n'aurait pas dû rester à me regarder alors que je m'étais assoupie. Il avait l'avantage sur moi quand je m'étais réveillée et j'avais l'impression de m'être exprimée comme une idiote. D'un autre côté, je comprenais la position délicate dans laquelle il se

trouvait au sujet de la disparition de Madeleine et de sa fin tragique. Il devait, comme il l'avait dit lui-même, se trouver en bonne place dans la liste de l'inspecteur Ross. Si Ross avait une liste de suspects.

Quant à moi, j'avais mon propre programme. La première étape était de parvenir à rentrer dans les bonnes grâces de Simms. Si contrairement que ce soit de devoir recourir à de telles tactiques, la bienveillance d'un majordome ne se perd pas sans conséquence et j'avais besoin de son agrément pour mener à bien mes projets.

— Voulez-vous que je vous coupe du jambon, miss ? demanda-t-il en posant la cafetière.

— Eh bien, Simms, je ne voudrais importuner personne, mais Mr Carterton m'a dit que Mme Simms faisait des omelettes particulièrement délicieuses. Aurait-elle le temps, croyez-vous, de m'en préparer une petite ?

Simms réfléchit à la question.

— Eh bien, miss, je suis sûr que c'est possible. Je vais le lui demander.

L'omelette arriva et, comme Frank l'avait dit, elle était succulente. Lorsque Simms vint chercher mon assiette, je lui dis en toute sincérité :

— S'il vous plaît, remerciez Mrs Simms de ma part. J'ai beaucoup aimé.

— Je vous en prie, Miss Martin, répondit-il très aimablement.

— J'espère que vous n'avez pas été trop dérangé par les activités des policiers hier. Cela a dû quelque peu perturber Mrs Simms.

— Mrs Simms a fait face. Elle est pleine de ressources. Je crois qu'il n'existe pas une seule urgence de nature domestique à laquelle Mrs Simms ne serait capable de remédier en deux temps trois mouvements.

— J'en suis certaine. Elle est excellente cuisinière et la maison semble tourner à merveille.

Je songeai que je ne devais pas en faire trop, mais je m'étais avisée que Frank n'était pas du genre à exprimer sa reconnaissance au personnel, pas plus que Mrs Parry, et la pluie qui tombe sur un sol assoiffé est vite absorbée.

— Merci, miss, fit Simms qui esquissa un sourire.

— J'hésite, dis-je, à abuser de la gentillesse de Mrs Simms. Comme vous le savez, je suis nouvelle venue à Londres. Il y a eu une telle effervescence depuis mon arrivée ici que je n'ai pas eu le temps de mettre le nez dehors. J'aimerais réparer cette omission aujourd'hui mais j'avoue que j'ai un peu peur de me perdre. Je me demandais si Mrs Simms pourrait se passer de Bessie une heure ou deux ce matin. Bessie doit connaître toutes les rues et les ruelles, et avec elle, je ne risquerais pas de m'égarer. J'avais pensé demander à Mrs Simms si elle pouvait se passer de Wilkins ou d'Ellis. Puis j'ai craint que cela ne provoque des tensions entre elles. Si l'une des femmes de chambre était déchargée de ses activités pour la matinée, l'autre n'apprécierait peut-être pas que sa charge de travail s'en trouve doublée. Qu'en pensez-vous ?

Simms me jeta un regard rusé. Il appréciait mon argument au sujet des femmes de chambre. Il pinça les lèvres. J'attendis. La décision devait venir de

lui et ne pas être une exigence de ma part.

— Je vais en toucher un mot à Mrs Simms, miss, dit-il enfin, à mon grand soulagement.

Il revint peu après pour me dire que Bessie serait prête à dix heures et demie et qu'il me l'enverrait dans le petit salon.

Bessie arriva au moment précis où la vieille pendule en chrysocale de la cheminée sonnait la demie. Elle était bien débarbouillée et portait une robe propre sans son tablier habituel. Ses bottines étaient cirées. Au lieu de sa charlotte trop large, elle portait une capeline démodée, avec un large rebord qui protégeait son visage et un volant sur la nuque, très différente des petits bonnets à la mode de nos jours, qui sont faits pour être portés sur l'arrière de la tête.

— Où allons-nous, miss ? s'enquit-elle.

— À la découverte, dis-je. Tout ici est nouveau pour moi. Je n'étais jamais venue à Londres avant mardi dernier, le jour de mon arrivée.

— Ah bon, jamais ? fit Bessie, stupéfaite.

Alors que nous traversions Dorset Square, Bessie se mit en devoir de me servir de guide.

— Mr Simms dit qu'il y avait autrefois un terrain de cricket ici, mais ils l'ont déplacé quand ils ont construit toutes les maisons, et ce qu'il en restait, ils en ont fait un joli petit parc. Je viens là parfois le dimanche après-midi et je m'assois pour regarder les gens. Les bonnes d'enfants viennent avec les bébés et les petits en robe qui commencent juste à marcher. C'est agréable.

Elle tendit la main vers une demeure à la façade imposante, de l'autre côté de la place par rapport à la maison de Mrs Parry.

— Mrs Belling habite là. Elle vient souvent rendre visite à notre maîtresse.

Je fus surprise car bien que je sache que Mrs Belling habitait dans les environs, j'ignorais qu'elle vivait presque en face de chez Mrs Parry. J'observai la maison attentivement quand la porte s'ouvrit sur un jeune homme. Il était grand et dégingandé avec des cheveux blonds qui s'échappaient de sous son chapeau en soie ; il sortit une montre de gousset de sa poche, la consulta et se mit à marcher vivement en direction de Marylebone Road. Je me demandai rêveusement où il allait et me rendis compte que nous avions de grandes chances de nous croiser.

— C'est son fils, fit remarquer Bessie.

— Ce monsieur ? C'est le fils de Mrs Belling ?

— Oui, miss, mais je ne connais pas son prénom. Il est venu parfois chez nous avec sa mère. Ils jouent aux cartes. La maîtresse aime bien les parties de cartes.

Je me demandai si Mrs Parry en savait autant sur Bessie que celle-ci au sujet des visiteurs de la maison, et j'en doutai. Je connaissais pour ma part le prénom du jeune homme après le discours interminable de la mère sur les aptitudes extraordinaires de ses enfants et leurs derniers exploits.

Nous avons atteint le point où je m'attendais à ce que notre chemin croise

celui de Mr James Belling. Nous nous arrê tâmes avant de nous rentrer dedans. Il ôta son chapeau et me salua.

— J'espère que vous voudrez bien m'excuser, madame, me dit-il. Il me semble que vous venez de chez Mrs Parry et je reconnais cette petite bonne qui travaille chez elle. Donc je me permets de me présenter. Je suis James Belling. Je suppose que vous êtes Miss Martin.

De près, il était d'apparence aimable mais non distinguée. Il avait le visage long, le nez un peu pointu et ses yeux bleu pâle de myope clignaient sans cesse, comme s'il avait l'habitude de porter des lunettes et qu'il les avait ôtées pour marcher dans la rue.

Je me demandai ce que sa mère avait pu dire sur moi, même si j'avais ma petite idée.

— Je suis Miss Martin, confirmai-je. Je suis venue remplacer la pauvre Miss Hexham.

Une légère rougeur colora ses joues pâles.

— Oh, oui, Miss Hexham. J'ai été très peiné d'apprendre la triste nouvelle.

— Oui, c'est très triste, acquiesçai-je. Je ne la connaissais pas, bien sûr, mais contrairement à d'autres, je ne la condamne pas. Elle a dû souffrir terriblement.

— En effet, dit-il, l'air troublé. Je suppose qu'elle a beaucoup souffert. Je ne la connaissais que très peu, mais je dois dire qu'elle me faisait l'effet d'une jeune femme parfaitement respectable, un peu comme vous.

— Merci, répondis-je un tantinet sèchement.

La tache rose sur ses joues vira au rouge.

— Pardonnez-moi. Je m'exprime maladroitement. Je n'ai pas l'art de parler aux femmes...

Il fit un grand geste avec son bras tendu et son chapeau.

— Je vous en prie, Mr Belling, m'écriai-je en me rendant compte que j'avais eu tort de taquiner le pauvre homme. Je ne suis pas offensée. Je suis heureuse de vous entendre dire du bien de celle qui m'a précédée. Je suis sûre que vous espérez comme moi que la police attrape bientôt son meurtrier.

— Oh, oui, la police ! s'exclama-t-il. Je... c'est-à-dire, nous, ma mère et moi, avons cru comprendre par Mrs Parry qu'un inspecteur du nom de Ross est chargé de l'enquête. Mrs Parry a déclaré qu'il semblait bien jeune pour une telle responsabilité. Ma mère aussi a exprimé sa surprise à cette nouvelle.

Là, James s'autorisa un petit sourire.

— Ma mère croit dur comme fer aux vertus de l'expérience.

— Vraiment ? J'ai rencontré l'inspecteur Ross. Je suis certaine qu'il est très capable, et s'il est jeune, peut-être aura-t-il des idées nouvelles et sera-t-il plus opiniâtre pour venir à bout de son enquête.

— Mère et moi avons appris de Mrs Parry que l'inspecteur prenait des notes pendant sa conversation avec elle. Je crois que Mrs Parry a été décontenancée. Elle avait presque l'impression qu'on lui demandait de faire une déposition. Elle est d'avis que ce n'est pas très galant de la part de

l'inspecteur. Une lady doit avoir le droit de changer d'avis.

— Je suppose qu'il s'agissait pour lui d'un simple aide-mémoire.

— Eh bien...

Il fit un geste vague en direction des maisons environnantes, comme dans l'espoir qu'elles puissent contribuer à la conversation. Ce ne fut pas le cas, et il y eut un silence durant lequel il sembla chercher quelque chose de plus à dire, sans succès.

— Peut-être nous rencontrerons-nous de nouveau, Miss Martin, lâcha-t-il brusquement.

Puis, avec un demi-salut, il remit son chapeau sur sa tête et partit d'un pas décidé.

— Quel monsieur agréable, fit Bessie sur un ton approbateur, il se souvenait de moi. Ce n'est pas fréquent.

Un monsieur agréable en effet, que Madeleine pouvait très bien avoir rencontré fréquemment dans le square, tout comme moi, par hasard, ou délibérément.

Il était intéressant de savoir que mon employeuse s'était plainte que ses paroles soient notées par Ross. Je comprenais pourquoi il le faisait, mais s'il en prenait trop l'habitude, les gens deviendraient sans doute plus réticents à lui parler.

Nous poursuivîmes notre promenade.

— Dis-moi, est-ce que Miss Hexham sortait beaucoup le matin, pour se promener, comme cela ?

— Je crois, fit Bessie avec prudence. Je la voyais parfois passer par la fenêtre du sous-sol.

— Tu ne l'aurais pas vue passer devant la fenêtre le jour où elle a disparu, par hasard ?

— Non ! s'écria Bessie un peu trop vigoureusement.

Il y avait aussi dans sa voix une note de soulagement. Je me rendis compte que j'avais dû mal formuler ma question et qu'en la posant d'une manière différente j'aurais peut-être eu une autre réponse. Bessie ne m'aurait pas menti volontairement, j'en étais sûre. Elle n'avait pas vu Madeleine passer devant la maison comme en d'autres circonstances. Où et quand l'avait-elle vue ? Bessie ne quittait jamais le sous-sol durant la matinée, sauf pour aller chercher le lait, ou bien quand elle était envoyée faire une course par Mrs Simms. Quand Bessie aurait-elle pu voir Madeleine ? Le matin, quand elle apportait l'eau chaude à sa chambre.

— Quelque chose vous tracasse, miss ? demanda Bessie.

Je m'étais arrêtée net, frappée par une pensée. Je me remis vite en marche.

— Non, Bessie, je me suis juste cogné le pied.

— Il faut faire attention. On peut facilement se fouler la cheville sur ces pavés.

J'émis un murmure d'approbation tandis que j'essayais de trouver le moyen d'aborder le sujet qui m'était venu à l'esprit. Une possibilité me fut offerte par

l'approche de l'une des bonnes d'enfants dont Bessie avait parlé. La jeune fille, élégante, coiffée d'un bonnet amidonné avec des rubans de dentelle, poussait un landau en osier contenant un tout jeune bébé.

— Quel joli poupon ! dis-je à Bessie alors que la jeune fille passait.

— J'aimerais bien être bonne d'enfants, me confia Bessie. À l'orphelinat, je m'occupais des petits. Je leur donnais leur gruaux et je les lavais. J'aimais bien faire ça. Je pleurais toujours beaucoup quand l'un d'entre eux mourait.

Elle avait pris un ton résigné ; néanmoins, je pensais que son affection pour les petits dont elle avait la charge avait dû être sincère.

— Est-ce que beaucoup mouraient, Bessie ?

Elle haussa les épaules.

— On en perd toujours un peu, c'est normal. S'il y en a un qui attrape quelque chose, ils l'attrapent tous. D'ailleurs, l'orphelinat n'acceptait pas les enfants malades, par peur de la contagion. Certains d'entre eux étaient comme moi quand je suis arrivée là-bas, des bébés qui avaient pas de grandes chances de survivre. La plupart étaient abandonnés. La mère pouvait pas les garder, soit parce qu'elle était pas mariée, ou parce qu'elle avait déjà trop de bouches à nourrir. Elle laissait l'enfant quelque part, comme ma mère, qui m'avait laissée dans une église. Elle s'est donné du mal, ma mère. Elle m'a mise à un endroit sec et abrité, là où elle savait qu'on me retrouverait. J'avais un petit manteau tricoté en laine et une couverture autour de moi, à ce qu'il paraît, avec un petit billet épinglé qui demandait que l'on prenne soin de moi et que je ne sois pas donnée à l'hospice. Le pasteur m'a trouvée et il m'a confiée à l'orphelinat géré par l'église. Certains bébés étaient tous simplement abandonnés dans la rue. Il arrivait souvent qu'on en trouve un sur les marches de l'orphelinat. Parfois, ils étaient tellement jeunes qu'ils avaient encore le cordon attaché au nombril. L'orphelinat voulait pas les prendre dans ces cas-là et les passait à l'hospice, qui les plaçait en nourrice s'ils étaient pas sevrés, et là c'était au petit bonheur la chance. Certains étaient bien traités, d'autres non. J'avais à peu près quatre mois quand on m'a retrouvée dans cette église, donc ma mère a essayé de me garder, je suppose, mais elle n'a pas réussi.

Cela avait été une rude introduction à la vie et à la mort, mais je supposais que Bessie était au fait ce que l'on appelle parfois les « choses de la vie ». Je m'interrogeai sur la mère désespérée, qui était assez éduquée pour écrire un mot au sujet de son bébé suppliant qu'on s'en occupe, et assez consciente des défauts de l'hospice pour demander à ce que son enfant ne soit pas confié à ce destin aléatoire. Peut-être était-elle une jeune fille de « bonne » famille qui avait été trahie. Peut-être une jeune domestique qui avait été séduite et abandonnée. Si c'était le cas, peut-être avait-elle payé quelqu'un pour s'occuper du nourrisson au cours des quatre premiers mois, après quoi ses maigres ressources financières l'avaient empêchée de poursuivre.

— Bessie, dis-je doucement, au cours des semaines avant sa disparition, quand tu apportais de l'eau chaude à Miss Hexham le matin, a-t-elle jamais été malade ?

Il n'y eut pas de réponse. Je jetai un regard en coin à ma compagne. Elle avait les yeux baissés sur les pavés et la capeline dissimulait son visage.

— Est-ce qu'elle vomissait ou qu'elle avait vomi ? Je ne te demande pas cela pour le répéter à Mrs Parry. Je veux savoir ce qui est arrivé à Miss Hexham, et pour cela j'ai besoin de savoir dans quelles circonstances elle a quitté la maison.

— Parfois, marmonna Bessie si doucement que je l'entendis à peine.

— Parfois elle avait vomi quand tu montais ?

— Oui, miss. Je l'aidais à nettoyer. J'ai réussi à le faire sans que Mrs Simms le sache, ni Ellis et Wilkins.

— Tu devais bien aimer Miss Hexham, si tu l'as aidée et que tu as gardé son secret.

— Oui, je l'aimais bien ! s'écria Bessie avec une énergie soudaine. C'était une gentille dame. J'espérais qu'elle partait pour se marier. J'ai été bouleversée d'apprendre qu'elle était morte.

— Dis-m'en plus sur le fait que Miss Hexham devait se marier.

Dans un marmonnement indistinct, je perçus seulement les mots « peux pas ».

— Pourquoi cela, Bessie ? Ce ne serait pas la trahir. Elle est morte maintenant. Tu ne trahirais sa mémoire que si tu refusais d'aider à attraper l'homme qui lui a fait cela.

Bessie leva vers moi son petit visage furieux.

— J'espère bien qu'ils vont l'attraper et qu'ils vont le pendre !

Elle mit les mains autour de son cou et fit un mouvement vers le haut, puis un mouvement saccadé sur le côté avant de laisser retomber sa tête inerte, un mime très réaliste d'un homme condamné à la potence. La capeline tomba sur l'arrière de sa tête et resta sur sa nuque, maintenue par les rubans.

— Eh bien, l'encourageai-je, si tu veux que justice lui soit rendue, parle-moi de ce que tu sais sur le jour où elle a disparu.

J'avais l'impression que Bessie avait envie de me parler, mais qu'il y avait toujours quelque chose qui la troublait. Elle remit son drapeau en place, sans rien dire.

Je poursuivis :

— Je suis fille de médecin, Bessie. J'habitais dans une petite ville. Je sais bien ce qui s'est passé. Miss Hexham attendait un enfant, c'est bien cela ?

— Cela commençait à se voir, lança Bessie abruptement. Ses robes la serraient à la taille et son visage était un peu gonflé. Quand je montais dans sa chambre, qui est maintenant la vôtre, je la trouvais, la tête au-dessus de la cuvette, secouée de spasmes. J'étais navrée pour elle. J'essayais de l'aider en nettoyant tout, comme je vous l'ai dit. Mais je savais qu'elle devrait bientôt prévenir Mrs Parry. De plus, il y avait les autres, Wilkins et Ellis, de terribles commères, qui s'y entendent pour découvrir les secrets des autres. Et rien, absolument rien, n'échappe à Mrs Simms.

Bessie et moi continuâmes à marcher ; Bessie avait décidé de tout me dire

et je devais la laisser le faire à sa manière.

— J'étais inquiète de ce qu'elle allait faire, dit-elle ensuite très calmement. Elle me jeta un regard en coin sous le rebord de sa capeline.

— Vu que vous êtes fille de médecin, vous voyez ce que je veux dire...

— Je crois que oui.

Elles faisaient des choses insensées, ces pauvres filles, et ensuite mon père était appelé pour leur sauver la vie. Elles buvaient toutes sortes de breuvages censés provoquer une fausse couche. En général, cela ne marchait pas. Parfois elles allaient rendre visite à une faiseuse d'anges, une vieille sorcière qui soit leur vendait des potions, soit faisait bien, bien pire. Après quoi il arrivait souvent que la mère meure d'hémorragie ou d'infection.

Quant aux familles, il n'était pas rare qu'elles renient ces filles, tandis que certaines étaient très habiles pour dissimuler la vérité. Bien des enfants grandissaient en croyant que leur mère était leur sœur ou leur tante, et ne découvraient le secret de leur filiation qu'à l'âge adulte, s'ils le découvraient un jour. Mary Newling m'avait parlé de tels cas dans notre ville, lorsque j'étais adulte, un jour où nous épluchions des pommes de terre dans la cuisine. Elle savait que j'observais la même discrétion dont mon père faisait preuve avec ses patients. Je pense que c'était sa manière de me mettre en garde, en me donnant ces exemples et en me rappelant que je n'avais aucune parente qui puisse venir à mon secours en s'attribuant l'enfant.

— Pourquoi ne pas prétendre que l'enfant était celui d'une sœur mariée, ou de la grand-mère, si celle-ci est encore en âge d'avoir des enfants ? avait demandé Mary lorsque j'avais exprimé ma surprise. Cela semble naturel. Des femmes d'un certain âge ont parfois un bébé. Si cela permet à la jeune fille de ne pas perdre ses chances d'épouser un jeune homme bien, où est le mal ?

Elle avait poursuivi :

— Cette mode de la crinoline, voilà ce qui mène à ce genre de chose, si tu veux mon avis. Qui peut deviner un ventre arrondi de femme enceinte sous une telle épaisseur de jupons ?

Tout cela me fit m'interroger sur ce qui se passait derrière les façades de toutes ces maisons « respectables ». Cela contribuait aussi à accroître l'expérience de la vie que j'avais commencé à acquérir étant enfant. Comme moi, Madeleine n'avait ni sœur ni mère qui aurait pu prétendre être la mère de l'enfant afin de protéger sa réputation. Ainsi Bessie, avec sa vision très mûre des duretés de la vie, avait craint le pire.

— Et c'est pour cela que tu as espéré, en la voyant partir de la maison ce jour-là, qu'elle allait se marier ?

— Oui, miss ! s'exclama Bessie. Et je suis sûre que c'est ce qu'elle croyait. Elle était heureuse. C'était la première fois que je la voyais sourire depuis des semaines. Elle m'attendait ce matin-là, quand je suis montée avec l'eau. Elle était tout habillée, prête à sortir et elle semblait excitée comme une puce. « Bessie, m'a-t-elle dit, pourrais-tu m'aider ? » Je lui ai dit que oui, bien sûr. « Je voudrais que tu fasses le guet et que tu me préviennes si tu vois passer un

fiacre vide, de préférence un *growler*. Ils vont doucement parce qu'ils espèrent toujours être arrêtés pour une course. Si tu peux, sors en courant pour le héler. Demande-lui d'attendre au coin et dis-lui qu'une dame va arriver. Sauf que la dame ne veut pas être vue. » C'est ce que j'ai fait. J'ai entendu un fiacre passer, très doucement. J'ai vite regardé et c'était bien un *growler*. Mrs Simms était occupée à donner des ordres à Wilkins et Ellis était là-haut, en train de faire les lits. Mr Simms était parti chez le négociant de vins. Donc j'ai remonté discrètement l'escalier du sous-sol. Je vous le dis, quand j'ai vu la tête du cocher, j'ai failli me raviser.

Elle eut un petit rire et je lui demandai :

— Pourquoi cela ?

— Il avait une tête tout écrabouillée comme si quelqu'un lui avait dansé dessus avec des sabots. Il aurait fait peur à n'importe qui, surtout si vous deviez le rencontrer par une nuit noire.

Je me figeai sur place et Bessie faillit tomber à la renverse quand je lui pris le bras.

— Qu'y a-t-il, miss ?

— Rien, rien du tout. Je crois que je le connais peut-être, ce cocher. Que t'a-t-il répondu quand tu lui as dit ce qu'on attendait de lui ?

— Je lui ai demandé d'attendre une dame au coin de la rue, comme Miss Hexham le souhaitait. Alors le cocher, il répond : « Hé ! C'est tout ? Et je dois l'emmener où, cette dame ? » Je lui dis que la dame le lui expliquerait elle-même. « Et comment je sais, dit-il, que je vais pas m'attirer d'ennuis ? » « Comment vous pourriez vous attirer des ennuis rien qu'en prenant une passagère ? Ça vous regarde pas de savoir où elle se rend, si ? De toute façon, à ce que je vois, vous avez besoin de personne pour vous attirer des ennuis. » Je lui ai dit ça pour qu'il comprenne qu'il devait me témoigner plus de respect. Il a montré sa tronche écrasée en disant : « Ces cicatrices, je les porte avec fierté. Je les ai reçues de façon fair-play, sur le ring. »

Bessie ricana.

— Je n'ai jamais entendu parler de quelque chose de fair-play sur le ring. Mais je n'allais pas perdre mon temps à discuter avec lui, au cas où Mrs Simms reviendrait. J'ai vérifié qu'il faisait ce que je lui avais demandé, puis je suis rentrée prévenir Miss Hexham. Elle est arrivée en courant, avec son bonnet et son châle, elle s'est rendue à l'endroit où le fiacre l'attendait, et je ne l'ai pas revue depuis.

Sa voix se brisa sur les derniers mots et elle renifla. Je lui tendis mon mouchoir.

— Merci, miss, fit-elle avant de se moucher.

— Allez, viens, dis-je vivement. Nous devons nous hâter. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Nous ne pouvons pas traîner.

— Où allons-nous ? demanda Bessie alors que je pressais le pas.

— À la station de fiacres de King's Cross. Je crois que c'est par là, à moins que tu ne connaisses un chemin plus rapide ? Je sais peut-être qui est le cocher

dont tu as parlé. Nous devons le retrouver. J'espère qu'il revient régulièrement à la station et qu'il se souviendra de Miss Hexham et de l'endroit où il l'a emmenée.

Bessie me dit qu'elle connaissait un raccourci, si je promettais de lui faire confiance et de ne pas avoir peur. Elle s'élança devant moi dans un labyrinthe de petites rues étroites dans lesquelles j'eus bientôt perdu tout sens de l'orientation. Ma crainte principale était de perdre aussi mon guide. Les maisons étaient entassées les unes sur les autres et les petites échoppes en tout genre exhibaient leurs marchandises aux passants, sur des étals montés dans la rue. Aux rouleaux de tissu bon marché succédaient paniers en osier et présentoirs de parapluies, marmites de cuisine, sacs de riz et de tapioca. Des nuées de mouches et l'odeur écœurante du sang séché et de la chair morte s'échappaient des boucheries. D'autres boutiques faisaient commerce d'animaux vivants, des canaris dans de minuscules cages et des souris de compagnie, des chiots tout juste sevrés recroquevillés les uns contre les autres dans un enchevêtrement pathétique, et des poisons rouges dans des bocaux troubles. Trois boules suspendues à un bras métallique au-dessus d'une porte indiquaient un prêteur sur gages qui rôdait derrière, dans l'obscurité, comme une araignée attendant sa proie. Il y avait aussi des boutiques qui ne se contentaient pas de vendre mais achetaient également. Vêtements, bijoux, livres et ustensiles ménagers si vieux et usés que je me demandais bien qui pourrait en vouloir.

— On peut pas acheter du neuf quand on est pauvre, rétorqua Bessie à ma remarque naïve.

Les gens les plus divers se bousculaient dans tous les sens. Les voix emplissaient l'air ; certains parlaient des langues qui m'étaient inconnues, d'autres, un anglais si guttural et déformé que cela aurait aussi bien pu être une langue étrangère. Des chiens efflanqués et des enfants maigrichons grouillaient autour de nous. Nous sautions ou contournions des flaques d'origine douteuse. De temps à autre nous passions devant une taverne d'où émanaient des relents de tabac et de bière ; des hommes non rasés et des femmes débraillées étaient avachis sur des bancs devant la porte, devant une pinte d'ale, et de petits enfants rampaient dans la poussière à leurs pieds, avec les inévitables cabots rongés par les puces.

Je fus heureuse de quitter ces chemins de traverse et de retrouver les rues principales, même si les passants y étaient à peine moins nombreux, quoique mieux habillés. Comme le jour de mon arrivée, je fus abasourdie par la quantité impressionnante de véhicules de toute sorte qui circulaient autour de nous dans un bruit fracassant. Je savais que nous devions nous trouver non loin du chantier d'Agar Town, car les charrettes de gravats passaient bruyamment, emplissant nos narines de poussière de brique. Nous étions arrivées au niveau d'un joueur d'orgue de Barbarie, un individu en guenilles accompagné d'un petit singe triste et ridé vêtu d'une veste rouge. Soudain, Bessie s'arrêta et tendit la main.

— Regardez, miss, c'est le révérend !

On avait appris au singe à réagir aux passants qui ralentissaient le pas ou s'arrêtaient. Il bondissait en avant, tenant entre ses minuscules pattes un petit gobelet recouvert d'une étoffe. L'expression de son regard était la plus poignante que j'aie jamais vue chez un animal. Je n'aimais pas l'allure du musicien et j'aimais encore moins son jeu discordant, mais je ne pus résister au singe. J'essayai donc d'attraper un penny tout en tendant le cou pour voir ce que Bessie me montrait.

Je lâchai le penny dans le gobelet et le singe sauta sur l'orgue de Barbarie. L'homme s'arrêta de jouer et enleva le penny, puis le mit dans sa poche avant de saisir le petit animal par le dos de sa veste rouge et de le rejeter sans ménagement par terre.

Je voulus lui conseiller de traiter plus gentiment la créature, même si cela ne servait à rien. Cependant, j'aperçus à ce moment-là l'objet de l'intérêt de Bessie. Un peu plus loin devant nous se trouvait une grande silhouette imposante vêtue d'un manteau noir, avec un haut-de-forme d'où dépassaient des cheveux gris argentés, et qui fendait la foule avec la même aisance confiante que la tribu d'Israël traversant la mer Rouge. Alors que la foule se fendait devant lui et se reformait derrière, il se contentait d'agiter sa canne pour inciter enfants ou chiens à s'écarter de son chemin, mais à part ce mouvement, on eût cru à sa démarche qu'il avançait dans une rue entièrement déserte. Même de derrière, il était impossible de se méprendre sur son identité.

— Mais, c'est le Dr Tibbett ! m'exclamai-je.

À cet instant, je vis deux jeunes femmes s'approcher de lui. Elles étaient vêtues élégamment, bien que de couleurs criardes et elles bavardaient entre elles avec animation, m'évoquant un couple de perroquets. Elles n'avaient pas plus de dix-neuf ans, et même si chacune semblait absorbée par ce que l'autre lui disait, toutes deux ouvraient l'œil à la recherche d'hommes seuls qu'elles pourraient aborder. Leurs jolis minois étaient penchés l'un contre l'autre, tandis que leurs sourires semblaient dirigés vers ces messieurs.

J'avais déjà constaté que les rues de Londres semblaient bien pourvues de femmes de cette sorte. Dans les rues plus pauvres, elles étaient plus négligées et plus hardies ; ici elles s'essayaient à un certain style. Le Dr Tibbett avait dû les remarquer. Elles étaient presque à son niveau. Soudain, à mon grand étonnement, tous trois s'arrêtèrent et entamèrent une conversation. Ayant entendu son opinion souvent exprimée sur le laxisme moral, surtout en ce qui concerne les jeunes personnes, je me demandai ce qu'il pouvait bien leur dire. Leur faisait-il des reproches ? Les suppliait-il de s'amender ? Mais non, le sourire des jeunes femmes était de plus en plus large et elles ne faisaient plus mystère de leurs intentions à son égard. Une négociation était en cours. Je pris Bessie par l'épaule et la guidai jusqu'au seuil d'une boutique, d'où nous pouvions observer la scène discrètement. Je ne pensais pas que le Dr Tibbett serait content de nous voir.

Ils parvinrent à un accord. Le Dr Tibbett se tourna pour lever sa canne et héler un *growler* qui approchait. Il fit monter une jeune femme à l'intérieur, après avoir dit quelques mots au cocher, qui hocha la tête. Tibbett monta dans le *growler* d'un bond vigoureux ; le cocher fit claquer les rênes et le cheval et la voiture chargée de ses deux passagers avancèrent vers nous dans un bruit de sabots.

— Regardez-moi ça, fit Bessie, éberluée. Le révérend qui part avec une fille de joie.

Au même moment, le fiacre passa bruyamment devant nous et j'eus le temps de voir la fille en question se pencher en avant pour pincer affectueusement la joue ornée de favoris de son compagnon. Elle procédait peut-être toujours ainsi, mais j'eus l'impression que ce geste avait quelque chose de familier, comme si elle fêtait le retour d'un bon ami (et client) de longue date.

Nous les avions perdus de vue. Je fus incapable de me retenir et éclatai de fureur.

— Quel misérable vieil hypocrite !

— C'est normal, miss, dit Bessie d'une voix apaisante. Tous les messieurs font ça.

À ces mots, une image me vint à l'esprit : Frank Carterton sortant en pleine nuit lors de ma première soirée à Londres. Il avait quitté la maison bien après que sa tante et moi nous fûmes retirées, balançant sa canne à pommeau argenté d'un air guilleret. À ce moment-là, l'orgue de Barbarie reprit sa mélodie et la cacophonie de sons métalliques sembla se moquer de moi.

J'écartai de mon esprit l'image et la musique et je me rappelai où je me trouvais et avec qui. Le marchand de la boutique où nous avions trouvé refuge s'appropriait à fondre sur nous pour nous inciter à entrer admirer sa marchandise.

— Bessie ! dis-je fermement. Tu ne devras sous aucun prétexte révéler à quiconque que tu as vu le Dr Tibbett aujourd'hui ! Tu comprends ? Tu ne dois en parler à personne en bas, ni à aucune de tes amies. C'est très important.

— Bien sûr, fit Bessie, imperturbable. Je dirai rien. Mrs Simms prend le révérend pour un miracle vivant et si je disais quoi que ce soit, elle serait capable de me fracasser la tête avec une louche.

L'autre jeune femme passa près de nous. De près, je vis que, malgré sa jeunesse et sa beauté, il y avait une dureté dans ses traits et dans son regard qui trahissait la corruption et le désespoir de son esprit. Je ressentis pour elle une grande tristesse, me demandant à quel âge elle avait commencé une telle vie, et quel avenir elle pouvait bien avoir.

Nous poursuivîmes, laissant peu à peu derrière nous le tintamarre de l'orgue. Enfin, nous arrivâmes à destination. Là, la circulation semblait encore plus frénétique, si c'était possible. Les fiacres et les voitures privées déversaient un flot de passagers des deux sexes et de tous âges, des coffres, des porte-costumes et parfois un animal de compagnie. Les porteurs

accouraient pour attraper les nouveaux clients. D'autres passagers accompagnés de porteurs sortaient peu à peu de la gare et restaient bouche bée devant la scène qui les attendait, tout comme moi quelques jours plus tôt. Autour d'eux errait la faune habituelle : des jeunes gens louches et encore des femmes, consœurs de celles à qui Tibbett avait parlé, des mendiants et des vanu-pieds.

— Attention à votre sac à main, miss ! ordonna Bessie. Il doit y avoir pas mal de tire-laine par ici.

J'étais en train de passer en revue la rangée de fiacres.

— Ouvre l'œil, Bessie, dis-moi si tu aperçois le cocher qui a pris Miss Hexham ce matin-là, dis-le-moi immédiatement avant qu'il ne prenne une autre course et que nous ne le perdions.

Je craignais d'attendre longtemps, voire de faire chou blanc, car rien ne garantissait que Mr Slater reviendrait à la gare. Il pouvait fort bien être hélé en route et trouver assez de clients pour s'occuper toute la journée sans avoir à revenir à King's Cross. Au bout de vingt minutes, je commençai à songer que notre espoir de réussite était mince.

J'attirai des regards étranges. Des hommes me sourirent et l'un d'eux inclina son chapeau en me disant : « Bonjour, chérie », ce à quoi ma petite duègne réagit farouchement : « Eh, toi, ne t'avise pas d'appeler ma dame ta chérie, elle ne l'est pas, et elle ne risque pas de l'être ! »

Finalement, l'un des cochers s'approcha et me demanda si je voulais un fiacre. Je lui répondis que non, mais que j'espérais trouver Wally Slater.

Il se retourna et demanda à ses collègues :

— Quelqu'un aurait vu Wally dans le coin ?

— Je l'ai croisé dans Oxford Street, répondit l'un.

— Si vous le voyez, dites-lui qu'il y a une jeune femme ici qui l'attend, avec une fillette !

C'était gentil de sa part, mais cette remarque ambiguë pouvait effrayer Wally et le dissuader de rentrer.

Nous attendîmes encore dix minutes. Je ne pouvais pas accaparer trop longtemps Bessie alors que son travail l'attendait en cuisine, sans quoi je ne serais pas autorisée à l'emmener avec moi de sitôt. De plus, Mrs Parry n'allait pas tarder à se lever et à se préparer pour le premier événement de sa journée : un léger déjeuner. Elle serait surprise de ne pas me voir. Cependant, si je trouvais Wally, je pourrais peut-être le convaincre de m'accompagner à Scotland Yard. Cela prendrait encore du temps, et sans doute, beaucoup d'efforts.

Un cocher me lança soudain :

— Hé, voilà Wally qui arrive !

En effet, un fiacre et un cheval que je reconnaissais s'approchaient. Bessie courut vers lui en agitant les bras. Le cheval leva la tête et renâcla. Sur le siège du cocher, Wally tira sur les rênes et regarda la fillette sautillant à ses pieds.

— Qu'est-ce qui se passe ?
— Miss Martin veut vous parler ! lui cria Bessie.
— Tiens donc ! Et qui donc est cette Miss Martin et où se trouve-t-elle ?
s'enquit-il.

Je me hâtai de les rejoindre.

— Je suis Miss Martin. Oh, Mr Slater, vous vous souvenez de moi ! Dites-moi que oui !

— Ah, fit le cocher en repoussant son chapeau sur l'arrière de sa tête. Comment pourrais-je vous oublier ? Vous êtes la jeune dame qui éprouvait un intérêt particulier pour les morts.

Il attacha les rênes et descendit pour nous rejoindre.

— Alors qu'est-ce qui se passe, hein ? (Il nous regarda tour à tour.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Mr Slater, vous m'avez dit que si j'avais besoin d'aide, je pourrais venir vous trouver, lui rappelai-je.

— Je l'ai dit, en effet. Et je suis un homme de parole. Vous pouvez demander à n'importe qui ici... (Il leva sa grosse patte dans les airs pour englober tous ses confrères.) Wally Slater est un homme de parole.

— Mr Slater, repris-je, vous m'avez conduit à une adresse à Dorset Square, vous vous souvenez ?

Il aspira l'air entre ses dents jaunies, puis fit remarquer :

— Peut-être bien. Je conduis beaucoup de gens à beaucoup de maisons. Mais pas tous à Dorset Square, c'est vrai.

— Lorsque je vous ai donné l'adresse, ici à la gare, vous n'avez fait aucune remarque, à part qu'il s'agissait d'un quartier chic. Mais une fois là-bas, je crois que vous avez reconnu la maison, parce que vous m'avez demandé de nouveau si c'était la bonne adresse. Sur le moment, j'ai cru que c'était juste une manière de parler, mais non. Vous vous êtes souvenu de cette maison, et c'est après que vous m'avez proposé votre aide, si jamais j'en avais besoin.

— Peut-être bien, fit Slater. Je ne dis pas que c'est vrai, mais c'est possible. Qu'est-ce qui ne va pas, alors ?

Le cheval secoua la tête et s'ébroua.

— Un instant.

Il alla à l'arrière du fiacre et en décrocha une musette qu'il apporta au cheval et lui passa autour de la tête. J'étais à Londres depuis assez longtemps pour remarquer que, par rapport à d'autres chevaux de fiacre, celui de Wally était plutôt bien traité. C'était un triste spectacle de voir certaines de ces pauvres bêtes surmenées qui avançaient à grand-peine, guère capables de tirer leur chargement. En revanche, les chevaux attelés aux *hansom cabs* semblaient de meilleure race et mieux soignés.

— Puisque apparemment nous faisons une pause, le cheval peut aussi bien en profiter pour avoir son casse-croûte. Je dois dire que moi non plus ça me déplairait pas de manger le mien, fit-il remarquer.

— Mr Slater, je vous offrirai à déjeuner si seulement vous voulez bien

m'écouter, suppliai-je.

Je poussai Bessie en avant.

— Vous rappelez-vous cette jeune fille ?

— Oh, je crois pas, dit vivement le cocher. Je peux pas me rappeler tous les petits bouts comme elle. Il y en a à la pelle.

— Bien sûr que si ! s'exclama ma vaillante petite compagne. Vous vous souvenez de moi. Je le vois sur votre visage. Et moi, je m'en souviens de votre figure, il n'y en a pas une autre de pareille.

Le cocher la dévisagea.

— Et comment, qu'il y en a pas d'autre. Ce visage est un souvenir de ma carrière sur le ring.

— Vous m'avez déjà dit ça. Je vous ai demandé d'attendre une jeune dame au coin de la rue, continua Bessie. Et vous l'avez fait, hein ? Me dites pas que vous vous souvenez plus.

— Chut, Bessie, lui dis-je, craignant que son ton péremptoire ne puisse contrarier l'homme.

— Mr Slater, c'est cette jeune dame qui m'a précédée comme dame de compagnie chez une lady de Dorset Square et, aujourd'hui, elle est morte. Cette jeune dame, je veux dire.

Mr Slater ôta solennellement son chapeau et le tint contre son large torse.

— Je suis désolé de l'apprendre, miss. Dieu ait son âme.

Il jeta un regard pieux vers le ciel et reposa son chapeau sur sa tête.

— Est-ce que vous vous souvenez qu'en nous dirigeant vers Dorset Square nous avons croisé de nombreuses charrettes et des tombereaux transportant des gravats d'Agar Town ? L'une des charrettes transportait un cadavre découvert là-bas. Ce corps, Mr Slater, c'était celui de la jeune dame en question.

Mr Slater cilla.

— Sapristi ! Vous en êtes sûre, miss ?

— J'en suis tout à fait sûre, Mr Slater. Je le regrette, mais c'est le cas. Comprenez-vous pourquoi il est si important que vous vous souveniez où vous l'avez emmenée ce jour-là ? Je vous en prie, dites que vous vous souvenez !

Il y eut un silence, rompu seulement par le cheval qui mastiquait sa nourriture. Derrière nous, les fiacres passaient avec leurs bruits de sabots et les sifflements des cochers.

— Un meurtre, fit enfin le cocher, l'air pensif. Je veux pas tremper dans une affaire de meurtre, moi, dit-il en secouant la tête.

— Mr Slater, je vous en conjure, si vous êtes un honnête homme, et je suis sûre que vous l'êtes, vous avez le devoir de nous aider. Aidez-nous, ne serait-ce que parce que j'habite dans cette maison, désormais.

— Miss Martin, fit Wally avec gravité, croyez-moi, je vous veux que du bien. Je me souviens de cette jeune dame ; j'étais très mal à l'aise au sujet de cette course, je vous le dis. Mais le conseil que je pourrais vous donner, ce

serait de quitter cette maison et de trouver une situation ailleurs. Voilà, c'est mon conseil, prenez-le.

— Je veux savoir comment elle est morte ! dis-je fermement.

— Ça m'étonne pas, rétorqua-t-il, vu votre intérêt pour les cadavres et tutti quanti.

— Je veux simplement que justice soit faite, Mr Slater, en particulier pour ceux qui ne peuvent pas l'obtenir par eux-mêmes.

— Ah, fit Mr Slater, cela vous ressemble bien. Et comment allez-vous vous y prendre, alors ? Pour rendre justice à cette jeune dame ?

— En allant de ce pas, tous les trois à Scotland Yard pour raconter toute l'histoire à l'inspecteur Ross qui est chargé de l'enquête.

— Non ! se récria Wally. Je m'approcherai pas d'un poste de police, encore moins de Scotland Yard. La police a son utilité, mais les policiers nous donnent du fil à retordre. Ils sont tout le temps à accuser les honnêtes cochers de faire circuler de la fausse monnaie. Je dis pas qu'on m'a jamais refilé une fausse pièce, notez bien ! Mais moi, Wally Slater, cocher de Kentish Town, j'ai jamais fait passer exprès un faux souverain ou même une fausse pièce de six pence, Dieu m'en soit témoin ! Et pourtant on m'a accusé de l'avoir fait, et plus d'une fois, encore ! J'ai été accusé par des jeunes gars sans expérience, en uniforme bleu, ceux qui portent aujourd'hui ces casques ridicules. Quand ils portaient des chapeaux normaux, c'était déjà pénible, mais devoir écouter un tas de sornettes débitées par un type qui a un pot de fleur sur la tête, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Je regrette profondément que vous ayez eu des démêlés avec la police, mais je vous en prie, cela ne devrait pas affecter cette affaire-ci ! suppliai-je.

— Démêlés, répéta-t-il, songeur. Démêlé, c'est un joli mot et je vous en suis reconnaissant. Mais j'irai pas à Scotland Yard avec vous. Je vous demande pardon, mais c'est comme ça. Je peux pas vous rendre ce service. J'ai une réputation à maintenir. Frayer avec cette engeance ne m'apporterait rien de bon.

Il avait l'air si catégorique que je me sentis désespérée. C'était compter sans Bessie, qui n'avait pas perdu une miette de la conversation et bondissait entre nous. Elle attrapa le cocher par les pans de son pardessus.

— Ah bon, vous pouvez pas rendre service à Miss Martin ? Eh bien, moi, Bessie Newman, fille de cuisine de Dorset Square, je vais être obligée d'aller avec ma dame à Scotland Yard sans vous. Une fois là-bas, je m'en vais raconter mon histoire à l'inspecteur et j'expliquerai que nous vous avons demandé de venir et que vous avez pas voulu. De l'obstruction à la justice, cela s'appelle. Ça vous coûtera votre licence de fiacre, Mr Wally Slater de Kentish Town, et ce sera bien fait pour vous !

— Oh, Bessie ! m'exclamai-je, essayant en vain de la faire taire. Je vous prie de croire, Mr Slater, que je ne vous ferais pas cela !

— Non, dit Bessie. Miss Martin, elle vous ferait pas ça. Mais moi, si. Alors qu'est-ce que vous décidez ?

Slater poussa un profond soupir et nous dévisagea tour à tour.

— Eh bien, on dirait que je vais vous conduire à Scotland Yard, pas vrai ? J'y survivrai pas, ajouta-t-il tristement en jetant un regard furtif en direction de ses collègues. Vous allez pas leur dire, hein ?

Je pris sa paluche calleuse dans ma main et m'exclamai :

— Oh, merci !

Ce qui le fit devenir rouge comme une tomate.

— On en voit pas souvent des comme vous, marmonna-t-il. Je l'ai déjà dit et je le redirai.

Il tourna ensuite un regard féroce sur Bessie.

— Et toi, ma petite, un jour, tu feras une épouse travailleuse et digne de confiance pour un pauvre diable, et d'avance, il a toute ma sympathie.

CHAPITRE 11

— Quoi ? Tous les trois ? En même temps ? demanda le sergent posté à l'entrée.

— Oui, s'il vous plaît, dis-je fermement. Pour voir l'inspecteur Ross, s'il est là.

Alors que nous roulions vers notre destination, il m'était venu à l'esprit que l'inspecteur serait peut-être sorti, auquel cas il serait bien plus difficile de nous expliquer devant un autre policier. Or je ne pensais pas être capable de persuader Wally Slater de revenir à Scotland Yard un autre jour si cette visite échouait. Je retins mon souffle.

— Il vient juste de rentrer, fit le sergent à contrecœur. Il est allé voir le superintendant, mais je suppose qu'il est revenu dans son bureau maintenant. Je vais lui demander s'il peut recevoir l'un de vous.

Il nous passa en revue, considéra Wally d'un air soupçonneux, élimina Bessie et revint vers moi.

— Vous, madame, peut-être ?

— Nous trois ! répétai-je. Veuillez dire à l'inspecteur que je suis Miss Martin et que j'ai amené avec moi un membre du personnel de Dorset Square et un autre témoin.

— Je vais le lui dire, fit le sergent, mais j'espère que vous n'êtes pas là pour lui faire perdre son temps. Puis-je connaître la nature de votre visite, madame ?

— Je vous l'ai dit. Je viens de Dorset Square... de la maison où vivait Miss Hexham, la victime du meurtre.

— Ah, celle-là, fit le sergent en se frottant le menton. Attendez un peu, voulez-vous ?

Wally dansait nerveusement d'un pied sur l'autre pendant cette conversation, en jetant des regards furtifs autour de lui. Si cela avait duré plus longtemps, je pense qu'il aurait déguerpi sans demander son reste. Quant à Bessie, la course en fiacre l'avait mise de fort belle humeur. Assise bien droite, les pieds pendant devant elle, les yeux rivés sur la fenêtre, elle n'avait pas perdu une miette du spectacle de la rue. Je me demandais d'où Ross revenait. Peut-être d'Agar Town ?

Le sergent revint nous dire que l'inspecteur allait nous recevoir. Nous montâmes un escalier à sa suite et traversâmes une antichambre dans laquelle

un jeune constable au visage poupin, le poignet gauche bandé, était occupé à des travaux d'écriture. Nous pûmes enfin entrer dans le bureau de l'inspecteur Ross.

Il s'était levé pour nous accueillir et semblait un peu surpris de notre visite. Nous étions alignés devant lui par ordre de taille : Wally, puis moi et enfin Bessie. Je songeai que nous ressemblions aux trois ours du conte pour enfants.

— Merci, lui dis-je, d'avoir bien voulu nous recevoir. Je ne vous aurais pas dérangé si je ne pensais pas que c'était très important.

— Je suis sûr que vous ne vous déplacerez pas pour une brouille, Miss Martin, répondit-il.

Il regarda autour de lui et avança la seule chaise disponible.

— Asseyez-vous.

Je m'assis. Wally prit place derrière moi, mettant ainsi un obstacle entre l'inspecteur et lui, et Bessie resta à mes côtés, protectrice. Un photographe ne nous aurait pas mieux disposés.

— Vous avez de la chance de me trouver. Je reviens tout juste de Dorset Square.

— De notre maison ? demanda Bessie.

Ross la considéra gravement et répondit :

— Non, j'ai rendu visite à d'autres résidents de la place.

— C'était à Mrs Belling, n'est-ce pas ? demandai-je. Nous avons croisé son fils James en sortant de chez nous.

Ross leva les sourcils.

— Vraiment ? Pourtant ce monsieur était aux côtés de sa mère lorsque je leur ai rendu visite.

Je fronçai les sourcils. Si James était déjà rentré chez sa mère lorsque Ross s'était présenté chez eux, il devait à peine avoir eu le temps de faire un tour de pâté de maisons après m'avoir quittée.

Une autre idée me vint, qui ne me plut qu'à moitié. James Belling m'avait-il vue sortir de la maison de Mrs Parry avec Bessie et s'était-il hâté pour provoquer une rencontre « fortuite » ? Jouait-il la comédie en regardant sa montre de gousset d'un air pressé ? Après m'avoir parlé, il devait avoir parcouru seulement quelques dizaines de mètres, puis il était rentré à temps pour l'arrivée de Ross. Je calculai que Ross avait dû se trouver chez les Belling à peu près au moment où nous attendions Wally Slater à King's Cross.

— Ah, oui, Mr James Belling, dit Ross. Il s'intéresse aux fossiles.

Ross semblait pensif lui aussi, comme s'il établissait mentalement l'emploi du temps de Mr Belling ce matin-là. Je me souvenais que Frank avait parlé de l'intérêt de James pour les fossiles mais je ne voyais pas ce qui avait pu aiguiller la conversation sur ce sujet lors de la visite de l'inspecteur. Celui-ci n'en dit pas plus.

Cependant, Ross ignorait toujours la raison de notre visite collective.

— Eh bien, lança-t-il, posant toujours un regard amusé sur notre groupe disparate. Que puis-je pour vous ?

— Commençons par Bessie Newman, dis-je, vivement, indiquant ma petite compagne qui s'occupait en étudiant attentivement la pièce. Et par le jour où Madeleine Hexham a quitté la maison de Dorset Square sans qu'on la revoie vivante. Bessie est la fille de cuisine. Dis à l'inspecteur ce qui s'est passé ce matin-là, Bessie.

Bessie s'exécuta, racontant l'histoire jusqu'au moment où Madeleine était sortie en courant vers le fiacre de Wally.

Lorsqu'elle se tut, il me sembla que je devais donner un mot d'explication.

— Bessie aurait volontiers raconté cela au constable, celui qui est venu chez nous interroger le personnel. Mais elle s'inquiétait pour la réputation de Miss Hexham et elle craignait également d'être réprimandée par Mrs Parry pour avoir aidé Miss Hexham à partir en secret. Bessie est orpheline et Dorset Square est son seul foyer.

— Je comprends tout à fait, fit Ross gravement.

— Maintenant, Mr Slater va vous dire ce qui s'est passé ensuite. Il ne me l'a pas dit donc je n'en sais pas plus que vous.

Ross interrogea le cocher du regard.

Wally s'éclaircit la gorge et se redressa.

— Je suis ici parce que la jeune dame m'y a forcé. Des comme elle, on n'en rencontre pas souvent, il faut que vous le sachiez.

— Je crois que je le sais, dit Ross. Mais qui êtes-vous ?

— Walter Slater, cocher de fiacre licencié, de Kentish Town, déclara celui-ci d'une voix rauque. Je suis un homme honnête. Malgré cela, j'ai été accusé injustement et plus d'une fois par la police d'avoir fait circuler de fausses pièces de monnaie. J'ai jamais fait une telle chose et je voudrais que ce soit écrit noir sur blanc.

— Cela a-t-il un rapport avec Miss Hexham ? demanda Ross.

Wally le regarda d'un air sévère.

— Non, c'est pour ma propre tranquillité d'esprit.

— Je ne m'intéresse pas aux fausses pièces de monnaie, que vous en ayez fait circuler ou non, fit Ross sèchement. Je mène une enquête sur un meurtre. Poursuivez, voulez-vous ?

— Ça va, montez pas sur vos grands chevaux, lui conseilla Wally. Bon, comme vous le savez, un cocher licencié est obligé d'accepter une course qu'on lui propose. Bien sûr, si le client est un ivrogne enragé et agressif ou s'il souffre d'une terrible maladie, je peux avoir un motif de refuser. Mais c'était pas le cas de la jeune dame. J'étais donc obligé de l'emmener là où elle me demandait, même si ça me semblait louche.

Il s'interrompit, mais aucun de nous ne reprit la parole. Ross l'encouragea à poursuivre d'un signe de la main.

— C'était une jeune femme à l'air aimable, soignée et bien habillée.

Là, Ross lui demanda :

— Vous souvenez-vous en détail de ses vêtements ? La couleur de sa robe ou de son châle ?

— Est-ce que j'ai l'air, répliqua Wally, d'un homme qui étudie les croquis de mode ? Elle était très soignée, c'est tout ce que je sais.

Il fronça les sourcils.

— Sa robe était peut-être à rayures. Me demandez pas de quelle couleur, bleu ou rose ou je ne sais quoi. Je suis un cocher et ce dont je me souviens, c'est là où les gens veulent que je les emmène. « À l'église St Luke, elle m'a demandé. À Agar Town, si vous connaissez. » Je lui ai dit que je connaissais bien, mais était-elle sûre que c'était de cette église qu'elle parlait ? Parce qu'elle allait être détruite et, à mon avis, il devait plus y avoir de célébrations là-bas. Mais elle voulait quand même être emmenée à St Luke, donc on y est allés. Tout ça me disait rien qui vaille, déjà parce que Agar Town, c'est pas le genre d'endroit où je l'aurais imaginée se rendre, mais aussi à cause de l'attente en catimini au coin de la rue. Bien sûr, ça m'arrive de temps en temps qu'on me demande d'être discret, mais plutôt pour des *rendez-vous** romantiques. Pourquoi agir en douce si c'était juste pour aller à l'église ?

— Et l'y avez-vous emmenée ? demanda Ross.

— Oui. Quand je suis arrivé, je lui ai répété qu'il avait pas l'air d'y avoir de cérémonie. Personne dans les environs, pas âme qui vive, seulement un cimetière plein de morts.

— Il n'y avait pas de terrassiers ? Personne en train de détruire les maisons ? demanda Ross.

Wally fit non de la tête.

— Ils étaient pas encore arrivés jusque-là. À l'époque, ils commençaient juste à dégager les environs, pour la future gare et les entrepôts de marchandises, mais à une certaine distance et les alentours de l'église étaient pas encore touchés. Ils avaient pas trouvé le moyen de contourner les tombes, à ce qu'on m'a dit, donc je suppose qu'ils ont attendu jusqu'à la dernière minute, le temps de trouver une solution. Bref, elle m'a dit : « Je me rends sur la tombe de quelqu'un. » Alors ça...

Wally agita un gros doigt tordu dans notre direction. Ses jointures, pleines de cicatrices, semblaient avoir beaucoup souffert.

— Je suppose qu'elle a dit ça pour me décourager. En général, les gens qui vont au cimetière apportent des fleurs. Ou en tout cas, ils ont l'air un peu tristes, ils sanglotent, même si c'est pour faire semblant, mais elle non, pas du tout. Elle semblait très contente d'elle, si vous voulez savoir ! Donc je lui ai demandé si elle voulait que je l'attende. J'avais pas envie de la laisser là toute seule. Mais elle m'a dit que non, qu'elle en avait pour un moment. « Vous trouverez pas d'autre fiacre, miss, je lui ai dit. Pas ici, à Agar Town. Il faudra marcher un bout de chemin, pour regagner les rues principales. » Ça n'a servi à rien. Elle m'a répété que tout était arrangé. Que pouvais-je faire d'autre que la croire ?

Une note de supplication teintait la voix du cocher.

— Je savais pas que je la laissais sur le point d'être assassinée.

— Bien sûr que non, Mr Slater, dis-je.

— Vous ne pouviez pas le savoir, renchérit Ross.

— Le meurtrier l'attendait, suggéra Bessie. Je parie qu'il l'attendait, tapi derrière une tombe ou un monument. J'espère bien qu'il sera pendu.

— On pend plus les gens si facilement de nos jours, fit Wally. Autrefois, on vous envoyait à la potence pour un oui pour un non. Feu mon grand-père était cocher. Nous sommes cochers de père en fils. Lorsque j'ai quitté le ring à la demande de celle qui est aujourd'hui Mrs Slater, je suis revenu à la tradition familiale. Je le regrette pas, notez, même si être dehors par tous les temps, c'est pas toujours agréable. Mais à vrai dire, se faire cogner la tête, c'est pas très agréable non plus. En tant que boxeur, on peut frayer avec de grosses légumes, les gains peuvent être très intéressants, et entendre le public pousser des cris d'encouragement, c'est une sensation unique. Mais comme je disais, mon grand-père, à son époque, il y avait des cochers honnêtes qui n'avaient rien fait d'autre que laisser en circulation de fausses pièces en toute innocence...

Il se rendit soudain compte que les autres le dévisageaient avec un peu d'impatience. Ross, en particulier, semblait se demander s'il n'y aurait pas un délit dont il pourrait accuser Wally.

— Les temps changent, voilà tout, conclut Slater.

Ross se leva et alla à la porte.

— Biddle ! Venez vous occuper de ces personnes, voulez-vous ?

— Quoi ? fit Bessie, inquiète, est-ce que vous nous arrêtez ?

— Non, non, Miss Newman, l'apaisa Ross. Mais vous allez devoir répéter votre histoire pour que le constable Biddle ici présent puisse tout consigner par écrit, et ensuite, on vous demandera de signer. Savez-vous écrire votre nom ?

Bessie, qui avait eu l'air si contente d'être appelée Miss Newman, retrouva sa combativité.

— Bien sûr que je sais ! On nous a appris à lire et à écrire à l'orphelinat.

Le constable au poignet bandé entra dans la pièce, clopin-clopant.

Bessie le dévisagea.

— Vous êtes allé à la guerre ? demanda-t-elle.

— Les dépositions, Biddle ! ordonna Ross sèchement. De Mr Slater et Miss Newman. Pas vous, Miss Martin. Peut-être pouvez-vous rester un moment ?

Mes compagnons quittèrent la pièce et le constable Biddle referma la porte. Ross poussa un soupir.

— Voudriez-vous du thé, Miss Martin ? On doit pouvoir s'en procurer. J'aurais dû vous le proposer plus tôt.

Je le remerciai mais refusai.

— Je ne peux pas rester très longtemps. Je dois rentrer à Dorset Square et ramener Bessie, sans quoi on nous posera beaucoup de questions, et je ne serai pas en mesure de répondre à toutes.

Ross s'autorisa un bref sourire.

— J'ai confiance en votre ingéniosité, Miss Martin.

Il regagna son fauteuil et posa ses mains sur les accoudoirs en bois.

— Eh bien, dit-il, vous semblez plus en avance que moi sur cette affaire. Moi aussi, j'ai un grand nombre de questions auxquelles je ne suis pas en mesure de répondre.

— Ce fut un coup de chance, lui dis-je, d'avoir pu identifier le cocher grâce à la description de Bessie.

J'hésitai un peu avant de me lancer.

— Madeleine Hexham attendait un enfant, n'est-ce pas ? Vous n'en avez pas parlé lorsque vous êtes venu annoncer sa mort à Mrs Parry, mais Bessie lui portait de l'eau chaude tous les matins et elle l'a trouvée très mal en point et en train de vomir à plusieurs reprises.

Ross me dévisagea un moment avant de répondre doucement :

— Oui, elle était enceinte de près de quatre mois, et il pourrait s'agir de la raison pour laquelle on l'a tuée. Toutefois, je n'ai guère envie que l'information circule pour le moment. C'est déjà assez difficile d'obtenir des témoignages. Si l'on apprenait son état, je pense que les gens se mureraient dans un silence complet. Dans cette enquête, nous... j'ai affaire à des personnes éminemment respectables. Je dois me montrer discret, sans quoi je risque de heurter leur sensibilité.

Je songeai à Tibbett montant dans le fiacre en joyeuse compagnie.

— Je comprends. Personne n'apprendra rien de moi ni de Bessie.

— Dites-moi, Lizzie Martin, déclara-t-il soudain, ce qui me fit lever les yeux vers lui avec surprise.

Il souriait, mais ses yeux sombres restaient sérieux.

— Dites-moi ce que vous pensez de cette affaire.

— Ce que je pense ? balbutiai-je. Je pense simplement que le meurtrier doit être traduit en justice.

— Vous êtes comme votre père, dit-il. Vous vous efforcez de protéger les faibles. Parfois, ce faisant, on risque de contrarier les puissants.

— Mon père n'a jamais laissé cette crainte l'arrêter et j'espère que je ne le ferai jamais non plus.

— Pardonnez-moi, mais votre père était un homme et un notable au sein de sa ville. Tout le monde a besoin d'un médecin tôt ou tard. Même s'il vous a offensé, vous vous efforcez de ne pas laisser la querelle aller trop loin. Votre position, si vous me pardonnez de le faire remarquer, est très différente. Vous ne pouvez pas vous permettre de vous faire des ennemis.

— Je suis une femme et je suis seule, mais je connais mon devoir, dis-je doucement.

Après une pause, j'ajoutai :

— Cela peut sembler horriblement prétentieux, dit de cette façon. Disons que je ne peux pas laisser le souvenir de Madeleine Hexham disparaître comme une tache qu'on efface sur un tapis. Ce n'est pas bien.

— Parfait ! fit Ross vivement. Dans ce cas, réfléchissons ensemble à ce que nous pourrions faire. Dites-moi : que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ? Je ne

peux pas me mettre dans la tête d'une jeune femme, donc je vous le demande. Pourquoi a-t-elle quitté la maison en secret ce matin-là, et pourquoi a-t-elle demandé à être conduite dans une église déserte ?

J'avais élaboré ma propre théorie depuis que j'avais entendu le témoignage de Wally Slater. Je me penchai en avant et commençai avec sérieux :

— Mr Slater est à la fois observateur et rusé. Il a parfois une manière un peu comique de s'exprimer et il a l'art de la digression, mais cela ne veut pas dire que ce qu'il dit n'est pas sérieux. Il m'a avertie lors de mon arrivée à Dorset Square que je pourrais avoir besoin d'un ami. Il avait déjà deviné qu'il y avait anguille sous roche dans cette maison. Voici ce que je pense : Madeleine a été séduite par un homme de la bonne société qui ne pouvait pas ou ne voulait pas l'épouser. Il l'a persuadée de garder leur liaison secrète. Cela pouvait se faire facilement. Il aurait pu dire par exemple qu'il devait d'abord convaincre un parent âgé, dont il espérait hériter, d'agréer son mariage avec une fille sans le sou. Ou bien il a pu lui dire que Mrs Parry ne verrait pas leur fréquentation d'un bon œil et empêcherait Madeleine de le voir. Quoi qu'il lui ait dit, elle l'a cru.

Ross hochait la tête sans rien dire, et se contentait de me regarder de près.

— Je suppose, poursuivis-je, que lorsque Madeleine lui a parlé de son état, il a été d'accord pour le mariage, mais en secret. Bessie m'a dit que, le matin où elle a quitté la maison, Madeleine était tout heureuse. C'était la première fois qu'elle l'était depuis des semaines. Mr Slater a vu lui aussi qu'elle était optimiste et n'éprouvait aucune crainte à l'idée de rester seule à l'église St Luke. Je suis persuadée que son « séducteur » avait réussi à lui faire croire qu'il avait obtenu une licence spéciale pour leur mariage. Il a dû suggérer que, par discrétion, la cérémonie ait lieu dans un endroit retiré. St Luke était presque à l'abandon. Il lui a dit qu'il avait convaincu ou soudoyé le pasteur et que celui-ci allait venir les marier. Qui aurait vu la cérémonie ? Même les terrassiers qui travaillent sur le site n'étaient pas dans les parages.

— Il aurait fallu deux témoins pour le mariage, interrompit Ross.

— Dans ce cas, il lui a dit qu'il avait deux bons amis parfaitement fiables et d'une discrétion absolue. Elle était amoureuse de lui. Elle croyait tout ce qu'il lui disait. Je ne crois pas que c'était une fille très intelligente. Je sais qu'elle était sentimentale parce qu'elle lisait beaucoup d'histoires d'amour, avec des enlèvements et tout cela.

— Qui vous l'a dit ? demanda doucement Ross.

— Eh bien, Frank Carterton. Frank et moi pensons qu'il est possible qu'elle ait rencontré cet homme à la bibliothèque. On sait qu'elle fréquentait des bibliothèques. Bon, où en étais-je ?

— Miss Hexham est allée à St Luke pour se marier, ou du moins c'est ce qu'elle croyait.

Je me rendis compte à ce moment que j'avais atteint la fin de mes conjectures.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite, dis-je. Et je me rends bien

compte que je ne peux rien prouver.

— Vous savez qu'elle avait disparu depuis deux mois, mais qu'elle n'est morte que depuis quinze jours, ou moins, dit Ross.

Pour moi, cette certitude était le pire de toute cette affaire.

— C'est épouvantable. Il l'a séquestrée. Il a eu peur de la relâcher et il a fini par la tuer. Je pense qu'il s'était mis dans une situation inextricable et qu'il a eu l'impression que c'était la seule issue.

Ross me jeta un regard interrogateur.

— La seule issue ?

— Non, bien sûr que non ! Pas sur le plan moral. Mais nous ne parlons pas d'un homme moral. Nous parlons d'un monstre.

— Ah, les monstres, fit Ross. Il m'est arrivé d'en rencontrer un ou deux depuis que je suis dans la police. J'ai aussi rencontré beaucoup de gens normaux qui ont fait des choses affreuses sous l'emprise de la peur. Les assassins ne sont pas toujours nés mauvais mais ils le deviennent parfois.

— Mais le fait qu'il l'ait séquestrée si longtemps ? rétorquai-je. Cela à mon avis ne peut être que l'œuvre d'une personne dénaturée.

— Où l'avait-il cachée ? fit Ross.

— Eh bien, dans l'une des maisons condamnées d'Agar Town. Tout le monde connaît leur existence. N'importe quel observateur pouvait voir où les terrassiers travaillaient. Le soir, il n'y avait personne et la journée, le bruit des démolitions était si fort que ses appels au secours auraient été inaudibles.

Ross fit tambouriner ses doigts sur son bureau.

— Si ce que vous dites est vrai, et disons que cela recoupe plus ou moins mes propres théories, il y a tout de même un hic. Pourquoi ne l'a-t-il pas tuée tout de suite ? Chaque jour qu'elle demeurerait en vie, il courait le risque qu'elle soit découverte. Cela en supposant qu'il l'a faite prisonnière dès le jour où Slater l'a amenée à St Luke.

— Il avait peut-être un autre plan, suggérai-je, qui n'a pas abouti.

Je me creusai la tête pour trouver une autre explication, et je me rendis compte un peu tard que je me mordais la lèvre inférieure, comme lorsque j'étais enfant et que j'étais intriguée par quelque chose.

— Il l'a peut-être d'abord séquestrée ailleurs ? dis-je. Et il ne l'aurait transférée à Agar Town qu'à la fin ?

Ross murmura quelque chose que je ne pus saisir.

— Bon, poursuivit-il plus clairement, je sais ce que je dois faire maintenant, mais vous, vous devez rentrer tout de suite à Dorset Square. Je vais m'arranger pour que l'on vous dépose avec Bessie.

— Je suis sûre que Mr Slater voudra bien nous conduire, dis-je en me levant.

Il contourna son bureau pour venir devant moi et déclara avec beaucoup de sérieux :

— Je vous suis très obligé, Miss Martin. Je me fais aussi beaucoup de souci pour vous.

Il avait en effet l'air inquiet. Il avait le front plissé sous ses boucles noires en bataille. Ce désordre dans sa chevelure me remit en mémoire le petit garçon de la mine. Peut-être n'avait-il pas tant changé que je l'imaginai.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, dis-je gentiment. Vous avez assez de vos propres difficultés.

— Et je ne veux pas que vous deveniez l'une d'elles ! s'exclama-t-il. Ne vous méprenez pas, Miss Martin. Bien sûr, je me soucie de vous. Mais je suis aussi inquiet en tant que policier. Vous devez faire très attention. Nous avons affaire à un homme qui a déjà tué une fois. Il a sans doute l'impression maintenant d'avoir emprunté une voie sans retour. S'il le juge nécessaire, il tuera de nouveau. Ne laissez personne voir que vous vous intéressez de près à cette histoire. Cela ne serait pas prudent.

Il sourit alors que je ne m'y attendais pas.

— Le Dr Martin a pris grand soin de moi, dit-il. Ne devrais-je pas prendre soin de sa fille ?

J'ouvris la bouche, déglutis, marmonnai quelque chose, et me retirai, un peu confuse, son avertissement gravé dans mon esprit.

CHAPITRE 12

Nous regagnâmes Dorset Square en retard pour le déjeuner, bien que Wally Slater nous eût conduites à une telle vitesse que le fiacre bringuebalait de tous côtés, ce que je n'appréciais guère, contrairement à Bessie, qui s'amusait comme une folle.

Je l'envoyai en hâte au sous-sol et entrai, puis m'excusai auprès de Simms.

— Madame déjeune, m'informa le majordome. Voulez-vous la rejoindre tout de suite, miss ? Ou bien dois-je lui dire que vous êtes là et que vous la rejoindrez plus tard ?

— Je ferais mieux d'y aller tout de suite, dis-je, si je suis assez présentable.

Simms me scruta de la tête au pied et fit remarquer :

— Vous avez une tache sur le menton, miss, on dirait de la suie.

C'était sans doute l'attente à la gare qui avait laissé cette marque. J'aurais préféré que l'un de mes compagnons me le fasse remarquer avant que j'aie vu l'inspecteur Ross ! Je me regardai dans le miroir et fis disparaître la tache délictueuse. Puis je donnai mon chapeau à Simms, me redressai et me dirigeai vers la salle à manger. Alors que j'allais entrer, Simms lança :

— Il y a un monsieur avec Madame, Miss Martin.

Je n'avais pas le temps de demander de qui il s'agissait. Ce ne pouvait être le Dr Tibbett, puisque je le savais engagé ailleurs, et cela ne devait pas être Frank, en plein labeur au Foreign Office. Et Simms l'aurait annoncé par son nom.

J'ouvris la porte. Une conversation animée était manifestement en cours, mais elle s'interrompit dès que les participants eurent remarqué mon arrivée.

Tante Parry leva les yeux, l'air troublé.

— Oh, Elizabeth, vous voilà !

J'aurais pu jurer qu'elle était déçue. Avais-je interrompu un tête-à-tête ? J'observai l'autre convive avec curiosité.

Il avait repoussé sa chaise et s'était levé, tenant encore sa serviette froissée dans la main gauche. C'était un homme encore jeune, avec des lunettes aux verres ovales et une redingote bleu foncé. Ses cheveux châains étaient coiffés soigneusement en arrière et maintenus par une généreuse application d'huile. Je lui trouvai l'air d'un employé de banque modèle. Pour sa part, il sembla surpris et un peu décontenancé de me voir.

— Je vous présente Mr Fletcher, Elizabeth, déclara Mrs Parry en lui faisant

signe de se rasseoir. C'est seulement ma demoiselle de compagnie, Mr Fletcher, Miss Martin. Continuez ce que vous étiez en train de dire, je vous en prie. Elizabeth, asseyez-vous. Je vais demander à Simms de rapporter le poulet.

— Oh, non, fis-je. Je suis confuse d'être en retard, mais je n'ai pas faim.

Cela, au moins, sembla retenir l'attention de Tante Parry.

— Pas faim ? Sornettes. Prenez au moins un peu de *cold shape*.

Ce faisant, elle attira mon attention sur une forme de couleur beige rosâtre et luisante, dont les ingrédients étaient principalement du lait et de la farine de maïs, agrémentés d'une tasse de café fort pour le goût, et peut-être un œuf ou deux pour la consistance. Je n'ai jamais aimé le *cold shape*, quel qu'en soit le parfum.

M'étant un jour aventurée dans la cuisine de Mary Newling quand j'étais petite, je l'avais trouvée en train de dépecer un lapin. J'avais été surprise de la facilité avec laquelle elle avait ôté toute la fourrure. Elle avait tout simplement retourné la peau, révélant un corps brillant, mais pas ensanglanté, où l'on voyait toute la musculature et les tendons. Je n'appréciais guère le lapin depuis cela et le *shape* avait une ressemblance désagréable avec cette petite bête dépecée. Le fait qu'il soit entouré par une guirlande de feuilles vertes évoquant une couronne funéraire n'arrangeait pas les choses.

— Merci, dis-je, et en l'absence de Simms, je me servis moi-même une petite portion.

J'étais assise face à Mr Fletcher tandis que Tante Parry, entre nous, était en bout de table. Bien qu'elle l'ait exhorté à continuer, il ne semblait guère en avoir envie et tripotait sa serviette tout en me scrutant d'un air dubitatif. Enfin, nos regards s'étant croisés, il balbutia :

— Ravi de faire votre connaissance, Miss Martin.

— Monsieur, répondis-je poliment, ou du moins aussi poliment que possible avec la bouche pleine.

— J'ignorais, madame, dit Fletcher à Tante Parry avec un regard inquiet dans ma direction, que vous aviez engagé une nouvelle demoiselle de compagnie.

— Oh, Elizabeth est la filleule de feu Mr Parry, expliqua-t-elle. Son père est décédé récemment et elle n'avait plus de toit, donc cela nous convenait parfaitement à toutes les deux qu'elle vienne ici. Nous nous entendons magnifiquement, n'est-ce pas, Elizabeth ?

— Vous êtes très gentille, Tante Parry, répondis-je.

— Mr Fletcher, déclara soudain Tante Parry comme si elle venait de se rappeler qu'elle me devait peut-être une explication sur l'identité du visiteur, représente la Midland Railway Company. Il est ici pour affaires.

— Préférez-vous que je vous laisse seuls, ma tante ? demandai-je en posant ma cuillère. Je ne voudrais pas m'imposer au milieu d'une discussion d'affaires.

— Il n'y a pas de raison pour que vous ne restiez pas. D'ailleurs, il est aussi

bien que vous entendiez cela. Allez-y, Mr Fletcher.

J'eus l'impression que Mr Fletcher était tout sauf content de la présence d'une tierce personne à cette conversation, mais il était obligé de poursuivre puisqu'elle l'y avait invité.

Il relâcha son étreinte sur sa serviette mais commença à jouer avec le rond en argent qui l'avait maintenue.

— Comme je le disais, madame, ce retard cause de nombreux désagréments. Les coûts augmentent à chaque heure de travail perdue. Les terrassiers commencent à s'agiter. Ils n'aiment pas subir les questions des policiers sur leur lieu de travail.

— Sur ce point, je peux compatir, dit Tante Parry avec force. C'est quelque chose que nous avons vécu ici. Les domestiques eux-mêmes ont été interrogés. J'ai trouvé cette situation tout à fait ahurissante. Ce n'est pas le genre de chose qu'une maîtresse de maison respectable s'attend à subir. Je croyais que la police existait pour empêcher les classes inférieures de commettre des crimes et de s'assurer que les honnêtes gens ne soient pas troublés.

— Le pire, c'est que nous sommes dorénavant envahis par les badauds, poursuivit Fletcher, apparemment trop absorbé par ses propres désagréments pour s'émouvoir de ceux de Tante Parry. Ils viennent en famille, vieilles tantes comprises, et demandent qu'on leur montre l'emplacement où le corps a été découvert.

Sa voix se fit plus aiguë, presque plaintive.

— Ils mettent leurs habits du dimanche. Ils jacassent et piaillent comme une assemblée de pies. Leurs enfants escaladent les tas de briques et se glissent devant les roues des chariots au péril de leur vie. Ma parole, on dirait que pour eux il s'agit de la meilleure distraction depuis l'Exposition universelle. C'est indescriptible.

— Je ne peux pas comprendre leurs motivations, mais je veux bien croire qu'ils vous ont dérangé, dit Tante Parry en soupirant. Ils ne cessent de passer devant chez moi, et parmi eux il y a des gens à l'air tout à fait respectable. Ils chuchotent en montrant la maison du doigt. C'est très désagréable et tout à fait incompréhensible.

— La population britannique est par nature fascinée par le macabre, madame, fit remarquer Fletcher. Ce qui est pire, bien pire, c'est la presse.

— La presse ? demanda Tante Parry, surprise. Tout de même, la Royal Navy ne recrute plus de cette façon depuis des années, si¹ ? Mon père m'a parlé de ce phénomène lorsqu'il était jeune révérend. Les hommes de la Navy s'étaient invités à plusieurs reprises dans sa paroisse lors des guerres avec la France et obligeaient les jeunes gens à les suivre. Ce fut source d'un grand émoi.

— Non, madame, pardonnez-moi, vous m'avez mal compris. Je parlais des journaux. Les vulgaires badauds peuvent être chassés assez facilement. Se débarrasser d'un journaliste est presque impossible. De plus, je me méfie des

Grecs porteurs de cadeaux, d'argent en l'occurrence. Offrez quelques shillings à un terrassier et il se souviendra d'avoir vu à peu près tout ce que vous voudrez. Comme je l'ai dit, madame, la population aime se faire peur et les journalistes nourrissent ses bas instincts.

— Dégoûtant, fit Tante Parry.

— Tout à fait, madame. Je suis soulagé de ne pas encore avoir vu un homme du *Times* sur les lieux, mais il y en a déjà eu un du *Morning Post*, publication que je tenais autrefois pour respectable. Toutes les revues à sensation ont dépêché leurs scribouillards et, quant aux journaux du soir, eh bien, ce sont les pires de tous ! Leurs gars feraient n'importe quoi pour annoncer une nouvelle en avance sur les quotidiens du lendemain matin, on dirait des terriers courant après un rat !

— Qui l'eût cru ? murmura Tante Parry, couvant du regard le *shape* au café partiellement démoli au milieu de son feuillage.

— Donc vous voyez, je ne sais plus que faire à propos de ces interrogatoires menés par la police. J'ai parlé au responsable de l'enquête, Ross, et ne suis parvenu à rien. C'est un type hargneux et impudent.

J'ouvris la bouche, puis parvins non sans difficulté à la refermer avant qu'une protestation ne m'échappe. Je foudroyai Fletcher du regard, mais il ne remarqua rien, trop tendu vers Tante Parry. Comment osait-il parler ainsi d'un policier travailleur et dévoué ? Le pauvre Ben Ross n'avait-il pas déjà assez d'obstacles sur son chemin sans devoir également livrer bataille avec cet homme tatillon obsédé par la construction de sa gare ? L'enquête au sujet de la mort d'une jeune femme innocente devait-elle être bâclée et évacuée, tout comme son corps l'avait été du site avec les autres déchets ? L'inspecteur en vaut deux ou trois comme vous, Mr Fletcher ! aurais-je voulu lui lancer au visage.

— C'est lui ! s'écria Tante Parry. C'est l'inspecteur qui est venu ici, n'est-ce pas, Elizabeth ? J'ai trouvé ses manières brusques et peu adaptées à une conversation avec des dames. Il a noté tout ce que j'ai dit, jusqu'au moindre mot.

Je bouillais du désir de préciser que Ross, en réalité, avait seulement noté ce dont elle se souvenait au sujet de la lettre de Madeleine, mais je me rendis compte qu'il ne serait pas sage de la corriger. De nouveau, je ravalai ma protestation et reportai ma frustration sur ma part de *cold shape* dont je fis une effroyable purée avec ma fourchette.

Fletcher, encouragé par le fait que Mrs Parry ait partagé son expérience avec les forces de l'ordre, reprit sa litanie de plaintes avec une vigueur décuplée.

— J'ai parlé à son supérieur, le superintendant Dunn, qui est presque aussi pénible. Ils ne tiennent aucun compte de nos difficultés ni de nos contraintes de temps. Les travaux menacent de prendre du retard, les ouvriers posent leurs outils et démissionnent. Les dirigeants de la compagnie ont l'air de penser que je devrais en faire plus, mais que puis-je faire ?

Sa voix était devenue encore plus aiguë, sous l'effet du désespoir.

Tante Parry tenta de l'apaiser.

— Allons, allons, Mr Fletcher. Depuis le temps que je vous connais, je sais combien vous prenez à cœur vos responsabilités.

— Vous êtes trop bonne, madame. Mais cela n'empêche pas les agents de Ross d'encombrer les lieux et de gêner tout le monde avec leurs questions indiscrètes. Et tout cela pour quels résultats, je vous le demande ! Pensent-ils que quelqu'un parmi la main-d'œuvre a tué cette infortunée ? Je subodore plutôt qu'ils n'ont aucune piste et qu'ils veulent ainsi créer l'illusion qu'ils se donnent du mal.

Le ton de Fletcher devenait de plus en plus amer à mesure qu'il parlait, et à la fin de sa tirade, on aurait dit qu'il annonçait la fin du monde.

— Je comprends, fit Tante Parry, songeuse, en tambourinant sur la table de ses petits doigts dodus.

— En tant qu'actionnaire de la compagnie, et en tant qu'employeuse de la personne décédée, poursuit Fletcher en se penchant vers elle, vous devez tout naturellement souhaiter que les choses reprennent leur cours. Vous devez souhaiter que la police déploie ses efforts en d'autres lieux, et que le terrassement reprenne à son rythme normal.

Il avait adopté le ton de la confiance. Je me rendis compte que, quoi qu'il suggère, Ross n'apprécierait pas. Je n'aimais déjà pas ce que j'avais entendu. J'avais repoussé mon dessert immangeable et restai assise, incrédule. Tante Parry n'avait pas seulement vendu des maisons d'Agar Town à la compagnie de chemin de fer. Elle en était également actionnaire !

— Je suis sûre, me risquai-je à dire, ne pouvant plus m'empêcher de défendre Scotland Yard, que l'inspecteur Ross est résolu à faire les choses comme il faut, sans rien laisser au hasard.

Fletcher tourna vers moi son regard désabusé.

— Vous n'avez pas l'habitude des chantiers de construction, je suppose, Miss Martin ?

— Eh bien, non...

— Sinon, m'informa Fletcher, vous ne toléreriez pas des agents de police un peu partout pour « ne rien laisser au hasard ». L'un d'eux est déjà tombé dans un trou.

— A-t-il été blessé ? demanda Tante Parry.

— Pas gravement, à ce que j'ai compris, madame.

Le ton de Fletcher indiquait clairement qu'il pensait « pas assez gravement ».

— Mais le moment ne saurait tarder où un tas de briques va tomber sur l'un d'eux et lui fracasser le crâne.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama faiblement Mrs Parry.

Fletcher se pencha en avant pour s'adresser à elle avec son ton enjôleur.

— Bref, madame, toute influence que vous pourriez avoir sur Scotland Yard afin qu'ils hâtent leur enquête et quittent les lieux nous serait à tous

d'une aide précieuse.

— Mais... je ne vois pas comment je pourrais les influencer ! protesta-t-elle.

— Vous étiez l'employeuse de la fille. Si vous faites savoir que vous estimez que le nécessaire a été fait et que vous n'attendez plus rien de la police, eh bien, ils ne se sentiraient peut-être pas obligés de continuer à tout fouiller comme cela. Ils veulent prouver leur utilité à la population, et à vous, madame, en particulier.

— J'y réfléchirai, dit Tante Parry, qui semblait convaincue.

Fletcher se leva, l'air satisfait.

— Je vous remercie pour cet excellent déjeuner, madame, et à présent, mesdames, je dois retourner voir ce qui se passe sur le chantier.

— Vous ne prendrez pas un peu de fromage ? demanda distraitemment Tante Parry.

— Non, madame, merci. Miss Martin, ajouta-t-il avec un petit signe de tête à mon intention.

Puis il se tourna vers Tante Parry et s'inclina profondément.

— Chère madame.

— Sonnez Simms, m'ordonna Tante Parry du même ton un peu distrait.

Je me levai pour actionner la sonnette. Simms apparut avec sa célérité habituelle et notre visiteur partit.

Je retournai à la table, sans m'asseoir, et posai simplement les mains sur le dossier de ma chaise. Devant moi se trouvait le plat avec ce qui restait de *cold shape*, qui s'était effondré sur lui-même en une ruine disgracieuse au milieu de sa végétation et réussissait l'exploit d'être encore plus laid qu'auparavant. Je me dis que je pouvais sans remords abandonner ma part. Enfin, il y avait quelque chose de plus important que la nourriture, et quand Mrs Parry aurait entendu ce que j'avais à dire, elle oublierait certainement mon manque d'appétit.

Elle fixait la nappe, songeuse. Enfin, d'une voix tremblante d'émotion, elle déclara :

— Si j'avais eu le moindre soupçon de tous les soucis qui découleraient de la présence de Madeleine Hexham dans cette maison, elle n'y aurait jamais mis les pieds. Il est écrit qu'on ne me laissera pas en paix tant que la police n'aura pas fini son enquête.

— Ce sera peut-être bientôt fini, dis-je. Et alors, vous et Mr Fletcher serez tous les deux tranquilles.

— Lui peut-être. Moi pas ! rétorqua vivement Tante Parry. La compagnie de chemin de fer pourra peut-être reprendre les travaux au rythme habituel. Mais un procès criminel ne fera qu'accroître le nombre de curieux qui passent chaque jour devant la maison. Oh ! il y a vraiment de quoi perdre toute patience !

Ce n'était pas le meilleur moment pour ma nouvelle, mais je ne pouvais pas tarder davantage.

— Tante Parry, il y a quelque chose que j'aurais dû vous dire plus tôt. Je pense que je dois vous en parler maintenant, à la lumière de ce que vient de dire Mr Fletcher.

La surprise puis l'appréhension se lurent sur son visage.

— Elizabeth, j'espère que je ne vais pas apprendre que vous vous êtes mise dans une situation inconvenante ? gémit-elle d'une voix aiguë. Est-ce possible ? Sûrement non ? Ma chère enfant, vous n'êtes à Londres que depuis quelques jours.

— Oh, non Tante Parry, pas du tout, la rassurai-je vivement.

— Eh bien quoi ? demanda-t-elle, irritée.

Je lui expliquai, le mieux possible, que bien que je ne m'en sois pas rendu compte tout de suite, je connaissais l'inspecteur Ross auparavant et que mon père avait été son bienfaiteur autrefois.

— Seigneur ! fit Tante Parry qui avait écouté, les yeux exorbités.

Elle redevint songeuse et ses doigts potelés tambourinèrent de nouveau. Puis, sans crier gare, elle se tourna vers moi et me lança un sourire incroyablement bienveillant qui me fit presque vaciller.

— Chère Elizabeth, dit-elle, quelle chose extraordinaire, et vraiment, quelle chance ! Je suis sûre que l'inspecteur sera sensible à ses obligations envers vous et votre famille... et vos amis.

Je ne pensais pas que son sourire puisse encore s'élargir, mais il le fit pourtant. Il n'était cependant pas reflété dans ses yeux, aussi brillants que ceux d'un choucas quand il a repéré un trésor.

Je la regardai, stupéfaite. J'avais imaginé plusieurs réactions, mais pas celle-ci. Elle voyait mes liens ténus avec Ross comme un avantage à exploiter. Je me souvins que Frank m'avait dit qu'elle était avant tout une femme d'affaires.

— Tante Parry, balbutiai-je, je ne peux pas demander à l'inspecteur un traitement de faveur dans son enquête.

Son regard perdit son éclat dur et redevint bienveillant.

— Bien sûr que non, Elizabeth, dit-elle vivement.

Elle se leva et me tapota le bras.

— Bien sûr que non. Vous ne devez pas vous méprendre sur mes propos. Néanmoins, il est toujours préférable de savoir que l'on a affaire à un ami plutôt qu'à un parfait inconnu, n'est-ce pas ?

1. La presse était une méthode de recrutement abusive de la Royal Navy, en usage par intermittence depuis le XVII^e siècle, consistant à enrôler les hommes de force et sans préavis.

CHAPITRE 13

Ben Ross

Le samedi matin, Dunn me convoqua, ainsi que Morris, pour ce qui ressemblait à un conseil de guerre. J'avais en tête l'image de deux bataillons de soldats de plomb alignés sur la table d'une salle de jeux. La Midland Railway Company avait hissé ses couleurs d'un côté de la ligne de démarcation et Scotland Yard de l'autre. Entre les deux camps était étendu, symboliquement mais peut-être aussi physiquement, le corps de Madeleine Hexham. Les restes de l'infortunée jeune femme avaient été déposés dans la fosse commune. On ne pouvait demander à personne de payer les frais d'un enterrement plus digne. Au vu des circonstances, s'adresser à l'employeuse de Madeleine aurait été une perte de temps. Ses vestiges reposeraient désormais avec ceux des voleurs et des vagabonds, mais j'étais déterminé à ce que son esprit soit mieux respecté. Je trouverais qui l'avait tuée... si l'on me laissait faire.

— J'ai reçu une autre lettre, déclara Dunn en montrant d'un geste irrité une feuille de papier sur son bureau.

J'avais déjà aperçu l'en-tête officiel de la compagnie de chemin de fer, et même si je ne pouvais pas lire la lettre, je me doutais de ce qu'elle contenait.

— Ils espèrent que nous pourrons conclure incessamment nos investigations sur le site de la nouvelle gare. Ils ont à peu près fini le terrassement et la construction du nouveau bâtiment doit commencer à temps. Je dois admettre que les exigences de cette lettre ne me paraissent pas déraisonnables. Ils n'arrivent pas à comprendre pourquoi nous avons encore des agents sur le site, qui gênent, selon eux, leurs ouvriers. Je commence à me demander moi-même pour quoi. A-t-on découvert quoi que ce soit grâce à ces interrogatoires ?

Dunn repoussa la lettre, passa la main dans ses cheveux broussailleux et braqua sur moi son regard franc et direct.

Je me suis toujours imaginé que Mrs Dunn devait se tenir sur le pas de sa porte le matin pour vérifier que son mari quittait la maison les cheveux bien aplatis à l'aide d'eau ou d'huile, car il arrivait généralement bien coiffé. Ils ne mettaient pas longtemps à se rebeller. En ce moment, ils ressemblaient aux

piquants d'un hérisson, analogie amplifiée par la corpulence du superintendant et son goût pour les costumes en tweed qui lui donnaient un air campagnard.

Il n'était pas facile de répondre à sa question. Nous n'avions presque rien découvert grâce à nos investigations sur le site d'Agar Town. À côté de moi, je devinais Morris qui se tortillait, mal à l'aise sur sa chaise. Il pensait sans doute que l'absence de progrès allait lui être imputée.

— Il y a beaucoup d'ouvriers et peu d'agents, dis-je un peu faiblement.

Voilà qui ressemblait, songeai-je, un peu contrarié, à une mauvaise citation biblique. Je tentai d'adopter un ton plus tranchant.

— Il faut du temps. Les terrassiers ne sont pas faciles à interroger. Ils ne nous aiment pas. Il y a de tout parmi eux. Certains sont d'honnêtes travailleurs, d'autres des manœuvres employés à la journée. Certains ont peut-être des choses à cacher qui n'ont rien à voir avec le meurtre de Madeleine Hexham. D'autres, je pense, prennent un plaisir pervers à nous mettre des bâtons dans les roues. Sergent ?

Je me tournai vers Morris, qui déclara, imperturbable :

— Oui, monsieur, ce que dit l'inspecteur est exact. Ce sont des sal... ils peuvent se montrer difficiles, Mr Dunn.

— Donc, avez-vous glané une information quelconque ? insista Dunn.

— Sur le chantier, non, confessai-je. Mais nous avons récolté des informations très intéressantes grâce à Miss Martin, à la domestique qu'elle a amenée avec elle et au cocher, euh... Slater.

— Ah, oui, c'est vrai, fit Dunn. Soyons reconnaissants à Miss Martin et à ses efforts pour nous. Sans cela, le bilan serait plutôt maigre.

Il nous foudroya du regard.

— Je ne suis pas ravi de constater que le seul progrès dans cette enquête a été obtenu grâce à l'ingéniosité d'une demoiselle de compagnie ! Je croyais que nous étions des professionnels ! Allons, Ross, qu'est-ce que vos hommes trafiquent ?

Je songeai à Biddle et me retins de répondre : « Ils tombent dans des trous.

»

— Ils font de leur mieux, monsieur. Nous manquons de bras.

— Eh bien, cela ne suffit pas, rétorqua Dunn brutalement. Je crains d'être bientôt obligé de céder à la société de chemin de fer et de retirer les hommes du site. Au vu de notre peu de progrès sur place, je n'ai aucun argument pour refuser. Je peux faire traîner les choses encore un peu, mais je ne sais pas combien de temps.

— Laissez-moi y retourner moi-même, suppliai-je. J'irai ce matin. Je voudrais voir Adams, le contremaître. C'est un type revêche, mais il en sait peut-être plus qu'il ne le dit.

— Un oiseau de malheur, celui-là, fit Morris sur un ton lugubre.

— Oiseau de malheur peut-être, mais si nous ne réussissons pas à le persuader de chanter, ou s'il n'a rien à croasser, nous ne pourrons pas

continuer à l'interroger indéfiniment. Allez-y ce matin, vous avez ma permission, mais je veux des résultats, inspecteur ! Et pas des résultats apportés par des jeunes femmes. Je veux qu'ils soient obtenus par mes policiers !

Je supposai qu'il nous signifiait ainsi notre congé. Morris se leva en toute hâte et sortit de la pièce aussi vite qu'un chien de chasse sur la piste d'un lièvre. Je m'attardai.

— Je ne crois pas que le meurtrier se trouve parmi les ouvriers, monsieur. Celui qui a tué Miss Hexham était sans doute ce qu'on appelle un « gentleman ».

Je ne pus m'empêcher de prononcer ce mot de façon sarcastique. J'avais côtoyé assez de soi-disant « gentlemen » dans le passé pour avoir perdu tout respect a priori pour cette catégorie. Je préfère de loin les honnêtes travailleurs.

— Hum, fit Dunn. Je pense que vous avez raison. Mais c'est là que le corps de la fille a été retrouvé et, si notre raisonnement est juste, c'est là qu'elle a été emprisonnée au moins une partie du temps. Ne me dites pas que personne n'a rien vu !

— Oui, c'est-à-dire, non, monsieur.

Peut-être aurais-je dû, comme Morris, quitter la pièce quand j'en avais l'occasion, mais je n'eus pas le temps de le faire avant qu'il évoque le cas de Biddle.

— Qu'est-ce qu'il a ce jeune constable dans votre antichambre ? Pourquoi cette masse de bandages ? fit Dunn sur un ton exaspéré.

— Des blessures superficielles, monsieur, survenues alors qu'il faisait son devoir.

— Une brute l'a bousculé ?

— Non, monsieur, il est tombé.

— Que voulez-vous dire, tombé ? Ils ne savent plus tenir sur leurs deux jambes de nos jours ? Est-ce que ses bottes ont un défaut ?

— Non, monsieur, c'était un accident.

Dunn se mit à grogner et je pris la fuite.

Le bref avant-goût d'été avait été remplacé par un retour du temps instable. Il fallait sans doute s'y résigner à cette période de l'année, même si nous avions déjà laissé derrière nous avril et ses averses. La nuit précédente, il était tombé une pluie battante. Allongé sur mon lit, j'avais écouté l'averse frapper avec insistance sur les carreaux. Ce n'était pas la seule raison de mon insomnie. Dunn avait raison de se plaindre de notre manque de progrès. Lizzie Martin et ses compagnons avaient été très utiles, certes. Je souriais dans le noir en repensant au groupe disparate qu'ils formaient tous les trois devant mon bureau.

La vue de Lizzie et sa petite bande m'avait rappelé d'autres souvenirs. J'avais commencé, puisque je n'arrivais pas à dormir, à penser à Joe Lee, l'autre garçon de la mine que le Dr Martin avait pris sous son aile et dont il

avait payé la scolarité. Je ne savais pas ce qu'il était advenu de lui et je me pris à le regretter. Il était un peu le chef des autres fils de mineurs du village et j'avais encore en tête l'image vivace de Joe menant ses troupes de va-nu-pieds dans les ruelles étroites. Il n'avait peur de rien, ou en tout cas il ne le montrait jamais. Personne n'aimait descendre à la mine. Même les mineurs adultes étaient obsédés par cette question lancinante : remonteraient-ils ? Et remonteraient-ils vivants ? Certains des plus jeunes garçons fondaient en larmes quand c'était leur tour, à la pensée de ce qui les attendait. Mais Joe ne semblait jamais rien redouter et il sifflotait avec entrain tandis que nous nous enfoncions dans l'obscurité, parsemée ici et là de taches de lumière provenant des bougies des hommes déjà au travail. Comme il ne manifestait aucune crainte, je ne m'autorisais pas non plus à en montrer. C'était sans doute pure bravade de sa part.

La seule fois où j'avais décelé une certaine nervosité chez lui, c'était le jour où tous deux, grâce à la générosité du Dr Martin, nous avions commencé nos études à l'école de la ville, un endroit dont nous n'aurions jamais normalement dû passer le portail. Je partageais son appréhension. Les autres garçons nous attendaient. Ils savaient d'où nous venions et qui nous étions. Je soupçonnais que les maîtres les avaient prévenus. Nous fûmes moqués et bousculés et nous supportâmes d'abord sans rien dire mais notre patience fut vite épuisée. Celui qui insulte un mineur n'a guère de chances de rester debout très longtemps. Une fois que nous eûmes infligé un certain nombre de lèvres fendues et d'yeux au beurre noir à nos assaillants, le harcèlement cessa.

Après cela, nous fûmes acceptés par les fils des notables de la ville, qu'ils soient dans les affaires ou dans d'autres professions. Les maîtres suivirent le mouvement. Nous n'eûmes plus de problèmes. Une seule fois, peu après notre arrivée, le directeur nous aborda après la prière du matin et nous conseilla de façon sibylline, si nous devions nous battre, d'essayer au moins de nous battre « comme des gentlemen ». Je ne compris jamais ce qu'il avait voulu dire et de toute façon ni Joe ni moi n'avions la prétention d'être ou de devenir des gentlemen.

Je me rappelle avoir vu ma mère pleurer le jour où le docteur était venu expliquer que je devrais aller à l'école. Ce n'étaient pas des larmes de crainte ou de chagrin, mais de joie. Mon père avait été mineur et il en était mort, non dans un accident, à cause de la poussière de charbon qui s'était infiltrée dans ses poumons et les avait bouchés. J'avais eu de la chance, mais j'aurais aimé savoir ce que Joe était devenu.

À l'approche du matin, les vieux souvenirs s'étaient évanouis. Les tribulations du passé étaient révolues et j'en avais désormais de nouvelles à affronter. C'était embarrassant pour la police que les seules découvertes de l'enquête soient venues de membres de la population. Mais, au fond, est-ce que la police ne devait pas toujours compter sur la population pour recueillir ses informations ? Je me mis en route pour Agar Town dès que j'eus quitté le bureau de Dunn, déterminé à revenir avec quelque chose cette fois.

Je fus assez surpris en atteignant ma destination. En dépit des lamentations de Fletcher selon lesquelles nous retardions les travaux, les dernières maisons avaient été abattues et le plus gros des décombres avaient été emportés. Ce qui restait maintenant était une étrange étendue dévastée, un désert fait de main d'homme. La pluie avait dissipé la poussière, mais, du coup, une fine couche de boue recouvrait les lieux, formant des flaques sur le sol irrégulier, et mes bottes furent bientôt salies. Je demandai à voir Adams et n'obtins pour toute réponse que : « Pas vu ! »

Je me demandais comment procéder quand je m'entendis héler par ce parasite de Fletcher. Il avançait prudemment vers moi. Il avait pris la précaution de recouvrir ses chaussures de caoutchoucs. Il portait un parapluie plié en prévision des averses à venir. S'il n'avait pas été si odieux, sa vue m'aurait fait sourire. On aurait dit une vieille dame se rendant à l'église par un matin pluvieux.

— Que faites-vous encore ici, inspecteur ? demanda-t-il avec une politesse rudimentaire. Vous n'en avez pas encore terminé ?

— Je serais ravi si j'avais autant avancé dans mon enquête que vous dans les travaux de terrassement ! répliquai-je en balayant les environs d'un geste.

— J'ai un échéancier à respecter ! rétorqua-t-il, irrité. Je dois justifier du moindre retard auprès de mes supérieurs.

Je songeai à mon passage dans le bureau de Dunn et j'eus envie de lui demander s'il s'imaginait que je n'étais pas comptable de mes actes envers ma hiérarchie. Mais il ne servait à rien de discuter avec lui. Je lui dis simplement que j'étais à la recherche d'Adams et que je ne l'avais pas trouvé.

— Vous n'êtes pas le seul ! lança Fletcher. Il n'est pas venu travailler et il n'a pas prévenu. Il allait très bien hier, il n'était pas malade. C'est déjà pénible quand un ouvrier disparaît sans crier gare mais qu'Adams fasse de même est très agaçant. C'est aussi un peu étrange, car nous sommes samedi et c'est le jour de la paie. Ils viennent tous sans faute le samedi.

Une alarme lointaine résonna en moi.

— Où habite-t-il ? demandai-je. Pouvez-vous me donner son adresse ?

— Je viens de consulter le fichier pour la trouver. Je pensais envoyer quelqu'un chez lui. Il habite le quartier de Limehouse. Il travaille pour nous depuis le début de ce projet et cela ne lui ressemble pas d'être absent. Si j'étais joueur, ce que je ne suis pas, j'aurais parié mon argent sur Adams. Je suis très déçu. Il sera difficile à remplacer s'il a décidé de démissionner. Mais comme les autres, je suppose qu'il s'est fatigué à la longue des questions de vos constables !

— Donnez-moi l'adresse, dis-je sèchement. Je vais me rendre chez lui. Comme vous, son absence ne me dit rien qui vaille.

Fletcher cilla et me devisagea.

— Très bien. Dans ce cas, je vous accompagne. Avez-vous un moyen de transport ?

— Non, mais nous pourrions trouver un fiacre.

— Nous n'en avons pas besoin, dit-il avec un signe de la main.

Je vis alors, un peu plus loin, une petite voiture fermée qui attendait. Surpris qu'il ait son propre véhicule, je le suivis. Il transmit quelques instructions au cocher et nous partîmes.

Alors que nous roulions bruyamment, j'exprimai une certaine curiosité.

— Il n'est pas à moi ! dit-il vivement en rougissant. Je n'ai pas les moyens d'avoir une voiture. Elle a été mise à ma disposition par l'un des principaux actionnaires de la compagnie de chemin de fer.

— C'est très généreux à lui, fis-je observer.

La rougeur de Fletcher s'accentua.

— J'ai l'honneur d'être fiancé à sa fille, déclara-t-il avec raideur.

— Mes félicitations, monsieur, dis-je poliment.

— Oui, marmonna-t-il avant de détourner les yeux vers la fenêtre, souhaitant manifestement couper court à la conversation.

Je songeai que le futur beau-père de Fletcher lui menait certainement la vie dure et qu'il n'était pas surprenant qu'il s'en prenne à son tour à la police. Le maître frappe le valet qui frappe le valet de pied qui frappe le garçon de cuisine qui frappe le chien. Je ne savais pas trop où situer la police dans cette chaîne. Je n'avais néanmoins aucune sympathie pour cet homme.

Notre arrivée à Limehouse causa quelque remous. Ce n'est pas un quartier où s'aventurent beaucoup d'attelages particuliers. Alors que nous avançons à une allure d'escargot, nous eûmes bientôt la compagnie d'une troupe de gamins des rues qui couraient à côté de nous en sifflant et en criant. De nombreux chiens efflanqués se joignirent au cortège, poussant des aboiements juste sous les sabots des chevaux. Ceux-ci n'apprécièrent pas et la voiture tangua et bascula alors qu'ils levaient la tête, s'ébrouaient et ruaient dans les brancards. Le langage du cocher était si coloré qu'il aurait fait rougir un régiment.

La ruelle dans laquelle se trouvait le logis d'Adams était trop étroite pour s'y engager sans bloquer entièrement le passage, notre cocher s'arrêta donc au bout pour nous permettre de continuer à pied. Cette rue était l'une des plus misérables de ce quartier pauvre ; tous les bâtiments étaient vieux et délabrés, dépourvus de crépi. Des tourbillons de brume montaient du sol à mesure que le soleil séchait l'air humide. Au-dessus de nos têtes, un fil à linge avait été tendu d'un côté à l'autre de la rue. Une combinaison d'homme en laine y était accrochée et dégouttait sur la tête des passants. Elle ne serait sans doute pas sèche une semaine plus tard. Dans l'air flottait une puanteur où se mêlaient les remugles d'os à moelle en train de bouillir, et ceux des égouts et de la vase de la Tamise. La marée devait être basse.

— Je n'aime pas cela du tout, gémit Fletcher en jetant autour de lui des regards effarés.

— Venez par ici, Mr Fletcher, dis-je pour l'encourager. Vous êtes en compagnie d'un représentant de la loi.

— Mais est-ce qu'ils le savent ? gémit-il. Vous n'êtes pas en uniforme.

— Vous pouvez être sûr qu'ils le savent, répondis-je vivement. Ils ont un instinct infailible pour ces choses-là.

Notre cortège bigarré s'engagea avec nous dans la ruelle ; ses rangs grossissaient à chaque seconde jusqu'à ce que toute la largeur de la ruelle soit obstruée par une mer houleuse d'humanité crasseuse ; ce n'était pas seulement les enfants et les chiens qui avaient suivi la voiture, mais divers oisifs n'ayant rien de mieux à faire. Il y avait un ou deux marins ivres, un mendiant infirme qui avançait en bondissant sur sa béquille, criant qu'il avait perdu sa jambe au service de la reine et de la patrie et que nous pourrions avoir la bonté de lui donner un shilling chacun, ainsi qu'une flopée de filles débraillées qui nous lançaient des invitations, dans des termes très explicites, ce qui conduisait Fletcher à élever des protestations indignées. Un vieux Chinois, qui portait ses cheveux clairsemés en une longue natte, complétait l'assemblée des badauds. Il semblait croire que nous étions un genre d'attraction de rue et applaudissait poliment. Peut-être avait-il raison, d'ailleurs. Nous fournissions assurément un spectacle. Les gens sortaient sur le pas de leur porte en braillant : « Qu'est-ce que c'est que ce tintouin ? »

— Quelqu'un est décédé ! cria un type. Et voilà le croque-mort ! lança-t-il en désignant Fletcher, qui grimaça de colère.

Je dois admettre que cela me fit sourire, mais mon sourire fut vite effacé par un autre quolibet :

— Ah, et l'autre c'est un policier en civil, qui essaie de se faire passer pour un monsieur ! Quelqu'un a dû essayer de cambrioler la Banque d'Angleterre !

Ce trait d'esprit déclencha l'hilarité générale et fut répété à travers la foule. Le temps qu'il arrive au bout de la rue, il avait été accepté comme un fait. La nouvelle qu'une tentative de cambriolage avait eu lieu à la Banque d'Angleterre était maintenant acquise, elle allait se répandre comme une traînée de poudre et pourrait même apparaître dans les journaux du soir.

Je voyais que Fletcher devenait de plus en plus agité et qu'il devait regretter amèrement d'avoir proposé de m'accompagner. La foule houleuse l'inquiétait. Il agrippa son parapluie comme il aurait attrapé une matraque.

— Nous risquons d'être agressés et dépouillés de tout ce que nous avons ! Faisons demi-tour ! supplia-t-il.

J'ignorai sa supplication et poursuivis ma route. Comme il craignait de se séparer de moi, il fut obligé de me suivre, en gémissant à mes côtés. Enfin, il m'empoigna le bras, m'arrêtant devant la porte d'une pension miteuse au-dessus de laquelle pendait un panneau grinçant déclarant que des chambres étaient disponibles, contre une semaine de loyer d'avance, sans exception.

— C'est là, fit Fletcher, qui ôta son chapeau de soie et s'épongea le front. Inspecteur, pourriez-vous utiliser votre statut officiel pour disperser la foule ? Tout cela est fort désagréable.

— Ils ne s'en iraient pas. Et seul, je ne peux pas les y obliger. Ignorez-les.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, marmonna-t-il.

Je frappai à la porte et nous attendîmes. Derrière nous, la foule

s'impatientait. Quelqu'un s'esclaffa.

La porte s'ouvrit en grand et une imposante virago apparut sur le seuil, vêtue d'un tablier sale sur une robe crasseuse aux manches retroussées, révélant des avant-bras qui n'auraient pas déparé sur un mineur. En même temps qu'elle, une forte odeur de sueur, de soupe au chou et de graisse brûlée s'échappa de la maison, ce qui raviva le malaise de Fletcher.

— Pouah, marmonna-t-il en appuyant son mouchoir contre son nez et sa bouche.

Les petits yeux perçants de la femme, dans son visage bouffi, la faisaient ressembler à un pain au raisin en cours de cuisson. Elle nous scruta l'un après l'autre et n'eut aucune difficulté à identifier ma profession.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Je n'ai pas de problème ici.

— Je suis ravi de l'entendre, dis-je. Je suis l'inspecteur Ross. Puis-je vous demander votre nom ?

— Je suis Mrs Riley et je tiens un établissement décent, dont tout le monde vous dira du bien. C'est pas vrai ? lança-t-elle en direction de la foule qui approuva en chœur.

Un petit malin lança :

— Vous ne trouverez pas de plus belles punaises de lit d'ici à Buckingham Palace !

Ce qui incita un ivrogne, sorti en titubant d'une auberge, gobelet à la main, pour voir ce qui se passait, à crier :

— *God save the Queen !*

Son patriotisme ne rencontra aucun écho ; quant aux autres, leur crainte de la logeuse était si grande que très peu avaient ri à la saillie. Je n'aurais pas donné cher des chances du plaisantin si Mrs Riley avait mis la main sur lui. Faute de pouvoir l'atteindre, elle le foudroya de ses petits yeux noirs.

— Nous cherchons un homme appelé Adams.

Je me tournai vers Fletcher.

— Quel est son prénom ?

— Jem, répondit-il, le visage enfoui sous son mouchoir. Mais je ne sais pas si c'est Jeremiah ou Jeremy.

— Jem Adams, donc. Nous pensons qu'il loge ici.

— Oui, dit Mrs Riley. Mais il n'est pas là.

— Est-il parti à l'heure habituelle ce matin ?

— Non, dit Mrs Riley.

— À quelle heure est-il sorti alors ?

— Il n'est pas sorti.

Soutirer des informations à Mrs Riley n'était pas une mince affaire.

— Est-ce qu'il loge ici, oui ou non ? demandai-je d'une voix tranchante. Vous dites que oui, vous dites aussi qu'il n'est pas là et qu'il n'est pas sorti. Veuillez avoir l'obligeance de nous éclairer.

— Il a payé jusqu'à dimanche. Je n'accepte que ceux qui paient une semaine d'avance le lundi matin. Donc comme nous sommes samedi, il loge

toujours ici. À partir de lundi matin, s'il n'est pas revenu, il ne logera plus ici et je serai libre de louer sa chambre, voilà tout.

Je sentis le découragement me gagner. Sapristi ! avais-je trop attendu avant d'interroger Adams ? Que pouvait-il être arrivé au contremaître ?

— Pouvons-nous entrer ? demandai-je.

Derrière moi, Fletcher émit une protestation dont je ne tins pas compte.

Mrs Riley fit un pas en arrière pour nous laisser entrer dans son vestibule étroit et miteux. Elle claqua la porte au nez des curieux, qui, privés de leur distraction, lancèrent des quolibets.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demandai-je vivement.

— Hier soir. Il est rentré à l'heure habituelle et ressorti comme d'habitude.

— Savez-vous où il est allé ?

— Dans une taverne, je suppose. Les hommes qui travaillent dur aiment bien aller boire leur pinte le soir. Il ne revenait jamais saoul, notez ! Je ne tolère pas ça. Ni ivrognerie, ni chiens, ni femmes de mauvaise vie chez moi.

— Pouvons-nous voir sa chambre ?

Elle nous précéda dans l'escalier en bois grinçant et dépourvu de moquette jusqu'à l'étage où elle ouvrit une porte.

Là aussi, le plancher était nu et poussiéreux. La chambre, petite, était pourvue d'une fenêtre donnant sur la rue, à demi obstruée par un rideau déchiré. Le mobilier consistait en une chaise, un lit aux draps sales, un meuble de toilette branlant en marbre où étaient posés une cuvette, un broc ébréchés et un morceau de savon bon marché dans une soucoupe dépareillée. S'y trouvait également une tasse en émail sur laquelle étaient peints des myosotis et qui contenait un blaireau. À côté, bien protégé dans son étui, se trouvait un rasoir coupe-chou. Un miroir encadré de bois et un bougeoir garnissaient le dessus d'une commode. Seul le premier tiroir de celle-ci contenait quelques effets : une paire de chaussettes, une chemise de rechange et des sous-vêtements en laine feutrés d'avoir été portés et lavés. Je repoussai le tiroir en forçant un peu, car le bois avait gonflé et s'était déformé sous l'action de l'humidité, et je me tournai vers la logeuse.

— Depuis combien de temps loge-t-il ici ?

— Six mois, répondit-elle. C'est un bon locataire, Jemmy Adams.

— Il n'a pas emporté ses effets personnels, dis-je. Cela veut dire qu'il compte revenir.

Fletcher, qui pressait toujours le mouchoir contre son nez pour se protéger de l'odeur nauséabonde des lieux, s'était approché de la fenêtre et regardait la rue en dessous. La foule l'aperçut et se mit à pousser des cris, ce qui le fit regagner en toute hâte le milieu de la pièce.

— Peut-être bien, dit Mrs Riley. Mais s'il n'est pas rentré dimanche soir, je louerai la chambre. S'il ne vient pas réclamer ses affaires, je les vendrai au vieux Jones, le chiffonnier. Même s'il n'a pas laissé grand-chose.

Elle regarda autour d'elle, maussade. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur le rasoir et son expression s'illumina brièvement.

Moi aussi j'avais remarqué le rasoir. Je supposais que si Adams possédait un objet de valeur, il ne l'aurait pas laissé ici, même pour aller travailler. S'il avait une montre de gousset ou de l'argent, il devait les porter sur lui en permanence. Il laissait peut-être son nécessaire de rasage le temps d'aller le soir à la taverne, mais s'il avait décidé de décamper pour je ne sais quelle raison, il aurait emporté le rasoir. C'était un objet assez coûteux et il pouvait servir à autre chose qu'égaliser ses favoris.

— S'il revient, dites-lui que l'inspecteur Ross désire lui parler immédiatement à Scotland Yard, dis-je.

Sous le mouchoir, Fletcher ajouta :

— Dites-lui que ses employeurs sont aussi désireux de le voir.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Jemmy ? demanda Mrs Riley.

— Rien, à ma connaissance, lui dis-je. Il pourra peut-être nous aider dans une enquête.

— Je n'aime pas avoir la police chez moi. C'est mauvais pour les affaires. Les voisins parlent. Encore heureux, vous n'êtes pas en uniforme. Je suppose que ça veut dire que vous êtes quelqu'un d'important et que votre enquête elle est importante.

— Donnez-lui deux shillings, dis-je à Fletcher.

Fletcher bafouilla une protestation, puis plongea la main dans sa poche et tendit deux pièces.

— Je vous remercie, dit Mrs Riley en les mettant en sécurité dans les plis de sa jupe. Je le préviendrai. Vous pouvez y compter.

Ses manières s'étaient radoucies au moment du paiement, mais elle se renfrogna dès que j'empochai le rasoir.

— Vous pourrez lui dire aussi que j'ai pris son rasoir. Je vais vous donner un reçu.

J'arrachai une feuille à mon carnet et écrivis :

Reçu de Mrs Riley, logeuse, un rasoir à main dans son étui en cuir, propriété de Jem Adams.

Je le signai, le datai et le lui tendis. Elle le regarda sans comprendre, le retourna et fronça les sourcils. Elle ne savait pas lire.

Nous retrouvâmes la foule qui attendait toujours patiemment au-dehors. Elle lança une autre acclamation quand nous sortîmes.

— Quoi ? fit quelqu'un. Pas de prisonnier ?

Malgré cette déception, ils traînèrent à notre suite jusqu'à l'endroit où nous avions laissé la voiture. Nous trouvâmes notre cocher en conversation avec le mendiant unijambiste qui nous avait précédés et attendait notre retour. N'ayant pas la possibilité de nous atteindre dans la foule, il s'était astucieusement placé entre nous et notre moyen de transport.

— Qu'est-ce que vous faites, Mullins ? demanda Fletcher, furieux, au cocher. Pourquoi encouragez-vous ce misérable ?

Le mendiant prit la parole :

— Je lui racontais ma triste histoire, messieurs.

— Eh bien, ne nous la racontez pas à nous, lui conseillai-je. Je suis officier de police et il est interdit par la loi d'importuner les gens sur la voie publique en leur demandant de l'argent.

— Dieu vous bénisse, monsieur, je ne suis pas un vulgaire mendiant, poursuivit-il, ni vexé ni intimidé. Je suis un vieux soldat. J'ai perdu cette jambe quand je n'étais encore qu'un gamin dans la grande bataille de Waterloo, où je servais sous les ordres de Wellington, le duc de Fer lui-même.

Impossible de savoir si son histoire était vraie ou non. Il semblait en effet assez vieux pour avoir été à Waterloo dans sa jeunesse. Mais comme il était sale, mal rasé et les cheveux en bataille, il paraissait peut-être plus vieux qu'il ne l'était. Je grimpai dans la voiture. Il attrapa Fletcher par la manche.

— Vous êtes un vrai gentleman, vous, pas vrai monsieur ? Vous n'êtes pas un coque. J'essaie seulement de survivre. Vous me comprenez, monsieur, hein ?

— Lâchez-moi ! aboya Fletcher, s'arrachant à l'étreinte crasseuse du mendiant. Oh, bon, très bien !

Il fouilla de nouveau dans sa poche et quelques pièces changèrent de main.

— Maintenant, allez-vous-en !

— Hourra ! crièrent quelques personnes de la foule.

D'autres rirent en disant que l'ale allait couler à flots.

Le mendiant leva un doigt à son front en guise de salut.

— Dieu vous bénisse, monsieur, les anges ont un livre où ils écrivent le nom de tous ceux qui font preuve de charité à l'égard des infortunés. Et le diable a sans doute un livre où il met le nom de tous les coques !

Sur ce, il s'éloigna en claudiquant en direction de la taverne la plus proche.

La foule, qui appréciait sa dernière saillie, applaudit.

— Voilà une matinée qui vous aura coûté cher, Mr Fletcher, dis-je en essayant de ne pas rire, alors que nous nous ébranlions avec une dernière huée de la foule et un dernier salut du vieux Chinois.

— Je ne comprends pas pourquoi Mullins a autorisé ce type à rester là pour nous attendre, marmonna Fletcher en épongeant la sueur sur son front. Et pourquoi ne pouviez-vous pas l'arrêter ?

— Et le mettre dans la voiture avec nous pour l'emmener jusqu'au poste de police le plus proche ? Je ne pensais pas que vous seriez d'accord. Le sachant, j'applaudis votre générosité.

Fletcher me foudroya du regard.

— Au sujet de ma générosité, vous avez été bien content d'en profiter et de dépenser à ma place là-bas. Je ne vois pas pourquoi c'est moi qui ai dû payer deux shillings à la pension pour acheter la coopération de cette mégère ! Elle ne nous a rien appris.

— Elle nous a beaucoup appris, au contraire ! Toutefois, si nous voulions être sûrs qu'elle fasse passer le message, les deux shillings étaient nécessaires. Cela lui fait aussi une compensation pour la perte du rasoir.

— Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas payé vous-même !

rétorqua-t-il, boudeur.

— Vous êtes son employeur. De plus, la police n'a pas pour habitude de donner de l'argent aux témoins.

Fletcher se calma et se mit à marmonner.

— Je ne vois pas qu'elle nous ait appris grand-chose. Adams est sans doute quelque part, ivre mort.

— A-t-il déjà manqué de se présenter au travail parce qu'il s'était enivré ?

Fletcher admit que non.

— Et la logeuse a dit que ce n'était pas un ivrogne, lui rappelai-je.

— Pourquoi vouliez-vous le rasoir, d'abord ? demanda-t-il sur un ton plaintif.

— Parce que la logeuse va la vendre, alors qu'il n'est pas à elle. Adams a payé son loyer d'avance, il ne lui doit rien. La semaine prochaine, s'il n'est pas revenu, elle louera sa chambre à un autre locataire, vous l'avez entendue. Adams peut encore revenir, et alors je lui restituerai son bien. De plus, c'est une arme redoutable et je n'aime pas savoir qu'elle traîne dans cet endroit sans propriétaire. N'importe qui pourrait mettre la main dessus.

— Et s'il ne revient pas ? demanda Fletcher sur un ton affligé. Comment vais-je faire pour le remplacer ?

— Je n'en ai aucune idée ! aboyai-je.

J'avais eu mon content de Fletcher pour la matinée. Je lui demandai de me déposer à la première occasion et regagnai mon bureau à pied. Par chance, Morris s'y trouvait.

— Nous avons perdu sa trace, dis-je brièvement au sergent en entrant. Je vais retourner au chantier pour voir s'il a réparé, mais, à mon avis, il s'est envolé pour de bon.

Morris eut l'air désabusé.

— Vous croyez qu'il est coupable et qu'il a pris la fuite ?

— Peut-être, j'en doute cependant.

Je lui fis un bref récit de ma matinée.

— Si Adams est allongé dans un coin quelque part, ce n'est pas ivre mort, je parierais mon dernier penny là-dessus. Plutôt mort tout court. Je n'aime pas trop cela, quand au beau milieu d'une enquête, un homme qui détient peut-être des informations précieuses, un homme qui s'est toujours présenté au travail et paie son loyer avec une régularité sans faille, disparaît soudain un soir. J'ai bien peur qu'il ne soit plus en mesure de nous dire quoi que ce soit. Ni à nous ni à personne d'autre, d'ailleurs.

Je sortis le rasoir de son étui en cuir et le posai sur la table.

— Il n'aurait pas laissé ce rasoir s'il avait fui de son plein gré. De plus, comme Mr Fletcher nous en a informés, nous sommes samedi, jour de paie des ouvriers, et il aurait fallu un empêchement grave pour qu'Adams ne vienne pas empocher son salaire. Contactez la Division de la Tamise à Wapping. Envoyez-leur un signalement de l'homme. J'ai bien peur que ce ne soit de leur ressort maintenant, et qu'on ne retrouve Adams au fond du fleuve.

CHAPITRE 14

Elizabeth Martin

Je ne savais pas ce qu'allait faire Tante Parry de cette information, mais j'étais certaine qu'elle saurait la mettre à profit. La première chose qu'elle fit me surprit néanmoins.

J'étais dans ma chambre le lendemain matin, samedi, lorsqu'un coup à la porte annonça Nugent, qui entra en portant sur ses avant-bras tendus une robe scintillante en soie sauvage d'une teinte or pâle, évoquant un fruit exotique à peine mûr.

— La maîtresse se demande, Miss Martin, si vous auriez l'usage de cette robe ? Elle a été faite quand elle et le maître sont partis en voyage de noces. Elle aurait besoin d'être remise au goût du jour, mais la couturière habituelle de Mrs Parry pourra s'en charger.

Nugent secoua la robe et la déploya devant elle. Les plis de la soie tourbillonnèrent jusqu'au sol dans un doux bruissement séducteur.

— Ou bien s'il n'y a pas trop à faire, je pourrais sans doute le faire moi-même. Je me défends, en couture.

Je ne savais que dire. Nugent tenait toujours la robe et elle attendait ma réponse.

— C'est très gentil à Mrs Parry, articulai-je enfin. Je vais aller la remercier immédiatement si elle peut me recevoir.

La robe semblait à peu près à ma taille. Tante Parry avait donc été nettement plus mince autrefois ! Le principal changement à prévoir serait dans les manches qui avaient été cousues assez bas selon l'ancienne mode.

Je pris la robe des mains de Nugent. Elle ne pesait presque rien par rapport à mes autres vêtements. La fine étoffe se froissait dans ma main comme le plus fin des papiers de soie.

— Je couds un peu moi-même, dis-je. Si vous vouliez bien m'aider, je suis sûre que nous pourrions nous débrouiller sans faire appel à la couturière.

Je ne pouvais pas refuser ce cadeau. Cependant, j'étais décidée à ne pas m'exposer à la commisération de la couturière chargée de reprendre une robe de seconde main pour la dame de compagnie impécunieuse d'une femme riche.

— Parfait, miss ! s'exclama Nugent, soudain enjouée.

Je me rendis compte qu'elle était ravie de s'attaquer à ce beau tissu.

— Je vais le dire à la maîtresse. J'ai déjà jeté un coup d'œil ; ce n'est pas une affaire. Nous allons découdre les manches. Vous voyez, là, au niveau de l'empiècement. Ensuite, nous pourrions prélever un petit panneau sur la jupe, il y a largement de quoi, afin de créer des manches ballons que nous coudrions par-dessus les manches étroites, puis nous rattacherons le tout au bustier, après avoir simplement réajusté l'emmanchure.

— Vous êtes sûre, Nugent ? demandai-je, dubitative.

— Je vous assure, miss, j'ai déjà fait des choses plus compliquées. Quand la maîtresse, je ne devrais pas dire cela mais... quand elle a commencé à prendre un peu de poids, j'ai dû élargir toutes ses robes, et, pour certaines, ce n'était pas facile. Finalement, elle s'est fait faire une nouvelle garde-robe à la nouvelle mode.

Nugent tapota la soie sauvage avec un plaisir visible.

— J'ai toujours aimé celle-ci. Le maître importait toutes sortes de beaux tissus d'Orient pour son affaire et celui-là en faisait partie. La seule chose, c'est que je n'ai pas de fil de soie de la bonne couleur dans ma boîte à couture.

— Ce n'est pas grave, dis-je vivement. Je vais aller en acheter aujourd'hui.

Elle me laissa seule. J'étais la robe sur le lit pour la regarder en essayant de mettre de l'ordre dans mes émotions.

Ce n'était pas seulement mon orgueil qui avait été meurtri. Manifestement, ma garde-robe dégarnie n'était pas passée inaperçue. J'aurais eu tort d'être offensée, même si c'était un peu gênant. Je ne devais pas me montrer ingrate au sujet d'un cadeau offert avec bonté. Mais la bonté seule avait-elle joué un rôle là-dedans ? Tante Parry ne voulait pas me voir paraître chaque soir au dîner dans la même robe. Cela lui aurait été désagréable. Je m'en rendais compte et je pouvais le comprendre. Ce n'était pas cela qui me rendait soupçonneuse : il y avait une autre explication, et qui me déplaisait.

Depuis notre conversation de la veille, je la soupçonnais d'avoir des arrière-pensées. Elle avait été assez perspicace pour noter que je n'avais pas apprécié sa réaction intéressée au sujet de mes liens avec l'inspecteur. Elle souhaitait effacer une éventuelle impression défavorable. Elle voulait aussi que je sois de son côté. Si elle devait se servir de mon lien avec Ross, cela serait nécessaire. Sous cet éclairage, la belle robe prenait l'apparence d'une tentative de corruption.

Je me rendis sur-le-champ auprès d'elle pour la remercier. Tarder ne ferait qu'ajouter à la confusion de mes idées et rendre mon discours de gratitude moins convaincant. Je la trouvai au lit, soutenue par une montagne d'oreillers en plume. Elle portait une chemise de nuit à volants et un bonnet de nuit en dentelle ; elle sirotait son thé dans une jolie tasse en porcelaine décorée de roses. Elle lisait son courrier, mais elle le mit de côté et me reçut de bonne grâce. Puis, ayant accepté mes remerciements, elle me congédia en me disant de revenir en discuter plus tard dans la matinée. Je partis, non sans remarquer

que l'une des lettres portait l'en-tête de la compagnie de chemin de fer.

Je ne serais pas libre d'aller faire des courses dans l'immédiat. Et, en effet, Nugent réapparut vers onze heures pour me dire que Mrs Parry souhaitait nous donner son opinion sur les modifications à apporter à la robe. Nous gagnâmes donc son boudoir. Les choses avaient progressé et je la trouvai assise devant sa coiffeuse, les cheveux soigneusement tressés et relevés en macarons, laissant seulement deux accroche-cœurs boucler de chaque côté de ses joues dodues. Au lieu d'un peignoir, elle portait un kimono en soie brodé de chrysanthèmes (« Il vient aussi d'Orient », me murmura Nugent à l'oreille).

Quant à la coiffeuse, je crois n'avoir jamais vu autant d'adjuvants à la toilette féminine réunis dans un si petit endroit. Des vaporisateurs de parfum côtoyaient des pots de crème pour les mains et des flacons de tonique pour la peau, de petits pots de rouge, des pinceaux, des peignes, des épingles et des fers à friser. Il n'y avait plus trace de la correspondance que j'avais aperçue un peu plus tôt.

Nugent et moi expliquâmes nos intentions à Tante Parry au sujet de la robe et elle répondit que c'était très bien, mais ne serait-il pas possible de... ? Suivit une longue liste de suggestions, dont aucune ne semblait très réaliste. Si Tante Parry avait fait de la couture dans sa jeunesse, à part les échantillons obligatoires, cela avait dû se résumer à broder des mouchoirs et repriser des chaussettes. Nugent et moi écoutâmes attentivement et la remerciâmes, non sans échanger des regards entendus.

— Asseyez-vous, ma chère, dit Tante Parry une fois que Nugent fut partie avec la robe.

Je pris place sur un petit tabouret tapissé de velours.

— J'ai d'autres choses en tête que votre garde-robe, ma chère. J'ai mûrement réfléchi à la situation, commença-t-elle. Mais avec cette triste affaire, la mort de la pauvre Madeleine, c'est déjà un miracle que j'arrive à penser à quoi que ce soit. Tout cela m'atteint profondément et je souhaiterais de tout cœur que l'on y mette un terme.

Elle s'interrompit brièvement pour s'assurer que j'avais compris son point de vue et que je m'en souviendrais quand je reverrais ma vieille connaissance, l'inspecteur Ross, puis elle reprit de plus belle, ayant apparemment relégué Madeleine dans une autre partie de son esprit réservée à la mélancolie.

— Il arrive un moment, où l'on doit adopter une approche pragmatique et parler franchement. J'espère que vous me permettrez de le faire en comprenant que je n'ai que votre intérêt à cœur.

Un tapotement sur la main m'a toujours remplie d'appréhension. C'est généralement le préambule à de mauvaises nouvelles.

— Oui, Tante Parry, répondis-je, puisqu'elle semblait attendre une réponse de ma part.

— Vous n'êtes pas vilaine comme jeune femme, Elizabeth, m'informa-t-elle avec amabilité, bien que vous ne soyez pas une beauté. Et bien sûr vous

n'avez pas de fortune. On ne peut pas dire non plus que vous êtes encore une jeune fille.

— J'aurai trente ans à mon prochain anniversaire, Tante Parry.

— Vous ne faites certainement pas trente ans, dit-elle en me détaillant sérieusement comme si j'avais été une pièce de mobilier. Vous avez bien pris soin de vous.

Je crus déceler une note de ressentiment dans sa voix. Elle se tourna vers sa coiffeuse pour jeter un coup d'œil dans le miroir. Quelque chose dans sa coiffure n'était pas à son goût et elle tripota un accroche-cœur châtain.

— Merci, Tante Parry, dis-je.

Je me retins d'éclater de rire. Certaines personnes auraient pu se sentir insultées par ce discours mais elle semblait si sérieuse, dans son extravagant kimono brodé, prévu pour la silhouette svelte d'une Japonaise. Il était serré autour d'elle et bien ficelé avec un cordon en soie, de sorte qu'elle ressemblait à un coussin rembourré. Un plateau était posé sur la petite table et, outre le thé que j'avais vu plus tôt, je remarquai des miettes de gâteau.

— Il y a de nombreux messieurs d'un certain âge, me dit Tante Parry sur le ton de la confidence, qui se trouvant soit célibataires soit veufs, désirent remédier à leur situation. Ils ont besoin d'une épouse agréable, de bonne compagnie, qui ait l'air présentable, qui sache présider un dîner et divertir leurs invités, tenir leur maison... en bref, ils cherchent une femme qui ne leur fasse pas honte comme pourrait le faire une plus jeune. Quelqu'un qui ne soit pas tout le temps en train de minauder. Quelqu'un qui puisse devenir avec le temps une infirmière aussi bien qu'une compagne. C'est là qu'être fille de médecin vous donne une qualification certaine. Quant à votre manque de fortune, je parle de gentlemen bien établis dans la vie. Ils n'ont pas besoin d'une femme riche. Ils ne recherchent pas non plus quelqu'un de trop sophistiqué. Le fait que vous soyez, ma chère enfant, une fille de province sans le sou ne constituerait pas un inconvénient.

Je me mordis les lèvres afin de ne pas la regarder bouche bée. Quoi ? Est-ce que cette petite femme dodue, si ridicule dans son costume japonais, s'imaginait qu'elle avait l'air sophistiquée ? Quant au mari qu'elle se proposait de me trouver...

Je fronçai les sourcils en me demandant si elle ne décrivait pas justement son union avec feu mon parrain, Josiah Parry. N'était-elle pas une fille de pasteur de province sans le sou à l'époque ? Elle semblait en tout cas posséder son sujet. J'écoutais la voix de l'expérience.

— Je suis, bien sûr, ravie de vous avoir comme dame de compagnie et je serais désolée de vous perdre, chère Elizabeth ! Mais je suis persuadée que vous méritez votre propre maison et votre propre place dans le monde. Josiah aurait voulu que je fasse tout mon possible pour vous, et je le ferai.

Elle se tourna soudain vers moi avec ce sourire mielleux que j'avais déjà vu et qu'elle semblait capable de produire sur commande.

— J'ouvrirai l'œil pour vous, Elizabeth.

— Vraiment, Tante Parry, balbutiai-je, je vous suis on ne peut plus reconnaissante de vos aimables attentions, mais je n'aimerais pas que l'on me croie à la recherche d'un mari, car ce n'est pas le cas.

— Naturellement ! s'exclama-t-elle sur un ton approbateur en hochant la tête. Vous ne feriez pas quelque chose d'aussi vulgaire. Mais vous êtes raisonnable et je suis sûre que vous savez où est votre intérêt. Maintenant, j'ai besoin que Nugent vienne m'habiller, donc filez, ma chère. Je vais me promener à Hampstead aujourd'hui avec ma chère amie Mrs Belling, vous êtes libre de vaquer à vos propres occupations.

J'étais plus que ravie de pouvoir vaquer à mes occupations et d'avoir le temps de ressasser mes pensées. Elle voulait que je quitte la maison, c'était tout à fait clair. Une fois que cette désolante affaire au sujet du meurtre de Madeleine serait terminée et que mon lien avec l'inspecteur Ross n'aurait plus d'utilité potentielle, je deviendrais un fardeau. J'en savais déjà trop ; j'avais un regard trop critique et la langue trop bien pendue. Je n'étais pas l'humble compagne effacée qu'elle souhaitait. J'étais, comme on dit dans la marine, un canon sans amarres glissant dangereusement sur le pont par mer agitée.

Toutefois, elle ne pouvait pas me renvoyer sans raison valable. J'étais la filleule de son défunt mari. Elle ne voulait pas non plus que je trouve une situation dans une autre maison où je pourrais être tentée de raconter les événements survenus à Dorset Square. Me marier ! Voilà la solution. Me ligoter bien solidement dans les liens du mariage avec un vieillard gâteux qui ne me laisserait aucune liberté. Une infirmière non payée au chevet d'un valétudinaire dans son fauteuil d'infirme. Pouah !

Une vague de colère me submergea à cet instant et me fit jeter quelques coussins à travers ma chambre. Jamais ! Jamais, dans aucune circonstance, je ne prendrais un mari choisi par Tante Parry !

Mrs Belling, semblait-il, possédait sa propre voiture. Elle se présenta devant notre maison à midi et quart et emmena Tante Parry vers les délices de Hampstead.

— Que voudriez-vous pour votre déjeuner, miss ? demanda Simms. Mrs Simms a de la galantine de poulet froid.

Cuisinée à partir des restes de la volaille de la veille, sans doute, et suivie d'un dessert cousin du *cold shape*.

— Dites à Mrs Simms que je la remercie sincèrement, mais qu'elle ne se dérange pas pour moi. J'ai plusieurs courses à faire et je n'aurai pas besoin de déjeuner. La table du petit déjeuner est si bien garnie !

En réalité, je n'avais que le fil de soie à acheter. Je prélevai un échantillon sur les coutures de la robe pour trouver un fil assorti et me mis en route. Je suis bonne marcheuse et, en avançant plus ou moins en ligne droite, j'arrivai juste en dessous de Marble Arch, au début d'Oxford Street, en seulement vingt minutes. Je me mis à parcourir cette célèbre rue. Bien que je fusse depuis peu de temps dans la ville, je commençais à me sentir londonienne, m'étant défaite de mon angoisse des foules et de l'effervescence, sans

toutefois me départir de ma prudence. Il y avait des mendiants et des enfants va-nu-pieds en quantité, ainsi que des hommes à l'air louche qui erraient sans but apparent. L'un d'eux bouscula volontairement un vieux monsieur, juste devant moi. Puis il présenta ses excuses, en prenant le vieil homme par le bras pour lui demander s'il ne lui avait pas fait mal. Après quoi, il s'éloigna vivement et se perdit dans la foule. Le vieux monsieur continua quelques pas avant qu'une pensée lui traverse l'esprit. Il s'arrêta, chercha son portefeuille, en vain.

— Hé, arrêtez ! s'écria-t-il dans la direction où l'autre avait disparu, agitant sa canne dans les airs.

Mais le pickpocket était loin.

Je trouvai sans difficulté le fil de soie et m'apprêtais à rentrer lorsque j'entendis quelqu'un crier mon nom dans le vacarme ambiant.

Je me retournai et j'eus la surprise de découvrir l'inspecteur Ross qui esquivait divers véhicules pour traverser la chaussée tout en agitant la main vers moi.

— Ça alors, inspecteur ! lui lançai-je alors qu'il arrivait près de moi hors d'haleine mais sain et sauf, je suis étonnée de vous voir ici.

Il ôta son chapeau et bredouilla.

— Bonjour, Miss Martin.

Une goutte de sueur perlait à son front.

— Vous avez l'air d'avoir passé une matinée bien remplie, fis-je observer.

Non seulement il transpirait, mais il était un peu débraillé, et pas seulement à cause de sa course entre les roues des voitures et les sabots des chevaux. Ses bottes et son pantalon étaient copieusement éclaboussés de boue jusque sous le genou.

Il regarda ses bottes et je lus sur son visage une expression de détresse presque comique, comme s'il venait seulement de se rendre compte de son allure négligée.

— Je ne suis guère présentable, dit-il d'un air attristé en frottant vainement les poignets de sa veste l'un contre l'autre. Je vous prie de m'excuser. J'ai eu une matinée bien remplie, comme vous dites, et je ne regagne mon bureau que maintenant. Je suis d'abord allé sur le chantier d'Agar Town, puis à Limehouse où les rues sont boueuses et où il n'y a pas de balayeurs de rues. Je reviens d'une seconde visite à Agar Town, bien que ce nom ne signifie plus rien. Il n'y a plus un seul bâtiment debout. Le terrassement est à peu près terminé et ils espèrent pouvoir bientôt commencer à construire les nouveaux entrepôts et la gare. Je dois dire que les choses avancent à une vitesse folle. Les réunions du conseil d'administration de la compagnie de chemin de fer doivent être plus joyeuses que ces derniers temps, fit-il avec une grimace ironique.

Voilà qui était un peu contradictoire avec la peinture faite par Mr Fletcher lors du déjeuner de la veille. Je supposai que s'ils étaient prêts à passer à l'étape suivante de leurs travaux, cela devait être doublement ennuyeux pour

eux d'avoir la police sur les lieux. Les matériaux de construction allaient être livrés, les fondations devaient être creusées. Les architectes arriveraient avec leurs plans. Tout ne serait qu'effervescence et Fletcher courrait sans doute fébrilement d'un endroit à un autre pour exhorter tout le monde à redoubler d'efforts.

— Comment cela va-t-il à Scotland Yard ? demandai-je. À moins que je n'aie pas le droit de poser la question ?

— Vous l'avez, plus que tout autre, Miss Martin, répliqua-t-il en esquissant un sourire.

Il redevint sérieux et secoua la tête.

— Cela va très mal. Je progresse très peu, voire pas du tout et parfois j'ai même l'impression de revenir en arrière. Il y a un homme qui s'appelle Adams sur le chantier de démolition, à qui j'avais très envie de parler, mais il semble avoir disparu. Je l'ai cherché, en compagnie d'un homme du nom de Fletcher, employé par la compagnie de chemin de fer, et dont le seul but dans la vie semble être de compliquer la mienne.

— Je vous crois, dis-je. J'ai fait la connaissance de Mr Fletcher.

Ross sembla surpris et je lui expliquai qu'à mon retour à Dorset Square, la veille, j'avais trouvé Mr Fletcher attablé avec Mrs Parry.

— Tiens, tiens, fit Ross, songeur. Je me demande ce que diantre... excusez-moi, il faisait là.

— Apparemment, Mrs Parry est actionnaire du chemin de fer. Elle et Fletcher semblaient de vieilles connaissances. Sachant qu'elle vient de vendre des maisons d'Agar Town à la société, elle est touchée de près par ce qui se passe là-bas, même en dehors de ses liens avec Madeleine.

Je me demandai ce que je pouvais révéler de la conversation à laquelle j'avais assisté, sans trahir la confiance de ma patronne, ou sans me montrer ingrate après son cadeau. Je songeai au fil que je venais d'acheter pour modifier la robe en soie sauvage et j'eus presque envie de m'en débarrasser. Tout cela me mettait dans une position gênante vis-à-vis de l'inspecteur Ross. Si je lui parlais du cadeau, il le verrait sans doute, comme j'avais de plus en plus tendance à le faire, comme un moyen de me forcer la main pour que j'utilise mes liens ténus avec lui à l'avantage de mon employeuse et de son conjuré, Mr Fletcher. Comme si j'allais m'immiscer dans son enquête ! Lui apporter les informations précieuses de Bessie et Wally Slater n'était pas m'immiscer, bien sûr. C'était mon simple devoir d'honnête femme. Que pouvais-je lui dire de plus ? En dehors de ma propre gêne au sujet de la robe, j'avais également un devoir de loyauté à l'égard de ma patronne, même si cela m'irritait.

Toutefois je n'avais aucune obligation envers la Midland Railway Company, et certainement pas envers son représentant, Mr Fletcher. Je pouvais en toute tranquillité relater ses paroles.

— Il a évoqué son agacement à voir les travaux interrompus par vos enquêtes, sans parler du nombre de curieux que l'endroit attire. Je dois dire

que je trouve cela horrible, ajoutai-je en toute sincérité.

— Horrible peut-être, mais naturel. N'avez-vous jamais observé une voiture qui vient de verser dans le fossé ? Ou vu un malheureux se faire renverser par une charrette, ou bien un ouvrier tomber d'un échafaudage ? Peut-être pas, mais croyez-moi, toutes ces choses attirent les curieux comme un pot de confiture attire les guêpes. Si vous nous aviez vus, Fletcher et moi, à Limehouse il y a une heure ou deux, vous auriez constaté qu'il n'est même pas besoin d'un désastre pour les attirer. Tout événement qui sort de l'ordinaire suffit. Certes, à Limehouse, ils espéraient vivement assister à une arrestation. J'aurais bien aimé !

— Vous y arriverez, dis-je pour l'encourager. J'en suis sûre.

Ross secoua la tête pour se débarrasser de ses idées noires.

— Vous êtes très gentille et j'aimerais vous croire. J'aimerais aussi que le superintendant Dunn partage votre confiance en moi. Oui, je suppose que Mrs Parry, en tant qu'actionnaire, ne veut pas que les travaux soient ralentis. Elle est déchirée, n'est-ce pas ? Elle veut que nous découvriions qui a tué Madeleine Hexham, mais elle veut que nous quittions le chantier pour que son investissement soit réalisé en temps voulu. C'est une réaction assez normale. La population veut toujours que la police règle les choses aussi vite et avec aussi peu de désagrément que possible pour les bons citoyens. Je suppose que Fletcher était là pour s'assurer de son soutien ? Ne répondez pas si vous ne le souhaitez pas.

— Je ne répondrai pas, mais je vous préviens qu'elle essaie de m'enrôler, moi aussi. J'ai été obligée de lui dire que mon père avait été votre bienfaiteur.

Il reçut cette information sans ciller.

— Je supposais que vous l'aviez fait, tout comme j'ai été obligé de prévenir le superintendant Dunn. Il n'aurait pas été sage de garder le secret.

J'étais soulagée de cette confidence qui me pesait sur le cœur.

— Et d'ailleurs, poursuivis-je, allant plus loin que je ne l'avais prévu, je ne suis pas sûre que Mrs Parry tienne tant à vous voir attraper l'assassin de Madeleine. Elle respecte la loi, bien sûr, même si elle souhaiterait certainement que les interrogatoires soient terminés. Cependant, le bruit que fait cette affaire lui déplaît. Un procès ne ferait qu'ajouter à la curiosité générale, n'est-ce pas ? Les journaux ne parleraient que de cela. Je peux compatir à ses craintes, même si la voir toujours tout ramener à elle...

Je m'interrompis, mais j'en avais déjà trop dit et j'étais obligée de continuer.

— Mon impression, qui vaut ce qu'elle vaut, est que la mort de Madeleine la contrarie et l'embarrasse plus qu'elle ne l'attriste. Nous avons aussi nos badauds à Dorset Square, comme à Agar Town, même si c'est en moins grand nombre. Ce serait bien pire si les détails sordides d'un procès noircissaient chaque jour les colonnes des journaux populaires. L'adresse serait mentionnée et cela attirerait encore plus de gens. Le nom de Mrs Parry apparaîtrait aussi en tant qu'employeuse de Madeleine. Elle détesterait cela.

— Ah bon ? murmura Ross.

Il m'observa intensément.

— Et que pensent les autres habitants de Dorset Square de la mort violente de Miss Hexham ?

Je me rendis compte que mon bavardage intempestif m'avait de nouveau menée sur une pente glissante.

— Je ne suis pas sûre d'avoir le droit de donner mon opinion, dis-je. Je connais à peine tous ces gens. Après tout, je ne suis arrivée à Londres que mardi dernier.

— C'est vrai, dit-il, l'air étonné. On peut dire que vous avez eu un beau baptême du feu. Vous vous en sortez bien, si je peux me permettre. Je ne m'attendais pas à moins de la part de la fille du Dr Martin, bien sûr. Et j'ai un grand respect pour l'opinion de la fille du docteur, que je sais futée et pleine d'esprit.

— Je ne sais pas si j'apprécie d'être décrite ainsi, lui dis-je, désabusée. Je commence à penser que ma spontanéité excessive va me jouer des tours. Mais très bien, si vous voulez la connaître, mon impression sur le personnel est que chacun a un point de vue différent. Vous avez rencontré Bessie. Elle aimait bien Miss Hexham et je pense qu'elle est sincèrement bouleversée. Simms, le majordome, trouve que toute cette affaire entache la réputation de la maisonnée. Les femmes de chambre s'amuse follement parce que cette affaire fait d'elles le centre d'intérêt des domestiques du voisinage. Mrs Simms est un dragon tapi dans sa tanière du sous-sol et je ne sais pas ce qu'elle pense ; sans doute la même chose que son mari. Nugent, la femme de chambre de Mrs Parry, n'a pas exprimé d'opinion. Je crois qu'elle a assez à faire avec sa maîtresse...

Je m'interrompis et mis ma main devant ma bouche.

— Je n'aurais pas dû dire cela. Bref, Nugent m'aide gentiment pour de la couture en ce moment et elle est très occupée, c'est ce que je voulais dire.

— Voilà pour les occupants du bas de la maison. Et en haut ? Vous m'avez dit ce que vous pensiez de l'attitude de Mrs Parry. Qu'en est-il des autres ?

Cette fois, il avait formulé sa question trop ouvertement. Après tout, je n'étais pas témoin des événements sur lesquels il enquêtait. Je n'étais pas non plus à Londres depuis assez longtemps pour appuyer mes opinions sur l'expérience. Il ne s'agissait que de premières impressions. D'abord Mrs Parry et son allié Fletcher avaient essayé de me recruter pour leur cause ; maintenant Ross faisait de même.

— Je crois, dis-je sérieusement, que d'une certaine façon, vous êtes sans scrupule. Vous me flattez, vous prenez soin de mentionner mon père, et ensuite vous attendez de moi que je vous révèle des choses que je devrais garder pour moi. Vous êtes aussi terrible que Mrs Parry ou Mr Fletcher.

C'était injuste de ma part et je m'en rendis compte – trop tard – au moment où les mots avaient quitté mes lèvres. Si Ross essayait d'utiliser mes informations, c'était au moins dans le but de découvrir le meurtrier de

Madeleine. Mais j'étais contrariée et trop obstinée pour m'excuser.

Il y eut un silence. Ross ne fit aucune référence à ma dernière phrase, même si je ne doutais pas qu'il l'ait gravée dans son esprit, tout comme il notait tout le reste dans son carnet. Puis il répondit doucement :

— Croyez-moi, je ne suis pas sans scrupule. Mais j'enquête sur un meurtre et personne n'est disposé à m'aider. Quelles que soient les raisons de mes interlocuteurs, je fais chou blanc à chaque question. Vous vivez dans cette maison, Lizzie, et vous avez le souci de la justice.

Ce n'était pas la première fois qu'il m'appelait Lizzie et cela risquait de devenir une habitude. J'aurais dû lui demander de cesser mais je me rendis compte que cela ne me dérangeait pas, alors même qu'il m'avait contrariée. Toutefois, je me sentis un peu agacée contre moi-même d'avoir toléré cette familiarité.

— Tout ce que je peux vous répondre, c'est que j'en ai déjà trop dit au sujet de Mrs Parry, et je ne déclarerai rien de plus. Quant à Mrs Belling, à qui je ne dois rien, je trouve que c'est une femme déplaisante et sa seule inquiétude, d'après moi, est qu'on lui reproche d'avoir fait venir Madeleine à Londres.

— Est-ce sa seule inquiétude ? demanda Ross. Elle a un fils.

— Je sais. Je l'ai rencontré une fois, très brièvement. Il semblait assez aimable et il a parlé de Madeleine avec respect. Je n'ai rien contre lui et je ne peux rien dire de plus !

J'avais de plus en plus l'impression d'être interrogée de manière illégitime. C'était une chose que l'on me pose des questions au sujet de gens qui vivaient sous le même toit que moi mais s'attendre à ce que je parle d'inconnus était absurde. Je le dis à Ross, qui prit l'air penaud.

— Ne vous méprenez pas, Miss Martin, je vous en prie. Je n'attends rien de vous à part une impression générale sur ce que vous avez pu observer, et je suis désolé, vraiment, si vous trouvez que je prends des libertés.

Je fus encore plus en colère, car je sentais bien que ses regrets manquaient de sincérité.

— Je ne peux rien vous dire de plus, conclus-je.

— Vous avez laissé de côté une personne très importante qui vit sous le même toit que vous, dit Ross doucement mais fermement.

Je poussai un soupir d'agacement et le foudroyai du regard.

— Vous parlez de Frank.

— Je parle de Mr Carterton, en effet. Est-ce qu'il souhaite que l'on attrape celui qui a tué Miss Hexham ?

— Bien sûr ! Ne serait-ce que parce qu'il craint d'être numéro un sur votre liste.

— Numéro un sur ma liste ?

Ross prit l'air songeur et je me sentis rougir.

— L'expression est de lui, pas de moi.

— Ah, donc vous en avez discuté avec Mr Carterton. Eh bien, ce n'est pas surprenant. Et lui, sait-il que votre père a financé mon éducation ?

— Je ne le lui ai pas dit, répliquai-je, mal à l'aise. Sa tante le fera peut-être.

Je regrettais de m'être engagée dans cette conversation et je m'apprêtais à dire à Ross que je devais rentrer, quand elle fut interrompue pour de bon.

— Miss Martin ! tonna une voix si forte que plusieurs passants se figèrent.

Ross et moi nous retournâmes, stupéfaits. Je découvris la silhouette imposante et furieuse du Dr Tibbett. Le front plissé, les cheveux en bataille et les pans de son habit volant au vent, on aurait dit qu'il avait décidé de quitter l'Olympe pour la journée afin d'offrir à l'humanité le bénéfice de ses opinions.

— Qui est-ce ? chuchota Ross, incrédule.

— Un ami de Mrs Parry, eus-je le temps de répondre avant qu'il fonde sur nous.

— Bonjour, Dr Tibbett, dis-je poliment malgré mon mépris pour ce vieil hypocrite.

Il me scruta et je me souvins qu'ayant été maître d'école pendant des années il avait le don de lire dans les pensées. Je remarquai pour la première fois qu'il avait des yeux d'un bleu très clair. J'imaginai que, dans sa jeunesse, il avait été bel homme et qu'il l'était sans doute encore.

Tibbett avait tourné son regard sur Ross.

— Et ceci ? demanda-t-il, glacial.

Il tendit un long doigt effilé ganté de cuir. Je fus surprise de ne pas en voir jaillir des éclairs.

— Peut-être aurez-vous la bonté de me présenter ce monsieur ?

— Certainement, dis-je. Voici l'inspecteur Ross, de Scotland Yard. Il enquête sur la mort de Miss Hexham et vous avez peut-être entendu parler de lui par ma Tante Parry.

— Tout à fait, fit Tibbett, peu impressionné.

— Et j'ai entendu votre nom mentionné par Mrs Parry, monsieur, déclara Ross.

Tibbett, loin d'être adouci par cette déclaration, regarda Ross, l'air encore plus soupçonneux.

— Est-ce que l'affaire avance de façon satisfaisante, inspecteur ?

— Aussi bien que l'on peut s'y attendre à ce stade, monsieur.

— Vraiment ? Et de quel stade parlez-vous ? Quels indices espérez-vous trouver à Oxford Street un samedi après-midi ? Toutefois, je vois que vous ne perdez pas de temps au moins dans un domaine. Avez-vous fini votre conversation avec la jeune dame ? Je présume qu'elle était purement professionnelle, bien que je me demande sur quoi elle pouvait porter sachant que Miss Martin ne faisait pas partie de la maison de Mrs Parry au moment de la regrettable disparition de Miss Hexham. Elle ne l'a pas connue.

Je perçus une lueur dans l'œil de Ross.

— Je conduis mon enquête comme je l'entends et où je le juge nécessaire, monsieur.

— Dans ce cas, nous ne vous retenons pas. Vous devez être un homme

occupé et avoir hâte de retourner à vos devoirs, rétorqua Tibbett. Bon après-midi, inspecteur.

Je crus pendant un affreux moment que Ross allait craquer et que sa froideur allait faire place à la rage. Au lieu de quoi, il tourna lentement et délibérément le dos à Tibbett et, sans tenir compte de ses mots d'adieu, il me dit :

— J'espère ne pas vous avoir retardée, Miss Martin. Je vous remercie de m'avoir parlé.

Il porta la main à son chapeau, s'inclina devant moi et, ignorant toujours le Dr Tibbett, il s'éloigna.

— Quel impertinent ! s'exclama le Dr Tibbett.

Ayant déjà été obligée d'écouter Fletcher critiquer Ben Ross, j'explosai. Certes, je venais moi-même de faire des reproches à l'inspecteur, mais je n'avais pas envie de laisser les autres le faire.

— Dr Tibbett, éclatai-je, incapable de me contenir plus longtemps, ce n'est pas l'inspecteur Ross qui a fait preuve d'impertinence, à mon avis. Comment osez-vous interrompre une conversation privée dans laquelle j'étais engagée, et de cette manière !

Je ne dirai pas que Tibbett vacilla sous le choc, mais sa mâchoire se décrocha et il recula d'un demi-pas, ne serait-ce que pour mieux prendre la mesure de cette attaque imprévue.

— Dois-je en croire mes oreilles, jeune femme ?

— Je suppose, dis-je calmement. Vous me semblez avoir une excellente ouïe.

Tibbett ne répondit pas tout de suite. Il leva sa canne et tapota silencieusement son menton avec le pommeau argenté.

— Vous avez la langue bien pendue, mademoiselle, dit-il enfin.

Mais je savais que je l'avais pris au dépourvu et je comptais pousser mon avantage. Cela ne durerait pas longtemps.

— Je crois, Dr Tibbett, que vous me devez des excuses.

— Je ne vous dois rien de tel ! proféra-t-il, s'empourprant à un point qui m'inquiéta.

Je me souvins que c'était un vieil homme et que je devais le ménager. Je ne souhaitais pas qu'il soit terrassé par une crise d'apoplexie à mes pieds dans Oxford Street.

Je soutins son regard.

Son teint, à mon grand soulagement, recouvra une nuance à peu près normale. Ses manières reprirent aussi leur calme habituel, bien que je soupçonnasse une grande agitation intérieure.

— Ma chère amie, Mrs Parry, a beaucoup souffert du comportement de sa précédente dame de compagnie et de ses conséquences, tristes mais prévisibles. Je ne voudrais pas qu'elle ait à subir cela une seconde fois. Vous êtes arrivée mardi dernier, je crois. Vous nous avez laissé entendre que vous ne connaissiez personne à Londres. Et voilà que je vous trouve en train de

bavarder de manière fort amicale avec un jeune homme, en plein milieu d'Oxford Street.

— Tout à fait, dis-je, au milieu de cette foule ! Il ne s'agit pas vraiment d'un tête-à-tête ! Je ne me comporte pas comme une femme de chambre lors de son après-midi de congé, qui flirte avec n'importe quel jeune homme, ainsi que votre attitude le suggérerait !

— Vous vous exprimez avec un certain manque de délicatesse, dit-il avec un air de dégoût. Je ne savais pas que le jeune homme était inspecteur de police. Il semble avoir obtenu ce grade à un âge bien trop jeune. Les intérêts de mon amie me tiennent à cœur. On pourrait dire aussi que, dans ces circonstances, les vôtres également. Je ne doute pas que cet inspecteur soit bel homme et que son métier puisse apparaître à certains – pas à moi – comme une illustre occupation. Souvenez-vous du destin de Miss Hexham !

S'il croyait qu'il allait s'en tirer par cette pirouette, il avait tort. Il essayait de regagner la supériorité morale. Je ne voulais pas céder. Nous étions comme des enfants jouant au « Seigneur du château ».

— Je m'exprime avec sincérité, lui dis-je. Il se trouve que je connais un peu l'inspecteur Ross depuis l'enfance. Mrs Parry se fera un plaisir de vous l'expliquer. J'attends toujours vos excuses, Dr Tibbett.

— Eh bien, vous pouvez les attendre et aller au diable ! éclata-t-il, les joues de nouveau cramoisies.

Il se mordit les lèvres.

— À présent, déclarai-je, c'est vous qui vous exprimez avec un certain manque de délicatesse, monsieur.

Sa bouche se tordit dans un ricanement.

— Vous êtes une petite maligne, siffla-t-il, et culottée en plus. Je regrette de voir qu'il y a de plus en plus de jeunes femmes modernes qui pensent pouvoir s'exprimer aussi librement qu'un homme. Je suis de la vieille école et j'estime que la femme fait honneur à son sexe lorsqu'elle respecte les frontières que la Nature a tracées pour elle. Peut-être votre héros, Darwin, aurait-il dû réfléchir un peu à cela en élaborant ses théories sur la sélection naturelle. Si vous imaginez que je vais vous présenter des excuses, vous vous trompez. De plus, je vous conseille fortement de tenir votre langue. Les opinions de la fille d'un médecin de province ont peut-être quelque poids dans la société limitée de votre ville natale, pas ici. Vous dépendez de la charité d'autrui et vous devriez vous en souvenir et apprendre à vous comporter en conséquence. Et surtout je dois vous avertir que vous jouez un jeu dangereux en faisant de moi un ennemi !

J'ouvris la bouche pour lui dire qu'il était mal placé pour faire la morale à qui que ce soit, mais il aurait été dangereux de révéler que je l'avais surpris en compagnie d'une prostituée de bas étage. Je l'avais mis en colère, mais il n'avait rien à craindre de moi. S'il pensait que je risquais de lui faire du tort, il agirait en hâte, sans pitié, pour éliminer cette menace, et persuaderait sa chère amie, Mrs Parry, de me jeter dehors au plus tôt.

— Je vous souhaite bien le bonjour, monsieur, dis-je en tournant les talons.

Une fois hors de sa vue, je me rendis compte que je tremblais, non de peur mais de colère. Pour être franche, une partie de ma contrariété était dirigée contre moi-même. J'avais peut-être été folle de perdre mon calme de manière si évidente. Il se plaindrait à Tante Parry. Peut-être me renverrait-elle ? Non, dans l'immédiat elle avait besoin de moi et de mon lien avec Ross.

Peut-être toutefois ne mentionnerait-il pas cette rencontre à sa chère amie. Il n'avait pas fait si bonne figure lui-même dans cette joute verbale. S'il ne s'était pas excusé, il ne m'avait cependant pas forcée à me rétracter ni à feindre un respect pour lui que je n'éprouvais pas. Il ne souhaiterait pas que quiconque sache qu'une jeune femme, une simple demoiselle de compagnie de surcroît, avait ouvertement critiqué son comportement, et ce en toute impunité. Il était mon ennemi maintenant, c'était assez clair. Du coup, il chercherait à saper ma position auprès de Tante Parry dès qu'il en aurait l'occasion, mais il ferait preuve de subtilité. Les brutes détestent ceux qui leur tiennent tête, néanmoins ils prennent soin de ne jamais plus les offenser devant des tiers. Comme un mandarin chinois, une brute ne peut se permettre de perdre la face.

CHAPITRE 15

J'étais encore bouleversée lorsque j'arrivai à Dorset Square. Je préfèrai ne pas rentrer tout de suite afin de ne pas montrer mon désarroi à Simms. Cela pourrait revenir aux oreilles du Dr Tibbett, or je ne souhaitais pas lui offrir cette satisfaction.

M'inspirant de l'exemple de Bessie, j'allai m'asseoir sur un banc du parc pour regarder passer les enfants et leurs bonnes jusqu'à ce que je me sois calmée et que mon visage ne soit plus – comme je le soupçonnais – rouge cramoisi.

Il faisait frais, mais le soleil pâle était agréable et la grosse averse de la nuit précédente avait rafraîchi l'herbe et les feuilles des arbres. Je repris peu à peu mon souffle et mes joues cessèrent de me brûler. Deux petits garçons passèrent en courant devant moi, faisant rouler leurs cerceaux sur le gravier en poussant des cris de joie.

— Master Harry ! criait la bonne, désespérée. Attention aux flaques d'eau avec vos bottes !

Mais les petits garçons ne l'écoutaient pas et je me souvins avec quel plaisir j'avais pataugé dans les flaques d'eau à leur âge, et comme cela mettait en colère Molly Darby qui devait nettoyer mes bottes. Je commençais à me sentir apaisée et prête à rentrer à la maison – puisque la maison de Tante Parry était mon foyer, au moins pour l'instant –, lorsque je fus hélée pour la troisième fois de l'après-midi.

— Bonjour, Miss Martin.

Cette fois, la voix était polie et légèrement timide. Je levai les yeux et découvris James Belling qui s'inclinait, son chapeau à la main.

Je lui rendis son salut.

— Attendez-vous quelqu'un ou puis-je me joindre à vous un moment ? demanda-t-il.

Je lui fis signe qu'il pouvait s'asseoir s'il le désirait. Pourquoi souhaitait-il s'entretenir avec moi ? Pourrais-je moi-même tirer de lui des informations utiles ? J'étais persuadée que notre première rencontre n'avait pas été fortuite. Cette fois-ci, il semblait réellement être en train de rentrer chez lui.

— Vous n'avez pas été réquisitionné pour escorter votre mère et Mrs Parry ? demandai-je.

— Non, fort heureusement. Elles sont allées prendre le thé quelque part.

Sponge cake et ragots au menu. J'ai été épargné.

Il semblait sincère. Je vis qu'un livre dépassait de sa poche et lui demandai ce qu'il lisait.

Il rougit, prit le livre et me le montra.

— Il s'agit du récit de Mr Darwin de son voyage sur le *Beagle*, quand il était jeune. C'est un livre que j'ai lu et relu.

Son ton devint nostalgique.

— J'aimerais pouvoir partir comme lui à la découverte de terres inconnues et prendre des notes sur les différentes espèces naturelles. Hélas, même si une telle occasion se présentait, jamais mon père ne serait d'accord pour cracher au bassinet.

— Votre père est à Londres ?

Mrs Belling avait beaucoup parlé de ses enfants mais sans mentionner leur père, pourtant je n'avais pas l'impression qu'elle était veuve.

— Il est à l'étranger pour affaires. En Amérique du Sud. J'ai demandé à l'accompagner, mais il s'est montré intraitable. (James semblait plein de ressentiment.) J'aurais pu suivre les pas de Darwin lui-même ! Or mon père me l'a interdit. Il a dit que je pourrais venir si je m'intéressais à son travail à lui, et cette fois, c'est moi qui ai refusé.

— Et dans quel domaine est-il ?

— Les chemins de fer, fit James sur un ton lugubre.

Encore un !

— Donc vous n'avez pas l'intention d'embrasser cette carrière ?

— Pas si je peux y échapper ! répliqua-t-il avec énergie. Je n'ai aucun désir de couvrir ce pays ni aucun autre de rails de métal conçus pour transporter des monstres crachant de la fumée et d'immenses quantités de gens d'un point à un autre. À une telle vitesse, que la seule chose qu'ils voient de la fenêtre de leur voiture, c'est le paysage qui défile, sans avoir le temps de repérer quoi que ce soit d'intéressant.

— Vous préféreriez voyager lentement et retourner chaque pierre, étudier les plantes et les animaux.

— Oui, dit-il avec un air de défi. Je préférerais, et c'est ce que je fais, dès que j'en ai la possibilité.

— Je vous en prie, ne croyez pas que c'est une critique ! Je comprends tout à fait. J'ai lu également ce livre que vous avez, et j'ai lu *De l'origine des espèces*.

Son visage rosit d'enthousiasme et il se pencha en avant.

— Est-ce vrai ? Ma chère Miss Martin, vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que j'éprouve à vous entendre dire cela. Il y a tellement peu de dames qui s'intéressent de près aux sciences naturelles – hormis pour constituer un herbier et peindre d'insipides aquarelles, ce qui passe pour un grand talent.

— Je suis autodidacte, avouai-je. Je ne suis jamais allée dans aucune école. J'ai eu une gouvernante pendant quelques années qui n'était pas très savante, et ensuite c'est mon père qui s'est chargé de mon éducation. Mais il était très

occupé, donc j'ai été réduite à récolter des bribes de connaissances là où je les trouvais. Il avait une bonne bibliothèque et je lisais tous les livres qui me tombaient sous la main.

— C'est merveilleux ! s'exclama James avec ferveur. Je suis persuadé que les jeunes filles devraient avoir accès aux livres sérieux et être encouragées à réfléchir profondément. Ma sœur Dora, qui a un cerveau en parfait état de marche, n'a jamais été autorisée à s'en servir. Ma mère semble penser que cela nuirait en quelque sorte à ses espérances matrimoniales.

Je rayonnais. Après le sermon de Tibbett sur la place de la femme, cette musique était douce à mes oreilles.

— Frank Carterton m'a parlé de votre intérêt pour les fossiles, dis-je.

— Frank est un type bien, dit James avec enthousiasme. Nous étions dans la même école. Enfin, il a un an de plus que moi, il était une classe au-dessus. Il était très gentil et m'a pris sous son aile. Les écoles de garçons peuvent être des endroits très brutaux, croyez-moi, en particulier pour un garçon qui aime lire et n'est pas sportif. Je serai toujours reconnaissant à Frank.

Une idée me vint à l'esprit.

— Est-ce que par hasard vous auriez tous deux été élèves du Dr Tibbett ?

— Non, Dieu merci ! s'écria James qui s'excusa aussitôt. Enfin j'aurais dû dire : « heureusement » ou peut-être rien du tout.

Nous éclatâmes de rire.

— Le Dr Tibbett a une piètre opinion des femmes qui lisent des livres sérieux, dis-je.

— Le Dr Tibbett a une piètre opinion de l'humanité en général, rétorqua James. À l'exception de lui-même et de quelques personnes triées sur le volet, bien sûr.

Ainsi nous étions d'accord sur le chapitre du Dr Tibbett.

— Dites-moi, poursuivit James, que pensez-vous de Mr Darwin et de ses arguments ?

— Ah, je ne suis guère qualifiée pour émettre une opinion. Je ne suis pas sûre d'avoir suivi toutes ses explications. Je suis admirative de la profondeur de son érudition et de l'étendue de ses observations. Parfois, il m'a semblé qu'il y avait des chaînons manquants dans son raisonnement. Il me semble qu'il en est lui-même conscient.

— Par exemple ?

— Eh bien, il arrive à la conclusion que les chevaux, les ânes et les zèbres viennent tous d'un ancêtre commun, ce qu'il estime impossible pour les chiens. Pourquoi cela ? Il n'y a pourtant pas moins de différences entre un cheval de trait et un zèbre qu'entre un lévrier et un épagneul king-charles. Certes, je ne suis ni naturaliste ni éleveuse d'animaux. Je trouve aussi Mr Darwin singulièrement obsédé par les pigeons.

Un pigeon des villes atterrit à mes pieds comme pour illustrer mon propos et commença à se pavaner.

James se mit à rire.

— Ses découvertes ne sont pas complètes. Comment le seraient-elles ? Nous commençons seulement à comprendre le monde qui nous entoure. Je regrette seulement, ajouta-t-il soudain, que Frank n'ait aucun goût pour l'histoire naturelle. J'ai essayé de l'y pousser, mais en vain. S'il s'y intéressait, je pourrais le persuader de venir avec moi en voyage d'étude. Je me rends partout dans le pays, vous savez.

— Frank m'a dit que vous étiez allé dans le Dorset, à la recherche de fossiles, dis-je doucement. Est-ce que vous avez voyagé aussi dans le Nord ?

— Oh oui, j'y vais dès que je peux. C'est fascinant d'observer le changement de la faune et de la flore entre le Sud et le Nord, ainsi que l'effet des saisons qui arrivent plus tôt ou plus tard selon l'endroit où vous vivez, et les variations climatiques.

La nourrice avait récupéré les petits garçons avec les cerceaux et elle les emmenait plus loin. Les autres enfants et les adultes qui les accompagnaient avaient aussi disparu et James et moi nous trouvions seuls dans le square. Ce devait être l'heure du thé. Je devais partir moi-même, sans quoi quelqu'un pourrait nous voir et le rapporter soit à Mrs Parry, soit, plus dangereux pour James, à sa mère.

Je me levai et il m'imita, un peu à contrecœur.

— Je dois partir, dis-je. Ce fut très intéressant de parler avec vous, Mr Belling.

— Croyez-moi, dit-il gravement, ce fut un très grand plaisir.

— De trouver une dame qui lit ? le taquinai-je.

— Oh, elles lisent, fit-il avec un geste de dédain. Ma sœur lit... des âneries. Si jamais je lui donne un livre plus sérieux, ma mère le lui ôte aussitôt des mains. Madeleine était pareille. Elle lisait un grand nombre de livres, mais c'étaient des fadaises sentimentales mal écrites.

J'eus l'impression de recevoir une douche froide. Glacée, je me forçai à adopter un ton léger et désinvolte.

— Vous discutiez de livres avec Madeleine ?

Il rougit.

— Oui, elle... (James hésita.) Écoutez, Miss Martin... pourriez-vous garder un secret ?

Il me mettait en difficulté. Bien sûr que je pouvais garder un secret. Cependant, ma récente conversation avec Ross était encore fraîche dans mon esprit. Si James s'apprêtait à me dire quelque chose qui pouvait éclairer la disparition et la mort de Madeleine, je serais obligée de transmettre l'information. D'un autre côté, James ne me dirait plus rien s'il doutait de ma discrétion. De plus, une fois ma parole donnée, je ne pourrais plus la trahir.

J'optai pour un compromis.

— J'espère que vous ne me croyez pas indiscrete, dis-je.

Il sembla soulagé et j'eus l'impression d'être un monstre de duplicité.

— Certes non ! protesta-t-il. Eh bien, le fait est que j'avais déjà rencontré Madeleine auparavant, c'est-à-dire avant qu'elle vienne à Londres. J'avais

accompagné ma mère lors d'une visite à Durham chez son amie. J'étais ravi d'y aller et j'espérais avoir le temps de faire des recherches. Je devais, bien sûr, consacrer une partie de mon temps à accompagner ma mère. C'est ainsi que j'ai rencontré Madeleine. Elle tenait compagnie à une vieille dame aigrie et je la plaignais. Je lui avais fait la conversation parce que tous les autres l'ignoraient. Je suis certain que ma mère ne se souvient pas d'avoir vu Madeleine à ce moment-là. D'ailleurs elle n'avait peut-être même pas conscience de sa présence. Elle ne lui a certainement pas parlé. J'ai le regret de dire que, pour ma mère, les gens comme Madeleine n'existent pas.

— Et j'ai le regret de dire que je vous crois tout à fait ! laissai-je échapper involontairement.

Il m'adressa un sourire désolé.

— Ah, elle vous a prise de haut, dit-il. Ne soyez pas vexée. Elle a toujours cette attitude arrogante. Bref, lorsque Madeleine est arrivée à Londres, elle s'est tout de suite souvenue de moi. Elle était ravie de retrouver une connaissance et surtout que ce soit moi. J'étais assez inquiet à cause de ma mère, vous comprenez... il n'était pas possible que Madeleine m'accueille comme un vieil ami dès que nous étions dans la même pièce.

Son expression mendiait ma compréhension. Je fis un signe de tête pour l'encourager.

— J'ai persuadé Madeleine de ne pas laisser échapper que nous nous étions déjà rencontrés, et nous avons cultivé une certaine distance lorsque nous étions en public. Mais je la voyais ici de temps en temps, assise dans le square tout comme vous, en général avec un livre. Je pense qu'elle aimait sortir de la maison. Elle était très malheureuse et solitaire. Je m'arrêtais et nous échangeions quelques mots, en général au sujet de l'ouvrage qu'elle était en train de lire. C'était toujours le même genre de choses.

Il soupira.

— J'ai été horrifié d'apprendre qu'elle était morte. Elle était inoffensive, vous savez, mais assez...

— Écervelée ? suggérai-je.

— J'allais dire stupide, avoua James avec une franchise inattendue. À cause de cela, j'avais toujours un peu peur qu'elle ne révèle que nous nous étions déjà rencontrés à Durham. Ma mère aurait insisté pour que Mrs Parry congédie Madeleine sur-le-champ. Elle aurait été convaincue que nous étions promis l'un à l'autre, ce qui était ridicule. Mais quand ma mère se met une idée en tête, on ne peut plus la lui en ôter. Je n'aurais pas eu fini d'en entendre parler.

Je pouvais le croire aussi. Mais si Madeleine était vraiment stupide, James ne pouvait pas être certain qu'elle ne se trahirait pas. Quant à Madeleine, avait-elle pris l'attitude de James pour autre chose que de la simple gentillesse ? Pour elle, l'idée de fiançailles était-elle si ridicule ? N'aurait-ce pas été exactement le genre d'histoire à la Cendrillon dont elle rêvait ? Hélas, pour Madeleine, il n'y aurait pas de « ils vécurent heureux et eurent beaucoup

d'enfants ».

— Je dois rentrer, dis-je. Mieux vaut qu'on ne nous surprenne pas à bavarder.

Rien ne disait que le Dr Tibbett n'allait pas me tomber dessus une fois de plus. À tout le moins, un domestique, de chez Mme Parry ou de la résidence Belling, pouvait nous repérer et transmettre l'information à sa maîtresse. Rares sont les demeures qui n'ont pas leur espion.

Dans ce cas, qui était l'espion chez nous ? Nugent, cloîtrée toute la journée avec sa maîtresse et qui avait le temps de lui donner les dernières nouvelles tout en la coiffant ? Je ne pensais pas. Nugent m'apparaissait comme une femme peu encline aux commérages. Non, ce devait être Simms. Simms, qui se déplaçait si silencieusement, comme Frank l'avait fait remarquer. Mrs Parry n'était peut-être pas la seule à bénéficier des renseignements qu'il glanait. Je n'avais pas oublié que je l'avais vu en grande conversation avec le Dr Tibbett le soir de mon arrivée. Frank avait souligné que le majordome et sa femme avaient chez Mrs Parry une situation « confortable ». Ils avaient eu amplement l'occasion d'observer les visites fréquentes du Dr Tibbett et de s'interroger sur ses intentions. Simms ferait le nécessaire pour que, quoi qu'il arrive, sa femme et lui ne perdent pas au change. J'étais doublement contente d'avoir fait une halte dans le square avant de rentrer à la maison.

James Belling parlait toujours, me faisant ses adieux et s'excusant de m'avoir retenue.

Je fis une réponse appropriée et traversai la place en direction de la résidence Parry où la porte me fut ouverte non par Simms mais par Wilkins, très élégante avec son bonnet de dentelle et son tablier blancs bien amidonnés.

Je demandai pourquoi le majordome était absent.

— La maîtresse n'étant pas à la maison et comme vous avez dit que vous ne vouliez pas déjeuner, Mr Simms et Mrs Simms ont pris leur après-midi pour rendre visite à leur fils à Highbury.

— Oh ! Je ne savais pas qu'ils avaient des enfants.

Bien sûr, il n'y avait aucune raison pour qu'ils n'en aient pas.

— Juste un fils, dit Wilkins. Ils sont très fiers de lui. Il est clerc de notaire.

— Mon Dieu, ils doivent être ravis qu'il ait si bien réussi.

— Mrs Simms se vante un peu trop à ce sujet, dit Wilkins avec une légère irritation, mais je suppose que je ferais pareil à sa place.

Nous vivons dans une société qui évolue rapidement, songeai-je en montant l'escalier. Ben Ross, dont le père était mineur, s'était élevé jusqu'au grade d'inspecteur de police. Le jeune Simms, dont les parents avaient déjà fait leur chemin en devenant des domestiques de classe supérieure, entamait une carrière intéressante. Ces jeunes gens et tous ceux qui leur ressemblaient à Londres talonnaient déjà les Frank Carterton et les James Belling et, dans une génération ou deux, j'en suis sûre, ils les dépasseraient. Et les femmes ? me demandai-je. Quand serions-nous libérées des chaînes que la société nous imposait, quand voguerions-nous vers de nouveaux rivages, accomplissant

ainsi les pires craintes du Dr Tibbett ?

Je m'arrêtai près de la porte de Tante Parry. Je crus y entendre du mouvement et je frappai.

Comme je m'y attendais, Nugent m'ouvrit.

— Je ne veux pas vous déranger dans votre travail, déclarai-je. Je voulais simplement vous dire que j'avais trouvé le fil de la couleur parfaite pour nos travaux d'aiguille.

Je lui montrai mon achat.

Les traits sévères de Nugent s'éclairèrent d'un sourire.

— Oh, c'est parfait, miss ! J'ai déjà décousu les manches. Venez voir.

Elle s'effaça et j'entrai dans la pièce pour inspecter son travail.

— Je l'ai apportée dans la chambre de Mrs Parry, confia-t-elle, puisque la maîtresse était partie pour l'après-midi et avec le soleil qui brille de ce côté, il y fait clair et chaud. J'aime bien travailler ici.

Je lui dis que j'appréciai qu'elle ait consacré son temps libre à ma robe.

— Oh, non, j'aime coudre, dit-elle.

Je m'assis sur le tabouret en velours où j'avais écouté le matin même Tante Parry me peindre le tableau de mon avenir.

— Wilkins m'a dit que Mrs Parry avait donné les robes de Miss Hexham au personnel.

Une ombre passa sur le visage de Nugent. Bien qu'elle ne voulût pas critiquer sa maîtresse, sa franchise la poussait à s'exprimer. J'étais désolée de la mettre dans cette position, mais la dispersion de la garde-robe de Madeleine m'avait troublée dès le moment où j'en avais entendu parler.

— Je n'ai pas trouvé cela convenable, marmonna Nugent. Je ne le dirais à personne d'autre que vous, Miss Martin, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que Miss Hexham aurait encore pu changer d'avis et demander qu'on lui envoie ses vêtements. Bien sûr, je n'ai jamais pensé qu'elle reviendrait elle-même, surtout quand la maîtresse m'a dit qu'elle s'était enfuie avec un homme.

Nugent émit un claquement de langue réprobateur.

— Qui l'eût cru ? Elle semblait si respectable. Mais je comprenais qu'elle ne veuille pas revoir la maîtresse face à face, après l'avoir si cruellement déçue. Je pensais tout de même qu'elle enverrait un message, pour dire ce qu'elle voulait qu'on fasse de ses affaires.

— Je crois qu'elle en a parlé dans sa lettre, celle dans laquelle elle expliquait sa fuite.

Nugent secoua la tête.

— Tout de même, cela ne me semblait pas bien.

— Comment cela ? lui demandai-je gentiment.

Nugent eut l'air un peu embarrassée.

— Vous voulez bien que je parle franchement, miss ? Sans vouloir vous manquer de respect, Miss Hexham n'avait pas grand-chose comme garde-robe, un peu comme vous, miss. Ce qu'elle avait était de bonne qualité et elle

raccommodait ses vêtements avec soin, on voyait bien cependant qu'elle n'avait jamais eu d'argent pour de petites frivolités. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des gens, je pense. Et donc...

Nugent prit une longue inspiration.

— Une femme qui aurait une armoire pleine de robes et de l'argent pour remplacer le tout si l'envie lui en prenait pourrait peut-être s'enfuir en abandonnant ses toilettes, mais quelqu'un comme Miss Hexham ne le ferait pas, enfin c'est mon avis.

C'était une observation sensée qui faisait écho à ce qui me gênait depuis le début

— Peut-être, suggérai-je, le gentleman en question avait-il promis de tout remplacer.

— C'est une question de principe, dit doucement Nugent. Une jeune femme ne partirait pas sans rien emporter avec elle, pas même une paire de bas et aucun sous-vêtement, ce qui l'obligerait à demander qu'on lui achète même ces articles-là dès le départ ! Ce serait parfaitement indécent !

Sur ce, Nugent pinça les lèvres. Elle ne dirait plus rien sur le sujet. Mais elle en avait assez dit.

Madeleine avait pu écrire la lettre, mais les mots qu'elle contenait n'étaient pas d'elle. Elle n'avait pas été libre de revenir chercher ses affaires et elle n'avait pas eu la possibilité de donner une adresse où les envoyer. L'homme qui s'était tenu par-dessus son épaule et avait guidé sa plume s'était sans doute cru très malin d'avoir pensé à chaque détail, jusqu'à ce qu'il fallait faire de ses vêtements, mais il s'était trahi et avait révélé ses affreuses intentions. La seule raison pour laquelle Madeleine n'avait pas besoin de ses vêtements, c'était parce qu'elle serait bientôt morte.

Ben Ross

Je fus appelé dans le bureau du superintendant dès mon retour à Scotland Yard, et l'entretien n'eut malheureusement rien de plaisant.

— Il paraît que vous avez perdu un témoin ce matin, lança-t-il avec sa brusquerie caractéristique.

— Le contremaître, Adams, dis-je. Il a disparu et je crains qu'il ne soit arrivé malheur. J'espère me tromper, mais, par mesure de précaution, j'ai envoyé son signalement à la police fluviale.

— Sur une simple intuition ?

Dunn gratta sa tignasse.

— Oui, monsieur. Rien ne prouve qu'il ne reviendra pas, bien que cela paraisse peu probable. Pourquoi d'ailleurs ce type disparaîtrait-il justement maintenant ? Je suis retourné sur le chantier, il n'avait pas réapparu. Au retour, j'ai fait un détour par Oxford Street pour m'éclaircir les idées et réfléchir à ma prochaine action. J'ai rencontré Miss Martin par hasard...

— Ah bon ?

Le ton de Dunn était peut-être différent de celui du Dr Tibbett ; ses

soupçons, eux, étaient les mêmes.

— Je vous assure que c'était un hasard, monsieur.

— Je ne mets pas votre parole en doute, inspecteur. Que vous a dit Miss Martin d'intéressant ?

— Que notre ami Mr Fletcher s'était rendu à Dorset Square pour rendre visite à Mrs Parry.

— Diantre, marmonna Dunn. Qu'est-ce qui l'a amené là-bas ?

— Mrs Parry, apparemment, est actionnaire de la compagnie de chemin de fer qui construit la nouvelle gare. Miss Martin pense que Mrs Parry, bien que désolée par la fin tragique de Madeleine Hexham, souhaiterait que notre enquête soit close le plus rapidement possible. Elle redoute la notoriété que cette affaire lui apporte. Elle appréhende la publicité d'un procès pour meurtre plus qu'elle ne se soucie de la justice. Fletcher et ses employeurs craignent la même chose. Il était certainement venu s'assurer du soutien de Mrs Parry et je suppose que nous allons avoir des nouvelles de cette dame d'ici peu. Elle essaiera aussi d'enrôler Miss Martin puisque Lizzie, je veux dire Miss Martin...

Les sourcils de Dunn tressautèrent de façon inquiétante.

— Miss Martin a été obligée de lui dire que son père a été mon bienfaiteur et Mrs Parry est le genre de personne qui croit que cela peut donner à sa fille des droits sur moi. Me rendre redevable à son égard, je veux dire.

— Je compte bien lui montrer qu'elle se trompe, gronda Dunn. Même s'il me semble à moi aussi que Miss Martin a quelque emprise sur vous.

Je me sentis rougir et ne trouvai pas de réponse. Heureusement, Dunn ne s'acharna pas.

— Était-ce tout ce qu'elle avait à vous dire ?

— Nous avons été interrompus par un vieux fou furieux du nom de Dr Tibbett. C'est un bon ami de Mrs Parry, qui lui rend régulièrement visite. Je serais curieux d'en savoir plus à son sujet. Je ne sais pas si son titre est médical ou clérical, ou bien s'il est par exemple docteur en philosophie. Si je devais lancer un pari, je dirais qu'il est maître d'école, à dix contre un. Il doit avoir soixante ans.

— Je me renseignerai, dit Dunn en gribouillant sur une feuille de papier. Vous, continuez à chercher ce dénommé Adams.

Je fus ravi de m'échapper. Lizzie avait une emprise sur moi, Dunn avait raison. Il est vrai qu'elle occupait mes pensées depuis que j'étais petit. Pour moi, rejeton de la mine habitué à la compagnie d'enfants chétifs, à demi sauvages et maculés de charbon, la fille du docteur était apparue comme une créature d'un autre monde. J'avais posé mon schiste porte-bonheur dans sa main aux ongles propres et à la peau douce en priant Dieu, dont je n'étais pas sûr qu'il écoutât les requêtes des gamins de la mine, qu'elle ne m'oublie pas. Peut-être avait-il écouté, finalement, puisqu'elle se souvenait de moi – ce que je trouvais miraculeux.

Quand Lizzie m'avait accusé d'être sans scrupules en me servant d'elle,

cela m'avait profondément blessé et j'y songeais encore. Bien sûr, elle avait eu raison de dire que je mettais à profit sa position dans la maison Parry pour obtenir des informations. Mais c'est elle qui était venue me voir en premier avec ses deux recrues pour me faire part de ses découvertes. Mrs Parry et ce satané Fletcher n'étaient pas les seuls à vouloir en finir avec cette affaire. Car aussi longtemps que Lizzie demeurait dans cette maison, j'avais l'impression qu'elle n'était pas en sécurité.

CHAPITRE 16

Elizabeth Martin

En ce dimanche matin, Mrs Parry avait prévu de se rendre à l'église et elle comptait sur ma présence à ses côtés.

Je redoutais que le Dr Tibbett n'ait proposé ses services pour l'accompagner, lui aussi, car je ne me sentais pas capable de l'affronter tout de suite. Peut-être ressentait-il la même chose à mon sujet. En tout cas, il ne fut pas fait mention de lui et il apparut que Frank se chargerait d'escorter les dames.

Je soupçonnai que le jeune homme ne s'était pas porté volontaire, mais que sa tante lui avait laissé entendre qu'elle n'en attendait pas moins de lui. Il fit bonne figure et nous nous mîmes en route pour St Mary's Church, Mrs Parry au bras de son neveu et moi derrière eux. Le temps s'était rafraîchi et je portais une petite cape, que j'avais laborieusement ornée de trois bandes de ruban de satin rapporté de mon expédition à la mercerie. Nous étions à Londres. À mon humble manière, il fallait que j'essaie d'être un peu plus élégante. Je suis sûre que Frank avait remarqué. Il me jeta plusieurs regards et je suis presque certaine qu'il me fit un clin d'œil.

Je découvris que Frank suivait une procédure bien établie quand il emmenait sa tante à l'office. Il s'assit avec nous pendant le début du culte, jusqu'à ce que le révérend monte en chaire. Il se leva alors et, dans un murmure qui pouvait passer pour un mot d'excuse, il s'éclipsa. Mrs Parry ne montra aucune surprise ni aucune curiosité et continua à écouter attentivement, apparemment aveugle à sa défection.

Au bout d'environ trente minutes, le révérend conclut son sermon et se mit à redescendre de sa chaire. À ce moment-là, comme par magie, Frank Carterton réapparut au bout de son banc, le regard fixe et l'air impassible. Là encore, je n'observai aucune réaction chez Mrs Parry.

Je crus comprendre qu'il s'agissait d'un marché entre la tante et le neveu. Frank renonçait à son dimanche matin pour accompagner sa tante, à condition qu'il n'ait pas à subir le sermon.

Mrs Belling était présente, accompagnée par son fils James et par une jeune femme qui, d'après la ressemblance, ne pouvait être que sa fille Dora. Comme

sa mère, Dora Belling avait les traits taillés à la serpe et l'air mécontent, mais elle me semblait assez falote. James me fit un signe de tête poli, sans pour autant suggérer que nous nous connaissions. Je lui retournai son bonjour avec un petit signe de tête très digne. Mrs Belling ignora ma présence et Miss Belling, après m'avoir longuement dévisagée, se tourna vers Frank qu'elle gratifia de sourires charmeurs. Ce faisant, elle pressait les lèvres l'une contre l'autre comme si elle cherchait à cacher des dents irrégulières ou abîmées.

Pauvre petite Madeleine, songeai-je, être soumise jour après jour à cet impitoyable mépris, quand même le gentil James feignait de ne pas la connaître. Elle devait se sentir aussi misérable que la mendicante qui, quand nous sortîmes, se tenait à la porte de l'église en tendant vainement la main pour demander l'aumône. Je lui donnai trois pence, tout ce qui me restait de monnaie, et elle me bénit.

Mrs Parry me vit faire et une légère ombre de contrariété passa sur son visage. Je supposai qu'elle allait me dire plus tard qu'il ne fallait pas encourager les fainéants.

À l'extérieur, les Belling s'éloignèrent *en famille**. Miss Belling coula un dernier regard de regret à Frank, qui feignait à merveille de ne rien remarquer. D'autres connaissances vinrent saluer Mrs Parry. Après quelques bavardages animés, elle se tourna vers moi et me dit que je pouvais rentrer à la maison sans l'attendre, ainsi que Frank. Nous partîmes de concert.

— Où allez-vous pendant le sermon ? demandai-je tout de go. Cela ne peut pas être bien loin.

— Non, en effet, dit-il en me montrant un établissement qui ressemblait à une auberge médiocre.

— N'est-ce pas risqué ?

Je devais admettre que j'étais choquée. Nous avions déjà pris le petit déjeuner, donc je supposais qu'il se rendait là-bas non pour manger mais pour boire. Je savais que Frank était imprévisible, mais je ne l'aurais pas cru aussi débauché. J'étais stupéfaite que Tante Parry tolère pareille conduite.

— Non, non, fit Frank avec désinvolture, le sermon dure toujours trente minutes exactement, plus trois minutes pour que le révérend monte en chaire et trouve ses notes, et deux minutes pour qu'il redescende, trente-cinq minutes en tout, cela me laisse amplement le temps.

— Et si Tante Parry sentait l'alcool sur vous ?

Frank éclata de rire et posa sur moi un regard amusé.

— Allons ! Vous êtes bien sévère, Lizzie. Et vous soupçonnez tout de suite le pire. Elle ne sentirait pas d'alcool parce que je n'ai pas bu ; pas d'alcool, en tout cas. Un garçon avec qui je travaille, qui loge dans le quartier, a l'habitude de venir prendre son petit déjeuner ici le dimanche en lisant son journal. Je me joins à lui, il m'offre un café et je suis de retour sur mon banc à temps, comme vous l'avez vu.

Je me sentis rougir.

— Je suis désolée de vous avoir soupçonné à tort.

— Oh, ne vous excusez pas, Lizzie. Pourquoi n'imaginerez-vous pas le pire à mon sujet ? Tout comme votre ami Ross, ajouta-t-il en se renfrognant.

— Ce n'est pas mon ami, dis-je vivement.

— Ah bon ? fit Frank en me jetant un coup d'œil. Je croyais que c'était une vieille connaissance.

— Seulement au sens où nous nous sommes rencontrés une fois quand nous étions enfants. Je suppose que votre tante vous en a parlé. J'ai été obligée de mentionner la générosité de mon père envers ces deux garçons. Il y avait un autre garçon en plus de Ross, mais je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Oui, elle me l'a dit et elle semblait vivement impressionnée.

Frank leva sa canne pour saluer une connaissance qui, en retour, souleva son chapeau. L'inconnu me jeta aussi un regard curieux.

— Votre collègue de l'auberge, peut-être ? demandai-je.

— Oui, tout à fait. Norton, un très brave type malgré son sens de l'humour assommant. Il m'a vu un jour en compagnie de Madeleine et j'en ai entendu parler pendant une semaine. Lorsque je l'ai enfin convaincu que je n'avais absolument aucune vue sur elle, il m'a harcelé pour que je la lui présente.

— Et l'avez-vous fait ?

— Certainement pas, fit Frank avec fermeté. Je n'ai pas pour habitude de mettre des jeunes femmes vivant sous le toit de ma tante en relation avec des hommes. De toute façon, il semblerait que Madeleine n'ait pas eu besoin d'aide dans ce domaine, n'est-ce pas ? Alors comme ça, Ross et vous êtes camarades d'enfance, hein ? Quel monde étrange.

— Nous n'étions pas camarades de jeu. N'ai-je pas été assez claire ? Ou bien ne me croyez-vous pas ?

— Oh, je vous crois, Lizzie, dit-il avec gravité, vous le connaissez à peine.

— Oui, et tout comme votre ami Mr Norton, vous faites trop grand cas d'une simple connaissance.

Frank accepta de bonne grâce mes dénégations. Je n'étais pas surprise que Tante Parry lui ait parlé du parrainage de Ross par mon père autrefois, mais je me demandai ce qu'elle avait pu lui dire d'autre. Frank allait-il lui aussi essayer d'obtenir mon concours comme elle avait tenté de le faire ? Frank avait ses propres raisons de vouloir que l'enquête de Ross s'éloigne de Dorset Square, puisqu'il s'imaginait en tête d'une hypothétique liste de suspects. Il poursuivit sur le même sujet.

— Dites-moi, Lizzie, dit-il en s'arrêtant et se tournant vers moi, est-ce qu'il vous a dit quelque chose... à mon propos ou sur cette triste affaire ?

— Il ne m'a fait part de soupçons concernant quiconque, dis-je avec fermeté.

— Rien d'autre ? demanda-t-il d'une voix où perçait une note aiguë.

— Il n'en a pas vraiment eu l'occasion.

— Lizzie, vous devriez être diplomate. Vous avez l'art de répondre aux questions d'une manière qui paraît tout à fait satisfaisante et qui en fait ne révèle rien du tout.

— Oh, pour l'amour du Ciel ! m'exclamai-je. Si vous voulez le savoir, j'ai rencontré l'inspecteur Ross très brièvement dans Oxford Street, hier après-midi. Nous avons été interrompus par le Dr Tibbett avant d'avoir pu échanger plus de quelques mots. Puis, après le départ de Ross, j'ai moi-même eu quelques mots avec le Dr Tibbett. Nous avons échangé deux ou trois vérités bien senties ! Je peux bien vous le dire, car il ira sans doute se plaindre de moi à Tante Parry.

— Oh ! là, là ! dit Frank doucement. Ce n'était pas une bonne idée, Lizzie, de contrarier ce bon docteur. Il peut être très méchant quand on le contrarie.

— Je vous crois. Je pense que je ne suis pas la demoiselle de compagnie que Tante Parry espérait.

— C'est peut-être son opinion, mais pas la mienne.

Ne sachant comment interpréter ses paroles, je me sentis mal à l'aise. Nous marchâmes quelque temps en silence.

— Je cherchais une occasion de vous parler, Lizzie, reprit-il.

— Vous en avez de nombreuses.

— Non, pas sérieusement ni longuement. Je vous vois à la table du petit déjeuner, mais ce n'est pas le lieu idéal avec Simms qui entre et sort subrepticement. À tous les autres moments, nous risquons d'être interrompus par Tante Julia ou par Simms. Il se glisse partout d'une façon si sournoise. Je suis sûr qu'il épie toute la maisonnée pour le compte de Tante Julia, termina Frank, mécontent.

— Nous avons parlé seul à seul dans la bibliothèque l'autre soir, quand vous êtes rentré tard, lui rappelai-je, bien que ce souvenir ne fût guère plaisant.

— Ça ne compte pas, vous étiez à moitié endormie, dit-il sans ambages.

Ce petit jeu me fatiguait. Je m'arrêtai au coin de Dorset Square et me tournai vers lui.

— Eh bien, que vouliez-vous me dire ?

— Oh, Lizzie, répondit-il, mi-chagriné et mi-rieur, vous vous y entendez pour doucher l'enthousiasme d'un jeune homme.

— Je ne voulais pas être impolie, Frank, mais je ne comprends vraiment pas ce que vous voulez dire.

— Ah bon ? Dans ce cas, il faut que je sois plus clair. Vous savez que je pars bientôt pour Saint-Pétersbourg ?

— Oui. Connaissez-vous la date de votre départ ?

— Je dois partir dans à peu près un mois, pas plus. Je sais que Tante Julia sera contrariée, mais elle a toujours su que je ne resterais pas indéfiniment chez elle et elle l'a bien accepté. Je veux vous demander, Lizzie, si vous envisageriez de venir avec moi.

Sa question me coupa le souffle et je le dévisageai, bouche bée. Finalement, je balbutiai :

— Comment pourrais-je venir avec vous ?

— Eh bien, il faudrait nous marier, bien sûr. Je ne suggérerais pas autre

chose.

— Frank, commençai-je, c'est absurde...

Il rougit sous l'effet de la colère.

— Pourquoi cela serait-il absurde ? Certes, je n'ignore pas que mon comportement vous agace souvent, mais je sais aussi me montrer très raisonnable. En Russie, je devrai représenter le gouvernement de Sa Majesté. Je serai donc en mesure de vous offrir une maison confortable et une vie très distrayante. Il y aura des réceptions, des bals et nous nous amuserons bien. Pensez-y, Lizzie.

— Il y a plein de jeunes femmes qui pourraient vous servir de cavalière de bal, dis-je vivement.

— Mais aucune avec qui je pourrais partager cette aventure. Vous êtes intelligente, pleine de ressources et... eh bien, je ne voudrais personne d'autre pour femme.

Il tripotait le bord de son chapeau en me dévisageant très sérieusement. Je me rendis compte qu'il était sincère. J'ignorai comment répondre à cela. Je devais refuser, mais dans quels termes ? Quelle explication étais-je censée donner ? Étais-je obligée d'en donner une ?

— Je suis honorée, commençai-je, et j'apprécie grandement, mais je ne peux pas accepter votre offre. Vous devez bien le savoir, Frank. Pensez à la réaction de votre tante !

J'imaginai très bien ses récriminations hystériques. Elle projetait de me marier à un riche veuf. Elle avait sans doute d'autres projets pour Frank. Miss Belling, peut-être ?

— Pourquoi s'opposerait-elle ? Vous êtes la filleule d'Oncle Josiah. De toute façon, même si elle faisait des histoires, elle finirait par se rendre à la raison.

Je ne pouvais être aussi catégorique que lui.

— Cela m'étonnerait, dis-je. De toute façon, Frank, vous me connaissez à peine. Je suis à Londres depuis une semaine.

— Oh, je l'ai su dès le soir de votre arrivée. Disons que j'avais à moitié pris ma décision à ce moment-là et que j'ai fini de me décider le lendemain matin au petit déjeuner. Je ne suis pas un imbécile, Lizzie. Ou me prenez-vous pour tel ?

— Non, bien sûr que non ! Mais je ne peux pas vous épouser, Frank !

— Parce que vous ne me connaissez pas assez ? Ou bien parce que vous avez peur de Tante Julia ? Ça, je n'y crois pas. Je parierais que vous n'avez peur de personne.

— Je ne peux pas vous épouser pour plusieurs raisons. Nous nous connaissons depuis moins d'une semaine. En dépit de ce que vous dites, votre tante serait furieuse et ce serait une mauvaise base de commencer un mariage par une grave querelle entre vous et votre seule parente. Je soupçonne, même si vous ne le montrez pas, que vous n'êtes pas dénué d'ambition, or je ne suis pas l'épouse qui convient pour un homme ambitieux, encore moins dans le

corps diplomatique. D'abord, je suis trop spontanée. De plus, je ne pourrais apporter aucune dot et, même si vous protestez galamment que cela n'a pas d'importance, cela finirait néanmoins par en avoir. On attendra de vous une certaine élégance et un certain train de vie dans votre position à Saint-Petersbourg. De même pour votre femme. Qui paierait tout cela ? Votre salaire serait-il suffisant ? Vous n'avez pas de fortune à part ce que vous donne votre Tante Julia et cette rente se tarirait à la minute où elle apprendrait nos fiançailles. Et même si tous ces obstacles pouvaient être surmontés, nous ne nous entendrions pas. Nous serions malheureux.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Les questions les plus simples sont souvent les plus complexes.

— Je crois, m'entendis-je déclarer, que cela a un rapport avec le vrai prix du charbon.

— Quoi ? demanda Frank sans comprendre, ce qui était bien normal. Est-ce là un proverbe du Derbyshire ?

— Non, c'est quelque chose que mon père m'a dit un jour à propos... d'autre chose. Je voulais dire par là que nous ne voyons pas le monde qui nous entoure de la même manière. Nous n'accordons pas la même importance aux choses ni aux autres. Les sujets qui me préoccupent n'auraient aucun intérêt pour vous.

— Écoutez, dit-il, mal à l'aise, en tournant son chapeau de plus en plus vite entre ses doigts. Je n'attends pas que vous disiez que vous m'aimiez. Mais ne croyez-vous pas, si je m'efforçais d'être raisonnable et que vous mettiez de côté vos inquiétudes au sujet de Tante Julia et de votre manque de fortune, que nous pourrions être heureux et que vous finiriez par m'aimer ?

— Non, Frank, dis-je avec douceur. Je ne le pense pas. Je suis désolée, mais c'est sans doute aussi bien. Si nous étions assez imprudents pour nous marier par amour, ce serait le comble de l'imprudence. Aucun mariage ne peut survivre longtemps sur une telle base. L'amour s'envolerait par la fenêtre dès que les factures arriveraient au courrier. Imaginez-nous tous les deux, à mille lieues d'ici, en Russie, avec de la neige sur le rebord des fenêtres et rien d'autre à faire que se regarder en chiens de faïence.

Je lui souris. Bientôt, il me rendit mon sourire.

— « Une aimable réponse apaise la fureur », hein, vous voyez, j'ai tout de même une culture religieuse, même si je n'aime pas écouter les sermons.

— On dit que le diable lui-même est capable de citer les Écritures, rétorquai-je.

— Pfiou ! J'avais raison ; c'est fort dommage que vous ne puissiez pas aller chaque jour au Foreign Office à ma place. Oh, Lizzie, venez en Russie avec moi ! Nous ne nous ennuerions jamais et je suis sûr que l'ennui est le premier ennemi de la vie conjugale. Non, ne répondez pas. Je dois accepter votre refus, même si je suis déçu. J'espère que vous changerez d'avis.

— Je ne crois pas, Frank. Je vous en prie, n'y comptez pas.

D'un commun accord, nous terminâmes notre court trajet en silence. Une

fois à l'intérieur, je montai dans ma chambre pour ôter mon bonnet et, apercevant mon reflet dans le miroir, je murmurai :

— Certains penseraient que tu es une imbécile, Lizzie Martin. Tu refuses la demande d'un jeune homme qui a de l'avenir, toi qui as presque trente ans et qui ne possèdes ni beauté ni fortune.

Je me retournai et vis la robe en soie sauvage accrochée à la tringle du rideau. Si Tante Parry apprenait ce qui s'était passé ce matin, elle exigerait sans doute que je la lui rende séance tenante. C'est à ce moment-là que deux pensées, peu plaisantes, me vinrent à l'esprit.

Un, la hâte manifestée par Frank à quitter Londres pour Saint-Pétersbourg était surprenante. Et, deux, je ne pouvais m'empêcher de me demander si, en dépit de ses dénégations auprès de son ami Norton, il avait jamais demandé à Madeleine Hexham de l'épouser.

CHAPITRE 17

Ben Ross

Adams ne fut pas retrouvé dans le fleuve mais sur la rive, étalé dans une fange verdâtre et nauséabonde. Il avait été rejeté avec tous les autres débris et retrouvé par les *mudlarks*, ces gamins qui subsistaient grâce à leurs trouvailles hétéroclites dans la vase de la Tamise.

Bien qu'il n'y eût pas de marques évidentes de violence et que de telles noyades ne fussent pas si inhabituelles, Adams étant un témoin qui intéressait la police dans une affaire de meurtre, une autopsie fut tout de même requise par le coroner.

C'est pourquoi Morris et moi marchions vers le fleuve et le poste de police de Wapping en ce lundi matin.

— Eh bien, fit Morris, qui croirait que nous sommes presque en juin ? Je vous parie, monsieur, que nous aurons du brouillard avant la fin de la journée.

L'air autour de nous s'épaississait déjà et nous avançons le plus vite possible, espérant avoir fini notre tâche et être de retour avant que la situation empire. Il n'y avait pas moyen de savoir de combien de temps nous disposions avant qu'il se referme sur nous comme un voile dense. Le brouillard de Londres est ainsi. Il rôde autour de vous, d'abord caché dans la brume au-dessus du fleuve ou dans un tourbillon de vapeur dans un parc, et d'un seul coup, il vous devance, sort de sa tanière et s'étend de toutes parts, comme une pieuvre en chasse qui allonge ses tentacules.

Nous fûmes accueillis par un sergent de la police fluviale, un vrai marin grisonnant, au teint buriné et tanné par les intempéries, qui semblait sorti tout droit de la coque d'un navire. On respirait dans ces lieux la vapeur âcre qui s'élevait de la surface du fleuve pour se mélanger avec le ciel enfumé de la ville, les deux ingrédients d'une bonne purée de pois londonienne. Le retour du temps frais avait poussé plus d'habitants à faire du feu la veille. L'air transportait une odeur de goudron et d'eau de cale, ainsi qu'un soupçon d'embruns salés, qui nous rappelaient que la pleine mer n'était pas très loin, et semblaient nous demander pourquoi nous nous attardions sur le plancher des vaches quand nous aurions pu partir vers de lointains rivages. Les mouettes décrivaient des cercles au-dessus de nous, certaines visibles, d'autres déjà

masquées par le brouillard. Elles joignaient leurs cris au message du vent. Je me demandai ce qui les avait amenées si loin de l'estuaire. Un gros temps en mer, peut-être.

— Lugubre matinée, messieurs ! dit notre guide en se frottant les mains.

Il ne semblait pas décontenancé, car il était sans doute habitué à être dehors sur le fleuve, par tous les temps. Son humeur enjouée n'était en rien entamée par le fait qu'il nous menait à la morgue gérée par la police fluviale pour y recevoir les infortunés sortis de leur tombeau aquatique. C'était là que l'autopsie avait été effectuée.

J'aurais préféré qu'elle soit menée par le bon vieux Carmichael, mais ce n'était pas le cas. Du moins, cela nous évitait-il la présence de son déplaisant assistant. Le médecin légiste, que je ne connaissais pas, était un petit homme trapu qui donnait l'impression d'être perpétuellement en colère contre le monde entier et qui ponctuait ses conversations par de belliqueux « Hein ? Hein ? », comme si quelqu'un l'avait offensé.

— Noyade, annonça-t-il sèchement en réponse à ma question sur la cause du décès.

— Aucun doute là-dessus ? eus-je l'audace de demander.

— Un doute ? Un doute ? aboya-t-il. Ses poumons sont remplis de l'eau du fleuve. Comment pourrait-il y avoir un doute ?

— Je voulais dire, m'empressai-je d'ajouter, qu'il avait peut-être d'autres blessures ?

— Aucune qui soit incompatible avec une chute dans l'eau au cours de laquelle le corps a pu heurter une embarcation amarrée ou bien des débris flottants.

— Ah, donc aucune blessure infligée avant le décès. Aucune trace de lutte ?

— Hein ? Hein ? s'écria le médecin, les yeux exorbités de colère. Non, monsieur, pas du tout !

Je refusai de m'avouer battu et poursuivis :

— Aucun hématome sur le visage ? Aucun dommage aux articulations des doigts ?

— Êtes-vous sourd, monsieur ? cria le médecin. J'ai dit aucune trace et il n'y en a aucune. Le type avait beaucoup bu, un mélange d'alcool fort et d'ale. Il rentrait chez lui en titubant et il est tombé dans le fleuve. Cela arrive tout le temps, n'est-ce pas, sergent ?

Il s'adressait au policier fluvial à mes côtés qui hocha la tête et dit :

— Oui, c'est sûr. Rien n'indique qu'il ait sauté, monsieur. Pas de billet sur le corps. Il n'a pas le profil, de toute façon. D'après mon expérience, ceux qui sautent, ce sont des femmes pauvres qui n'en peuvent plus, ou bien des filles qui ont été séduites et abandonnées, et puis des hommes d'affaires ruinés et des joueurs acculés.

— Tout à fait, déclara sèchement le médecin. Un travailleur, sans doute un type honnête dans son genre, mais porté sur la boisson, comme ils le sont tous. Quant à ses articulations, regardez vous-même !

Il souleva un poing du cadavre pour que je l'inspecte.

— Sa peau est tannée comme du cuir, mais il n'y a pas de dommage aux jointures des doigts. Pas de coups de poing. Il se rongait les ongles, ajouta-t-il nonchalamment, après quoi il laissa retomber la main du mort.

— Il se rongait les ongles ? demandai-je, surpris.

— Est-ce que je dois tout répéter ? gronda le légiste. Hein ? Hein ? Il y a des gens qui se rongent les ongles. Quand ils sont inquiets, ou bien par habitude. Cette manie devrait être éradiquée dès l'enfance.

J'ouvris la bouche pour faire un commentaire, puis je me dis que ce n'était pas le moment. Je me tournai vers l'homme de la police fluviale.

— Qui a identifié le corps ?

— Un dénommé Fletcher, monsieur, un de ses employeurs, je crois. Il l'a très mal supporté. Nous avons dû l'emmener dans la pièce voisine et lui donner une goutte de brandy pour calmer ses nerfs.

— Ce type était un idiot ! aboya le médecin. Allons, allons, je lui ai dit, c'est seulement un de vos ouvriers, pas un proche parent. N'avez-vous jamais vu de cadavre ? Hein ?

— Il a dit que si, précisa le policier, mais pas un cadavre qui avait été dans le fleuve.

— Oui, il avait été dans le fleuve, et alors ! fit le médecin, décidé à ne témoigner aucune sympathie au malheureux Fletcher. Il n'y est pas resté très longtemps, comme je le lui ai fait remarquer. Il est en bon état, à peine détérioré. Je lui ai montré que les crabes n'avaient pas encore eu le temps de beaucoup le grignoter, à part une partie du globe oculaire gauche. Sur ce, le type est devenu verdâtre.

— Nous avons dû lui donner un autre verre de brandy, dit le sergent.

— Et donc, demandai-je au médecin, combien de temps est-il resté dans l'eau selon vos calculs ? Il a été porté disparu samedi matin lorsqu'il ne s'est pas présenté au travail, et d'après sa logeuse, il était sorti le vendredi soir, et il n'était pas rentré.

— Le corps a été retrouvé à marée basse, tôt ce matin, répondit le policier. Les rats ne s'y étaient pas attaqués, donc je suppose qu'il n'était pas là depuis plus d'une heure. Il s'est échoué par un coup de chance, sans quoi on aurait dû attendre que les gaz le ramènent à la surface. Cela peut prendre du temps, surtout si le corps rencontre un obstacle sous l'eau.

— D'après moi, il est tombé à l'eau vendredi soir, intervint le médecin. En rentrant chez lui, comme je le disais.

— Quel temps faisait-il sur le fleuve vendredi soir ? demandai-je à l'homme du fleuve. Je crois me rappeler qu'il a plu au milieu de la nuit.

— En effet, monsieur. Mais avant cela, nous avons eu une forte brume ici. Elle flottait au-dessus de l'eau comme une couverture jusqu'à ce que la pluie arrive et disperse tout. Il fallait faire attention en marchant le long des quais. Un pas de travers et vous tombiez dans le fleuve qui vous tendait les bras. Une fois qu'il vous tient entre ses griffes, il ne vous laisse pas sortir facilement.

— Vous voyez ? fit le légiste. Êtes-vous satisfait ? Hein ? Hein ?

— Eh bien, dis-je à Morris alors que nous regagnions notre base, on ne peut pas dire que ce soit très satisfaisant. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? Hein ? Hein ?

Morris s'esclaffa.

— C'est bien ce que nous avions prévu, monsieur. C'est une chance que le corps se soit échoué si tôt. Parfois cela prend du temps, comme l'a dit le sergent. Et, du coup, cela rend parfois l'identification difficile.

— Est-ce que vous vous rongez les ongles, Morris ?

— Non, monsieur. Je le faisais étant enfant. Mais notre école était dirigée par une vieille dame veuve qui faisait la guerre aux ongles rongés. Si elle vous surprenait, garçon ou fille, vous deviez tendre la main et crac ! vous vous preniez un coup de règle sur la paume. Cela m'a guéri.

Une grosse mouette hostile atterrit sur un poteau près de nous et se mit à nous fixer d'un œil malveillant. Morris ne semblait pas apprécier sa compagnie.

— Est-ce que les marins ne disent pas que ces animaux transportent les âmes des noyés ?

— Je crois qu'ils disent cela au sujet du goéland argenté, répondis-je, mais je ne suis pas une autorité en la matière. En tout cas, si un oiseau aussi vulgaire que celui-là transporte l'âme d'un mort, c'est certainement celle d'un pirate, et encore, d'un pirate mort par pendaison. Attention à votre chapeau quand elle s'envolera. Je suis sûr qu'elle vise à la perfection.

La mouette ouvrit son large bec et poussa un cri discordant.

— Dites-moi, sergent, demandai-je à Morris, est-ce que vous décririez notre défunt ami Jem Adams comme quelqu'un de nerveux ?

— Je dirais non, monsieur. Il avait la sensibilité d'un bœuf.

— Exactement. Et pourtant, il se rongait les ongles. J'en déduis qu'il subissait récemment une tension particulière et inhabituelle qui lui a fait reprendre cette habitude d'enfant. Quelque chose qui sortait de l'ordinaire et qui le dépassait.

— Eh bien, dit Morris, il y a eu la découverte du corps et le retard des travaux.

La mouette s'envola de son poteau en battant des ailes et Morris et moi baissâmes instinctivement la tête alors qu'elle volait au-dessus de nous. Puis nous fîmes comme si de rien n'était.

— Ce n'était pas à lui de se soucier du retard des travaux, dis-je, et contrairement à Fletcher qui en fait des insomnies, notre enquête fournissait à Adams une bonne excuse pour n'importe quelle difficulté avec les terrassiers. D'ailleurs, il ne semblait guère tendu le matin où nous lui avons parlé. Non, il a dû découvrir quelque chose entre-temps, d'où les ongles rongés.

« Il y a autre chose. Ce médecin a parlé d'un mélange d'alcool fort et d'ale que le défunt aurait bu. Nous savons par Mrs Riley qu'Adams fréquentait les tavernes le soir. Elle a dit aussi qu'il ne rentrait jamais ivre. Cela semblerait

indiquer qu'il ne buvait habituellement pas d'alcool fort. Or, si nous devons croire ce qu'on vient de nous dire à Wapping, il aurait bu tellement d'ale et de spiritueux vendredi soir qu'il était complètement ivre, au point de ne pas retrouver son chemin et qu'il est tombé dans la Tamise. Est-ce que cela correspond aux habitudes d'Adams ?

— Non, fit Morris en secouant la tête. Vous croyez qu'il buvait avec quelqu'un ? Quelqu'un qui lui payait à boire ? C'était vendredi soir, monsieur, à la fin de la semaine de travail. Je suppose qu'il ne lui restait plus beaucoup d'argent et qu'il attendait sa paie le lendemain. Il n'aurait pas dit non si quelqu'un lui avait offert quelques verres. Imaginons donc que quelqu'un l'ait abreuvé d'alcool fort qu'il n'avait pas l'habitude de boire et l'ait enivré.

— Puis cette âme charitable propose de le ramener chez lui et dans un endroit tranquille, à la faveur du brouillard, le pousse à l'eau.

— Il attrape un bâton ou ce qui lui tombe sous la main et il le repousse si l'autre essaie de sortir de l'eau, suggéra Morris qui commençait à se prendre au jeu. Il s'agenouille et il l'attrape par les cheveux pour lui maintenir la tête sous l'eau. Si Adams était complètement ivre, cela n'aurait pas demandé beaucoup d'efforts.

Morris mimait un homme en train d'en noyer un autre.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Il nous a menti, monsieur, ou disons qu'il nous a caché certaines informations. Il a réfléchi, il s'est rongé les ongles.

— Et puis, dis-je doucement, comme un imbécile, il est allé voir le meurtrier dans l'espoir d'en tirer quelque argent. Peut-être tout simplement, comme vous le disiez, parce que c'était la fin de la semaine et qu'il voulait se faire payer une pinte. Mais notre assassin avait déjà tué et on ne peut être pendu qu'une seule fois. Rien ne l'empêchait de tuer de nouveau. Le chantage, Morris. Voilà notre mobile, j'en jurerais, même si nous ne pouvons rien prouver. Si seulement j'avais de quoi exiger une seconde autopsie, conduite par Carmichael. Mais je n'en ai pas la possibilité, sapristi !

La mouette, ou sa sœur jumelle, était revenue et se posa en battant des ailes à quelques pas de nous. Je trouvai qu'il y avait quelque chose de familier dans son expression butée et je me demandai brièvement si elle abritait l'âme d'un noyé dans son jabot qui empestait le poisson et si c'était celle d'Adams.

De retour à Scotland Yard, je frappai à la porte de Dunn.

— Ah, Ross, fit-il en empilant des papiers sur son bureau, vous voudrez peut-être parler à... euh (il ramassa une note griffonnée) l'inspecteur Watkins, du poste de St James. Il a des informations au sujet d'un certain Dr Tibbett, qui pourraient vous être utiles.

— Tibbett ? m'exclamai-je. J'y vais tout de suite. Je dois seulement vous dire que je reviens juste de Wapping et j'ai bien peur qu'Adams soit complètement perdu pour nous en tant que témoin.

— Le corps a été retrouvé ? demanda Dunn qui avait bien compris ce que je voulais dire.

— Oui, monsieur, le médecin dit qu'il s'est noyé. Il a été retrouvé sur la rive à marée basse. Il était apparemment ivre quand il est tombé. Pas d'autre blessure.

— Quel dommage ! dit Dunn. Enfin, je suppose que c'est la fatalité.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, je pense justement que quelqu'un a aidé la fatalité. Je suis sûr que quelqu'un l'a fait boire, puis l'a raccompagné et l'a fait tomber dans le fleuve. Je n'ai aucune preuve.

— Dans ce cas, vous feriez mieux d'en trouver, commenta Dunn.

J'allai retrouver Morris et lui dis de rassembler des hommes pour faire le tour des tavernes près de la partie du fleuve où Morris avait été retrouvé et demander si quelqu'un avait vu Adams le vendredi soir et, si oui, en compagnie de qui.

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, soupira Morris.

— Je sais. S'ils l'ont vu, ils ne le diront sans doute pas. Mais nous pouvons toujours demander. On ne sait jamais. Bien sûr, il est possible que notre tueur se soit déguisé pour aller retrouver Adams. C'est même très probable. Ainsi, si nous obtenons un signalement, il ne servira sans doute qu'à nous égarer, mais au moins, nous serons sûrs qu'il était accompagné ce soir-là. S'il était avec un homme qu'aucun des habitués ne connaissait, alors nous saurons que c'est louche, quoi qu'en dise le médecin légiste. Alors faites de votre mieux.

Sur ce, je me mis en route vers Piccadilly.

Le poste de police de Vine Street était en pleine effervescence. Le vestibule résonnait de cris suraigus, la plupart venant de femmes d'apparence douteuse protestant qu'elles étaient d'honnêtes femmes injustement appréhendées par le constable alors qu'elles rentraient tranquillement chez elles ou faisaient une course. Parmi elles se trouvaient des fillettes à qui je n'aurais pas donné plus de dix ans. Mais elles étaient assez vieilles pour être conduites ici. Elles étaient vêtues d'atours crasseux et avaient de petits visages anguleux au-dessus de leurs corps mal nourris. Elles se tenaient l'une contre l'autre et observaient avec des yeux craintifs ce qui se passait. J'étais en colère de les voir là, non seulement à cause de la manière dont elles étaient utilisées par leurs familles qui les vendaient et par les hommes qui les achetaient, mais aussi parce que ce n'était pas dans un poste de police que l'on aurait dû s'occuper de ces malheureuses victimes de la société.

Watkins était un homme d'une quarantaine d'années, au teint terreux et à l'air las. Il me reçut comme si ma visite était un fardeau supplémentaire posé sur ses épaules. Il m'écouta lui expliquer l'objet de ma visite.

— Oui, en effet, je peux vous donner des informations au sujet d'un certain Dr Tibbett. Après, il reste encore à établir qu'il s'agit bien du même homme. Cela s'est passé voilà deux ans. Il y a plusieurs maisons closes luxueuses près d'ici. Ce soir-là, un nouveau client de l'un de ces établissements errant dans des couloirs qu'il ne connaissait pas est tombé par hasard sur le cadavre d'une femme qui travaillait là. Il était à moitié dénudé et en partie caché derrière des rideaux. Le malheureux client était encore novice dans la fréquentation d'un

tel établissement. S'il avait eu plus d'expérience et gardé la tête froide, il aurait quitté les lieux sans demander son reste. Heureusement pour nous, il a été pris de panique et il s'est précipité dans la rue en hurlant avant que la patronne ait pu l'arrêter. Là, par chance, il s'est trouvé nez à nez avec une patrouille de police. Ils sont venus aussitôt et ils ont empêché tout le monde de sortir. Vous imaginez la scène !

Watkins s'autorisa un petit sourire.

J'imaginai très bien. Il devait y avoir des hommes d'apparence respectable, de tous les milieux, fous de peur et essayant par tous les moyens de s'esquiver sans donner leur nom et leur adresse.

— Tibbett se trouvait là ? demandais-je.

— Oui. J'avais été appelé sur les lieux et je lui ai parlé moi-même. Je me souviens bien de lui. Je n'ai jamais entendu une rhétorique si pompeuse. Il niait s'être trouvé là en tant que client et refusait de nous donner ses coordonnées. Il disait qu'il était venu pour conduire une étude sur l'immoralité organisée à Londres, dans le but de mener une campagne pour la rédemption des jeunes femmes impliquées dans lesdits trafics. Je vous le dis, Mr Ross, on entend toutes sortes d'excuses dans ces circonstances, mais celle-là m'a coupé le souffle.

— Avez-vous trouvé le meurtrier ?

— Oui. Un gars du nom de Phelps. C'était un habitué, qui demandait toujours la même fille. Comme cela arrive parfois quand un homme vient toujours voir la même prostituée, il était devenu un peu possessif et jaloux. Phelps était un commerçant qui réussissait à peu près bien dans son métier, mais mal à l'aise en compagnie des dames. Il s'était mis en tête que la fille l'aimait plus que ses autres clients et interprétait ses paroles de professionnelle comme la marque d'un intérêt sincère pour lui. Il voulait qu'elle quitte les lieux et qu'elle s'installe quelque part sous sa protection. Elle a refusé. Elle avait dit à d'autres filles avant ce soir fatal qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle trouvait son comportement étrange, insistant et un peu menaçant. Lorsqu'il a enfin compris qu'elle ne serait pas d'accord, il s'est mis en colère et il l'a étranglée.

— Étranglée ?

— Oui, étranglée, reprit Watkins, un peu irrité. Il nous l'a dit lui-même. Un peu plus tard, bien sûr, il a regretté d'avoir avoué et il a voulu se rétracter. Le juge et le jury n'ont rien voulu savoir et il est allé à la potence. Une bien triste affaire. Finalement, c'était un homme seul et la compagnie de ses filles constituait le seul contact féminin qu'il ait jamais eu.

Watkins montra une lueur d'intérêt.

— Est-ce que Tibbett est impliqué dans votre affaire ?

— Je ne sais pas. Je peux simplement vous dire que j'ai une pléthore de suspects et aucune preuve. Mais ce que vous me dites au sujet de Tibbett est très intéressant.

— Faites-moi savoir si Tibbett est votre homme, répondit Watkins. J'ai

trouvé que c'était un vieux charlatan détestable.

Lorsque je quittai Vine Street, le brouillard s'était épaissi, comme je le craignais. Les vrilles tourbillonnantes étaient d'un jaune virulent comme si elles avaient trempé dans la nicotine et elles enveloppaient tout le monde, s'infiltrant dans les poumons, émoussant les sens. Les piétons passaient autour de moi en pressant le pas, emmitouflés dans des écharpes, et toussaient ; certains plaquaient un mouchoir sur leur visage pour tenter de se protéger contre les miasmes insidieux. Des fiacres passaient aussi lentement que des haquets de brasseur. Dans l'air vicié, les sons flottaient d'une manière désincarnée, dissociée de leurs sources. Il me semblait être entouré de fantômes.

Au milieu de tout cela, j'entendis quelqu'un m'appeler. Je m'arrêtai, scrutai en vain les alentours et lançai :

— Qui est-ce ? Qui êtes-vous ?

— Par ici, inspecteur Ross, reprit une voix qui ne me semblait pas familière mais que j'avais entendue récemment.

Une silhouette se détacha dans le brouillard et j'eus la surprise de reconnaître l'assistant de Carmichael.

— Je suis Scully, dit-il en voyant que je ne le saluais pas. Vous me connaissez, monsieur, je travaille avec le Dr Carmichael.

Le brouillard s'insinuait entre le col de mon pardessus et ma nuque, caressant mon échine de ses doigts glacés. Ou bien était-ce la présence de Scully qui me faisait cet effet ? Je ne connaissais même pas son nom, mais, de fait, j'avais reconnu son visage blême et la manière dont il se tenait, comme s'il flottait en l'air. Que diantre faisait-il dehors et comment m'avait-il aperçu ? Comment pouvait-il me distinguer si clairement alors que je le voyais à peine ? Ses yeux avaient-ils le don de percer le brouillard ?

— Qu'est-ce qui vous amène dehors par un temps pareil ? demandai-je, irrité.

— Croyez-moi, je ne serais pas dehors si je n'avais pas une affaire urgente, rétorqua-t-il. Je suppose qu'il en va de même pour vous, monsieur.

— Oui, effectivement. Pardonnez-moi, je suis pressé, dis-je en m'éloignant de lui.

— Peut-être que cette purée de pois va confiner les malfaiteurs à l'intérieur, hein, inspecteur Ross ? lança la voix de Scully derrière moi.

Et peut-être que non, songeai-je avec amertume. Le brouillard fournissait une couverture à ceux qui cherchaient l'anonymat.

L'anonymat voilait les secrets. Quelle affaire avait forcé Scully à sortir dans le brouillard ? Cependant, même le pilier le plus respectable d'une communauté pouvait avoir ses secrets. Comme cette vieille fripouille de Tibbett qui avait cru bon de me chasser parce que je parlais à Lizzie, mais qui rôdait la nuit dans les bordels pour satisfaire je ne sais quelle perversion. L'information de Watkins avait été une révélation, songeai-je en poursuivant ma route vers Scotland Yard. Cependant, je ne devais pas laisser une

animosité personnelle mener mon enquête dans une impasse. Le récit de Watkins concernant le meurtre dans la maison close et la présence de Tibbett sur les lieux m'avait secoué. Toutefois, la malheureuse prostituée avait été étranglée, elle n'avait pas eu la tête fracassée. Même si un meurtrier récidiviste ne tue pas toujours ses victimes de la même façon, c'est toutefois souvent le cas. Il trouve un moyen qui fonctionne et il s'y tient. Dans le premier meurtre, les circonstances pouvaient avoir joué un rôle. Si la fille avait été sauvagement battue, elle aurait pu avoir le temps d'appeler à l'aide. Avec la strangulation, cela n'avait pas été le cas. Mais alors, si c'était le même meurtrier, pourquoi n'aurait-il pas étranglé la pauvre Miss Hexham ?

Lier ce fait divers des bas-fonds de Londres, sordide et pathétique à la fois, avec mon enquête était certes tentant, mais risquait de soulever de nombreuses complications inutiles. Cependant, Tibbett était un trait d'union et, dans ma profession, on suit toutes les pistes.

Si je mettais de côté la mort de la prostituée et l'assassinat de Madeleine Hexham pour me concentrer sur la mort inexpiquée de Jem Adams ? Comment Tibbett s'intégrerait-il là-dedans ? Tibbett se serait-il risqué à boire avec Adams dans des tavernes de bas étage où sa présence, même sous un déguisement, aurait suscité la curiosité ? Sa silhouette imposante, sa démarche et sa crinière argentée auraient marqué les esprits. Non, cela ne paraissait guère plausible. Cependant un homme désespéré est ingénieux, et un homme qui a tout à perdre prend des risques... sans compter qu'il aurait pu recourir à une perruque.

CHAPITRE 18

Elizabeth Martin

Penchée à la fenêtre de ma chambre en ce lundi matin, je constatai que le ciel au-dessus de Dorset Square était d'un blanc sale et terne et l'air désagréable à respirer. Le soleil ne parvenait pas à percer la couverture de nuages qui emprisonnait toute la fumée et les odeurs accumulées, faute de pouvoir s'échapper plus haut dans l'atmosphère.

Bessie, entrant en trombe avec son broc d'eau, fit observer :

— Nous aurons un vrai brouillard ce soir, miss, vous pouvez y compter. Une vraie purée de pois, je vous le dis. Gardez votre fenêtre fermée, sans quoi il va entrer et vous étouffer.

En descendant prendre le petit déjeuner, je croisai Nugent, qui m'informa que Tante Parry ne descendrait pas avant le soir.

— C'est la basse pression, miss, qui donne la migraine à Madame. Dès que le baromètre tombe, il faut qu'elle garde le lit.

La pensée d'avoir une journée entière à moi aurait dû me réjouir, mais si le temps était trop maussade pour sortir, je serais cloîtrée toute la journée.

J'eus toutefois de la compagnie au petit déjeuner, celle de Frank. Depuis notre conversation de la veille au retour de l'église, nous ne nous étions pas trouvés seuls. Je craignais d'ailleurs ce tête-à-tête, qui ne pourrait manquer d'être gênant.

Mais Frank dévorait à belles dents un petit déjeuner substantiel à sa manière habituelle et il me salua comme si de rien n'était. Je me demandai si, après réflexion, il avait pu se rendre compte qu'il s'était trop précipité pour me faire sa demande et s'il n'était pas finalement soulagé par mon refus.

Moi aussi, j'étais soulagée de voir qu'il ne se morfondait pas. Mais, tout comme j'avais été dédaignée par le rôdeur à la gare le jour de mon arrivée, je me sentais un peu déconcertée. On ne s'attend pas à découvrir un soupirant éconduit engloutir une assiette de bacon et de rognons avec un tel appétit.

— Bessie me dit que nous allons avoir du brouillard avant ce soir, dis-je, déterminée à lui démontrer que, moi aussi, j'étais très à l'aise, même si ce n'était pas le cas.

— C'est certain, fit Frank en découpant énergiquement une épaisse tranche

de bacon frit. Vous n'en avez pas encore vu, mais les brouillards de Londres sont célèbres. Très mauvais pour la poitrine. Vous devriez rester à l'intérieur si vous ne voulez pas avoir la respiration sifflante et tousser comme un phoque.

Ce tableau peu ragoûtant, qui aurait dû suffire à décider quiconque de rester à l'intérieur, ne fit que me rendre plus impatiente de sortir. Une fois que Frank fut parti à son bureau au Foreign Office, j'eus du mal à rester en place. Si seulement j'avais eu un emploi qui me demandait plus d'efforts intellectuels au quotidien que de jouer aux cartes avec Tante Parry et de l'écouter bavarder ! Même ces modestes dérivatifs ne me seraient pas accordés ce jour-là. J'étais prisonnière, seule, et les heures s'étiraient devant moi, me remplissant de frustration et de découragement.

En remontant, je m'arrêtai pour frapper à la porte de Tante Parry. Nugent m'ouvrit.

— Je suis désolée que Mrs Parry soit souffrante ; pourrais-je faire quelque chose pour elle ?

Nugent regarda par-dessus son épaule. La pièce derrière elle était plongée dans l'obscurité, rideaux tirés. Une bouffée d'air vicié s'échappa de la chambre qui n'avait pas été aérée. J'entendis un léger gémissement.

— Ne vous inquiétez pas, miss, dit Nugent. Je vais m'occuper d'elle. Elle ne veut voir personne d'autre que moi quand elle est comme ça. Pourquoi n'essayez-vous pas de continuer votre couture ? C'est le genre de journée où on est mieux au coin du feu, pour sûr.

Je fis de mon mieux pour suivre son conseil. Je pris la robe en soie sauvage et l'emportai dans le salon du premier étage. Mais il faisait déjà trop sombre et je m'aperçus que je devrais allumer une lampe si je voulais coudre. Mon esprit économe se rebella. Finalement, je remontai à ma chambre et rangeai la robe.

Ma tentative suivante fut la lecture, mais la luminosité trop faible m'apporta la même difficulté. Simms vint me demander ce que je souhaitais pour mon déjeuner et je répondis qu'un bol de soupe m'irait très bien.

Il n'éleva pas d'objection et m'apporta un plateau au salon. Le feu de la salle à manger n'avait pas été allumé, me dit Simms, sachant qu'il était peu probable que Mrs Parry descende de toute la journée.

Une fois ma soupe terminée, je regagnai ma chambre et m'assis devant la coiffeuse rococo en me demandant ce que je pourrais bien faire. Écrire des lettres ? Mrs Neale serait contente d'avoir de mes nouvelles, mais comment lui expliquer ce qui se passait ici ? Elle qui s'inquiétait déjà de tous les dangers qui me guettaient à Londres et des habitudes étranges des habitants ! Si j'écrivais : « J'ai découvert que la demoiselle de compagnie qui m'a précédée avait été enlevée et assassinée », cela ne ferait que confirmer ses pires craintes. Quant à lui dire : « On m'a fait une demande en mariage très avantageuse que j'ai refusée », c'était également impossible. Je ne sais pas d'ailleurs ce qui aurait choqué le plus Mrs Neale. Donc pas de correspondance.

Ce refus, sans doute injustifiable aux yeux de Mrs Neale, était-il une erreur ? Certes, j'avais d'excellentes raisons, que j'avais données à Frank. Mrs Parry aurait fait une crise d'hystérie et elle aurait coupé les vivres à son neveu. Avec une femme provinciale sans le sou, Frank se fermait tous les espoirs de brillante carrière. Il y aurait eu entre nous des querelles mesquines, et finalement, l'amertume. Frank ne le voyait peut-être pas, mais moi si.

Était-ce toutefois les seules raisons ? J'aimais à le croire ; cependant, il y avait quelque chose de plus, quelque chose d'inavoué. Frank avait surtout pour défaut de n'être pas l'heureux élu. Je ne pouvais pas passer ma vie avec lui. Je poussai un petit soupir de frustration.

— À ce compte-là, Lizzie, tu vas finir par fréquenter la bibliothèque comme cette pauvre Madeleine, dis-je à haute voix.

Je passai le doigt sur la coiffeuse et dessinai le contour des guirlandes de fleurs en marqueterie. Comme ce meuble avait dû être joli ! Je m'imaginais une dame de l'époque géorgienne assise là tandis que sa bonne lui poudrait les cheveux.

J'entendis un petit dé clic. Il n'était dû ni au craquement du bois ni à un fragment de marqueterie en train de se détacher. Je répétais l'action que je venais d'effectuer avec mon doigt, mais rien n'y fit. Pourtant, j'avais bien dû faire quelque chose qui avait déclenché une sorte de mécanisme.

Je me mis à passer les mains de façon systématique sur le dessus de la coiffeuse, le long des côtés et sous le rebord. Là ! Un petit tiroir coulissait. Il était dissimulé ingénieusement dans les motifs de la décoration et grâce aux couches successives de vernis et à la patine du temps.

Le tiroir, guère profond, aurait pu servir à ma dame géorgienne pour dissimuler sa correspondance aux yeux indiscrets des domestiques, ou même à ceux de son mari. Il contenait un carnet plat, recouvert de soie. Je le saisis et l'ouvris vivement.

Il s'agissait d'un journal intime, mais d'une époque récente. Les dates commençaient en juin de l'année précédente. Il avait dû appartenir à Madeleine ! La plupart des journaux commencent en janvier et c'était un peu étrange qu'elle ait choisi juin, mais peut-être était-ce pour marquer le début de sa vie à Londres.

Je n'ai jamais tenu de journal intime, bien que cela soit une activité très convenable pour une jeune femme. Qu'aurais-je bien pu écrire dans le mien ? Je n'allais à aucune soirée ni à aucun bal. Le seul théâtre de notre ville était un music-hall douteux où, d'après Mary Newling, des femmes portant des bas couleur chair et des bustiers en satin chantaient des chansons polissonnes tandis que des hommes au nez rouge et en veste criarde lançaient des plaisanteries graveleuses. Même si j'avais été curieuse de voir cet endroit par moi-même, cela m'aurait été difficile. Je ne rencontrais personne d'intéressant, nul voyageur au long cours rentrant de destinations exotiques. Jamais de ma vie je n'avais eu d'amourette.

Alors à quoi m'occupais-je ? Avant la mort de mon pauvre père, dès que

j'en avais eu l'âge, je m'étais chargée des comptes du foyer et de la maison en général. Mary Newling, vieillissante, avait régné sur sa cuisine jusqu'à la fin. C'est moi qui m'inquiétais des factures du boucher et de l'épicier, qui cherchais un homme capable de monter sur le toit pour remettre en place les tuiles déplacées par une tempête. Je recousais et reprisais les vêtements, réparais les petits dommages faits aux meubles. Je recevais les patients qui venaient en visite quand mon père était sorti ou occupé. Je prenais leurs messages et leur apportais les réponses. Épuisée comme je l'étais en fin de journée, comment aurais-je eu l'envie de relater dans un journal mes banales activités ?

Entre la mort de mon père et mon arrivée à Dorset Square, tenir un journal avait été encore plus éloigné de mes préoccupations, étant surtout soucieuse de ne pas finir à l'hospice. Madeleine, en tout cas, avait tenu un journal et celui-ci se trouvait entre mes mains. Je pourrais y lire ses pensées secrètes, ses souhaits et ses rêves. J'apprendrais comment elle passait ses journées, qui elle rencontrait et à qui elle parlait.

Mon cœur se mit à battre d'excitation ; j'éprouvai toutefois une répugnance instinctive à l'idée de lire ses confidences les plus intimes. Cependant, il devait bien s'y trouver un indice au sujet de son meurtrier ? Je l'ouvris en grand.

L'écriture était fine et serrée mais régulière, chaque lettre soigneusement formée, comme sur un cahier d'écolière. Les premières pages étaient assez insipides. Mrs Parry souffrait de migraines et, n'ayant pas à s'occuper d'elle, Madeleine s'était remise à ses lectures favorites pour passer le temps. Il y avait ainsi un certain nombre de résumés des derniers livres qu'elle avait empruntés à la bibliothèque. Les récits étaient loin d'être insipides en eux-mêmes. Il ne s'agissait que de nobles dames tombant amoureuses de bandits de grand chemin qui se révélaient invariablement être d'authentiques gentlemen ; ou bien de filles pauvres mais d'une moralité irréprochable refusant les avances d'épouvantables libertins, jusqu'à ce qu'elles soient finalement sauvées par un galant admirateur de bonne moralité. À moins que l'épouvantable libertin ne se soit réformé entre-temps sous l'influence de la fille pauvre mais respectable et qu'il lui ait offert le mariage, une maison de ville, une maison de campagne et une voiture. Certes, la vie n'était pas terne dans l'imagination de Madeleine. Mais il m'apparut assez vite que la frontière entre imagination et réalité était floue dans l'esprit de la lectrice. Pauvre Madeleine, elle était restée une enfant dans d'autres domaines que celui de son écriture.

Car Madeleine croyait que ces choses-là se produisaient réellement. Elle languissait qu'une telle aventure lui arrive, avec son inévitable dénouement heureux. Pis encore, un héros apparaissait dans les pages à l'écriture serrée et (il faut le dire) quelque peu mal orthographiées.

Il n'était pas nommé, voilà le plus frustrant. Avec une coquetterie exaspérante, elle ne le désignait que par « Il ». En général, le pronom était

souligné.

Il était assis en face de moi au whist cet après-midi et Il ne m'a pas quittée des yeux.

Sans doute se demandait-il quelle erreur sa partenaire allait-elle bien pouvoir commettre ensuite.

Nous avons eu de la visite cet après-midi et la conversation était animée, dominée la plupart du temps par Mrs B. Je suis restée assise dans mon coin en silence mais Il me regardait tout le temps.

Je revenais de la bibliothèque ce matin quand, par le plus heureux des hasards, je L'ai rencontré.

Mrs B. ? Mrs Belling, très certainement. La rencontre par hasard ? Qui était doué pour feindre des rencontres de hasard ? Le « Lui » ne pouvait être que James, songeai-je avec horreur. C'était ce que j'avais craint secrètement. Madeleine avait mal interprété la gentillesse de James. Elle lui avait témoigné de l'intérêt à son tour, répondant à ce qu'elle croyait être des avances sérieuses. James avait-il cédé à la tentation d'accepter ce que cette jeune femme énamourée lui offrait si clairement, puis cédé à la panique ?

Je restai assise, le carnet à la main pendant quelques instants. Ross devait voir ce journal ; il fallait que je le lui porte sur-le-champ. Heureusement, Tante Parry était enfermée dans sa chambre et j'avais ordre de ne pas la déranger, ce qui me donnait une excellente excuse pour ne pas la prévenir de mes projets. Sinon, elle insisterait pour voir le journal et si elle en tirait les mêmes conclusions que moi, il n'était pas impossible qu'elle en prenne possession et que ni Ross ni moi n'ayons jamais plus l'occasion de le lire. Tante Parry chercherait avant tout à protéger sa chère amie Mrs Belling, ainsi qu'à empêcher la police de revenir à Dorset Square et chez ses proches amis. Elle se souciait fort peu que l'assassin de Madeleine soit remis à la justice, ou du moins pas au prix d'un scandale qui l'éclabousserait, elle.

J'épinglai en hâte un chapeau sur mes cheveux, pris une veste en laine légère en prévision du temps frais et, sans qu'aucun des domestiques me voie, je me glissai hors de la maison. Je portais une aumônière, mais le journal intime était dissimulé dans une poche de ma robe. Je m'étais souvenue de la mésaventure du vieux monsieur qui s'était fait voler son portefeuille dans Oxford Street et je ne pouvais pas prendre le risque que le journal me soit arraché par un voleur à la tire.

Je ne m'étais pas rendu compte, passionnée par ma découverte, que le temps s'était fortement détérioré. On aurait dit que le brouillard était descendu bien plus tôt que Bessie ne l'avait prévu. Déjà, la visibilité était réduite et je ne distinguais qu'à peine les maisons de l'autre côté de la place. Aucune bonne n'avait amené ses enfants jouer dans le petit square. Seuls sortaient ceux qui y étaient obligés. La vapeur tourbillonnante me glaçait les joues. L'air charriait une odeur de feu de charbon et de soufre. Je pressai le pas. De petites particules de poussière tombant du ciel commençaient à tacher mes vêtements. D'autres piétons intrépides et quelques rares véhicules tirés par des

chevaux émergeaient du voile jaune tels des spectres. Le clip-clop des sabots semblait curieusement étouffé.

La faible visibilité fut la cause d'une rencontre que j'aurais préféré éviter. Dans le brouillard, une forme noire approchait de moi, avançant avec assurance malgré tous les obstacles qui gênaient les piétons. Horrifiée, je reconnus la grande et imposante silhouette de Tibbett. Mon cœur se serra, mais il était trop tard. Il m'avait vue. Je m'arrêtai et attendis qu'il se trouve juste devant moi.

— Eh bien, Miss Martin, dit-il sur un ton désagréable, encore une rencontre imprévue. On dirait que vous vous promenez comme et quand bon vous semble. Puis-je vous demander ce qui vous a conduite à sortir par une journée si peu clémente ?

— Je suis à la recherche d'une mercerie, dis-je, me souvenant de ma précédente visite à Oxford Street. Il y en a une par ici, je crois.

J'étais à peu près sûre que le Dr Tibbett n'était pas assez familier des merceries pour me contredire.

En effet, il n'essaya pas, bien qu'il ne me crût pas. Il émit un reniflement désapprouvateur.

— Très imprudent, dit-il. Le brouillard se pose sur les poumons et donne lieu à de sérieuses congestions.

— Dans ce cas, je suis surprise de vous voir dehors ! dis-je hardiment. Un monsieur de votre âge devrait prendre garde dans des conditions comme celles-ci.

Il me jeta un regard de franche animosité.

— Je m'apprêtais à rendre visite à ma chère amie, Mrs Parry ; je suis surpris de voir que vous avez abandonné votre bienfaitrice un jour comme celui-là.

— Je ne l'ai pas abandonnée, répliquai-je. Elle souffre d'une forte migraine et elle garde la chambre. Vous serez donc déçu si vous vous rendez à Dorset Square. Quelle chance de vous avoir rencontré, ajoutai-je avec effronterie (mais j'étais si en colère contre lui que je ne pouvais résister), ainsi j'ai pu vous éviter un déplacement inutile !

— Au contraire, rétorqua-t-il, mon voyage est loin d'être inutile, Miss Martin, puisque je peux maintenant vous raccompagner chez vous.

— Je vous ai dit... commençai-je, indignée.

Il leva une main majestueuse et malgré moi je me tus.

— Pas d'objections, Miss Martin ! Il est hors de question que je vous laisse risquer votre santé dehors par une telle journée. Aucune visite à la mercerie ne peut être si urgente. Voulez-vous prendre mon bras ?

Il joignit le geste à la parole.

— Non, monsieur, je ne veux pas, dis-je fermement. Il est peut-être désagréable de marcher dehors, mais je suis tout à fait capable de me débrouiller seule. Vous avez été très clair quant à l'opinion que vous avez de moi. Je ne vous infligerai pas ma compagnie. Je vous souhaite le bonjour.

Sur ce, je traversai la rue, sûre qu'avec cette faible visibilité les voitures avanceraient à une allure d'escargot. Je crus l'entendre m'appeler, mais je courus le plus vite possible et m'engouffrai dans la première rue latérale que je trouvai, tournai encore, puis encore, espérant que ma direction générale était la même qu'au départ.

Malheureusement, après avoir avancé un peu sur mon nouveau chemin, je ne savais plus trop où je me trouvais. Le brouillard s'épaississant, je n'avais plus aucun repère. Il me semblait toutefois que j'avancais dans la bonne direction et je poursuivis. Bientôt, pourtant, mon assurance commença à s'émietter. J'étais obligée de reconnaître que mon sens de l'orientation m'avait désertée. Le brouillard se refermait sur moi, m'enveloppait aussi sûrement qu'un nouveau-né. Et comme un nouveau-né, je regardais le monde avec étonnement, incapable de différencier le nord du sud et l'est de l'ouest, et tout juste le haut du bas. Étais-je en train de monter une légère pente ? Descendais-je une ruelle ? J'avais cru me trouver dans une rue parallèle à Oxford Street ; peut-être étais-je en fait en train de m'en éloigner. Je n'entendais aucun bruit de circulation, le brouillard émoussait tous les sons. Je tendis la main droite et sentis la surface rugueuse d'un mur. Je tentai ensuite de rester en contact avec cet unique objet solide.

Soudain, je rentrai dans quelqu'un.

— Je suis désolée ! m'exclamai-je.

— Ne vous excusez pas, ma chère, fit une voix d'homme. Vous n'avez rien, j'espère ?

— Non, non rétorquai-je, mal à l'aise.

Il y avait quelque chose dans sa voix que je n'aimais pas. Au moins il ne s'agissait pas de Tibbett et je pouvais m'en estimer heureuse. Mais qui était-ce ?

Il s'était rapproché, et sa silhouette sombre me surplombait dans le brouillard tourbillonnant. Une nouvelle odeur envahit mes narines. Des effluves de pourriture douceâtre comme ceux qui s'élèvent de la terre mouillée des cimetières sous la pluie.

Il plaça sa bouche près de mon oreille. Je sentis son affreuse haleine contre ma peau. L'odeur était plus forte, mais était-ce son souffle ou bien ses vêtements qui étaient imprégnés de cette puanteur de cadavres ?

— Ce n'est pas un temps à se promener seule dehors, chuchota-t-il. Puis-je vous aider, ma chère ? Pourquoi ne pas venir avec moi ?

À ma grande horreur, une main émergea du brouillard et me prit le coude.

J'essayai de m'en débarrasser ; il m'agrippa encore plus fort.

— Non ! criai-je presque. Non merci, je suis presque chez moi !

Il se mit à rire doucement. Sans réfléchir, je fis volte-face et lançai ma main libre, doigts tendus, dans la direction où je pensais que se trouvait son visage. J'eus de la chance. L'un de mes doigts au moins lui entra dans l'œil.

Il jura et me relâcha. Je m'élançai en avant dans les nappes de brouillard, sans savoir ce qui se trouvait devant moi ou sous mes pieds, si je risquais de

trébucher sur un obstacle ou de tomber dans une cave. Mon seul but était de lui échapper.

Quand enfin je ralentis mon rythme intrépide et osai m'arrêter, le cœur battant douloureusement, je n'entendis rien. Il n'y avait aucun bruit de pas, aucun bruit de respiration excepté la mienne, haletante. Il n'avait pas réussi à me suivre... à moins que ? Mon sinistre interlocuteur se trouvait-il plus près que je ne l'imaginais ? Se tenait-il immobile dans le brouillard, comme moi, tendant l'oreille pour guetter le bruit de mes pas précipités ?

Et où donc me trouvais-je, alors ? Dans un monde insensé plein de dangers de tous les côtés. Sachant que jamais je ne retrouverais seule mon chemin, je priai pour que quelqu'un vienne me secourir. J'aurais presque accueilli le Dr Tibbett avec plaisir s'il avait reparu.

Il y eut soudain un bruit de roues et de sabots. Un véhicule approchait au pas. La forme noire d'une voiture fermée surgit, sur une trajectoire qui devait l'amener tout droit sur moi. Je me collai contre un mur, peu désireuse de me faire écraser. La voiture passa si près que je fus terrifiée. Quelqu'un poussa un cri qui fit s'arrêter le cocher. La porte s'ouvrit et une silhouette se pencha à l'extérieur.

— Miss Martin ? Est-ce vous ?

Je ne reconnus pas la voix sur-le-champ et ne pouvais distinguer l'homme, mais il connaissait mon nom. Ce n'était pas un rôdeur inconnu. Je m'approchai avec prudence.

— Je pensais bien que c'était vous, dit-il. Que faites-vous dehors par ce temps abominable ?

— Oh, Mr Fletcher, fis-je avec soulagement.

En effet, j'avais eu peur que ce ne soit James, sachant que Mrs Belling possédait une voiture.

— Que faites-vous donc dehors par ce temps ? répéta-t-il. Puis-je vous emmener quelque part ? Vous allez vous perdre.

— Oh oui, s'il vous plaît ! m'exclamai-je. Je ne m'étais pas rendu compte que le brouillard allait s'épaissir si vite.

— Oh, quand le brouillard tombe, c'est toujours à une vitesse rapide et il est facile de s'y laisser prendre. Allons, je vais baisser le marchepied. Permettez-moi de vous aider. Où dois-je demander à Mullins de vous emmener ?

— Oh, n'importe où dans les environs de Scotland Yard, si cela ne vous dérange pas.

— Scotland Yard, hein ?

Fletcher alla donner des instructions à son cocher tandis que je montais avec soulagement à l'intérieur.

CHAPITRE 19

Ben Ross

Tout au long du trajet vers Scotland Yard, je ne pus m'empêcher d'être à l'affût d'un bruit de bottes sur les pavés. Mes yeux essayaient en vain de percer le brouillard. J'avais cette idée irrationnelle que Scully rôdait par là, me suivait, comme un chien errant s'attache parfois aux pas d'un passant. Mais pourquoi aurait-il fait cela ? Le brouillard est une chose curieuse ; il joue des tours à notre esprit. Je décidai de ne pas me laisser hanter par Scully.

Lorsque j'eus atteint ma destination, je trouvai les lieux inhabituellement calmes et tous les manchons à gaz joyeusement allumés. Morris était sorti pour organiser la tournée des tavernes du bord de la Tamise, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui aurait vu Adams le vendredi soir avec un compagnon. Je lui souhaitais bonne chance. J'espérais qu'il regarderait bien où il mettait les pieds et ne tomberait pas dans la Tamise comme Adams. Seul Biddle se trouvait dans l'antichambre, penché sur son bureau, en train de recopier laborieusement un rapport. Le bout de sa langue qui dépassait de ses lèvres et sa respiration laborieuse témoignaient de sa concentration.

Tandis que j'ôtai mon chapeau et que je le tapais vigoureusement pour le débarrasser de l'humidité qui imprégnait le tissu, je lui demandai, plus par habitude que par réel intérêt, comment il se portait.

— Beaucoup mieux, monsieur ! lança-t-il avec enthousiasme.

Il profita de l'occasion pour poser sa plume et se leva.

— Regardez ! demanda-t-il.

Il se mit à marcher en long et en large pour me démontrer que l'état de sa cheville s'améliorait.

— Excellent, Biddle, dis-je en m'appêtant à ouvrir la porte de mon bureau.

— Est-ce que je pourrais reprendre le service normal, monsieur ?

Il s'était planté devant la porte et son visage rond et poupin s'était fait suppliant.

— Je veux bien faire n'importe quoi, Mr Ross, du moment que c'est à l'extérieur. Le sergent Morris a dit que vous manquiez d'hommes pour mener des interrogatoires à Limehouse. Je veux bien y aller, monsieur.

N'importe quoi pourvu que cela l'éloigne de ce bureau et de la tâche

fastidieuse qu'il avait à effectuer. Je compatissais. De toute façon, je n'avais pas de temps à perdre en discussion.

— Oh, eh bien, d'accord. Touchez-en un mot au sergent Morris quand il reviendra.

Il me regarda, rayonnant de gratitude. Quel inspecteur n'aurait pas souhaité que tous ses constables soient aussi enthousiastes !

Je regagnai mon bureau pour passer en revue tout ce que je savais sur l'affaire. Plus je réfléchissais, plus j'étais convaincu que, pour attraper le meurtrier, il fallait partir de la mort d'Adams. Tous les tueurs commettent une erreur tôt ou tard. Le meurtre d'Adams pourrait bien être l'erreur de celui que nous recherchions.

Mais si Adams était la clé, cela nous ramenait au chantier de démolition d'Agar Town. Supposons que Madeleine y ait été séquestrée pendant les derniers jours de sa vie. Supposons qu'elle se soit trouvée dans l'une de ces maisons, celle dans laquelle son corps avait été retrouvé. Où, dans cette maison ? Dans la cave, très certainement. Il y avait des taches de moisissure sur sa robe, comme on en trouve sur les murs humides d'une pièce souterraine. Dans une cave, on n'aurait pas entendu ses cris.

Une cave !

Je me levai d'un bond et me précipitai dans l'antichambre. Biddle, inquiet, lâcha sa plume et me regarda bouche bée.

— Constable, m'exclamai-je, parlez-moi en détail de cet accident que vous avez eu !

— Ce n'était pas vraiment ma faute, monsieur, commença-t-il.

— Je ne dis pas que c'était votre faute ! Dites-moi seulement ce qui s'est passé, mon garçon !

— Au vrai, monsieur... (Biddle avala sa salive et fronça les sourcils.) C'est-à-dire que je n'ai pas pris de notes, contrairement à vos consignes.

— Eh bien, que cela vous serve de leçon, dis-je sévèrement. Si vous voulez devenir un enquêteur, vous devez apprendre à noter tout ce que vous voyez et tout ce qui vous arrive, à vous ou aux autres. Aucun détail n'est insignifiant.

— Oui, monsieur, bien...

Biddle commença un long récit laborieux, mais je maîtrisai mon impatience. Peu importait le temps qu'il mettait, tant qu'il n'omettait rien.

— Nous étions revenus dans ces maisons. Vous savez, celles où le corps a été retrouvé. Mais elles avaient déjà été aplaties comme des crêpes et les terrassiers emportaient les gravats dans de grands chariots. Une fois tout cela dégagé, les caves se retrouvaient à ciel ouvert. J'étais particulièrement curieux de regarder dans celle de la maison où elle avait été retrouvée. Nous avons fouillé partout de la cave au grenier, bien sûr, avec nos lampes. Mais, à la lumière du jour, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'une simple grotte humide sous la maison, et non d'une vraie cave en pierre.

Biddle semblait désapprouver les méthodes bâclées des constructeurs d'Agar Town.

— Les murs étaient en briques brutes et il y avait des trous dans le mortier. Sans être du métier, je suis sûr que j'aurais été capable de faire mieux. Mais du coup, ils offraient de nombreuses prises pour les mains et les pieds. Donc j'ai voulu en profiter pour descendre voir en bas. Je suis bon grimpeur. J'ai toujours aimé monter aux arbres. Un jour, ma mère m'avait enfermé dans ma chambre, tout en haut de la maison, parce que j'avais fait une bêtise. J'ai réussi à me hisser de la fenêtre jusqu'à la branche d'un gros arbre et je suis descendu comme ça. Bref, je me suis dit que je pourrais descendre dans cette cave sans problème, donc j'ai enlevé mes bottes.

Je m'étais promis de ne pas interrompre Biddle, pourtant je ne pus m'empêcher de m'exclamer :

— Enlevé vos bottes ?

— Oui, monsieur. Les crevasses étaient assez larges pour des pieds nus, mais pas pour d'épaisses bottes d'uniforme. Bref, j'avais juste commencé à descendre quand quelqu'un est arrivé au-dessus de moi en criant : « Non mais, où vous croyez-vous ? » J'ai levé les yeux et j'ai vu un homme au-dessus de moi, rouge de colère, mais aussi très effrayé. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que je n'allais pas tomber, mais il s'est mis à vociférer de plus belle en me disant de remonter. « Venez », a-t-il dit en me tendant la main. Je lui ai crié de ne pas me toucher, sinon je risquais de tomber. Mais c'était trop tard, il avait délogé ma main de la prise et je n'ai rien pu faire. Je suis tombé en arrière. Comme je ne portais pas mes bottes, je me suis abîmé la cheville. Je suppose que j'ai tout de même eu de la chance. Mais honnêtement, je ne serais pas tombé s'il ne s'en était pas mêlé !

Les yeux ronds de Biddle me fixaient avec gravité.

Je le croyais.

— Qui était-ce ? demandai-je. Qui vous a fait tomber ? Est-ce que vous le connaissiez ? Était-ce Adams ?

— Oh non, monsieur, fit Biddle. C'était le gentleman, Mr Fletcher. Il a pris la poudre d'escampette, comme s'il ne voulait pas qu'on le blâme, ce que je trouve assez lâche. Ensuite, soit il a envoyé le constable Jenkins et le contremaître à mon secours, soit ils ont entendu eux-mêmes mes appels, mais en tout cas ils sont venus et ils m'ont sorti du trou. Je n'ai pas raconté au sergent Morris que c'était la faute du gentleman parce que je savais qu'il y avait déjà des tensions entre Mr Fletcher et nous. Je ne voulais pas aggraver les choses.

Elizabeth Martin

— Eh bien, dit Fletcher quand il m'eut rejointe et que nous fûmes repartis, puis-je avoir l'audace de vous demander, Miss Martin, ce qui vous amène à Scotland Yard par une journée où j'aurais cru que vous préféreriez rester à la maison ?

Je fus contrariée. Même si cette rencontre m'avait sauvée, la présence de Fletcher m'était pénible. Je n'étais pas bien disposée envers lui. Toutefois, il

avait eu la gentillesse de m'aider et j'étais obligée de me montrer polie.

— Je voulais consulter l'inspecteur Ross et j'ai saisi cette occasion parce que Mrs Parry était indisposée et qu'elle n'avait pas besoin de moi.

— C'est au sujet de l'enquête sur la mort de l'infortunée Miss Hexham, je suppose ?

Fletcher se pencha en avant avidement.

— Avez-vous des nouvelles ? Je suis très curieux de savoir comment les choses avancent, ainsi que vous le savez.

— Je ne peux pas dire que j'ai des nouvelles, déclarai-je, mal à l'aise.

Il se rassit contre le siège avec un soupir.

— Vous ne pouvez pas imaginer ce que cette terrible affaire m'a fait subir, dit-il. Mes supérieurs me harcèlent littéralement. Si je pensais que Ross faisait des progrès et que l'affaire serait bouclée bientôt, au moins je pourrais le leur dire. Mais dès que mes directeurs me posent la question, je leur réponds toujours que c'est entre les mains de la police. Alors ils me demandent de découvrir où elle en est, mais les policiers ne veulent rien me dire !

Son ton devenait agressif.

— Ils ne me reconnaissent aucun droit de poser des questions ! Donc je suis accablé de tous les côtés. C'est plus que je ne peux en supporter.

Je me sentis un peu honteuse de ma mauvaise humeur envers lui. Le pauvre homme ne faisait que son travail, après tout.

— Je suis désolée, dis-je, même si cela ne l'avancait guère. Au moins, vous n'aurez pas de badauds sur le site par une journée comme celle-ci.

Il faisait trop sombre dans la voiture pour distinguer ses traits, mais je perçus son mécontentement.

— On ne peut guère avancer par un jour comme aujourd'hui. Vous dites que vous êtes en route pour voir l'inspecteur ? J'espère que vous le prierez, de la part de Mrs Parry, de redoubler d'efforts.

— Je ne peux pas faire cela ! rétorquai-je. De toute façon, Mrs Parry ne me l'a pas demandé, en tout cas pas directement.

Il soupira si profondément que j'ajoutai impétueusement :

— Mais sans vouloir vous donner de faux espoirs, je m'apprête à remettre à l'inspecteur Ross un élément qui pourra peut-être fournir quelques indices.

— Oh ?

Il se pencha en avant, plus intéressé encore.

— Puis-je savoir de quoi il s'agit ?

Je maudis ma langue imprudente qui prononçait trop souvent de sa propre initiative des paroles que mon cerveau aurait choisi de taire... si seulement il avait été consulté. J'avais hâte d'arriver à Scotland Yard pour échapper à cette conversation, mais le trajet semblait interminable. Le brouillard, qui avait ralenti notre progression, avait aussi une curieuse façon de suspendre le temps. Je ne savais plus depuis quand je me trouvais dans cette voiture. De plus, ce cocon nous isolait et nous plaçait, Fletcher et moi, dans l'étrange intimité de deux voyageurs à travers un monde vapoureux.

— Eh bien, dis-je, j'ai trouvé un journal intime qui a sans doute appartenu à Miss Hexham.

Il garda le silence un moment, puis demanda :

— L'avez-vous lu ?

— Non, j'y ai seulement jeté un coup d'œil pour voir de quoi il s'agissait.

Je n'avais aucune intention de lui révéler mes soupçons concernant James Belling.

— Et Mrs Parry, a-t-elle vu ce journal, elle aussi ?

Je lui dis que non.

— Hum, fit-il, songeur. Eh bien, espérons qu'il se révélera utile.

La voiture s'arrêta enfin dans un dernier cahot et le cocher descendit pour abaisser le marchepied. Fletcher descendit à ma suite et nous nous trouvâmes dans l'atmosphère opaque, jaunâtre et puante de la rue.

— Allez, Mullins, filez ! lança Fletcher, et, à ma grande surprise, la voiture partit au trot.

— Pourquoi l'avez-vous renvoyé ? demandai-je.

— Parce que je pense que je vais venir voir l'inspecteur avec vous. Allons, attention où vous mettez les pieds, dit-il en me prenant fermement le bras.

Mes sens me revenaient et la brume, bien que présente autour de moi, se dissipait dans mon esprit. Il n'y avait aucune lumière dans le grand bâtiment face à nous. Un bâtiment rempli de gens en train de travailler et de rédiger des rapports, recevant constamment des visiteurs n'aurait jamais été laissé dans l'obscurité alors que la lumière naturelle faisait défaut, sans compter l'absence totale de mouvement et de bruits de voix.

— Nous ne sommes pas à Scotland Yard, dis-je, la gorge serrée.

Mon cœur s'était mis à battre violemment. Je comprenais que j'étais en grand danger. J'avais commis plusieurs erreurs graves. La pire avait été de tirer des conclusions trop rapides sur l'identité du « Il », l'admirateur secret de Madeleine. J'avais trop vite oublié que Fletcher avait lui aussi ses habitudes à Dorset Square.

Ses soupçons avaient dû être éveillés dès l'instant où je lui avais parlé de ma visite à Scotland Yard. C'est pourquoi il avait donné une autre destination à son cocher. Désormais, il connaissait l'existence du journal intime.

— Voyez-vous, dit-il d'une voix calme et monocorde, qui semblait curieusement en harmonie avec l'atmosphère environnante, je pense que vous devriez me donner ce journal.

Mon cerveau bouillonnait tandis que j'essayais de trouver un stratagème pour le distraire et m'enfuir. Il serait plus difficile à semer que l'homme qui sentait le cimetière. C'était sa propre vie qui était dans la balance. Cela ne servirait à rien de lui dire que je n'avais pas le journal avec moi, il ne me croirait pas. Je n'avais qu'un seul espoir. Il voulait m'empêcher de voir Ross, mais il voulait le journal encore plus.

Mon père, dans sa jeunesse, avait été excellent joueur de cricket. Quand j'étais petite, s'il n'avait pas de malades à voir, il m'emmenait parfois dans la

cour par un après-midi ensoleillé et, m'ayant équipée de la batte miniature qu'il utilisait étant enfant, il me lançait doucement quelques balles. Parfois, il m'autorisait à lancer et il m'avait appris à le faire correctement. Mary Newling venait parfois à la porte de la cuisine et s'écriait, désespérée : « Docteur ! Ce n'est pas une activité pour une jeune demoiselle ! »

Là, la jeune demoiselle allait pouvoir faire bon usage de cette activité. Heureusement, Fletcher me tenait par le bras gauche. Je m'écartai de lui autant que je le pouvais et, de mon bras droit, je lançai mon sac à main le plus loin possible à travers le brouillard. J'entendis la couture de ma robe se déchirer sous l'effort, mais mon père aurait été fier de ce lancer. La petite aumônière s'envola et se perdit dans la brume. Je ne l'entendis même pas tomber sur le sol.

— Eh bien, dis-je, haletante à Fletcher, si vous voulez le journal, il va falloir aller le chercher.

Il jura et hésita un instant. Je comprenais son dilemme. À cause de la mauvaise visibilité, il ne pouvait guère espérer trouver le sac rapidement. S'il attendait une amélioration du temps, il prenait le risque qu'un autre le retrouve avant lui. Un sac à main perdu retrouve vite un propriétaire à Londres.

Mon plan avait échoué. Loin de me lâcher, il me serra le bras encore plus fort.

— Voilà qui était idiot, Miss Martin. Je vais être obligé d'aller le chercher, bien sûr. Mais je ne peux pas vous permettre de vagabonder par ce temps jusqu'à ce que quelqu'un vous retrouve et vous conduise chez votre cher ami Ross. Venez.

Il me tira en avant et je montai quelques marches à sa suite en trébuchant. Il sortit des clés de sa poche, et tout en maintenant sa poigne de fer sur mon bras, il ouvrit la porte.

Je lançai un appel au secours, mais il m'interrompit avec brusquerie :

— Il n'y a personne pour vous entendre. Tout le monde reste chez soi bien calfeutré en attendant que le temps se lève.

La porte était ouverte maintenant ; je supposai que nous étions chez lui ; il me poussa en avant et claqua le battant derrière nous.

— Allez ! ordonna-t-il en me bousculant dans le couloir sombre.

J'avancai tant bien que mal, entrant en collision avec des meubles, jusqu'à ce que nous arrivions à une autre porte. Fletcher la referma derrière nous et j'entendis tourner la clé dans la serrure.

— Un moment, fit-il.

J'attendis tandis qu'il s'éloignait dans la pénombre. Il y eut un grattement d'allumette et une lumière douce brilla, illuminant la pièce. Il avait allumé une lampe à huile. Nous nous trouvions dans une salle à manger, qui ne devait pas servir souvent. Une odeur de poussière flottait dans l'air et la pièce avait un air abandonné. Une table et des chaises ainsi qu'un petit buffet constituaient le seul mobilier. Je ne remarquai ni tableau, ni ornement, ni vaisselle.

Fletcher se tourna vers moi et je vis qu'il avait perdu son chapeau entre la voiture et la maison. Ses cheveux lui tombaient en désordre sur le front. Son visage était blême et les verres de ses lunettes ne dissimulaient pas la folie de son regard. Leur reflet le rendait même encore plus effrayant. Je me rendis compte que je ne pourrais jamais lui faire entendre raison.

— Vous avez tué cette pauvre Madeleine ! l'accusai-je.

Il ne servait plus à rien de tourner autour du pot. J'avais peur, mais je me disais que ce serait une erreur de le lui montrer. Lui aussi avait peur. J'avais déjà vu un rat acculé dans la cuisine de Mary Newling il y a longtemps. Sa terreur le rendait encore plus dangereux. Mary l'avait assommé avec une poêle en fer. Malheureusement, il n'y avait pas un seul objet dans cette pièce qui aurait pu me servir d'arme.

Fletcher, face à mon air de défi, sembla troublé et un peu hésitant.

— Elle l'a bien cherché, lança-t-il enfin, sur un ton maussade.

— Elle portait votre enfant. En la tuant, vous avez aussi tué votre propre enfant ! Et vous la blâmez, elle, la victime ? Vous n'êtes pas seulement un vulgaire assassin, vous êtes aussi un lâche. Comment aurait-elle pu le chercher ?

— Je lui ai proposé de lui donner de l'argent pour qu'elle parte accoucher loin d'ici. L'enfant aurait pu être placé dans un orphelinat et elle serait retournée travailler sans que personne se rende compte de rien. Pas à Dorset Square, bien sûr, mais j'aurais pu l'aider à trouver une autre situation.

Il avait toujours un ton maussade, comme s'il se rendait compte des failles de son raisonnement.

— Comment aurait-elle pu reprendre le travail ? Une absence de plusieurs mois aurait suscité des soupçons. Et que faites-vous de ses sentiments ? Elle était amoureuse de vous !

— C'était une stupide petite nullité qui avait l'esprit plein de sornettes piochées dans les livres qu'elle lisait, rétorqua-t-il.

— Mais vous n'avez pas hésité à profiter d'elle !

— Elle était consentante, dit-il froidement.

— Elle croyait que vous alliez l'épouser !

— Pff !

Il se détourna comme pour échapper au mépris de mon regard. Puis il adopta un ton geignard, comme s'il me suppliait d'accepter ses excuses, qu'il s'était sans doute forgées pour justifier ses actions innommables.

— Comment aurais-je pu l'épouser ? J'ai de l'ambition. Quel genre d'épouse aurait-elle fait ? De plus, je suis déjà fiancé avec une jeune femme qui me convient parfaitement et je ne laisserai personne contrecarrer mes plans.

— Peut-être auriez-vous dû y songer avant de commencer cette liaison sordide avec Madeleine.

Il réfléchit un moment, puis il dit simplement :

— Cela s'est fait si facilement.

J'avais un jour décrit le meurtrier de Madeleine à Ross comme un monstre. Celui-ci avait répondu que, bien qu'il en ait croisé quelques-uns dans sa carrière, il avait rencontré plus d'hommes effrayés conduits au meurtre par la peur. Je comprenais alors que Fletcher était l'un d'eux, ce qui ne rendait pas ses actions moins horribles, ni la menace qu'il représentait pour moi moins réelle.

— Le mariage... dit-il, songeur, comme pour lui-même. Pour elle, il n'y avait que le mariage qui comptait. Même après que je lui ai déclaré que je ne l'épouserai pas, elle s'y accrochait. Même à la toute fin...

Sa voix s'éteignit.

— Elle n'avait rien d'autre, lui rappelai-je. Ni famille ni amis ; elle n'avait pas d'argent et aucune perspective d'avenir. Sa vie n'était que désespoir, même si elle faisait face avec courage. Et soudain, vous lui avez ouvert une fenêtre sur le monde de ses rêves dans lequel elle était heureuse. Vous ne pensiez tout de même pas qu'elle allait la refermer ? Comment aurait-elle pu accepter de revenir en arrière ?

Il secoua violemment la tête comme s'il voulait se débarrasser de mes paroles. Quand il revint vers moi, son expression était plus calme mais pas moins terrifiante ; la détermination que j'y lus me glaça le sang. Madeleine avait vu sa mort dans les yeux de Fletcher. À ce moment-là, rendue à moitié folle par les mauvais traitements, elle avait dû se retrancher dans le monde de son imagination, où elle était mariée et heureuse et elle avait refusé de se rendre à l'évidence. Mais je n'étais pas Madeleine.

— Vous ne pourrez pas vous débarrasser de mon cadavre à Agar Town ! lui dis-je sur un ton qui se voulait assuré.

— Je le sais bien ! (Sa voix se brisa sur le dernier mot.) Je le laisserai ici.

— Dans cette maison ?

Bien que je sois préparée à presque tout, je fus prise au dépourvu.

— Je ne peux pas vous déplacer, morte ou vivante.

Il s'interrompt, fronça les sourcils et sembla réfléchir à son problème.

— Je vais vous enterrer ici, dit-il enfin, comme s'il venait de résoudre un casse-tête. Ce sera une tâche difficile, mais pas impossible. D'abord, il faut que je retrouve le journal que vous avez jeté dans la rue. Venez !

Il s'avança et me tira vers la porte qu'il déverrouilla d'une main, me tenant toujours de l'autre. Nous parcourûmes de nouveau le couloir en trébuchant. Sous l'escalier se trouvait une porte étroite en bois. Fletcher l'ouvrit et me poussa en avant.

Je vis un autre escalier, en bois et me rendis compte qu'il menait à la cave. Je ne pourrais pas m'échapper de ce tombeau. Mon corps serait dissimulé dans un trou creusé dans le sol ou emmuré dans une cloison de brique. C'était un homme qui passait sa vie sur les chantiers. Il pouvait se procurer les matériaux sans difficulté et possédait sans doute des connaissances rudimentaires en maçonnerie, à force de regarder les ouvriers.

Tout cela tourbillonnait dans ma tête tandis que je me débattais. Je fus

soudain projetée en avant dans l'obscurité et je tendis les bras pour me protéger.

CHAPITRE 20

Ben Ross

J'entrai en trombe dans le bureau de Dunn qui se leva d'un bond.

— Seigneur, que se passe-t-il ?

— Fletcher, monsieur ! lui dis-je. Il me faut un mandat d'arrêt contre Fletcher !

— Fletcher ? Qu'a-t-il encore fait ?

Dunn me regarda d'un air sévère.

— Inspecteur, cet homme m'a autant embêté que vous, mais je ne pense pas qu'il en ait fait assez pour que nous puissions l'arrêter.

— Il a tué Madeleine Hexham, répliquai-je. J'en suis sûr. Et Adams aussi... oui, oui, il a tué Adams.

Dunn ouvrit la bouche, la referma, s'assit sur sa chaise, posa ses grosses mains de paysan à plat sur son bureau et me dit enfin :

— Expliquez-vous.

Je m'assis face à lui, sur l'extrême bord de ma chaise et me penchai en avant pour débiter mon raisonnement à toute allure.

— Depuis le début, il nous met des bâtons dans les roues et il essaie de nous persuader de quitter le chantier. C'est aussi lui qui a fait déplacer le corps avant que je sois arrivé sur les lieux. Et tout cela officiellement au nom de la compagnie, en réalité dans son propre intérêt. Il y a tant de choses qui auraient dû éveiller mes soupçons que j'en suis embarrassé aujourd'hui. Bien sûr, je savais que cela devait être quelqu'un qui connaissait le chantier ; mais Fletcher, par sa visibilité même, si je puis dire, par sa présence constante et les esclandres qu'il faisait, m'a je ne sais comment empêché de le considérer comme un meurtrier, qui aurait dû rechercher l'anonymat et la discrétion. Je suppose que c'est quand Lizzie, je veux dire Miss Martin...

Les sourcils de Dunn tressaillirent, mais il ne dit rien.

— Quand elle m'a dit que Fletcher et Mrs Parry se connaissaient et qu'il était un habitué de la maison, que j'ai commencé à le voir sous un autre jour, si vous voulez. J'ai trouvé étrange qu'il n'ait jamais même mentionné ses liens avec Dorset Square. Il y avait une forte possibilité qu'il ait vu Madeleine lors de ses précédentes visites. Il a parié que nous n'en aurions pas

connaissance. Il devait supposer que Mrs Parry ne parlerait guère de ses intérêts dans les travaux d'Agar Town. Personne n'aime être connu comme propriétaire de taudis et, une fois que le corps de Madeleine a été trouvé là-bas, elle aimait encore moins l'idée que les gens l'associent à cet endroit. Il était donc à peu près certain qu'elle ne mentionnerait pas son nom. Mais il ne pouvait pas être sûr de Miss Martin et cela a dû lui faire un choc le jour où elle l'a surpris en train de déjeuner avec Mrs Parry.

« Je pense qu'au début il a caché Madeleine dans un autre endroit qu'Agar Town, une maison privée sans doute, peut-être la sienne. C'est un homme qui a des moyens, avec le projet de faire un bon mariage, donc il est probable qu'il ait songé à acquérir sa propre maison. Au bout d'un certain temps, c'est devenu trop dangereux et il l'a emmenée à Agar Town. Je pense qu'il a décidé à ce moment-là de la tuer. Mais il ne pouvait pas le faire seul et il a demandé de l'aide à Adams, le contremaître.

« Fletcher connaissait sans doute Adams depuis longtemps et il le savait sans scrupule, pourvu qu'on y mette le prix. Du point de vue d'Adams, aider Fletcher le mettait en bonne posture. Quoi qu'il fasse à l'avenir, Fletcher le protégerait. Ils seraient liés l'un à l'autre. Donc Madeleine a été déplacée, peut-être droguée, jusqu'à Agar Town. Cela expliquerait pourquoi elle n'a avalé aucune nourriture au cours des derniers jours de sa vie. Je sais que je ne peux pas encore le prouver, Mr Dunn, pourtant je suis sûr que j'ai à peu près raison.

— À peu près n'est pas suffisant, gronda Dunn.

— J'ai parlé avec le constable Biddle, monsieur.

Je lui répétais ce que Biddle m'avait raconté.

— Fletcher a vu Biddle descendre dans cette cave où je pense qu'il avait caché Madeleine avant sa mort. Il a dû craindre que la lumière du jour ne nous révèle un indice négligé auparavant. Quelque chose qu'il aurait pu laisser tomber, par exemple. Or il ne pouvait pas prendre ce risque. Il a essayé de convaincre Biddle d'abandonner sa descente. Mais celui-ci était si décidé à explorer la cave que Fletcher a été pris de panique ; il a réagi instinctivement et il a fait tomber Biddle. C'était idiot, mais il s'est sans doute dit que si Biddle était blessé et forcé de se retirer des lieux, le blâme retomberait sur le constable et que lui s'en sortirait.

— La panique, fit Dunn, songeur. Cela aurait été idiot de sa part, mais s'il s'est affolé, c'est possible.

— Oui, monsieur, et c'est son comportement à Limehouse qui aurait dû m'alerter. Je pense qu'Adams est devenu gourmand, il a dû suggérer d'une certaine manière que Fletcher lui était redevable et devrait montrer sa gratitude de façon tangible. À moins que Fletcher n'ait tout simplement décidé de lui-même qu'il ne pouvait plus faire confiance à Adams et que celui-ci devait mourir. Il lui a donné rendez-vous à Limehouse le vendredi soir. Fletcher y est allé sous un déguisement. Ils ont bu, Fletcher modérément, mais en s'assurant que son compagnon s'enivrait. Il a même pu glisser

quelque drogue dans son ale. Si seulement Carmichael avait pratiqué l'autopsie !

« Bref, Adams a été poussé, ou bousculé ou je ne sais quoi, de sorte qu'il est tombé dans le fleuve. Soit il n'a pas réussi à s'en sortir à cause de son ébriété, soit Fletcher l'a repoussé ou maintenu sous l'eau à l'aide d'un bâton. Puis il est rentré chez lui, à la faveur de la brume qui couvrait le bord de l'eau la nuit, et l'inclination naturelle des habitants à fermer l'œil sur tout ce qui pourrait amener la police dans leur quartier.

« Il a cru qu'il s'était débarrassé du problème. Mais quand il s'est rendu sur le chantier le lendemain matin, il m'a découvert sur place à la recherche d'Adams. Quand je lui ai dit que je comptais me rendre chez le contremaître pour découvrir les raisons de sa disparition, il s'est trouvé face à un dilemme. Il ne voulait pas retourner si tôt à Limehouse, mais s'il ne venait pas avec moi, il ne saurait pas ce que j'avais découvert. Il est venu. Son comportement, rétrospectivement, semble étrange. Il semblait très inquiet pour sa sécurité et, pourtant, il m'a guidé dans la rue et s'est arrêté exactement devant la porte de cette pension d'une manière qui aurait dû me suggérer qu'il y était déjà venu. Il s'est couvert le visage d'un mouchoir dès que la logeuse a ouvert la porte et il l'a gardé tout le temps que nous sommes restés à l'intérieur, prétendument contre les mauvaises odeurs, en fait parce qu'il craignait d'être reconnu malgré son déguisement de la veille. Le plus étrange a été son attitude avec le mendiant.

— Quel mendiant ?

— Un infirme, qui se disait ancien soldat. Il nous attendait près de la voiture et il a intercepté Fletcher en lui demandant l'aumône. Fletcher avait déjà donné deux shillings à la logeuse sur ma demande et il a continué à se plaindre à ce sujet pendant le trajet du retour. Cependant, il a donné de l'argent au mendiant. Pourquoi une telle générosité ? Je me suis ensuite souvenu des paroles du mendiant. « Vous êtes un vrai gentleman, vous, pas vrai, monsieur ? Vous n'êtes pas un coque. J'essaie seulement de survivre. Vous me comprenez, monsieur, hein ? »

— Ah, fit doucement Dunn, vous croyez que le mendiant a reconnu Fletcher, ou bien que celui-ci, ayant mauvaise conscience, a cru être reconnu ?

— Oui, monsieur, je crois bien.

Dunn s'appuya contre son dossier et joignit les mains. J'attendis avec impatience. Enfin, le superintendant reprit la parole.

— Nous ne pouvons pas l'arrêter sur de simples conjectures. Vous pouvez avoir raison. Cependant, c'est le genre de gars qui aura un bon avocat et si nous n'obtenons pas de condamnation, non seulement nous aurons des ennuis, mais nous serons ridiculisés.

Il passa la main dans le toit de chaume qui lui servait de chevelure.

— Pensez à ces messieurs de la presse, dit-il d'un air sombre.

— Mais, monsieur...

— Allons, allons... fit Dunn doucement, mais avec autorité. Vous êtes un

jeune homme très prometteur, Ross, et je ne voudrais pas que vous gâchiez une carrière qui s'annonce excellente par une erreur retentissante. Vous avez atteint votre grade actuel à un très jeune âge et j'aimerais vous voir aller plus loin. Alors, écoutez-moi. J'ai plus d'un tour dans mon sac. D'après ce que vous m'avez dit de l'incident avec Biddle, Mr Fletcher est du genre à s'affoler quand quelque chose d'inattendu survient. Allez trouver Fletcher et demandez-lui poliment de venir avec vous au Yard afin que nous puissions discuter de l'affaire. Il aura peut-être des soupçons, mais il ne pourra pas refuser. Après tout, il est déjà venu ici de son plein gré presque tous les jours pour nous compliquer la vie. Il serait très étrange qu'il refuse maintenant. Une fois qu'il sera ici, nous commencerons par parler d'Adams, en lui posant des questions sur les habitudes du contremaître et surtout sur leur relation. Depuis combien de temps Fletcher le connaissait-il ? L'avait-il déjà vu en dehors de son travail ? Une fois que nous l'aurons bien inquiété, nous passerons à ses liens avec Mrs Parry et nous lui demanderons quel est son degré de familiarité avec Dorset Square. Pourquoi ne nous en a-t-il jamais fait part ? Est-il sûr qu'il n'avait jamais rencontré la jeune fille décédée ? Il saura que nous sommes en mesure de vérifier cela auprès de Mrs Parry. S'il admet qu'il l'avait rencontrée, nous lui demanderons alors pourquoi il ne nous l'a jamais dit. N'a-t-il pas reconnu son corps ? Elle n'était pas défigurée au point de ne pas être reconnaissable. Savait-il que la demoiselle de compagnie de Mrs Parry avait été portée disparue ? Soit il va se troubler, s'embrouiller et craquer, soit il tiendra bon, il nous menacera peut-être même de nous envoyer ses avocats et il nous obligera à le laisser partir. Nous aurons alors des hommes prêts à le suivre, parce que... écoutez-moi bien...

Dunn se pencha en avant avec un sourire carnassier.

— À ce moment-là, il sera dans tous ses états et je suis persuadé que, s'il est coupable, il prendra la fuite. Et alors, nous le tiendrons !

— C'est risqué, monsieur, osai-je protester.

Dunn secoua sa tête ébouriffée.

— Non, non, il va fuir, j'en suis certain. Je suis un vieux briscard, Ross, et j'ai déjà vu cela. Il escomptait que nous ne songerions jamais à le soupçonner. Mais tout comme il a interprété les paroles du mendiant de Limehouse, il interprétera nos questions comme une menace. Il cherchera à fuir pour sauver sa peau. Je pense que c'est le seul moyen de le coincer : lui faire suffisamment peur pour qu'il craque et qu'il prenne la fuite.

Dunn s'appuya de nouveau contre son dossier.

— Eh bien, eh bien, que faites-vous encore ici ? Vous feriez mieux de partir à sa recherche, me conseilla-t-il. Et de lui lancer une invitation pressante à nous rejoindre.

Elizabeth Martin

Je me serais étalée de tout mon long et j'aurais pu me casser quelques os ou même me rompre le cou, mais ma main tendue avait par chance attrapé une

balustrade branlante ; je m'y accrochai avec l'énergie du désespoir et cela me sauva. Derrière moi, un peu plus haut, la porte claqua violemment. J'entendis la clé tourner dans la serrure et je fus plongée dans l'obscurité. Mes mains moites relâchèrent leur étreinte et je me laissai tomber sur les marches, haletante, sachant qu'il me restait très peu de temps à vivre.

Fletcher s'apprêtait à aller chercher mon sac à main dans le brouillard. Avec un peu de chance, cela lui prendrait du temps, mais il pourrait aussi le trouver tout de suite ; il verrait alors que le journal ne s'y trouvait pas et se rendrait compte que je lui avais menti. Il reviendrait en toute hâte, furieux d'avoir été trompé, et mon destin serait scellé.

Mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, qui n'était pas si complète que je l'avais cru. Une très faible lueur permettait tout juste de distinguer la forme de la cave à mes pieds. Je descendis précautionneusement le reste des marches et vis que la lumière venait d'une ouverture oblongue qui se trouvait bien au-dessus de ma tête, sans doute au niveau du trottoir. Mais comment l'atteindre ? Et si je l'atteignais, aurais-je la possibilité de m'y glisser ? Je fis un pas et butai immédiatement sur quelque chose qui me fit tomber, les mains en avant.

J'atterris maladroitement au prix de quelques contusions, mais pas sur le sol. Ma chute avait été amortie par ce qui ressemblait à un tas de cailloux. J'y plongeai les doigts et sentis une variété de tailles distinctes, des grandes, des petites, de formes irrégulières mais à la surface brillante. La poussière soulevée pénétrait mes narines d'une odeur familière. Du charbon !

Maintenant je savais à quoi servait cette ouverture là-haut. C'était par là qu'on livrait le charbon qui tombait ainsi directement dans la cave. Si seulement je pouvais y grimper, peut-être pourrais-je attirer l'attention d'un passant par mes cris. Mais y aurait-il des piétons par ce temps ? Fletcher serait-il le seul dehors, occupé à chercher le sac ? S'il y avait d'autres gens, seraient-ils capables de m'entendre et de localiser ma voix malgré ce brouillard qui étouffait les sons ?

Il fallait que je tente ma chance. Mais je devais d'abord songer au journal. Fletcher ne devait pas mettre la main dessus.

Je le pris et allai le fourrer au milieu du charbon, non loin du mur du fond. Je me préparai ensuite à grimper.

Habillée comme je l'étais, je serais immédiatement gênée par mes jupes. L'heure n'était pas à la pudeur. Aussi vite que possible, je me défis de ma robe, de mon jupon et mon corset, sans prendre garde aux boutons qui volaient ni aux crochets qui déchiraient le tissu. J'étais maintenant en culotte et en chemise, prête à commencer l'ascension.

Au début, je n'eus aucun succès, car chaque fois que j'essayais d'aller plus haut, le charbon s'affaissait sous mes pieds et je basculais à la renverse sur le sol. Bientôt, je fus en sueur, pleurant presque de dépit. Le poussier s'élevait en nuages, m'emplissant le nez et les poumons. Je toussais et crachais et, quand j'ouvris la bouche pour respirer, elle se remplit de particules ; je les recrachai jusqu'à ce que ma gorge soit desséchée. J'étais meurtrie par les morceaux de

charbon sur lesquels je retombais. La menace de l'échec se précisait ; j'allais bientôt être à court de temps et de forces.

Après ma troisième glissade jusqu'au sol, je m'assis par terre et me forçai à trouver une autre approche. Si je grimpais comme un crabe, en diagonale ? Mon poids ne serait-il pas mieux distribué ? Je recommençai de cette façon mais pas directement sous l'ouverture. J'attaquai sur le côté du tas et progressai en arc de cercle vers le haut. Les plus petits morceaux de charbon roulèrent sur le sol et quelques-uns des plus gros furent délogés et tombèrent avec un bruit fracassant, mais la masse du tas restait ferme.

Pourtant, mes progrès étaient abominablement lents. Fletcher risquait d'être de retour à tout moment ! La lumière se rapprochait. En plus du charbon, je sentais aussi le brouillard. L'air était humide. J'avais atteint le haut ! Ou du moins le plus haut où je pourrais aller en ayant encore assez de charbon sous mes pieds pour me soutenir. L'ouverture était une sorte de rigole creusée dans le sol. Elle laissait entrer l'air, mais à ma grande déception, elle était couverte au niveau de la chaussée par un robuste treillis métallique.

Je le poussai ; il ne bougea pas. Je m'y agrippai donc et m'en servis pour me hisser vers la rigole. M'accrochant d'une main, je passai l'autre par un trou du grillage. Mais quelle chance avais-je que quelqu'un voie ma main s'agiter faiblement à ses pieds dans cette purée de pois ?

Là, sous l'ouverture, j'empoignai désespérément le treillis pour éviter de dégringoler du tas de charbon. Si Fletcher revenait en ayant découvert le sac sans journal à l'intérieur, il me forcerait à lui avouer où il se trouvait. Pourrais-je le persuader qu'en réalité je l'avais laissé chez Mrs Parry ? Ou se douterait-il qu'il était caché parmi les morceaux de charbon ? Dans tous les cas, il serait furieux.

Je perçus un bruit de pas dans la rue au-dessus de ma tête. Il revenait !

Non, il y avait plus d'une personne qui marchait vers la maison. Il y avait d'autres gens dehors, malgré le temps.

— Au secours ! criai-je de toutes mes forces en direction du grillage. Au secours ! Je suis enfermée dans la cave !

Les pas s'arrêtèrent. Une voix d'homme, déformée et assourdie par le brouillard, posa une question à son compagnon.

L'autre répondit : « Oui, monsieur... » ; mais je ne compris pas la suite.

J'appelai de nouveau à l'aide en hurlant. Ma gorge était enrouée et je me mis à tousser et à cracher.

Les pas reprirent. Ils se trouvaient au-dessus de moi.

— Je suis là ! lançai-je d'une voix rauque en passant la main par le trou du grillage.

À mon immense soulagement, l'inconnu m'entendit et comprit d'où venaient mes cris.

Il dut s'agenouiller sur le trottoir et approcher son visage du treillis car sa voix sembla soudain toute proche de moi et résonna à mes oreilles.

— Qui êtes-vous ?

Elle semblait familière, mais je n'eus pas le temps de l'identifier.

— Oh, monsieur ! haletai-je, je m'appelle Elizabeth Martin et je suis prisonnière dans cette... cave. Le propriétaire de la maison va bientôt revenir...

— Oh, mon Dieu, Lizzie ? C'est vraiment vous ? s'exclama la voix que je reconnus comme celle de Ross. Comment diable vous êtes-vous retrouvée ici ? Êtes-vous blessée ?

Ma main glacée dépassant du grillage fut attrapée par une main chaude qui fit battre de nouveau le sang dans mes veines.

— Oh, Ben, m'exclamai-je, vous ne rêvez pas, c'est bien moi !

Un sentiment de soulagement m'enveloppa tandis que dans mon esprit surgissait la pensée : Ben est là et tout va s'arranger. Puis le soulagement céda la place à l'appréhension. Ben était dehors... tout comme Fletcher, désespéré, animé d'intentions meurtrières. À ma crainte pour moi-même s'ajoutait celle de ce qui pourrait arriver à Ross. Peut-être qu'en ce moment même Fletcher rampait vers lui dans le brouillard.

Ben secouait vigoureusement la grille de sa main libre et je l'entendis s'exclamer à l'intention de son compagnon :

— Donnez-moi un coup de main, Morris ! Bon sang, ce truc est coincé.

— Il est là dehors, Ben ! criai-je à travers le treillis métallique. Vous n'avez pas le temps de me secourir ou de savoir comment je suis arrivée ici. Vous devez faire attention. C'est Fletcher ! C'est lui, le meurtrier !

— Je sais, rétorqua-t-il d'une voix sombre. Lizzie, est-ce que ce diable vous a blessée ? S'il vous a touchée, je jure que...

— Non, non, il m'a seulement enfermée !

Sous moi, le tas de charbon gronda et se tassa. Je commençai à glisser et, s'il ne m'avait pas tenue par la main, je serais tombée en arrière. Ses doigts se serrèrent autour des miens et me hissèrent encore vers l'ouverture. Mon bras me faisait mal, comme le sien sans doute, et nous ne pourrions plus tenir très longtemps, ni l'un ni l'autre.

Je haletais.

— Il cherche le journal de Madeleine, que j'ai découvert et que je voulais vous apporter. Il ne le trouvera pas, car il n'est pas dans mon sac à main. Je lui ai dit qu'il était dedans et j'ai lancé le sac au loin. Le journal est en sûreté ; je l'ai caché dans le tas de charbon. Ben, quoi qu'il arrive, il faudra fouiller le tas de charbon pour y retrouver le journal.

— Lizzie, tenez bon, nous allons vous faire sortir d'ici en un rien de temps. Le sergent Morris est là avec moi et nous allons défoncer la porte.

— Je peux attendre, lançai-je, maintenant que vous savez que je suis là. Vous devez attraper Fletcher, il est dangereux. Faites attention, Ben !

— Je sais, j'aurais dû le savoir depuis le début. Où est-il, il fouille la rue, avez-vous dit ? Je ne vois rien dans ce satané brouillard.

— Il sera bientôt de retour !

— Lizzie, fit Ross d'une voix plus pressante. Morris et moi allons nous

cacher près de la porte d'entrée et nous l'attraperons quand il rentrera chez lui. Attendez !

Il me serra la main une dernière fois pour me donner du courage, puis il me lâcha. Je l'entendis se remettre debout, puis lui et Morris s'éloignèrent.

Je savais qu'ils ne m'abandonneraient pas et pourtant je sentis le désespoir me gagner de nouveau quand ils partirent. Mais j'étais à bout de forces, je ne pouvais plus me tenir au grillage. Le charbon s'affaissa sous mes pieds. Je poussai un cri involontaire, alors que les débris s'éboulaient sur mon corps et ma tête, la poussière emplissant mes narines et ma bouche. Je tombai au sol à moitié assommée.

J'avais à peine recouvré mes esprits et m'étais relevée quand j'entendis du bruit dans la rue au-dessus de moi. Des voix qui se disputaient violemment. Il y eut une lutte, puis le bruit perçant d'un sifflet de police, lancé sans doute par le brave sergent Morris.

Il y eut encore quelques bruits de corps-à-corps, puis la voix de Ross me parvint par le grillage.

— Lizzie ? Vous allez bien ? Où êtes-vous ?

— Je suis en bas ! criai-je. Je suis tombée par terre. Est-ce que vous l'avez attrapé ?

— Oh oui, dit Ross calmement. Plus que quelques minutes et nous viendrons vous chercher.

Je me recroquevillai sur le sol, mes genoux se dérochant sous mon poids à mesure que le soulagement me submergeait. Au bout d'un court moment, il y eut une série de coups violents contre la porte de la cave, après quoi elle s'ouvrit à toute volée. Une silhouette apparut dans l'encadrement et un homme descendit précipitamment les marches.

— Lizzie ! Lizzie ! Où diable êtes-vous ? Êtes-vous blessée ? haleta Ross en arrivant dans ma prison.

Je parvins à me relever et courus vers lui.

— Je vais bien, mais oh, je suis tellement, tellement contente de vous voir !

Je tendis les mains vers lui et il les serra très fort, m'attirant contre lui.

— Vous ne pouvez pas imaginer comme je suis fou de joie de vous retrouver, Lizzie. Dire que j'aurais pu arriver trop tard alors que vous étiez entre les mains de ce démon ! Mais par chance, l'histoire de Biddle... Non, mieux vaut ne pas y penser. Vous êtes saine et sauve, c'est tout ce qui compte.

— Oh, Ben... marmonnai-je contre son manteau.

— Monsieur ! lança la voix de Morris du rez-de-chaussée. Est-ce que tout va bien en bas ? Est-ce que la jeune dame va bien ?

— Oui, Dieu merci ! lança Ross.

Nous eûmes tous les deux le réflexe de nous séparer à l'approche de cette tierce personne.

Ross regarda par-dessus son épaule en direction de la voix du sergent, hésita, puis me jeta un rapide coup d'œil.

— Lizzie, puis-je vous suggérer de remettre votre robe avant que quelqu'un

d'autre arrive ?

CHAPITRE 21

— Je suis très heureux de voir que Miss Martin s'est si bien remise, lança l'inspecteur Ross avec galanterie. Vous ne souffrez pas de séquelles, mademoiselle, j'espère ?

Assis de l'autre côté de la pièce, il me jeta un regard préoccupé.

Nous étions nombreux dans le salon du premier étage de Tante Parry. Frank s'était libéré de ses engagements au Foreign Office et de ses préparatifs pour le départ en Russie. Il était installé dos à la fenêtre, la cheville droite sur le genou gauche, et scrutait Ross sans complaisance. Tibbett était là, lui aussi, comme on pouvait s'y attendre, debout devant la cheminée, les mains derrière le dos. Il semblait s'entraîner pour le jour où il deviendrait maître de cette maison. J'espérais que Frank avait raison et que Tante Parry ne serait pas assez bête pour se fier à ce vieux vaurien. Toutefois, après le départ de Frank, la présence d'un homme lui manquerait peut-être et elle serait tentée de répondre favorablement à Tibbett s'il faisait sa demande.

Ross ayant eu l'audace de s'adresser à moi directement, le Dr Tibbett émit un petit raclement de gorge désapprouvateur.

Mrs Belling était assise à côté de Tante Parry, toute droite dans sa robe de promenade à carreaux et l'un de ces chapeaux à visière qu'elle affectionnait particulièrement et qui était perché sur son chignon postiche. Derrière elle se trouvait James, l'air malheureux. Miss Belling n'était pas présente, bien que cela eût été une occasion de la mettre de nouveau dans la ligne de mire de Frank, mais sa mère avait sans doute jugé qu'il n'était guère convenable que Dora entende les détails d'une aventure si choquante.

Ross était assis face à nous tous, un peu comme s'il se présentait devant un comité pour un entretien. Je le trouvai particulièrement élégant et ses bottes – qui avaient tant inquiété Mrs Parry lors de sa première visite – étincelaient comme des miroirs. « Il nous fait honte à tous, songeai-je fièrement. Et d'ailleurs, tous devraient avoir honte de leur comportement. Mais non. Ils ne possèdent pas la sensibilité suffisante. C'est un homme capable, intelligent, courageux, qui s'est accroché à son enquête malgré tous leurs efforts pour lui mettre des bâtons dans les roues. Quelle triste assemblée ! »

— Merci, inspecteur, répondis-je poliment.

Ignorant Tibbett, j'inclinai aimablement la tête dans la direction de Ross. J'étais, en réalité, pleine d'hématomes et de contusions à la suite de mon

combat avec le tas de charbon, mais je ne pouvais décemment l'avouer.

— Je vais tout à fait bien.

Et à la fureur grandissante de Tibbett, j'ajoutai :

— Grâce à vous et au sergent Morris, bien entendu. Nous vous sommes *tous* extrêmement reconnaissants !

Tibbett fronça les sourcils et se mit à jouer avec la chaîne de sa montre. Mrs Belling ne sembla même pas comprendre. Frank eut la bonne grâce de marmonner :

— Oui.

— Quand je pense au danger auquel a été confrontée Elizabeth ! s'exclama Tante Parry. Quelle chance incroyable que vous soyez arrivé à temps pour la sauver !

— Une chance incroyable, en effet ! coupa Frank. Étant donné que la police ne considérerait pas Fletcher comme suspect. C'est un pur hasard que vous soyez arrivé à temps.

— J'ai commencé à le soupçonner, fit Ross doucement, une fois que Miss Martin m'a informé qu'il était un familier de la maison, détail que j'ignorais.

Il y eut un silence embarrassé. Le Dr Tibbett cessa de jouer avec sa chaîne de montre et prit sur lui de répondre.

— Il n'était pas si familier, inspecteur. Il venait pour affaires. En aucun cas, il n'aurait pu être qualifié d'ami.

— Certainement pas ! confirma vivement Tante Parry. D'ailleurs, le jour où Elizabeth l'a rencontré, il était venu pour affaires. C'est uniquement par hasard qu'il est resté déjeuner avec moi.

— Sans aucun doute, fit Ross de la même voix aimable. Il espérait sans doute vous persuader d'user de votre influence pour nous faire cesser notre enquête.

Tante Parry vira au cramoisi. Frank le foudroya du regard et le Dr Tibbett adopta une expression outragée.

— Monsieur ! explosa-t-il. Ma chère amie, Mrs Parry, n'aurait jamais fait quelque chose d'aussi inconvenant. J'espère que vous ne suggérez rien de tel !

— Bien sûr que non, fit Ross immédiatement. Pardonnez-moi, madame. Je voulais seulement dire que c'était certainement ce que Fletcher avait en tête.

Tante Parry eut l'air encore plus déconcertée et Frank parut furieux.

— Ma tante ne pouvait tout de même pas savoir ce que cette fripouille avait en tête ! aboya-t-il.

— Non, Mr Carterton, à l'évidence.

— Je n'étais pas au courant qu'il vous rendait encore visite, lança ensuite Frank en se tournant vers sa tante.

— Eh bien, Frank, mon cher... commença Tante Parry.

Le Dr Tibbett s'éclaircit la gorge.

Frank rougit et déclara avec raideur :

— Je cherche seulement à défendre la réputation de ma tante.

— A-t-il avoué ? demanda Mrs Belling, ce qui coupa court à l'embarras

d'une querelle familiale devant témoins.

Elle avait été exclue de la conversation plus longtemps qu'elle ne pouvait le supporter et je la voyais montrer des signes d'impatience. Ses yeux perçants brillaient. Il n'y avait aucune différence entre elle et les amateurs de sensations fortes qui venaient visiter le lieu où le corps avait été retrouvé ou défilaient devant la maison. Je ne l'avais jamais aimée ; là, elle m'était odieuse. J'espère que Frank n'aurait jamais Mrs Belling pour belle-mère.

— Oui, madame, fit Ross poliment. Mr Fletcher semble désireux de parler de tout cela et il nous a tout raconté. Il a tout perdu maintenant et il n'a plus rien à cacher. Sa fiancée a rompu et son père a insisté pour qu'il soit renvoyé de la compagnie de chemin de fer. Même s'il continuait à nier sa culpabilité – ce qui, de toute façon, serait difficile –, sa réputation serait anéantie. Son univers s'est effondré.

— Comme celui de la pauvre Madeleine quand il l'a rejetée, dis-je.

Ils me regardèrent tous.

— Je n'ai pas changé d'avis au sujet de cette jeune femme, déclara le Dr Tibbett.

— Non, monsieur, j'imagine bien, murmura Ross.

— Le mal nourrit le mal. Le péché ouvre la porte à d'autres péchés plus hideux encore. Son manque de moralité et sa duplicité ont entraîné tout le reste, c'est indéniable.

— Elle a été trompée, intervint James avec une vigueur inattendue. Ce n'est pas sa faute. On pourrait plutôt dire que c'est parce qu'elle était innocente qu'elle a été corrompue par Fletcher. Elle ne peut pas être tenue pour responsable des actes de cet homme.

— N'importe quoi, James ! l'interrompt sa mère. Tu ne sais rien. Tais-toi.

James ouvrit la bouche et je crus un instant qu'il allait lui tenir tête. Même Frank avait l'air surpris et se tenait droit, attendant que l'incroyable se produise.

Cela ne se produisit pas. James referma la bouche et garda le silence.

— Enfin, nous vous sommes tous reconnaissants, inspecteur Ross, déclara soudain Tante Parry d'une voix claire et ferme.

Ross comprit qu'on lui signifiait son congé. Il se leva.

— Je suis heureux d'avoir pu être utile, madame. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je dois partir.

— Oui, oui, fit Tibbett, agacé, vous avez votre devoir à accomplir, nous ne voudrions pas vous retenir.

Je ne pouvais plus supporter ce comportement. Je me levai et déclarai d'une voix forte :

— Inutile de déranger Simms. Je vais raccompagner l'inspecteur.

Je n'essaierai pas de décrire le ricanement par lequel le Dr Tibbett accueillit ces paroles. Mrs Belling eut une moue désapprobatrice. Frank me foudroya du regard. Tante Parry murmura : « Oui, bien sûr » et me regarda avec un peu d'inquiétude.

Je précédai Ross en silence jusqu'au vestibule. Il n'y avait nulle trace de Simms ni des autres domestiques. L'horloge normande dans le coin émettait son tic-tac et la poussière dansait dans le rai de lumière qui entrait par l'imposte surmontant la porte d'entrée. Je me souvins du jour où j'étais arrivée, mes modestes bagages à mes pieds tandis que Simms payait Wally Slater. C'était si récent et en même temps si lointain.

Pour être sûre que nous ne serions pas dérangés, je fis entrer Ross dans la bibliothèque et refermai la porte derrière nous. Le Dr Tibbett était libre d'interpréter cela à sa guise. Je savais ce qu'était vraiment le distingué professeur. Il n'avait aucune leçon à me donner et, s'il se le permettait encore, je le lui ferais savoir.

Je me tournai vers Ross.

— Je voulais vous remercier moi-même, dis-je, non seulement de m'avoir sauvée mais aussi d'avoir veillé à ce que justice soit faite pour cette pauvre Madeleine. Je veux aussi vous présenter mes excuses pour leur comportement grossier là-haut, dis-je d'une voix vibrante d'indignation.

Il eut l'air amusé.

— Vous savez, je suis habitué à ce que l'on me lance des briques sur la tête, alors le mépris du Dr Tibbett et des autres ne me fait ni chaud ni froid.

— Vous êtes peut-être assez généreux pour leur pardonner, mais pas moi ! éclatai-je. Ce sont des hypocrites, tous autant qu'ils sont, sauf peut-être Frank et encore, Frank n'est pas hypocrite, simplement parce qu'il croit que tout le monde l'aime autant qu'il s'aime lui-même, sans qu'il ait besoin de faire aucun effort. Mrs Parry savait que Madeleine était nouvelle venue à Londres et elle était responsable d'elle. Elle n'avait pas le droit de laisser les autres parler de Madeleine avec un tel mépris. Tante Parry elle-même est fille d'un pasteur de campagne, tout comme Madeleine. Si mon parrain Josiah, que vous voyez sur ce portrait, ne l'avait pas épousée, elle se serait trouvée dans la même position que Madeleine, gouvernante ou dame de compagnie. Vraiment, cela me met hors de moi !

J'étais si exaspérée que je tapai du pied, ce qui sembla amuser Ross encore plus. Puis il reprit son sérieux.

— Ils ne sont pas les seuls à porter une lourde responsabilité. Mr Carterton n'a peut-être pas tort, j'aurais dû avoir Fletcher à l'œil plus tôt. Et alors vous n'auriez pas couru un tel danger. Oui, c'est ma faute. Je m'en fais le reproche. J'ignore maintenant comment j'ai pu être assez stupide pour ne pas le démasquer tout de suite. Oh, chère Lizzie, quand je pense à ce qu'il aurait pu faire... je veux dire chère Miss Martin...

Il bredouilla et se tut.

— Comment auriez-vous pu le soupçonner ? dis-je pour le réconforter. Vous ne saviez pas que Fletcher connaissait Madeleine. S'il n'est pas surprenant qu'il ne vous l'ait pas dit lui-même, Mrs Parry ou Frank auraient dû le faire. L'un d'eux aurait dû se rendre compte de la vraie nature de Fletcher.

— Mrs Parry ne saurait discuter de ses affaires avec des policiers. Quant à Mr Carterton, cela ne lui a sans doute pas traversé l'esprit, dit Ross en s'autorisant un léger sourire.

Je me sentis obligée de défendre Frank, même si je l'avais critiqué un peu plus tôt.

— Vous ne devez pas prendre Mr Carterton pour un idiot, dis-je. Il peut être assez raisonnable et j'espère qu'une fois à Saint-Petersbourg il se conduira honorairement.

— Est-ce qu'il va vous manquer ? demanda Ross en me dévisageant.

— Non, dis-je doucement. Il ne me manquera pas. Ne vous méprenez pas, je ne m'intéresse pas de façon personnelle à Mr Carterton.

Un léger soupir échappa à Ross.

— Allez-vous rester dans cette maison, Lizzie ?

Je secouai la tête.

— Non. Pour l'instant j'y suis obligée, mais je vais chercher une autre place très vite. Je ne pense pas que Tante Parry tentera de m'en dissuader. Elle ne voudra pas que je parte immédiatement, car elle a une crainte mortelle des ragots. Mais elle sait que j'ai vu clair dans son jeu. Dans leur jeu à tous.

De plus, une fois Frank parti, Tibbett réussirait à la convaincre de se débarrasser de moi, j'en étais sûre. Je partirais de mon plein gré avant, pour ne pas lui accorder cette revanche.

— Vous savez, reprit Ross, l'air inhabituellement embarrassé, cela a été un grand... eh bien, je dirais un grand plaisir, bien que le mot soit trop faible, cela m'a apporté un grand bonheur de vous revoir.

— Moi aussi, dis-je en toute sincérité.

J'eus un bref souvenir du moment où j'avais enfoui mon visage contre son manteau dans la cave de Fletcher et me sentis rougir.

— Ah...

Il esquissa un sourire, gratta sa tignasse de boucles brunes et, j'aurais pu le jurer, rougit lui aussi.

— Quand je suis arrivé à Londres, tout jeune, comme je vous l'ai dit, je rêvais de faire fortune.

Il sourit de nouveau avec gêne.

— Je n'ai pas vraiment fait fortune. Mais je ne me suis pas trop mal débrouillé. J'avais une ambition qui me poussait à accomplir mon rêve. Vous ne me connaissiez pas. Mais au fil des années, je vous ai regardée grandir. Je vous voyais marcher dans notre ville avec votre gouvernante française. Quelle étrange femme ! Les garçons de l'école ne cessaient de faire des blagues à son sujet, je suis désolé de le dire, mais jamais au vôtre. Tous respectaient le Dr Martin. De toute façon, je ne les aurais pas autorisés à dire quelque chose d'irrespectueux. Plus tard, je vous ai vue faire vos courses avec votre vieille intendante, ou bien passer vêtue de votre plus belle tenue pour rendre visite à une amie ou aller à l'église le dimanche. Vous ne me voyiez pas. Je restais discret. Mais mon rêve était de pouvoir, si je faisais fortune à Londres, revenir

au pays et demander la main de Lizzie Martin, si elle voulait bien de moi et si elle n'avait pas déjà quelqu'un d'autre.

Je ne pouvais pas croiser son regard. Depuis le moment où il était descendu dans la cave qui m'avait servi de prison, j'avais eu le temps de réfléchir aux émotions que j'avais ressenties en entendant sa voix. Le soulagement à la perspective d'être sauvée, bien sûr, mais il y avait eu, et il y avait encore, quelque chose d'autre : un sentiment nouveau et étrange qui m'exaltait et me faisait peur à la fois. J'en perdais mon assurance habituelle.

Je scrutais toujours le tapis persan et m'entendis murmurer :

— Non, il n'y a personne d'autre.

— Croyez-vous, poursuivit-il avec hésitation, que Mrs Parry verrait une objection à ce que je vienne vous rendre visite pendant que vous êtes toujours sous son toit ?

Je secouai la tête et parvins à répondre avec l'ombre de ma verve habituelle.

— Que cela lui plaise ou non, elle n'est pas en position d'émettre une objection !

— Ah, dit Ben, d'une voix un peu plus confiante, et vous ? Est-ce que vous verriez une objection ? À ce que nous nous fréquentions ?

— Non, Ben, aucune. Je crois même que cela me plairait beaucoup.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur

www.10-18.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de

l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
A Rare Interest in Corpses

© Ann Granger, 2006.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2013,
pour la traduction française.

Couverture : Nicolas Galy pour www.noook.fr

Photo : © Mark Owen / Arcangel Images

ISBN numérique 978-2-823-80626-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Ce livre, situé dans le passé, est pour mes petits-enfants, William et Josie Hulme, qui sont l'avenir.

J'aimerais aussi remercier tous ceux qui m'ont aidée dans mes recherches, en particulier (et dans l'ordre alphabétique !) Catherine Aird, David Bell, Joe Burrows et Joan Lock.